LA FRANCE AU DEHORS

Les Missions

Catholiques Françaises

au XIXe Siècle

ONT COLLABORÉ A CE VOLUME :

Le R. P. Colombel, S. J., missionnaire au Kiang-nan.

Mgr Favier, lazariste, vicaire apostolique du Tche-li septentrional, évêque de Pékin.

Le R. P. Mangin, S. J., missionnaire au Tche-li Sud-Est (massacré par les Boxers en 1900).

Le R. P. Norbert, franciscain.

M. A. Launay, de la Société des Missions-Étrangères de Paris.

Le R. P. Villaret, S. J.

Il a été tiré de cet ouvrage,
sur papier impérial du Japon, cinquante exemplaires signés, numérotés à la main.
Prix de cet exemplaire de grand luxe, l'ouvrage complet : 300 francs.

(5355). — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

LA FRANCE AU DEHORS

Les Missions

Catholiques Françaises

au XIXe Siècle

Publiées sous la direction du

Père J.-B. PIOLET, S. J.

Avec la collaboration de toutes les Sociétés de Missions

ILLUSTRATIONS D'APRÈS DES DOCUMENTS ORIGINAUX

III

CHINE ET JAPON

Librairie Armand Colin

Paris, 5, rue de Mézières

LIBRARY
AUG - 4 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

Les

Missions catholiques françaises

au XIXe siècle

(TOME TROISIÈME)

CHAPITRE I

LA CHINE : LE PAYS ET SES HABITANTS

JONQUE CHINOISE EN MER

Le Pays des Fleurs, l'Empire du Milieu, la Chine est encore aujourd'hui un des plus vastes royaumes de l'Asie. Bornée autrefois par la Russie au Nord, par la mer à l'Est et par de hautes chaînes de montagnes au Sud et à l'Ouest, elle ne possède plus effectivement aujourd'hui que les territoires compris entre la Grande Muraille au Nord, la Birmanie, le Tonkin et le Thibet à l'Ouest. Sauf, en effet, un ministre chinois qui jouit encore d'une certaine influence à Lhassa, on peut regarder le Thibet comme affranchi; le Tonkin est français, et la Birmanie est anglaise; la Kachgarie, la Mongolie et la Mandchourie sont sur le point de devenir russes; la Corée est indépendante et Formose appartient au Japon, si bien qu'il ne reste guère à la Chine que ses dix-huit provinces intérieures.

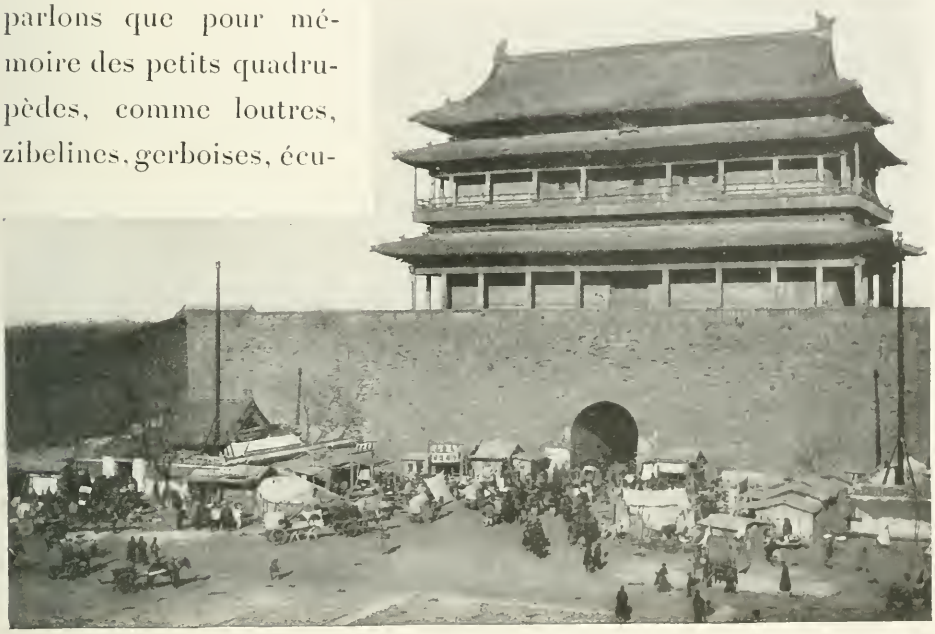
Ces provinces sont sillonnées par de grands fleuves dont les eaux bienfaisantes leur donnent une remarquable fécondité; ajoutons à cela les gigantesques travaux de canalisation exécutés sous différentes dynasties, et nous pourrons comprendre que l'agriculture et l'exploitation du sol ne laissent rien à désirer. Le sous-sol est non moins riche; on y rencontre des mines de toute espèce. Un savant voyageur a écrit que le seul charbon de la province du Chan-si suffirait pour le monde entier pendant mille ans. Dans celle du Setchouan et ses avoisinantes, on trouve l'or, l'argent, le fer, le cuivre, le plomb, le pétrole, le mercure, le soufre et le sel. Près de Jehol, en Mongolie, et non loin du fleuve Amour, des filons aurifères fort riches sont ou vont être en exploitation. Les provinces du centre et du sud de l'Empire fournissent en abondance la soie et le thé qui s'exportent partout : ces deux branches de commerce couvrent à elles seules toutes les importations étrangères. Le Yun-nan possède en abondance du jade et plusieurs espèces de pierres précieuses. Si tous ces trésors étaient savamment et sagement exploités, la Chine serait, sans conteste, un des plus riches pays du globe.

Le climat varie selon les diverses régions, et, sans parler de la Mongolie où les hivers sont souvent sibériens, dans les provinces du Nord, en deçà même de la Grande Muraille, il n'est pas rare de voir des températures de — 20° centigrades, tandis que dans le Sud la chaleur atteint celle des tropiques.

Cela explique la diversité des animaux et des plantes du Céleste Empire.

Les parties septentrionales possèdent les chameaux à deux bosses et à long poil. Ils y sont très nombreux; c'est par centaines de mille, peut-être par millions, qu'il faut les compter. Ils partagent presque tous les transports avec le cheval et le mulet, dont le nombre est encore plus grand. Le tigre royal, et surtout la panthère, existent dans les montagnes du Nord; ils se distinguent facilement de ceux du Sud par leur long poil et la couleur beaucoup plus claire de leur

robe. Les ours y sont communs, les renards y pullulent, et de grands loups blanchâtres portent souvent la désolation dans les hameaux. Les cerfs, les chèvres sauvages, l'antilope, voire le musc, se rencontrent assez souvent. Dans le parc impérial, près de Pékin, existent encore quelques couples de l'élaphurus Davidianus, magnifique animal découvert et envoyé en Europe par le missionnaire dont il porte le nom. Nous ne parlons que pour mémoire des petits quadrupèdes, comme loutres, zibelines, gerboises, écu-



PORTE TCIEN-MEN A PÉKIN

reuils et autres, qu'on chasse un peu partout. Quant aux oiseaux, on voit en Chine les grands vautours, plusieurs espèces d'aigles, les superbes crosoptilones, les ithagines, les ibis, une famille très nombreuse d'échassiers et les variétés multiples de faisans : le faisan ordinaire d'Europe à collier, le faisan vénéré, le faisan doré et le superbe faisan argenté de lady Amhers. Les variétés de gallinacés et de palmipèdes ne sont pas moins nombreuses, ainsi que celles des passereaux. Nous ne pouvons que signaler d'innombrables diversités de poissons, mollusques, insectes et papillons. Parmi les animaux

domestiques, nous trouvons à peu près tous les genres d'Europe, mais les individus sont en général moins beaux qu'en Occident.

Si nous passons au règne végétal, nous pouvons indiquer, en Chine, outre l'arbre à thé qui en est le trésor, l'arbre à cire, le mûrier, le camphrier, le cannelier, l'oranger, le jujubier, le poirier, le pommier, l'abricotier, le ka-ki et la vigne; nous avons encore le camélia, le magnolia, la pivoine en arbre, plusieurs rosiers, et d'innombrables plantes et fleurs que l'on commence seulement à connaître en Europe. Sur les montagnes dénudées du nord de la Chine, on est heureux de rencontrer parfois quelques arbres : un chêne, assez maigre du reste, des bouleaux, des ormes, des rhododendrons, des azalées, des clématites, quelques fougères, quelques primevères, des mousses, et le gracieux muguet d'Europe. Dans les plaines, le saule abonde, ainsi qu'une espèce d'acacia qui, joint aux ormeaux, abrite de son ombre les pauvres maisons chinoises. Autour des riches sépultures s'élèvent les superbes peupliers à larges feuilles, le pin à écorce blanche, et une sapinette fort élégante. Signalons encore, dans les provinces du Sud, l'admirable bambou, le flamboyant, le palmier, le yuka, de nombreuses plantes grasses, le bananier et presque tous les arbres des pays tropicaux. Le cotonnier et bon nombre de plantes textiles sont cultivés en Chine. Les plantes médicinales abondent à l'état sauvage dans les montagnes, et la fameuse racine de yen-chen, qui se vend au poids de l'or, se récolte dans la province de Moukden. Les principales céréales qui servent à l'alimentation du peuple, indépendamment du riz, sont le blé, le sorgho, le maïs, le petit millet, et, dans le Nord, l'avoine et le sarrasin; ajoutez-y la pomme de terre, la patate douce et de nombreux légumes qui, du reste, pour la saveur ne sauraient être comparés à ceux d'Europe.

La Chine est parsemée de villes plus ou moins importantes, entourées de fortes murailles en briques, et distantes les unes des autres d'environ 30 kilomètres. A vol d'oiseau, ce pays représenterait un vaste échiquier d'une régularité presque parfaite et couvert de

pièces plus ou moins importantes. Quoique les montagnes soient, pour la plupart, dénudées, toutes ces villes, ainsi que les bourgs et les villages qui en dépendent, sont presque toujours entourés d'arbres que la loi — loi souvent peu observée — interdit de couper, et qui entretiennent une certaine fraîcheur et contribuent à la purification de l'air.

Il faut remonter bien haut pour retrouver la première origine du peuple chinois. En compulsant l'histoire, en étudiant les monu-

PETIT MANDARIN EN TOURNÉE
(SECRÉTAIRE, COURRIER, EXÉCUTEURS, SATELLITES)

ments assyro-babyloniens, les mythologies grecque et latine et les annales de l'Empire chinois, on arrive à des identifications curieuses, qui, d'après un missionnaire lazariste, sinologue distingué, mort depuis peu, feraient remonter la fondation de l'Empire chinois à Vulcain ou Hoang-ti, fils de Jupiter-Bélus, le Nemrod de la Genèse, petit-fils de Chus, et arrière-petit-fils de Cham. « Il avait environ 80 ans lorsqu'il succéda à son père sur le trône d'Erech, conclut notre auteur; il y régna 79 ans, puis 4 ans à Babylone, 44 ans dans l'Arie (Afghanistan), 73 ans en Chine, ce qui fait au total un règne de 200 ans. Il laissa le trône à son petit-fils Toan-su, âgé de 20 ans, car son fils Tchang-i était mort avant lui dans l'Ouest. »

Le célèbre P. Gaubil semble partager cette opinion : « Je suis

porté à croire, dit-il, que Hoang-ti a été le premier empereur chinois. »

Après le règne de Toan-su, vint celui de Ti-kon et de Ti-tche, enfin ceux des empereurs Yao, Choun et Yu, qui pénétrèrent jusque dans la province du Pe Tche-li. A partir de cette époque, on peut suivre pas à pas toutes les dynasties qui se sont succédé dans l'Empire chinois : celle des Tcheou en 1122 avant Jésus-Christ ; celle des Tsing en 247 avant Jésus-Christ ; celle des Han, qui occupa le trône environ 200 ans avant et 200 ans après Jésus-Christ. Puis vint la dynastie des Tang, après plusieurs autres de moindre importance, celles de Leao, des Kin, et la grande dynastie mongole des Yuen, dont Genghis-khan, en 1206, peut être regardé comme le fondateur. Les Ming lui succédèrent en 1368, et enfin, en 1644, la dynastie tartare des Tsing s'empara du trône qu'elle occupe encore aujourd'hui.

Tous ces changements dynastiques furent précédés par de terribles révolutions : des flots de sang furent répandus, des millions d'hommes périrent, des empires entiers furent détruits. On connaît les invasions sanglantes des Genghiscanides, qui firent trembler l'Europe, et l'effroyable vengeance de la dynastie chinoise des Ming, qui voulut anéantir jusqu'au dernier vestige des règnes précédents. Personne n'ignore les grandes guerres de Kang-si et de Kien-long, et, dans une époque plus rapprochée de nous, les massacres auxquels ont donné lieu la rébellion presque continue des provinces méridionales et les invasions périodiques des provinces occidentales par les Mahométans. L'idée qu'on se fait ordinairement des Chinois comme d'un peuple paisible, adonné à l'agriculture, à l'étude et aux beaux-arts, est donc loin d'être exacte. Peu de nations au contraire ont eu des révolutions aussi multiples, aussi longues et aussi sanglantes.

Les premiers empereurs de la dynastie actuelle eurent des règnes glorieux ; mais, comme toutes les dynasties, celle-ci s'affaiblit en vieillissant. Les premières conquêtes sont perdues, l'homogénéité laisse maintenant fort à désirer, l'Empire semble vouloir se scinder,

les provinces s'affranchissent plus ou moins du pouvoir central, les frontières terrestres et maritimes s'effritent sous la main ambitieuse des peuples d'Europe, qui, sans peut-être en arriver à se partager la Chine, commencent et continueront jusqu'au bout à se partager ce qu'elle renferme. Les vieilles traditions se perdent peu à peu, les portes s'ouvrent de toutes parts ; le télégraphe, qui, comme une toile d'araignée, couvre le pays, ne permet plus de rien cacher ; la locomotive, cette grande civilisatrice, pénètre rapidement comme une tarière dans les provinces, et bon gré, mal gré, le Chinois est obligé d'accepter l'invasion du progrès qui, en offrant un débouché presque inépuisable au commerce du monde, ne peut qu'enrichir le pays et le faire sortir de l'apathie où il est plongé depuis des siècles.

Au physique, le Chinois est de taille moyenne, même de taille élevée dans les provinces septentrionales. L'habitude générale de laisser les enfants sans langes, et même sans vêtements, pendant bien des années, produit un corps souple, résistant, capable de supporter les intempéries. Exposé au soleil, au froid, son crâne devient épais et craint peu les migraines, névralgies ou maladies du cerveau. Du reste, ce cerveau travaille beaucoup moins que le nôtre, et si vous demandez à un Chinois au repos ce à quoi il pense, il vous répondra : « je ne pense à rien », et c'est vrai.

On appelle cette race la race jaune, ce qui n'empêche pas que les gens riches, mieux soignés dès l'enfance, aient une carnation qui s'approche de celle des Européens, quoique légèrement teintée. Par contre, les ouvriers, et surtout les agriculteurs, arrivent parfois au brun du Malais, pendant que leurs enfants, toujours au grand soleil, finissent par ressembler à de petites terres cuites.

Le Chinois naît intelligent, et presque tous les enfants, jusqu'à l'âge de 10 ans, ne le cèdent en rien aux Européens. Petits yeux pétillants, sourire gracieux, mine éveillée, parole facile, raisonnement, esprit, rien ne leur manque. On trouve même chez eux certains

traits qui les auraient fait classer par Gavarni parmi les enfants terribles. Mais tout cela passe vite. De bonne heure, on met dans les mains de l'enfant les livres classiques qu'il apprend, sans en comprendre un mot, pendant des années, au grand bénéfice de la mémoire, mais au détriment des autres facultés intellectuelles. Trop vite aussi, ses yeux s'ouvrent, car malheureusement on ne lui cache rien, et on est étonné de voir ces aimables qualités de l'âme et du corps disparaître presque subitement.

Du mélange des diverses nationalités dont se compose le peuple chinois s'est formé un langage qui a bien des dialectes, souvent aussi différents entre eux que l'italien, l'espagnol, le français. Les sinologues pensent que c'est au Sud, dans le Kouang-tonug, qu'on retrouve les plus pures traces de l'ancien chinois. Au centre et au Nord, 300 000 000 d'habitants parlent le « mandarin », c'est-à-dire l'ancien chinois fortement modifié par les langues tartares. Ce mandarin se forma du IVe au Xe siècle de notre ère, et il se divise en trois dialectes : celui du Nord ou de Pékin, celui du centre ou de Nankin, et celui de l'Ouest et du Sud-Ouest, de formation beaucoup plus récente, qui se parle au Se-tchouen et au Yun-nan.

UN MANDARIN CHINOIS AVEC LES ATTRIBUTS DE SA DIGNITÉ

Le Chinois conserve encore un certain respect de l'autorité ; la

nation est une famille dont l'Empereur est le père, et, comme chacun sait, le père de famille en Chine a plein pouvoir sur ses enfants. Il ne faudrait pas cependant pousser trop loin ce principe d'autorité ; si la crainte ne venait en faciliter l'application, il serait, ce semble, bientôt réduit à néant. On se permet en secret de maudire l'Empereur, et on discute ses commandements, on élude ses ordres. Quant aux mandarins, personne ne se gêne pour critiquer leur administration, les accuser d'injustice et trouver mauvais que ces soi-disant pères et mères du peuple dévorent, comme Saturne, leurs propres enfants. Mais ils ont la force : la cangue, le bambou et les verges leur assurent une obéissance qui n'a rien de filial. On ne saura jamais jusqu'où va l'injustice, la rapacité, la fourberie, la cruauté des fonctionnaires. L'écrasement du faible, le vol du pauvre, l'exploitation du besogneux, l'achat du puissant sont à l'ordre du jour. Il y a sans doute quelques exceptions, mais on les compte et on les admire sans les imiter. Cette administration sans scrupule, sans cœur, sans pitié, vendue au plus offrant, spéculant sur la misère, finira par exaspérer le peuple, qui est bon, trop bon même. Il continue à obéir parce qu'il a toujours obéi, à supporter les plus criantes injustices parce que cela s'est toujours fait. Et cela explique pourquoi ces 25 ou 30 000 fonctionnaires, qui depuis des siècles retiennent le peuple sous leur implacable férule, s'opposent avec une énergie féroce à tout progrès. Il y va pour eux de la vie, car le jour où les idées

CHAISE A PORTEURS

européennes pénétreront par les livres, les journaux, les brochures, le jour où le peuple ouvrira les yeux et connaîtra ses droits, les mandarins n'auront plus qu'à plier bagage, si on leur en laisse le temps.

Le caractère distinctif de tout Chinois est un orgueil insondable, et les propositions les plus absurdes ont de grandes chances d'être acceptées si elles flattent l'amour-propre national. Lorsqu'on parla d'introduire les voies ferrées en Chine, un censeur écrivit à l'Empereur : « Les Barbares de l'Occident veulent avec leurs inventions diaboliques troubler la paix de l'Empire et le repos de nos morts. Pourquoi cette machine de feu, cette route en fer avec lesquelles ils se proposent sans doute d'envahir notre pays? Ne sommes-nous pas plus civilisés qu'eux, et ne vaudrait-il pas mieux retrouver les merveilleux secrets que possédaient nos ancêtres? Promettez, Sire, une récompense à celui qui rétablira les admirables chars volants traînés par des phénix, qui étaient en usage dans l'antiquité!... »

Le prince Kong lui-même répondait au ministre de France qui venait de lui expliquer tous les avantages des voies ferrées : « Nous obtenons le même but avec nos charrettes chinoises; nous n'allons sans doute pas si vite, mais nous ne sommes pas pressés ».

Le lettré chinois sait tout, connaît tout, regarde l'Européen d'un œil protecteur, avec un profond mépris. J'ai eu en ma possession un planisphère imprimé à Pékin, où l'on peut encore se le procurer, dans lequel la Chine occupe toute la place, avec les petites adjonctions suivantes : Près de Chang-hai, une île portant le nom de Ta-si-yang (la grande Europe), un peu plus loin une autre plus petite nommée Lo-ma (Rome); au Nord, une autre bande très étroite où sont inscrits ces mots : le grand Empire russe; et c'est tout! Pour ce qui tient aux sciences, aux arts, à la géographie, à l'histoire naturelle, à l'histoire ancienne, même de son propre pays, le lettré est d'une ignorance crasse, ignorance que son orgueil l'empêche d'éclairer. Aujourd'hui, un commencement d'éducation est tenté. On fonde des écoles, des universités, qui ne sont encore qu'à l'état

d'embryon. On réussira peut-être en choisissant de jeunes enfants bien doués, et il n'en manque pas; mais il se passera beaucoup de temps avant qu'une instruction, vraie et solide, soit acceptée par les lettrés chinois; il faut auparavant qu'ils déposent leur orgueil de 3000 ans, ce qui n'est pas l'affaire d'un jour.

En Chine, rien ne peut se faire sans « un précédent », sinon avec la plus grande difficulté, toujours par le même orgueilleux principe que le Chinois n'a rien à apprendre de personne. Le premier chemin de fer de Ou-song à Chang-hai a été offert au gouvernement chinois, qui s'est empressé de le démolir. Il a fallu trente années d'efforts pour faire accepter une maigre ligne traversant un pays désert et destinée à transporter les charbons de Kai-ping jusqu'à Ta-kou. On a poussé ensuite non sans peine cette petite ligne jusqu'à Tien-tsin. Ces 50 kilomètres étaient « un précédent posé » : faire admettre ensuite la ligne de Tsien-tsin à Pékin n'a été qu'un jeu. Aujourd'hui les Chinois les plus contraires à sa création en voient l'utilité, elle regorge de voyageurs et rapporte 27 pour 100 à ses heureux actionnaires. D'autres lignes sont accordées, activement poussées, et avant dix ans un immense réseau couvrira les provinces.

VOITURE CHINOISE A PÉKIN

Le Chinois est-il vraiment laborieux? est-il ce qu'on appelle un travailleur? On peut soutenir à volonté le pour et le contre.

Si l'on considère l'énorme et inutile travail de la Grande Muraille, dont le parcours n'a pas moins de 3000 kilomètres; si l'on songe aux immenses canaux creusés par les Chinois; si l'on se reporte aux grandes lignes américaines et asiatiques dont la plupart des remblais ont été faits par eux, on dira : le Chinois est un travailleur. A voir le

sol cultivé jusque dans ses moindres replis, les aménagements, aussi simples que complets, pour la production des thés et des soies, l'activité qui règne sur les cours d'eau, les produits de tous genres qui sortent annuellement des fabriques innombrables existant dans toutes les provinces et n'ayant à leur service que des moyens très élémentaires, on dira encore : ce peuple est travailleur. On oublie que la Chine contient 400 000 000 d'habitants qui, par leur nombre même, doivent nécessairement fournir une somme de travail considérable. Mais le Chinois pris isolément est-il laborieux? aime-t-il le travail? C'est une autre question. Pauvre, opprimé, chargé de famille, l'homme du peuple est obligé de travailler pour vivre, il ne peut pas faire autrement. S'il travaille pour d'autres, son salaire est minime, mais son travail ne l'est pas moins; quatre ouvriers chinois ne feront pas l'ouvrage d'un seul Européen, et, bien que sur le chantier du matin au soir, ils trouveront moyen, grâce au repas, au thé et à la pipe, de vous donner à peine huit heures de leur temps. Un Chinois ne travaille pas plus de deux heures sans s'arrêter, et jamais il ne donne ce que nous appelons en France le coup de collier. Ses instruments sont petits, légers, ne demandant qu'un effort très minime, et il ne les manie qu'avec une lenteur désespérante. Quant à ceux qui ont de quoi vivre, vous ne les feriez travailler à aucun prix. Pendant l'hiver même, les plus pauvres se terrent dans leurs cabanes et restent accroupis sur le poêle bien chauffé qui leur sert de lit, pendant des mois, sans se livrer à aucune occupation. La chaleur est un autre motif de ne rien faire; une sieste prolongée pendant souvent plusieurs heures coupe la journée en deux. Pour conclure, le Chinois est très laborieux quand il ne peut pas faire autrement, et très paresseux toutes les fois qu'il peut se dispenser du travail.

Le Chinois est-il sobre? Les pauvres gens vivent de peu. Le riz et la farine de blé sont censés une nourriture de luxe, au moins dans les provinces septentrionales, où l'on mange habituellement du petit

millet, un sorgho rouge ou blanc, du maïs ordinaire, le tout simplement bouilli ou délayé dans de l'eau, avec quelques herbes salées comme assaisonnement. Seulement, cette nourriture réellement frugale, le pauvre ne la prend pas par frugalité, mais par nécessité. Lorsqu'en effet, à l'occasion d'un enterrement, d'un mariage ou d'une fête, il a devant lui des viandes et une nourriture relativement plus relevée, on le voit manger avec une incroyable gloutonnerie. Quant aux riches, rien n'est assez recherché pour eux; et, pour leur préparer un repas, non seulement on se sert de tout ce qui est en usage en Europe, mais on doit encore faire appel à des productions hétéroclites, comme nids d'hirondelles, ailerons de requins, holothuries, limaces de mer, herbes marines de toutes sortes, et bien d'autres choses qui rappellent la cuisine raffinée des Romains de la décadence. Donc le Chinois est sobre quand il ne peut pas faire autrement.

UN TYPE DE PONT CHINOIS

Le Chinois d'ordinaire est habillé de toile de coton, de couleur noire, grise ou bleue pour les hommes, de couleur verte, rouge ou jaune pour les femmes. Et cet habit, le même pour le riche comme pour le pauvre, est toujours modeste ; rien de décolleté, rien d'étriqué comme en Europe, rien d'incommode ni de gênant; il est au contraire large, élégant dans son ampleur et bien approprié aux saisons.

Les mandarins portent ordinairement des habits d'un grand

luxe : soie brochée, tissée de fils d'or, broderies fines, fourrures du plus haut prix, rien n'est assez beau pour eux. De plus, on compte huit saisons, dont chacune réclame des vêtements spéciaux, et la dépense, de ce fait, est toujours considérable.

Cependant l'absence de ce que nous appelons le linge de corps rend factice la propreté extérieure des personnes aisées. Quant aux pauvres, qui n'ont d'habitude qu'un seul vêtement, ils sont souvent dans un état de malpropreté révoltante. Et non seulement ces mendiants vicieux qui s'enveloppent dans une espèce de toge loqueteuse et infecte, ou ceux auxquels le vice et le jeu ont fait perdre jusqu'aux vêtements les plus sommaires, mais les autres même. Quant aux enfants, il n'est pas rare de les voir, jusqu'à l'âge de 15 ans et plus, avec le seul vêtement qu'ils ont reçu de la nature. L'hygiène, les bains, les soins de propreté sont ici un luxe. D'où une quantité de maladies cutanées, d'un aspect souvent répugnant.

L'habitation chinoise est en rapport avec l'habillement. Elle varie à l'infini, depuis la paillote, le gourbi arabe, les maisons de terre, où, dans un espace de quelques mètres carrés, s'entassent des familles entières dans la plus affreuse promiscuité, jusqu'aux maisons de briques et aux palais des fortunés, luxueusement aménagés, avec tout le confortable propre au climat et aux habitudes du pays, les meubles rares, les laques, les dorures, les sculptures fines, les superbes porcelaines et les mille inutilités de la richesse.

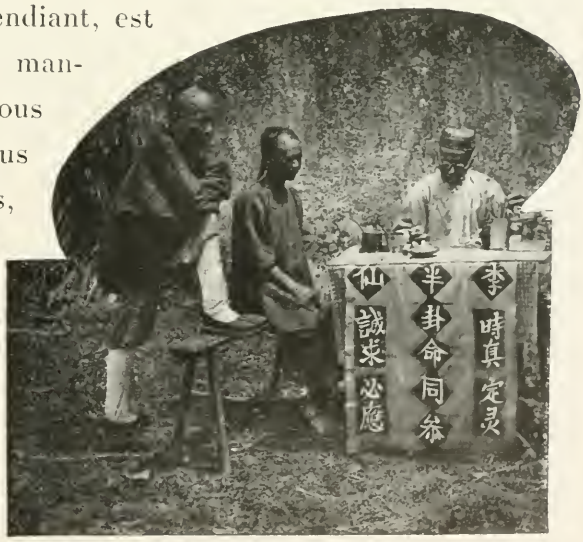
La Chine n'est pas pauvre. L'or et l'argent y abondent et il ne saurait en être autrement. Les importations en effet y sont minimes et les exportations, au contraire, très importantes : le stock monétaire doit par suite y être très considérable. Où donc est l'argent? dans les mains des mandarins retirés des affaires ou encore en charge, qui le laissent dormir sans profit pour personne. Le jour où une bonne administration imposerait le peuple proportionnellement à son avoir, ferait rentrer intégralement les impôts, — qui sont environ de 3 fr. 50 par tête, — forcerait les fonctionnaires indignes

à rendre gorge, empêcherait les fraudes et demanderait des comptes exacts, ce jour-là, le gouvernement impérial aurait entre les mains des sommes énormes, et son budget ne serait surpassé par aucun des budgets d'Europe.

Le Chinois est né commerçant, et les moyens d'augmenter son avoir sont aussi parfaits que multiples. On trouve en Chine des banques et des maisons de commerce de premier ordre, dont l'honorabilité ne laisse rien à désirer. A l'autre bout de l'échelle, nous voyons le commerce des infiniment petits, que la divisibilité de la monnaie chinoise contribue à faire prospérer. Si, d'un côté, on traite des affaires par millions, de l'autre, on en fait encore par sapèques. Or, 1000 sapèques numériques représentent à peine 3 francs.

Commerçant dans l'âme, le Chinois est non moins producteur, économe, conservateur. Avec ces qualités, comment ne pas admettre qu'il doive arriver à une prospérité et à un bien-être très satisfaisant, lorsqu'il sera administré par un gouvernement intelligent et équitable?

Une qualité qu'on ne peut refuser aux Chinois, c'est la politesse. L'habitant du Céleste Empire, qu'il soit mandarin, artisan, adonné au commerce ou mendiant, est toujours maître de soi. Un mandarin vous recevra bien, vous dira de bonnes paroles, vous offrira des rafraîchissements, vous parlera lentement, le sourire aux lèvres; vous vous fâcherez, vous vous emporterez, il restera calme; les paroles les plus désagréables glisseront sur lui comme l'eau sur le marbre; il



UN DISEUR DE BONNE AVENTURE

vous déteste, vous l'ennuyez souverainement, il méprise vos façons d'agir, tout cela sans le laisser voir. Il ne vous accordera rien, ne vous dira pas un mot malsonnant, vous découragera par sa lenteur, voire par son amabilité, mais il ne se fâchera pas.

Cette politesse, ce sourire protecteur, ces manières félines font le désespoir des Européens et les forcent, malgré leurs bonnes résolutions, à manquer de patience. Ils deviennent nerveux, s'emportent et... perdent leur cause, car ici, comme ailleurs, celui qui se possède est vainqueur. Le commerçant, l'hôtelier, sont également d'une rare politesse, même avec leurs égaux; vous ne ferez jamais impatienter un marchand; pendant des heures, il exposera devant vous tout ce qu'il a dans ses magasins, vous toucherez à tout, vous dérangerez tout, vous vous fâcherez à cause de l'exagération des prix, vous lui direz de dures paroles, peu importe : il restera calme, vous offrant du thé, vous supportant sans paraître ennuyé, vous reconduisant avec amabilité, même si vous n'avez rien acheté, et vous accompagnant jusqu'à la porte, toujours avec son inévitable sourire. Entre parents, entre amis, entre simples connaissances, souvent même entre compagnons de route, on se fait des politesses à n'en plus finir : on s'invite à dîner, bien certain du reste que l'invitation ne sera pas acceptée, on s'offre la pipe, le thé, les gâteaux; mais la même politesse exige que tout soit refusé. Il n'y a pas jusqu'aux mendiants des rues qui n'observent entre eux une politesse souvent comique, en s'offrant mutuellement quelques vieilles loques, ou un os décharné, disputé aux chiens. Toute cette politesse chinoise, purement extérieure et qui ne trompe personne, ne laisse pas cependant que d'établir dans les relations une sorte de placidité et d'amabilité non sans charme.

Le Chinois a-t-il une religion? A-t-il au moins un certain sentiment religieux?

Le voyageur qui parcourt la Chine est étonné du nombre de

pagodes qu'il rencontre partout. Sans parler des grandes villes, où elles ne se comptent pas, le moindre petit village en a une ou plusieurs. Mais ce qui frappe surtout, c'est que dans chaque site pittoresque, dans chaque anfractuosité de montagne, sur chaque sommet élevé, au bord des fleuves, aux passages difficiles ou dangereux, on rencontre toujours une pagode. Au milieu de montagnes dénudées, si vous voyez un petit bouquet de bois, c'est une pagode. Au milieu des déserts arides, y a-t-il une oasis, quelques arbres, un peu de verdure, une petite source, la pagode est à côté. Il semble que le démon, chassé des pays civilisés par le Christianisme, soit venu se réfugier dans cette pauvre Chine.

UN BARBIER AMBULANT

Il y prend toutes les formes, et ses temples sont remplis de statues bizarres, dont la composition, quelquefois pleine d'élégance et de sentiment artistique, va jusqu'au vulgaire, au grotesque, au monstrueux, à l'absurde, même à un érotisme abominable.

BARBIER CHINOIS A L'OUVRAGE

Qui habite ces temples? La plupart du temps des êtres dégradés, vulgaires et sans aucune instruction, méprisés du peuple et méprisables par leur con-

duite : ce sont des bonzes, des tao-sse, des lamas. Le nombre en est presque infini.

Qui a construit toutes ces pagodes ? Les plus belles sont œuvres d'empereurs, surtout d'empereurs de dynasties purement chinoises, comme les Ming. Les autres sont élevées et entretenues par des souscriptions plus ou moins volontaires, faites parmi le peuple. Souvent quelques particuliers en font tous les frais, et certaines familles riches tiennent à avoir une pagode au milieu des bosquets qui ornent la sépulture de leurs aïeux.

Les très grandes pagodes seules sont habitées; les autres, c'est-à-dire les neuf dixièmes, sont désertes et ne s'ouvrent qu'à certaines fêtes ou époques annuelles. Le démon, si justement appelé par Tertullien le singe de Dieu, veut ici avoir ses couvents et ses monastères. J'ai séjourné quelque temps dans un des plus remarquables à 25 kilomètres de Pékin, vers le Sud-Ouest. De là on a une des plus belles vues de la ville, et les terrasses y sont superbes. On le nomme Kiai-t'aè-sse, c'est-à-dire le Temple de l'*abstinence*. L'autel en marbre, avec trois gradins, placé au milieu d'un beau pavillon, est entouré de statues représentant d'anciens personnages remarquables par leur stricte observance. Le huitième jour de la quatrième lune, on y célèbre une grande fête où se rendent tous les bonzes des environs. Le Supérieur fait un sermon sur l'abstinence et on l'écoute avec respect. Ce temple est encore aujourd'hui très richement doté par l'Empereur. C'est une espèce de séminaire pour les jeunes bonzes, qui y pratiquent des austérités souvent cruelles. J'y vis un jeune homme d'environ vingt ans qui faisait une pénitence; il s'était déjà brûlé cinquante fois avec des bâtons odorants offerts à l'idole, et son bras gauche n'était qu'une plaie; il devait de même brûler le bras droit à la fête suivante. Ce spectacle était navrant! D'autres se traversent les joues avec des broches, traînent des chaînes, portent sur leur dos des châsses garnies de prétendues reliques. Le Supérieur venait causer avec moi, et mon compagnon

laïc, peu scrupuleux, lui offrait souvent du jambon, du vin et des liqueurs, autant de choses absolument défendues; il résistait, protestant de sa foi et de son abstinence; enfin, un jour, il nous dit : « Attendez-moi ce soir, je viendrai ». Il était tard, la communauté était au lit, le Supérieur se jeta sur les victuailles et même se grisa quelque peu, malgré mes efforts pour l'arrêter. » Il n'y a péché, disait-il, que si on est vu; or j'ai fait coucher tout mon monde! » Et il s'en donna jusque vers minuit. Ajoutons que ce temple est réputé le plus régulier et le plus sévère de tout le pays!

TRAVAILLEURS CHINOIS PASSANT LE ROULEAU DE PIERRE SUR LE RIZ POUR LUI ENLEVER SA SECONDE ÉCORCE

Parlerai-je de certaines bonzeries habitées par des bonzesses, et qui ne sont que de tristes parodies de nos couvents? Il serait facile de dire, mais bien difficile d'écrire ce qui s'y passe, et leur réputation est encore plus déplorable que celle des pagodes de bonzes.

Quelques mots encore sur les lamas et les lamaseries.

Lorsque la secte bouddhiste des lamas ou *bouddhisme réformé* prit naissance, le Christianisme était déjà implanté en Chine, ce qui explique les rapprochements que l'on constate entre les deux cultes, et les similitudes vraiment extraordinaires des cérémonies. La

Kouan-in ressemble à une statue de la Vierge. On la rencontre souvent avec les attributs de la virginité, un enfant mâle sur les bras, des adorateurs et des porteurs de présents à ses côtés et le démon à ses pieds.

Quant aux cérémonies, qu'on nous permette de relater ici celles que le bouddha vivant préside chaque année, le huitième jour de la première lune. Je rapporte ce que j'ai vu moi-même.

Au jour susdit, ce faux bouddha vivant arrive en grande pompe au temple des lamas nommé Tchan-tan-sse, situé à quelques centaines de mètres au nord de la cathédrale du Saint-Sauveur, à Pékin, dans la ville impériale. Il monte sur un trône et assiste à l'office que récitent à voix très grave une centaine de lamas divisés en deux chœurs. Une lampe faite d'un crâne humain brûle sur un escabeau, des conques marines accompagnent les chants. Le bouddha vivant se revêt des ornements de cérémonie : une espèce de dalmatique avec l'éphod juif, une mitre semblable à celle du grand-prêtre des Hébreux, le tout de soie jaune brodée d'or. A ses côtés se trouvent des lamas-ministres, plusieurs enfants portant des flambeaux, l'eau lustrale et les encensoirs. Pendant tout le temps de l'office, qui dure environ une heure, le bouddha vivant ne quitte pas son trône et se tient gravement recueilli ; la foule occupe toutes les cours, tous les pavillons et l'immense esplanade qui précède le temple; elle est sans cesse troublée, refoulée, mise en émoi par environ deux cents individus, déguisés en diables, qui la traversent en jetant de la farine ou de la chaux et en criant comme des possédés.

Lorsque l'office est terminé, le bouddha vivant se lève, asperge toute l'assistance, met de l'encens dans les cassolettes et s'avance pour pénétrer dans la pagode jusque-là strictement fermée; les portes s'ouvrent comme d'elles-mêmes, on aperçoit l'idole entourée de godets allumés où brûlent l'huile et le beurre; l'autel est chargé de chandelles carrées, de diverses couleurs. Le bouddha vivant entre

HAN-KEOU. — PLANTATION DE THÉ

seul, et les portes se referment. Rien ne rappelle mieux l'entrée du grand-prêtre des Juifs dans le Saint des Saints.

Lorsqu'ils voient le bouddha vivant entrer dans la pagode, les diables commencent à se remuer encore davantage, puis se réunissent tous dans la grande cour et font une ronde infernale, vociférant et poussant des hurlements affreux; les gens du commun, très nombreux, se joignent à eux et bousculent les femmes et les enfants. Enfin, subitement, les diables s'évanouissent, disparaissent on ne sait comment, soi-disant chassés par les prières. Ainsi finit la cérémonie. Alors le bouddha vivant remonte dans sa chaise jaune et retourne chez lui, escorté de nombreux lamas à cheval et en voiture; le peuple se disperse peu à peu et tout rentre dans le calme.

FEMME CHINOISE ALLANT CHERCHER DE L'EAU (DANS LE SUD)

Chaque famille a pour le moins un lama, et un mot du grand lama soulèverait toute la population mongole. Aussi les empereurs, par politique et pour tenir les Mongols dans l'obéissance, sont-ils obligés de protéger le lamaïsme. Et la dynastie actuelle, qui n'a construit aucune pagode, a dû construire deux temples pour les lamas au nord de Pékin.

Une autre religion de la Chine est le culte rendu à Confucius. Ce philosophe a ses temples, ses tablettes superstitieuses, et même, quoi qu'on en ait dit, ses statues, comme une idole ordinaire. J'en ai eu plusieurs en ma possession et les personnes qui iront à son berceau, à Yen-tcheou-fou, dans le Chan-toung, pourront y en voir une

magnifique dans le temple qui lui est consacré. On lui fait, comme aux autres divinités païennes, des prières, des offrandes et des sacrifices. Ce père de la littérature chinoise est surtout adoré par les lettrés, qui, d'ailleurs, ne se font pas faute d'aller aussi dans les autres pagodes.

La religion de l'Empereur, des princes et des mandarins, n'est qu'une religion purement politique. L'Empereur se rend indifféremment dans les temples des bonzes et des tao-sse, dans ceux des lamas et dans ceux de Confucius; chez les premiers, pour se faire bien voir du peuple, qui croit plus ou moins à toutes les absurdes divinités du taoïsme; chez les seconds, pour se ménager l'obéissance des Mongols et flatter les Thibétains; chez les autres, pour conserver l'estime des lettrés.

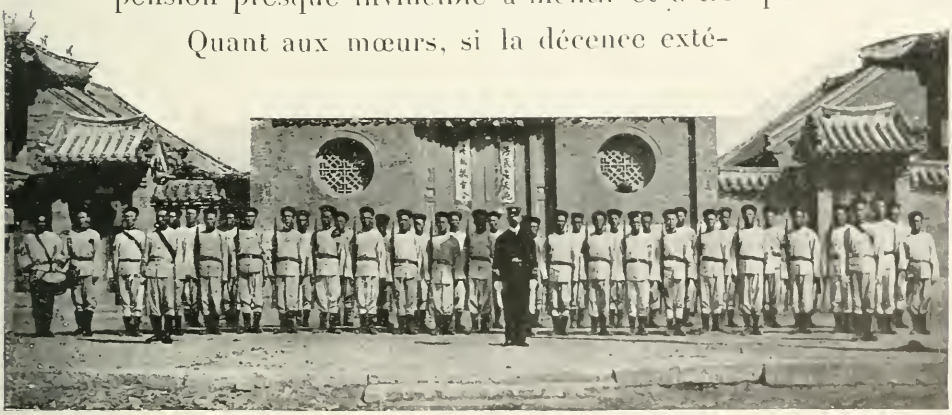
Croit-il à quelque chose? On pourrait en douter. Et si le Christianisme devenait une puissance, si les catholiques, au lieu d'être 700 000, étaient seulement 7 000 000, peut-être verrait-on l'Empereur venir aussi dans leurs temples et faire semblant d'adorer leur Dieu, pour se ménager leurs suffrages. Le gouvernement est donc parfaitement athée; et si ses fonctionnaires font un acte religieux ici ou là, à telle époque ou à telle autre, cet acte commandé par les rites, par la coutume, par les règlements, est fait sans foi ni conviction.

Quant au peuple, il n'est pas religieux, mais superstitieux. Il craint les mauvais esprits, le mauvais sort, promène des divinités, des dragons en papier, fait à certaines époques des pèlerinages où les pèlerins ne sont guère qu'un ramassis souvent payé pour cela. Il va brûler des bâtonnets odorants, des maisons et des mannequins en papier, expédie à ses morts, sous la même forme, des voitures, des mulets, des domestiques, des pièces de soie, des lingots d'argent, et cela toujours en papier peint. Mais, quant à un vrai sentiment religieux, à une vraie foi, je crois que cela n'existe pas en Chine. Ces superstitions, ces offrandes, cette espèce de culte, tout cela est

consacré par l'usage, tout cela s'est toujours fait, et on continuera encore longtemps à le faire, souvent sans savoir pourquoi.

Faisons cependant une exception pour ces pauvres Mongols, que l'on voit venir, souvent de très loin, adorer pieusement les statues célèbres qui existent dans quelques lamaseries de Pékin. Ils vont, au prix des plus grandes fatigues, jusqu'au fond du Chan-si faire leurs pèlerinages à la fameuse pagode des Cinq-Tours; ils apportent leurs offrandes en or, en argent, en nature, pour la reconstruction ou l'embellissement des lamaseries. J'ai vu moi-même bien souvent des princes et des princesses mongols, de haute lignée, faire le tour du temple des lamas en se prosternant à chaque pas. Ce sentiment religieux, inné chez tous les peuples et qui est comme un besoin de l'humanité, semble donc encore bien vivace parmi les Mongols; mais les Mongols ne sont pas des Chinois. Chez ces derniers, il semble avoir été étouffé par l'amour du bien-être, et surtout par l'amour de l'argent, qui est le vrai dieu de la Chine. Tout se vend en Chine, tout s'y achète; c'est le pays par excellence des pots de vin, et du plus petit au plus grand chacun ne pense qu'au gain, à la manière de s'enrichir ou de sortir de sa pauvreté *per fas et nefas*. Il y a incontestablement en Chine des gens d'une honnêteté parfaite. Mais à côté vous rencontrez, dans toutes les sphères de la société, la propension presque invincible à mentir et à tromper.

Quant aux mœurs, si la décence exté-



PÉKIN. — ORGANISATION DES TROUPES CHINOISES PAR LES EUROÉPENS

rieure est conservée la plupart du temps, la corruption réelle existe malheureusement sous toutes ses formes.

L'amour des honneurs (orgueil), des plaisirs (sensualité), de l'argent (avarice), ces trois grandes plaies du paganisme, si contraires aux vertus chrétiennes, font de la Chine un des pays du monde les plus difficiles à convertir.

Ouvrages à consulter. — Kircheri S. J., *China monumentis illustrata*, in-fol., Amstelodami, 1667. — Duhalde (J.-B.), *Description de la Chine*, 4 vol. in-fol., Paris, 1735. — De Guignes (Joseph), *Histoire générale des Huns, des Mogols et des autres peuples tartares occidentaux, etc.*, 4 vol. in-4, Paris, 1756. — *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs, les usages, etc., des Chinois*, par les Missionnaires de Pékin, 16 vol. in-4, Paris, 1776-1814. — Gaubil (Ant.), *Traité de la chronologie chinoise*, in-4, Paris, 1814. — Grosier, *De la Chine, ou description de cet empire*, rédigée d'après les *Mémoires de la Mission de Pékin*, 3e édit., 7 vol. in-8°, Paris, 1819. — Abbot (Rév. Jacob), *China and the English, or the Character and Manners of the Chinese*, Boston, 1835. — Favier (Alph.), vicaire apostolique de Pékin, *Pékin, histoire et description*, in-4, Pékin, imprimerie des Lazaristes au Pe-t'ang, 1897. — P. Leroy-Beaulieu, *La rénovation de l'Asie*, in-18, Paris, 1900.

BATEAU CHINOIS DE PAKOÏ

ALLÉE DU TOMBEAU DES MING

CHAPITRE II

L'ANCIENNE MISSION

Lors de la dispersion des Apôtres, chacun d'eux reçut une part du monde à évangéliser. Saint Thomas, rapporte la tradition, fut envoyé dans l'Inde et la Chine. Et nul ne pouvait mieux convenir au scepticisme de ces peuples qu'un Apôtre « ayant vu et touché ».

Nous avons déjà parlé de l'évangélisation de l'Inde. La même tradition et des documents non sans valeur nous montrent saint Thomas dans l'Empire du Milieu. On honore dans les pagodes un personnage venu de l'Inde, nommé Ta-mo; on le représente pieds nus, traversant un fleuve, ses sandales suspendues à un roseau. Un des premiers apôtres du Bouddhisme, au commencement du VIe siècle, était ainsi nommé, dit-on, mais cette opinion ne saurait rendre invraisemblable celle qui soutient que Ta-mo ou To-mo est saint Thomas lui-même.

De nombreux vestiges du Christianisme, monuments, stèles, inscriptions, attestent que dans les siècles suivants la Chine n'était pas sans Chrétiens. Le missionnaire Olopen, en 635, vint à la cour des Tang, dans la ville de Si-ngan-fou, avec de nombreux compagnons; on construisit des églises dans toutes les provinces de l'Empire, et les Chrétiens ne se comptèrent plus. La fameuse pierre de Si-ngan-

fou, découverte en 1625, ne laisse aucun doute sur ce fait important.

Tie-mou-tsin, qui prit plus tard le nom de Genghis-khan, né en 1157, fut proclamé, en 1205, empereur de tous les Tartares. De sa cour, établie à Karabalgasoun, c'est-à-dire à 7 journées environ au sud-ouest de la ville actuelle de Dourgha, il lança ses armées à la conquête du monde. Il mourut le 18 août 1226, mais son successeur Oktaï suivit la même politique; la Chine fut envahie, et une armée tartare de 600 000 hommes, commandée par Batou, arriva jusqu'en Pologne et en Hongrie. L'Europe entière fut plongée dans la consternation. Les papes et les rois de France, pour sauver la Chrétienté, envoyèrent alors les fils de saint François et de saint Dominique, comme missionnaires et ambassadeurs; le drapeau de la France et la Croix réunis allaient marcher ensemble pour ne plus se quitter.

Jean de Plan Carpin, après avoir traversé l'Allemagne, la Bohême, la Pologne, arriva, avec ses compagnons, auprès de Batou, sur le Volga. Ce général leur fit continuer leur voyage jusqu'aux tentes impériales de Sira-Hordou (la Horde d'or), où ils furent reçus par Kou-youk-khan, successeur d'Oktaï. Le voyage d'aller, comme celui de retour, fut très pénible : on attachait sur les chevaux ces vaillants missionnaires exténués de fatigues. Carpin rentra en Europe le 8 juin 1247, ne rapportant qu'une réponse insolente de l'empereur tartare. Une seconde ambassade fut préparée; elle avait pour chef le Franciscain Guillaume de Ruysbrock (Rubriquis), qui arriva près de Mangouk-han, successeur de Kou-youk, le 27 décembre 1253. Il trouva à la cour de nombreux Catholiques, Hongrois, Russes, Géorgiens, Arméniens, faits prisonniers dans les diverses expéditions des Khans. Maître Guillaume Boucher, orfèvre de Paris, exerçait son art au service du grand Khan; il aida puissamment les Franciscains dans leur mission. Rentré en Europe le 15 août 1255, Rubriquis présenta au roi de France la relation de son voyage. Mieux reçu que ses prédécesseurs, il avait pu laisser à la cour Barthélemy

de Crémone, son compagnon. De nombreux missionnaires allaient bientôt suivre la route ouverte par lui.

Le successeur de Mangouk-khan, Koublaï-khan (Houpilaï), fut élu en 1260; il établit sa cour à Khan-Baleck, le Pékin actuel, et prit alors le nom chinois de Che-tsou; on le regarde, après Genghis-khan, comme le fondateur et pre-

CIMETIÈRE PAIEN DES ENVIRONS DE PÉKIN

mier empereur de la dynastie des Yuen. Sous son règne, en 1255, arrivèrent Nicolas Polo et son frère Mattheo, marchands vénitiens, qui reprirent le chemin d'Europe six ans après. Le grand Khan les avait chargés d'une lettre pour le Pape, dans laquelle, reconnaissant que la foi du Christ est la meilleure, il demandait cent hommes instruits pour la propager. Leur voyage de retour dura trois ans; puis, après un assez long séjour en Europe, ils repartirent pour Khan-Baleck avec le jeune Marco Polo et deux missionnaires dominicains qui, dangereusement malades, durent s'arrêter en route. Che-tsou construisit un palais au centre de la ville de Khan-Baleck et entoura cette capitale d'un grand mur en terre;

mais son palais préféré était situé à 8 journées de marche de Pékin, vers le Nord. Il construisit aussi l'observatoire de Khan-Baleck et l'enrichit de superbes instruments en bronze, dont deux se voient encore dans la cour inférieure de cet établissement: il termina le canal impérial, et mourut en 1294, âgé de quatre-vingts ans. Koublaï-khan avait adopté le Bouddhisme et, en 1261, c'est lui qui nomma le premier grand lama pour le Thibet, à qui il donna, outre le suprême sacerdoce, la puissance temporelle sur cette région.

Un an auparavant, Jean Montecorvino était arrivé à Khan-Baleck. Né près de Salerne, en 1247, ce célèbre Franciscain fut envoyé auprès du grand Khan par le pape Nicolas IV. Les lettres du Souverain Pontife, datées de juillet 1289, le nommaient légat et nonce du Saint-Siège. Après avoir traversé la Perse et l'Inde, où il perdit son compagnon, il arriva au palais du grand Khan, qui lui laissa pleine liberté pour prêcher le Catholicisme. Son œuvre ne laissa pas cependant que d'être entravée par les Nestoriens, riches et déjà puissants à la cour. Seul pendant onze années, sans nouvelles et sans aucun secours d'Europe, il réussit cependant à construire une grande église et un monastère à Khan-Baleck, où il baptisa 6000 personnes. Il y réunit, en un grand collège, 150 jeunes garçons auxquels il enseigna les lettres grecques et latines. L'Empereur lui-même venait souvent entendre chanter les offices de l'Église. Le prince Georges, de la famille impériale, qui régnait à l'ancien Karakoroum, se convertit. Il attira tout son peuple, pour lequel il construisit, en l'honneur de la Sainte-Trinité, une superbe église qu'il appela église romaine. Jean Montecorvino baptisa le fils du roi Georges, auquel il donna son nom de Jean. Vers 1305, il construisit à Khan-Baleck une autre église attenante au palais impérial, et traduisit en tartare le Nouveau Testament. Comme légat du Pape, il avait entrée libre et place fixe à la cour, où l'Empereur lui donnait toujours le premier rang. Ces détails tirés d'une lettre écrite de Khan-Baleck, le 8 janvier 1305, par Jean Montecorvino lui-même, prouvent clairement

qu'à la fin du XIIIe siècle Khan-Baleck, ou Pékin, possédait déjà deux églises, 6000 Chrétiens et un légat du Pape. Comment a-t-on pu écrire que le Catholicisme n'avait été prêché à Pékin qu'au XVIIe siècle?

Clément V, ravi des succès de Montecorvino, envoya à son secours sept Franciscains ayant reçu, avant leur départ, la consécration épiscopale. Ils devaient sacrer Jean Montecorvino archevêque de l'église de Khan-Baleck, érigée en métropole par un bref de 1307. Trois de ces évêques moururent en route; un quatrième retourna en Europe; mais Gérard, Pérégrin et André de Pérouse arrivèrent à Khan-Baleck en 1308 et y sacrèrent l'archevêque; les conversions se multiplièrent à un tel point, que le Pape envoya bientôt une nouvelle colonie, à la tête de laquelle se trouvaient Thomas, Jérôme et Pierre de Florence. L'Empereur, plein de bienveillance pour les missionnaires, pourvoyait à leurs besoins par une pension annuelle, accordée d'ordinaire aux seuls ambassadeurs. Jean Montecorvino érigea en cathédrale la magnifique église construite à Hang-tcheou par une riche Arménienne et il y envoya Mgr Gérard; puis, après la mort de celui-ci, Mgr Pérégrin, et, en 1322, Mgr André de Pérouse qui y mourut dans un âge très avancé. Non loin de Hang-tcheou, André de Pérouse éleva aux frais de l'Empereur une autre église et un couvent pour 22 Franciscains.

HAN-KÉOU — ORPHAN ISLAND, SUR LE YANG-TSÉ

D'autres Franciscains ne tardèrent pas à arriver. Un des plus

célèbres est sans contredit Odéric de Pordenone, que l'Église a placé au nombre des Bienheureux. Parti en 1318, il traversa la Turquie, l'Arménie, la Perse, le Kurdistan, la Chaldée, les Indes, où il pria sur le tombeau de saint Thomas, puis il se rendit à Canton par Ceylan, Sumatra, Java. De là il vint à Hang-tcheou, à Yang-tcheou, et arriva par le Grand Canal jusqu'à Khan-Baleck. L'intéressante relation qu'il a laissée nous apprend l'état florissant de la chrétienté. Outre d'innombrables gens du peuple, un très grand nombre de princes tartares étaient chrétiens. Le grand Khan lui-même assistait à certains offices et embrassait la Croix, plein de vénération et pour la religion chrétienne et pour ses ministres. Odéric revint en Europe, après douze ans d'absence, en traversant le Chen-si, le Se-tchouen et le Thibet. C'est le premier Européen qui ait parlé de Lhassa. Il avait converti à lui seul plus de 20 000 infidèles.

En 1333, le grand apôtre des Tartares et des Chinois, Jean Montecorvino s'éteignit à l'âge de quatre-vingt-trois ans, et son tombeau devint bientôt un but de pèlerinage. Il laissait à sa mort plus de 100 000 Chrétiens convertis par lui et ses suffragants.

Le pape Jean XXII, Français de naissance, lui donna pour successeur, en 1334, Mgr Nicolas de Botras, professeur de théologie à la Faculté de Paris. L'empereur Chouen-ti, qui régnait alors à Khan-Baleck, envoya, deux ans plus tard, comme ambassadeur auprès du Saint-Siège, le Franciscain André avec quinze de ses confrères. Le Pape leur adjoignit au retour quatre fils de saint François qu'il nommait nonces apostoliques pour dix ans. Ils arrivèrent à Khan-Baleck en 1342, et, sous la haute direction de l'un deux, Jean de Florence, les églises et les chrétientés se multiplièrent à l'infini. L'archevêque Nicolas étant mort en 1370, Urbain V nomma au siège de Khan-Baleck Guillaume de Prato, Français également et professeur à l'Université de Paris, qui emmena 12 compagnons, suivis bientôt de 60 autres. En 1371, François de Podio, légat apostolique, le rejoignit, avec 12 missionnaires, que 8 autres avaient précédés. Enfin

en 1391, les FF. Roger et Ambroise allèrent chercher du secours en Europe et revinrent avec 24 autres missionnaires. Mais la grande révolution pendant laquelle sombra la dynastie des Yuen ayant interrompu les communications avec l'Europe, nous sommes dans l'ignorance sur les travaux et le sort de ces derniers Religieux. Cependant, au témoignage du Fr. Léon, en 1456, le siège de Pékin était encore occupé par un Franciscain, septième successeur de Jean Montecorvino; et ces missions, à peine interrompues par les bouleversements politiques, furent reprises en 1579 par le P. Pierre Alfaro, observant déchaussé de la Province de Saint-Gabriel (auréole séraphique).

PAGODE DE HOANG-HO-LOU, EN FACE D'HAN-KEOU

A cette époque eut lieu la grande réforme du Bouddhisme par le fameux lama Tsong-kaba. Né en 1357, Tsong-kaba mourut en 1419, après avoir fondé la fameuse lamaserie de Kaldan, à trois lieues de Lhassa. La tradition rapporte que son maître était un saint étranger, à grand nez, venu de l'Occident. Qui était-il? Nous avons vu Odéric de Pordenone pousser ses voyages jusqu'à Lhassa, Jean Montecorvino et ses successeurs établir le Christianisme en Tartarie. Cela explique la similitude de certaines cérémonies des lamas avec celles de l'Église, et c'est peut-être là l'origine de cette tradition.

Nous venons de voir trois archevêques occuper le siège de

Khan-Baleck, des nonces apostoliques, des légats, des ambassadeurs, et un total de 164 Franciscains envoyés dans la capitale de la Chine. Les 100000 Chrétiens de Jean Montecorvino furent plus que doublés, voire plus que triplés par ses successeurs. Toutes ces églises, ces chrétientés, ces couvents, ces écoles ne peuvent avoir disparu en quelques années. Si, au Japon, on a retrouvé des milliers de Chrétiens après 240 ans d'abandon absolu, il n'est pas téméraire de croire qu'en Chine, après un abandon de moindre durée, il en restât encore quelques-uns lorsque cette belle mission fut si glorieusement reprise par les Jésuites.

La découverte, en 1487, du cap de Bonne-Espérance, ouvrait une nouvelle route aux missionnaires pour l'évangélisation de l'Extrême-Orient. François-Xavier cependant, qui aborda le 15 août 1549 sur la terre du Japon, malgré son vif désir de pénétrer en Chine, ne put y réussir. Il expira le 2 décembre 1552 dans l'île de San-siang, près de Canton. En même temps que lui, 12 Dominicains étaient partis pour l'Extrême-Orient : un seul, Gaspard de la Croix, atteignit le but désiré, en 1555 ; c'est le premier missionnaire entré en Chine par la voie du Sud. L'Augustinien Martin de Rada y arriva en 1575 ; mais l'un et l'autre furent obligés, après un court séjour, d'abandonner leur mission. En 1579, le P. Valiguan, Jésuite, Visiteur des Indes, envoya à Macao Michel Rogger, qui fut assez heureux pour établir un catéchuménat à Canton ; il y fut bientôt rejoint par l'illustre Matthieu Ricci. Ces Pères et les nouveaux compagnons qui les suivirent de près, non sans de grandes difficultés et sans déboires, purent enfin construire une Résidence et une église dans la ville de Tchao-kin, où ils firent de nombreuses conversions. Leur science dans la langue chinoise les rendit célèbres parmi les lettrés ; on les écoutait volontiers, mais, comme l'écrivait un de leurs confrères, le P. Trigault : « tout ceci quasi se disait avec plus d'applaudissement que de fruit », à cause de l'indifférentisme des Chinois. Le P. Ricci fabriqua des sphères célestes et terrestres et des cadrans

solaires qui lui attirèrent la bienveillance des mandarins : peu à peu la chrétienté devint florissante. Ils fondèrent ensuite la Mission de Tchao-tcheou, où le P. Ricci continua ses travaux scientifiques et traduisit en chinois les Éléments d'Euclide.

Mais le but que se proposait Ricci était de se présenter à la Cour et de s'établir à Pékin même. Il était persuadé avec raison que, s'il parvenait à se faire accepter dans la capitale et à y établir une Résidence, il ne serait pas difficile aux missionnaires de pénétrer partout ailleurs dans l'Empire. C'est pour arriver à ce but, qu'il se livra avec tant d'ardeur à l'étude de la langue et qu'il se prépara des amis auprès de quelques mandarins en charge à la Cour.

BONZES ET TEMPLE PAIENS

Vers le commencement de l'année 1599, accompagné du P. Cattaneo et de deux frères coadjuteurs indigènes, il partit de Nankin et, après un mois de voyage par eau, arriva à la capitale. Un mandarin de ses amis lui fit faire la connaissance d'un eunuque du palais : mais celui-ci, voyant qu'il n'y avait pas grand'chose à gagner avec les Pères et que, l'Empire étant en guerre avec le Japon, tout étranger devenait suspect, refusa de le présenter. Le P. Ricci, après des efforts persévérants, jugea les difficultés insurmontables et retourna à Nankin. Ce premier échec ne le découragea pas ; il envoya le

P. Cattaneo à Macao et reçut bientôt, par son entremise, de beaux et riches objets destinés à l'Empereur : des pendules, des montres, une grande horloge, un clavicorde et autres curiosités. Les Japonais ayant été vaincus et la paix rétablie, le P. Ricci partit de nouveau, le 6 mai 1600, avec le P. Pantoja. Dans le Chan-toung, le vice-roi de cette province, dont le fils avait connu les Pères à Nankin, les reçut avec bienveillance ; mais, arrivés à Ling Ting-keou, l'eunuque Ma-t'ang, préposé aux douanes, leur suscita les plus grandes difficultés ; il ne put cependant se dispenser d'avertir l'Empereur de leur venue. Les Pères envoyèrent alors à Pékin, porteur de lettres pour leurs amis, un des Frères chinois, Sébastien Fernandez, que personne ne voulut recevoir. Après six mois d'attente, abandonnés de tous, n'espérant plus rien que de Dieu, ils furent agréablement surpris d'être mandés à Pékin par un ordre de l'Empereur Ouan-li, se souvenant fort à propos du mémoire que l'eunuque Ma-t'ang lui avait adressé. Le 4e jour de janvier 1601, le P. Ricci entrait à Pékin. Dès le lendemain, les eunuques portèrent les présents à l'Empereur, qui en fut ravi : on n'avait jamais vu pareilles choses en Chine. Mais, sans le savoir, les Pères avaient commis une grande faute en laissant offrir leurs présents par les eunuques, car cette cérémonie revenait de droit au Tribunal des Rites. Aussi, le président de ce tribunal, très irrité, les fit arrêter, les retint trois jours et les fit passer en jugement. Le P. Ricci démontra facilement leur innocence ; malgré cela, on les aurait probablement renvoyés, si les eunuques, craignant de ne pouvoir plus faire marcher les horloges après leur départ, ne s'y étaient opposés. Le P. Ricci présenta, le 28 janvier 1601, une requête à l'Empereur, qui lui donna la permission de louer une maison à

LA PEINE DE LA CANGUE

Pékin et d'y rester. Le souverain ordonna de plus que les Pères recevraient du trésor les sommes nécessaires à leur entretien et à celui de leurs quatre serviteurs.

Assuré de la protection du Prince, le P. Ricci fit l'acquisition d'un terrain dans la ville tartare, non loin des grands tribunaux.

PAGODE DE OULO-TSE (KIANG-SOU)

Beaucoup de mandarins et de lettrés y étaient attirés par la curiosité ; d'autres y venaient pour s'instruire des sciences mathématiques et naturelles. Le P. Ricci en profitait pour leur expliquer les principaux mystères de la Foi et les amener au Christianisme. Il se servait, à cette fin, de tableaux apportés d'Europe, qu'il avait placés dans un petit oratoire où il introduisait les mieux disposés. En 1605, la Mission comptait déjà plus de deux cents néophytes, dont quelques personnages de marque. Parmi eux se trouvait le docteur Li, natif de Hang-tcheou, dans la province du Tché-kiang, homme de talent et

doué d'une perspicacité d'esprit peu commune. Dès qu'il eut fait la connaissance du P. Ricci, il s'adonna sous sa direction à l'étude des sciences. Il composa sept volumes sur les mathématiques, traduisit les ouvrages d'Aristote, les livres d'Euclide, qu'il possédait parfaitement, et laissa plus de 20 volumes manuscrits sur différents sujets de philosophie. Comme il était très versé dans la littérature de son pays, il prit une grande part à la composition ou à la traduction des livres que les missionnaires publièrent pour les Chinois. Il reçut le baptême des mains du P. Ricci, qui lui donna le nom de Léon. C'est lui dont il est parlé si souvent dans les Lettres édifiantes, avec le docteur Michel Yang, de Hang-tcheou, et le docteur Paul Siu Koang-ki, de Zi-ka-wei. Ce dernier venait d'être appelé à Pékin pour être Ko-lao (ministre de l'Empire). Ces trois lettrés chrétiens, par leurs écrits apologétiques, rendirent de grands services aux missionnaires et à la Religion.

Le P. Mathieu Ricci, Supérieur de la Mission de Pékin, avait de plus le gouvernement général de toutes les Missions des Jésuites en Chine. Ses travaux apostoliques, joints aux difficultés de cette lourde charge, usèrent sa santé : il tomba malade, et il mourut le 11 mai 1610, à l'âge de 59 ans. Le P. Pantoja, le plus ancien des missionnaires, qui avait su s'attirer l'amitié d'un grand nombre de mandarins en leur faisant quelques présents, adressa à l'Empereur une supplique pour demander un terrain devant servir de sépulture au P. Ricci. Il existait en dehors de la Porte du P'ing-dje-men une belle maison appartenant à un eunuque récemment condamné à mort. Le gouverneur de la ville, sur l'ordre de l'Empereur, donna cette propriété aux missionnaires, par une pièce ainsi rédigée : « Le temple de la science et de la bonté ne doit point être acheté, puisqu'il est à l'Empereur en conséquence de la sentence de mort portée contre l'eunuque qui le possédait; que le bonze qui est dedans soit congédié, et que le Pantoja et ses compagnons en soient mis en possession. »

Malgré l'opposition des eunuques, l'ordre fut exécuté et les missionnaires reçurent en toute propriété cet établissement qui, d'après le P. Sémédo, valait plus de 14000 écus. La pagode qui s'y trouvait fut changée en une chapelle dédiée au Saint Sauveur, les idoles furent abattues et les matériaux de leurs autels servirent à la construction du tombeau du P. Ricci, que l'on peut encore visiter dans ce cimetière, dit de Cha-la-eul.

Le P. Ricci, à son lit de mort, avait désigné pour son successeur le P. Longobardi.

Nicolas Longobardi était en Chine depuis 1596; il y mourut en 1655, après un séjour de 59 ans. Sa manière de voir au sujet de ce qu'on a appelé les rites chinois était différente de celle de son prédécesseur. Après avoir bien étudié la question, ces rites lui parurent entachés d'idolâtrie et il les interdit rigoureusement aux Chrétiens. Cette mesure cependant n'empêcha pas, tant qu'il fut Supérieur, qu'on vît se produire des conversions nombreuses et éclatantes.

En 1618, l'empereur Ouan-li, jusque-là tolérant pour la religion chrétienne, publia un édit qui ordonnait à tous les missionnaires de sortir de l'Empire et défendait à tout Chinois de se faire chrétien. Le P. Longobardi vint alors à Pékin pour essayer de présenter un placet à l'Empereur, mais il ne put y réussir. Tous les Jésuites de la capitale, même le P. Pantoja, durent se retirer.

En 1620, Ouan-li mourut assez à temps pour ne pas voir sombrer sa dynastie, attaquée par les Tartares. Son fils Taï-chan lui succéda pour quatre mois seulement et fut remplacé par Tien-ki. L'Empereur se voyant en danger de perdre la couronne, était disposé à user de tous les moyens possibles pour lutter contre l'invasion. Les docteurs chrétiens Paul et Michel, qui étaient à Pékin, en profitèrent pour lui représenter que les Pères Jésuites, étant des savants de premier ordre, pourraient contribuer puissamment au salut de l'Empire. Aussitôt un nouvel édit impérial les rappela à Pékin. Les PP. Lon-

gobardi et Diaz y arrivèrent et furent bien reçus; ils purent éviter de fabriquer les canons qui leur avaient été demandés.

L'Empereur chargea les Jésuites de la correction du calendrier. Les premiers qui s'en occupèrent furent le P. Sabatin de Ursis et le P. Jean Térentius, puis le P. Jacques Rho en 1634, et enfin le P. Adam Schall.

Ce dernier était né à Cologne en 1591. Arrivé en Chine en 1622, il se rendit d'abord à Si-ngan-fou, dans le Chen-si, où il s'adonna aux travaux des missions et à des observations scientifiques. En 1634, Tchoung-tcheng, qui devait être le dernier empereur des Ming, eut à combattre une dernière insurrection de ses propres sujets, plus formidable encore que les précédentes. Il se trouvait, pour ainsi dire, entre deux feux, les révoltés arrivant par le Sud et les Tartares étant prêts à envahir l'Empire par le Nord. C'est alors, en 1636, que le P. Adam Schall accepta la direction des fonderies de pièces d'artillerie destinées à la défense de Pékin contre les rebelles. Il réussit complètement : vingt pièces de gros calibre pouvant lancer des boulets de 40 livres, et beaucoup d'autres moins importantes, furent mises en batterie sur les murs de la capitale.

Le 9 octobre 1642, la ville de Kai-fong-fou fut brûlée par les rebelles, qui, à la suite d'un nommé Li Koung, ou Li Tse-tchang, s'étaient emparés du Chen-si et du Ho-nan. En avril 1644, Li Koung entra dans Pékin, après avoir acheté les principaux mandarins. Réduit au désespoir, trahi et abandonné de tous, le malheureux Empereur voulut, avant de se donner la mort, sauver sa fille du déshonneur : il la frappa d'un coup de sabre qui lui coupa seulement la main droite; ensuite il se rendit au jardin du Nord (le Méc-chan), où il se pendit à un arbre. Cet arbre, instrument du régicide, est encore enchaîné.

Ou San-koueï, un des guerriers restés fidèles à la dynastie des Ming, appela à son secours l'empereur des Tartares qui, ne voulant pas laisser passer une si belle occasion d'entrer en Chine, arriva à la

UNE FAMILLE TARTARE CHRÉTIENNE DE PÉKIN

tête de 80 000 hommes tirés des places de guerre du Leao-toung. Li Koung épouvanté abandonna Pékin et recula vers le Chen-si, emportant les trésors et toutes les richesses accumulées par les seize empereurs des Ming. Ou San-koueï voulut alors faire couronner empereur le descendant des Ming, mais 100 000 cavaliers arrivés de toutes les provinces tartares envahirent le Pe Tche-li. Ils entrèrent en masse dans Pékin : c'en était fait, la Chine était à eux. Leur premier empereur fut Chun-tchi, fils de Tien-tsong. Il n'avait que 6 ans. Le plus âgé de ses oncles, A-ma-ouang, fut nommé tuteur et régent de l'Empire.

Chun-tchi monta sur le trône en 1643. Au mois de février 1645, un décret impérial nommait Président du Tribunal des Mathématiques Adam Schall qui, pendant l'effroyable révolution, avait pu sauver ses instruments d'astronomie et conserver la Résidence de la ville avec le cimetière où était enterré le P. Ricci.

La nouvelle dynastie vit s'élever contre elle un redoutable ennemi : c'était un petit-fils de Ouan-li que ses partisans proclamèrent empereur sous le nom de Joun-lié. Il établit sa cour dans les provinces de Kouang-toung et du Kouang-si, et choisit pour capitale la ville de Koueï-lin-fou. Le vice-roi du Kouang-si, nommé Thomas Siu, était chrétien, ainsi que le général en chef, Luc Sin ; enfin le premier eunuque de cette cour, grand chancelier de l'Empire, embrassa aussi le Christianisme. La mère de l'Empereur avait été baptisée en 1648 par le P. André Koffler, ainsi que l'Impératrice, à laquelle on donna le nom d'Hélène. Son jeune fils fut appelé Constantin.

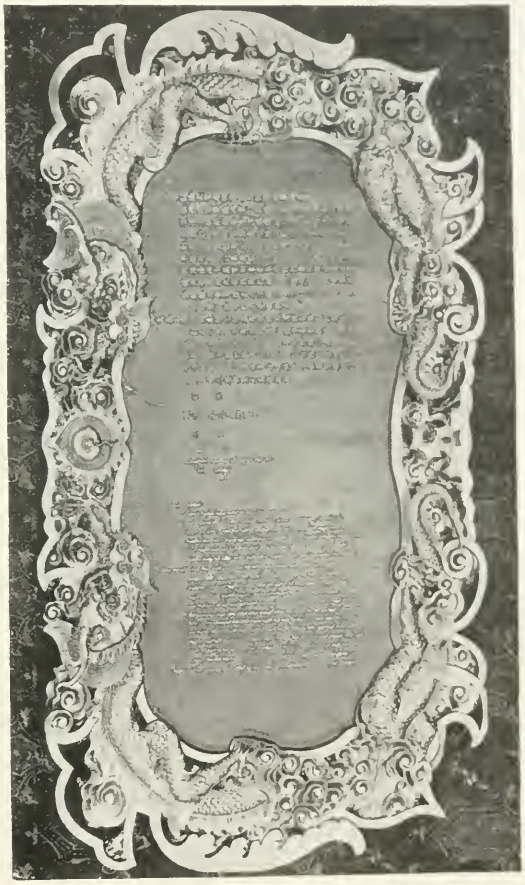
Deux ans après, la princesse Hélène et l'eunuque Pan Achillée envoyèrent au pape Alexandre VIII, par l'entremise du P. Michel Boyme, des lettres datées des 1er et 4 novembre 1650, et qui contenaient des promesses de fidélité au Souverain Pontife. Le Pape répondit par un bref du 18 décembre 1655 ; mais dans l'intervalle les Tartares avaient terminé leur conquête. Le malheureux Empereur, Joun-lié, après une forte résistance, fut définitivement vaincu ;

il s'enfuit avec ses partisans et fut, peu après, massacré ainsi que son jeune fils. L'Impératrice Hélène, condamnée à une prison perpétuelle, fut conduite à Pékin. Les généraux et les mandarins chrétiens, fidèles jusqu'à la fin à la dynastie des Ming, trouvèrent la mort en combattant.

En 1656, l'empereur Chun-tchi, reconnaissant envers Adam Schall pour la correction du calendrier, rendit en sa faveur un décret des plus élogieux dans lequel il approuvait la religion chrétienne, et qui se terminait ainsi : « Pour ce qui est de mon particulier, je donne mon approbation à cette loi que le Père observe, je l'estime et je la loue, et c'est pour cette raison que j'ai fait mettre ce titre devant l'église, afin que la mémoire s'en conserve éternellement : je prétends, au reste, qu'on l'appelle T'oung-mei-kia-keng, c'est-à-dire : excellent lieu d'où l'on pénètre les cieux. — Donné à Pékin, la 7e année de notre empire » (1650).

Grâce à ce décret, le P. Adam Schall jeta, en 1650, les fondements d'une grande église sur un terrain donné par l'Empereur; elle fut rapidement construite, en forme de croix latine, et de style européen accommodé au goût chinois. Les murs, à l'intérieur, étaient couverts de sentences chinoises sur la religion. Au-dessus du portail se lisait l'inscription suivante, en chinois et en tartare : « Après que l'apôtre saint Thomas eût apporté le premier la doctrine de l'Évangile dans ce pays; après que les Syriens l'eurent publiée derechef et étendue par tout l'Empire sous le règne des Tang, elle y fut encore largement divulguée sous l'empire des Ming par des personnes très zélées, dont saint Xavier et le P. Ricci étaient les chefs, lesquels firent un grand fruit tant par leurs prédications que par les livres composés en langue chinoise qu'ils firent distribuer par tout le royaume. Mais enfin, comme l'inconstance est ordinaire aux choses humaines, il arriva que l'empire de la Chine étant retombé sous la puissance des Tartares, les mêmes Pères ayant rétabli le calendrier XI, nommé Hien-lié, ont mérité pour la récompense de leur

travail que l'Empereur leur ait fait construire dans la ville de Pékin, où est la Cour, un beau temple à la gloire du Dieu vivant, lequel fut bâti et dédié, en l'an MDCL, de Chun-tchi la VIIe année. — Le P. Adam Schall, Allemand, Religieux profès de la Compagnie de Jésus et l'auteur dudit calendrier, lègue cette maison à ses successeurs, laquelle il a fait bâtir avec grande peine et travail. »



INSCRIPTION OFFERTE AU P. ADAM SCHALL PAR L'EMPEREUR CHUN-TCHI

On peut voir, en dedans de la porte Choun-tche-men, l'ancienne église, plusieurs fois reconstruite, et les pavillons jaunes recouvrant les stèles sur lesquelles sont sculptés les décrets impériaux, et qui sont religieusement conservées. Du temps des persécutions, on avait fermé cette église et détruit les bâtiments; la toiture s'était effondrée, les stèles à terre et sans pavillons. Ces ruines ont été relevées, en 1861, par les Lazaristes.

L'Empereur, pour honorer le P. Schall, donna un édit par lequel il le nommait *Ta-chan-sse*, avec le titre de *Toung-houi-taè-fou*, c'est-à-dire « homme sage et prudent ». Il anoblit ses ancêtres et rendit deux nouveaux décrets, l'un en l'honneur de son père, Henri Schall, l'autre en l'honneur de sa mère, Marie Schaiffart de Mérode. Il donnait au premier le titre d' « homme d'une piété remarquable »,

à la seconde celui de « femme d'une grande sainteté ». Chun-tchi avait beaucoup d'affection pour Tang Jo-ouang (nom chinois de Jean-Adam Schall) et écoutait volontiers les conseils de ce missionnaire qui luttait contre l'influence prépondérante des bonzes protégés par la Reine Mère.

Mais, malgré tous ses efforts, Schall ne parvint pas à détourner l'Empereur des plus folles superstitions. Celui-ci étant tombé malade, il tenta de nouveau sa conversion; ce fut en vain : Chun-tchi, livré aux eunuques et aux bonzes, mourut en païen.

Le lendemain de sa mort, les quatre régents firent monter sur le trône impérial le jeune prince, âgé de huit ans, qui, sous le nom de Kang-hi, devait avoir un si long et si glorieux règne. En montant sur le trône, Kang-hi, par une grâce extraordinaire, permit à tous les mandarins, à partir du 3e rang, d'envoyer un de leurs fils à l'École impériale; or, Adam Schall, jouissant de ce titre, l'Empereur rédigea en sa faveur le commandement suivant : « Tang Jo-ouang est Européen, il a travaillé depuis de longues années pour le gouvernement, et il n'a jamais eu de femme; il ne faut pas que cela empêche de recevoir à l'École impériale le jeune homme qu'il a adopté pour petit-fils; recevez-le donc. — Qu'on respecte ceci! »

Toutefois les régents détestaient les missionnaires et n'attendaient qu'une occasion de les persécuter. Adam Schall lui-même, malgré ses services, ne devait pas trouver grâce. En 1664, Yang Koang-sien, l'astronome mahométan dépossédé de la direction de l'observatoire, présenta un mémoire contre le P. Schall, l'accusant de fausses doctrines et de conspiration contre l'État. Les régents proscrivirent la religion dans tout l'Empire, et firent mettre en prison le P. Schall avec ses trois compagnons; on brûla leurs livres et tous les objets religieux, sans cependant détruire leur chapelle. Traînés de tribunaux en tribunaux, ils furent enfin incarcérés au Sing-pou (tribunal des crimes) et chargés de neuf chaînes. L'état dans lequel se trouvait le P. Schall était navrant : affaibli par l'âge, les infirmités

et la paralysie, il souffrait de plus d'une espèce de catarrhe qui lui ôtait même la faculté de parler.

Le P. Verbiest, qui partageait ses fers, présenta une courageuse défense de son confrère; on le condamna néanmoins à être étranglé; puis les juges, révoquant leur premier arrêt, en portèrent un autre par lequel il devait être exposé sur la place publique et coupé, tout vivant, en dix mille morceaux. Un horrible tremblement de terre et un incendie qui consuma une grande partie du palais firent surseoir à l'exécution; on relâcha le P. Schall, qui mourut le 15 août 1666, à l'âge de soixante-quinze ans, sans que la sentence de mort eût été rapportée. — Quelques années après, on réhabilita sa mémoire et il fut enterré, aux frais de l'Empereur, dans un cimetière spécial attenant à celui du P. Ricci.

SOLITAIRE DE LA MER
(MUSÉE CÉRAMIQUE DU PE-T'ANG)

A Pékin, le P. Ferdinand Verbiest, Belge de nationalité, doué d'une remarquable intelligence, succéda au P. Adam Schall. Leur accusateur, Yang Koang-sien, chargé de nouveau de la rédaction du calendrier, y commit de telles erreurs que tout un mois intercalaire devait être supprimé. C'est alors que l'Empereur eut recours aux missionnaires. Le P. Verbiest, fort versé en astronomie, démontra d'une façon péremptoire, en présence de l'Empereur lui-même, l'inexactitude du calendrier. Yang Koang-sien fut condamné à l'exil en Tartarie, et le P. Verbiest nommé à sa place président du Tribunal des Mathématiques. Il reçut de l'Empereur l'ordre de fondre de nouveaux instruments

TA-LOU-DOC-MI-LO-FO,
DIEU DE LA JOUISSANCE
(MUSÉE CÉRAMIQUE DU PE-T'ANG)

pour l'observatoire. Il s'en acquitta avec un rare bonheur et construisit entre autres :

Une sphère armillaire zodiacale, de 6 pieds de diamètre;

Une sphère équinoxiale, de la même dimension;

Un horizon azimutal, de 6 pieds également;

Un grand quart de cercle de 6 pieds de rayon;

Un sextant dont le rayon avait 8 pieds;

Un globe céleste de 6 pieds de diamètre.

Tous ces instruments sont montés sur de magnifiques dragons en bronze, du travail le plus soigné; des piédestaux en marbre les supportent, et, comme beauté d'exécution, ils ne laissent rien à désirer.

Une révolte ayant éclaté, l'Empereur ordonna au P. Verbiest de fondre des canons de bronze. Il le fit avec un plein succès et reçut, en 1681, du pape Innocent XI, un bref de félicitations approuvant sa conduite. Peu après, il tomba gravement malade, reçut les sacrements avec une grande ferveur et rendit son âme à Dieu le 29 janvier 1688. L'Empereur donna 700 taëls pour ses funérailles et son tombeau, qui se compose d'une stèle en marbre blanc montée sur une tortue, sur laquelle on a gravé son éloge fait par Kang-hi lui-même.

Dans un but scientifique et religieux, Louis XIV fit envoyer alors à Pékin 6 Jésuites : les PP. Tachard, Gerbillon, Le Comte, de Visdelou, Bouvet et de Fontaney. Leur Supérieur, le P. Pereyra, ne garda à Pékin que les PP. Gerbillon et Bouvet qui, retenus à la cour, s'appliquèrent, non sans succès, à l'étude des langues chinoise et tartare.

Les Russes avaient peu à peu pénétré en Mongolie, et leurs colons envahissaient la Sibérie tout entière. Ils avaient su se faire des amis des Mongols et ils avancèrent sans encombre jusqu'aux possessions mandchoues; alors seulement il y eut conflit. La forteresse élevée par les Russes près de la Mandchourie fut rasée par les Chinois; reconstruite par les Russes, elle fut démolie une seconde

fois; c'était la rupture. Kang-hi, ne voulant pas la guerre, envoya une ambassade en Sibérie (1688). Grâce à l'habileté des missionnaires, adjoints aux ambassadeurs comme interprètes, un traité de paix fut signé à Nipchou. Le prince So-san, chef de l'expédition, fut si content du zèle des Pères, qu'il leur promit sa protection. Il tint parole; une persécution violente ayant éclaté, les quatre missionnaires protégés par So-san purent obtenir de l'Empereur un décret qui, contre toute attente, y mit fin très rapidement.

TA-MO, VRAISEMBLABLEMENT SAINT THOMAS
(TERRE CUITE DU MUSÉE DU PE-T'ANG)

Peu après, Kang-hi fut attaqué d'une fièvre maligne qu'aucun médecin ne put soulager; les PP. de Fontaney et de Visdelou avaient apporté une livre de quinquina; ils l'offrirent à Kang-hi, et ce remède le guérit. Le monarque leur donna en récompense, le 4 juillet 1693, une résidence dans la ville impériale; puis, à la suite d'une nouvelle demande, un terrain pour y bâtir une église. Aux yeux des Chinois, ce qu'il y avait de plus honorable pour cette église, ce qui devait la protéger mieux que tout le reste, c'était l'inscription sui-

vante, donnée par l'Empereur et gravée sur une plaque de marbre au fronton de l'édifice : « Temple du Seigneur du Ciel, bâti par ordre de l'Empereur. Tchi-kien T'ien-tchou t'ang ». La dédicace de cette église consacrée au Sauveur des hommes, à Jésus-Christ mourant sur la croix, fut faite avec la plus grande solennité, le 9 décembre 1703.

La Question des Rites. — Peut-on rendre un culte aux ancêtres, à Confucius, et se servir du mot Tien (ciel) pour désigner Dieu? — Telle est la question des rites. Parmi les Jésuites, il s'était formé deux écoles : celle du P. Ricci, que les interprétations données aux usages chinois déterminèrent à la tolérance; celle du P. Longobardi, qui, voyant un véritable culte dans les hommages rendus à Koung-fou-tse (Confucius), une superstition dans les cérémonies en l'honneur des ancêtres morts, et l'idée, non du Seigneur du Ciel, mais du ciel matériel, dans les mots King, Tien et Chang-ti, interdit avec sévérité aux Chrétiens ce qui ne lui semblait pas pouvoir s'allier avec la sainteté du Christianisme. Dès 1628, les Jésuites les plus expérimentés et les plus instruits des deux écoles se réunirent pour discuter, sans qu'on pût arriver à s'entendre.

Les missionnaires des autres ordres adoptèrent généralement l'opinion du P. Longobardi, et la difficulté fut portée à Rome. L'examen approfondi de la question fut confié à la Congrégation du Saint-Office par Innocent XII et Clément XI. Il dura six années, et les deux parties eurent toute liberté pour exposer et défendre leur sentiment. Enfin, en 1704, un décret solennel, approuvé par Clément XI, prohibait absolument les cérémonies chinoises, et le Souverain Pontife envoya un légat pour le publier en Chine. Dans les instructions qu'il lui donna, il excusait tous ceux qui, jusque-là, ne s'étaient point ralliés. « Il ne faut pas, disait le Pape, blâmer les missionnaires qui ont cru devoir suivre jusqu'ici une autre pratique; il faut mettre à couvert l'honneur et la réputation des ouvriers évangéliques, et empêcher qu'on ne les fasse passer pour des fauteurs de

la superstition et de l'idolâtrie, étant hors de doute que, la cause finie, ils se soumettront avec humilité et obéissance aux décisions du Saint-Siège. »

Charles Maillard de Tournon fut préconisé patriarche d'Antioche, sacré par le Pape lui-même, puis nommé légat *a latere* pour les Indes et la Chine, le 2 juillet 1702. Il n'arriva à Canton que le 6 avril 1705. Il choisit, pour interprète chinois, M. Appiani, Lazariste, bon sinologue et savant théologien, qui était en Chine depuis l'année 1699. Après mille difficultés, il put enfin s'embarquer pour Pékin, le 8 septembre 1705; il y arriva le 4 décembre et alla se loger à la Résidence du Pe-t'ang. Kang-hi, bien disposé pour le légat, dont il envoyait chaque jour prendre des nouvelles et à qui il fournissait des vivres pour lui et sa suite, le reçut avec bienveillance, le 31 décembre 1705. Mais ses dispositions changèrent aussitôt que Mgr de Tournon eut publié le décret pontifical. Il lui intima l'ordre de quitter Pékin et de retourner en Europe. Arrivé à Canton, Mgr de Tournon y fut gardé prisonnier, et c'est en prison qu'il reçut les insignes du cardinalat, des mains de M. Pédrini, Lazariste. C'est aussi en prison qu'il mourut peu après, le 8 juin 1710.

VIERGE KOUAN-IN AVEC SES ADORATEURS
(MUSÉE DU PE-T'ANG)

M. Appiani, arrêté dès le début, fut reconduit à Pékin, jugé et enfin exilé à Canton, où il partagea la prison du cardinal de Tournon. Il mourut après 12 ans de captivité, le 27 août 1732, à l'âge de 70 ans, et fut enterré dans l'église des Dominicains. En 1711, Clé-

ment XI avait adressé à ce zélé missionnaire un bref de félicitations sur sa conduite.

Une seconde légation, ayant pour chef Mgr de Messabarbe, n'eut pas plus de succès. Enfin le pape Benoît XIV lança, le 11 juillet 1742, la célèbre bulle « *Ex quo singulari* » qui, affirmant la décision de l'Église sur les rites chinois, les proscrivait sous les peines les plus sévères. Encore aujourd'hui, tout missionnaire arrivant en Chine doit jurer entre les mains de son évêque, et envoyer copie de son serment à Rome, pour attester devant Dieu qu'il admet dans son entier toute la bulle susdite et en accepte toutes les conséquences.

M. Pédrini, après avoir eu le bonheur de remettre à Mgr de Tournon les insignes du cardinalat, puis la douleur de recevoir son dernier soupir, se rendit à Pékin, accompagné de plusieurs missionnaires envoyés par la Propagande. Il y gagna, par son extrême amabilité, la faveur de l'empereur Kang-hi, faveur qui lui fut continuée par Yong-tcheng, dont il avait été le précepteur. Les sciences, et spécialement les arts d'agrément, n'avaient point de secret pour lui, mais ne lui faisaient point oublier l'évangélisation des Chinois. De sa fortune personnelle, il acheta pour la Propagande la Résidence de l'Ouest (Si-t'ang) où il construisit une église à N.-D. des Sept-Douleurs. Cette Résidence existe encore de nos jours. Après 40 années passées à Pékin, pendant lesquelles au milieu des contrariétés et des difficultés de tout genre, il n'avait cessé de travailler et de souffrir pour sa religion, même la prison et les chaînes, il mourut, le 10 décembre 1746, à l'âge de 77 ans. L'Empereur régnant fit les frais de ses funérailles. Il fut enterré au cimetière de la Propagande, vis-à-vis celui du P. Ricci, cimetière honoré des caractères impériaux.

Les Jésuites achetaient par les plus grands services le droit de sauver les âmes. Ainsi le P. Dominique Parennin, né en 1655, au Russey, près Pontarlier, et arrivé en 1698 en Chine, ayant fait observer à Kang-hi qu'on se trompait sur la position géographique de quelques villes de l'Empire, ce prince ordonna de faire des cartes

nouvelles. Dès le mois de mai suivant, les PP. Régis, Fartoux et Fridelli allèrent lever celle du pays des Mandchous, puis celle du Pe Tche-li ; ce travail les occupa pendant l'année 1710. L'année suivante, les PP. Régis et Cardoso furent chargés de la carte du Chan-toung. Plus tard, les PP. Régis, Moyria, de Maillac et Henderer levèrent celles du Ho-nan, du Kiang-nan, du Tche-kiang, du Fou-kien ; et après la mort du P. Bonjour, survenue en 1715, le P. Régis fut encore envoyé dans le Yun-nan, dont il acheva la carte. Quand elle fut terminée, il se joignit de nouveau au P. Fridelli, avec lequel il dressa les cartes des provinces du Kouei-tcheou et du Hou-kouang. Tous ces travaux sont de la plus haute valeur.

L'empereur Kang-hi, âgé de 70 ans, semblait devoir encore fournir une longue carrière, quand, au retour d'une chasse, il fut pris de frissons et mourut le 20 décembre 1722. Par son testament, il désignait son quatrième fils, Yong-tcheng, pour lui succéder.

VIERGE KOUAN-IN DRAPÉE
(MUSÉE DU PE-T'ANG)

C'était un prince sérieux, intelligent et laborieux, mais qui n'aimait ni les missionnaires ni les Chrétiens. Aussi, une persécution violente ne tarda pas à éclater au début même de son règne. Le P. Parennin rapporte que les missionnaires furent longtemps sans oser sortir, excepté pour aller au Palais; et que les Jésuites chinois Lo et Tchen administraient seuls les sacrements aux moribonds. C'est à cette époque que la famille princière des Sourmia (ou mieux Sourniama) fut exilée; plusieurs princes furent même mis à mort avec le P. Morao. D'autres, d'abord emprisonnés à Pékin, moururent dans les fers, et des membres de cette noble famille, réduits à la misère, allèrent se réfugier dans les plaines de Mongolie, à Fourgan.

En 1728 fut signé le traité de Kiachta, qui rétablissait le commerce de la Russie avec la Chine et consacrait l'existence des établissements russes à Pékin.

En 1730, un violent tremblement de terre bouleversa la capitale; les premières secousses eurent lieu le 30 septembre, et plus de 100 000 habitants furent écrasés sous les ruines des édifices. L'Empereur fit distribuer en secours à ses sujets 15 000 000 de francs. Il donna même aux missionnaires 1000 taëls, soit environ 7000 francs. Mais cette générosité n'attestait nullement un changement dans ses idées au sujet de la religion; la persécution continuait plus implacable que jamais, et, le 20 août 1732, tous les missionnaires, réunis à Canton, furent chassés de Chine; 35 s'embarquèrent et arrivèrent trois jours après dans la colonie portugaise de Macao.

Pendant ce temps, ceux qui avaient pu se cacher administraient les sacrements aux fidèles; mais ils étaient en très petit nombre, et les Chrétiens ne cessaient d'être poursuivis, frappés, mis à mort. Les missionnaires de Pékin restaient, pour ainsi dire, enfermés dans leurs résidences; seul peut-être M. Pédrini, que l'Empereur avait eu pour précepteur et qu'il aimait, pouvait encore être admis près de lui; il rendit dans cette occurrence bien des services ignorés de ses confrères. Enfin Yong-tcheng mourut, le 7 octobre 1735, âgé de

58 ans, dans son palais du Yuen-ming-yuen, près de Pékin. De tous les travaux des premiers et célèbres Pères Jésuites, il ne restait rien; tout avait été anéanti pendant le déplorable règne de cet empereur.

Sous Kien-long, la persécution, d'abord assez violente, se calma peu à peu. Dans ce temps-là, un Frère Jésuite ornait de peintures le palais impérial; il se nommait Castiglione. Kien-long l'avait pris en affection; et ce Frère, grâce à la faveur relative dont il jouissait, apaisa pour un temps, par ses paroles et ses larmes, la fureur de l'Empereur contre les Chrétiens.

Le 17 octobre mourut à Pékin le P. Parennin. Il était âgé de 77 ans. Pendant plus de vingt années il avait suivi l'empereur Kang-hi dans ses voyages et dans ses chasses, ne pouvant guère, que sur la route et en passant, s'occuper des chrétientés. Il était peu versé dans les sciences exactes, mais il avait fort bien appris le chinois et le tartare, qu'il parlait avec la plus grande facilité. Comme les rapports avec les Russes se faisaient en latin, un collège de jeunes Tartares avait été fondé à Pékin pour y enseigner cette langue, et c'est le P. Parennin qui en fut le premier directeur. L'Empereur voulut faire les frais de ses funérailles et il s'en acquitta d'une manière digne d'un grand monarque.

Un des Jésuites les plus remarquables de Pékin sous le règne de Kien-long fut le P. Ant. Gaubil. Né le 4 juillet 1689, à Gaillac, en Haut-Languedoc et parti de France en 1721, il arrivait à Pékin en 1723. De suite il se mit à l'étude des langues chinoise et mandchoue, dans lesquelles il fit de tels progrès qu'il fut bientôt nommé interprète des Européens résidant à la Cour. Comme le P. Parennin, il devint interprète pour le latin et le tartare. Il mourut en 1759 et fut enterré au cimetière français.

Un autre Jésuite, le P. Michel Benoist, ne se recommanda pas moins par son caractère et ses talents. Né à Autun le 8 octobre 1715, il fit son cours de théologie à Paris, au Séminaire de Saint-Sulpice,

puis il entra au Noviciat de Nancy le 18 mars 1737. Enfin il partit pour la Chine et arriva heureusement à Macao en 1744. L'Empereur l'appela dans la capitale comme mathématicien. Kien-long ayant vu, en 1747, la peinture d'un jet d'eau, demanda s'il y avait à la Cour quelque Européen en état d'en faire exécuter un semblable. Le P. Benoist fut désigné.

« La machine hydraulique et le jet d'eau furent terminés en automne : l'Empereur en fut ravi, et, ce premier *choui-fa* fini, il fallut en commencer d'autres ; d'abord dans les environs de la maison européenne, puis dans les jardins intérieurs de la ville et du Yuen-ming-yuen, qui est, pour ainsi dire, le Versailles de la Chine.... »

Les jardins du palais d'été lui étaient ouverts, et il s'y rendait à volonté. C'était un saint missionnaire, plein de zèle et de piété. Les jours de fête étaient les seuls où il pût respirer ; quelque temps qu'il fît, il venait la veille à Pékin, et, après avoir passé la soirée et la matinée à confesser et à prêcher, il s'en retournait le soir, à moins qu'on ne l'eût invité pour le lundi à quelques assemblées de néophytes, car il mettait les fonctions de missionnaire au-dessus de tout, et ne voulait jamais s'en décharger sur d'autres.

DÉESSE SIO, OU KOUAN-IN
(MUSÉE CÉRAMIQUE DE PÉKIN)

La carte générale de l'Empire chinois et des pays limitrophes venait d'être terminée par les missionnaires ; Kien-long voulut qu'elle fût gravée sur des planches de cuivre, sous la direction du P. Benoist. On grava donc 104 planches, et on imprima 100 exemplaires, pour lesquels il fallut 10 400 feuilles. Le P. Benoist dut

ensuite s'occuper d'un autre tirage, d'une exécution plus difficile encore. 16 magnifiques dessins des batailles de Kien-long avaient été envoyés en France, où ils furent gravés aux frais de Louis XV, sous la direction de Cochin. Ces planches, accompagnées de leurs dessins originaux et de 200 exemplaires, revinrent d'Europe en deux fois. Les sept premières étant arrivées à Pékin au mois de décembre 1772, l'Empereur voulut que le P. Benoist en tirât de nouveaux exemplaires. Ce premier essai de l'impression en taille-douce en Chine fut le dernier des travaux du P. Michel Benoist. Un coup de sang ne lui laissa que le temps de recevoir les derniers sacrements. Il mourut le 23 octobre 1774, enlevé à l'affection de l'Empereur, qui donna 100 onces d'argent pour ses funérailles.

VIERGE KOUAN-IN TENANT UN ENFANT MALE. DRAGON A SES PIEDS; ADORATEURS PORTANT DES PRÉSENTS; LIVRE DE LA SAGESSE, ET VASE A PARFUMS. (PORCELAINE TRÈS REMARQUABLE DU MUSÉE CÉRAMIQUE DU PE-T'ANG)

Le Fr. Castiglione appartenant à la Mission portugaise, le Pe-t'ang voulut avoir aussi son artiste, et le Fr. Attiret lui fut envoyé. Il était Français, fils de peintre, et né à Dôle le 31 juillet 1702. Il arriva à Pékin en 1738. Quoique fort habile en son art, il dut y renoncer et ne peindre qu'à l'aquarelle, ce qui lui coûta beaucoup.

Mais l'Empereur ne voulait pas d'autre peinture. « Elle est plus gracieuse, disait-il, et elle frappe agréablement la vue, par quelque côté qu'on la regarde; ainsi il faut que le nouveau venu peigne de la même manière que font les autres; pour ce qui est des portraits, il pourra les faire à l'huile. Qu'on ait soin de l'instruire. » Le Fr. Attiret supporta même qu'on lui donnât des maîtres chinois pour lui apprendre à peindre! Il se soumit à tout pour la gloire de Dieu. On voulut le nommer mandarin, mais toujours il refusa, au grand étonnement de l'Empereur.

Le travail qu'il faisait au Palais était fort pénible. Une espèce de salle isolée, au rez-de-chaussée, comme sont tous les appartements chinois, entre cour et jardin, exposée à toutes les incommodités des différentes saisons, était son atelier. Là, n'ayant d'autre feu en hiver que celui d'un petit réchaud sur lequel il mettait ses godets pour empêcher les couleurs de geler, il souffrait cruellement du froid, toujours si vif à Pékin. Par contre, en été, les rayons d'un soleil brûlant changeaient sa chambre en une véritable fournaise. Une de ses lettres nous montre bien le servage auquel étaient réduits les missionnaires, esclaves des moindres désirs de la Cour.

« J'ai été reçu par l'Empereur de la Chine aussi bien qu'un étranger puisse l'être d'un prince qui se croit le seul souverain du monde, qui est élevé à n'être sensible à rien, qui croit un homme, surtout un étranger, trop heureux d'être à son service et de travailler pour lui.... Ce n'est pas assurément cet honneur qui m'a amené en Chine, ni qui m'y retient. Être à la chaîne d'un soleil à l'autre, avoir à peine les dimanches et les fêtes pour prier Dieu, ne peindre presque rien à son goût et à son génie; avoir mille autres embarras qu'il serait trop long de vous expliquer; tout cela me ferait bien vite reprendre le chemin de l'Europe, si je ne croyais mon pinceau utile pour le bien de la religion et pour rendre l'Empereur favorable aux missionnaires qui la prêchent, et si je ne voyais le paradis au bout de mes peines et de mes travaux. C'est là l'unique attrait

ALLÉE DU TOMBEAU DES MING

qui me retient ici, aussi bien que tous les autres Européens qui sont au service de l'Empereur. »

Le Fr. Attiret mourut à Pékin le 8 décembre 1768, âgé de 66 ans, dans les sentiments d'une vive piété. Le Fr. Castiglione, que Kien-long avait honoré des plus riches cadeaux pour célébrer sa soixante-dixième année, mourut aussi peu après. L'un et l'autre furent enterrés aux frais de l'Empereur.

Depuis que les missionnaires étaient établis en Chine, aucun empereur n'avait autant profité de leurs services que Kien-long; cependant aucun ne les maltraita davantage et ne porta de plus foudroyants arrêts contre le Christianisme.

En 1746, la persécution, qui n'avait jamais cessé, sembla redoubler de violence, surtout dans les Missions du Sud. Le P. Pierre Sanz, Dominicain, né en 1680, à Asco en Catalogne, et arrivé en Chine en 1715, avait été nommé évêque de Mauricastre et Vicaire apostolique du Fou-kien. Il fut arrêté et chargé de chaînes à l'âge de 66 ans, se livrant lui-même pour sauver son troupeau. Ses compagnons, les PP. Alcober, Royo, Diaz et Serrano, tous Dominicains, imitèrent son exemple. Le 1er novembre 1746, ils furent condamnés à mort, et le 21 avril 1747 l'Empereur ratifia la sentence; le prélat fut exécuté le 26 mai suivant; avant de mourir, il s'écria : « Je vais devenir dans le Ciel le protecteur de cet empire. » Le 28 octobre 1748, après une longue attente, les autres missionnaires dominicains, avec un nombre considérable de leurs Chrétiens, furent aussi exécutés. En 1893 ils ont été déclarés bienheureux. Les PP. Athémis et Hen-

riquez, Jésuites, furent arrêtés, emprisonnés, condamnés à d'affreux supplices et étranglés dans leur prison, le 12 septembre 1748, avec plusieurs néophytes. Dans cette horrible persécution, le nombre des martyrs fut grand, mais bien grand aussi le nombre de ceux qui succombèrent aux tortures et apostasièrent.

Les Pères Jésuites qui travaillaient dans toutes les provinces de Chine étaient non moins zélés que ceux de Pékin. Dès 1702, ils avaient de belles églises et des chrétientés florissantes à Fou-tcheou, Yao-tcheou, Kiou-kiang, Ning-po, Nan-tchang, King-tcheou, et dans bien d'autres villes. Les PP. de Bourriat, de Gollet, d'Entrecolles, Fouquette, de Chavagnac, Baborié s'y dévouaient avec leurs nombreux compagnons. Presque toutes les provinces administrées par eux comptaient de nombreuses chrétientés. Ils ne négligèrent point pour cela les observations et les rapports qui pouvaient intéresser les savants français. C'est ainsi qu'en 1722 le P. d'Entrecolles envoya de King-té-tchen, dans le Kiang-si, une magnifique étude sur la céramique chinoise.

Malheureusement les persécutions se faisaient sentir plus encore dans les provinces qu'à Pékin et les décrets impériaux, qui se succédèrent de 1724 à 1746, anéantirent presque toutes les œuvres. Les missionnaires furent chassés de partout; plus de 300 églises, y compris celles de Pékin, furent brûlées, détruites ou livrées à des usages profanes. Les Jésuites, dans ces temps d'orage, résistaient courageusement à la tempête, rentrant dans leurs Missions à la moindre embellie et rétablissant cent fois leurs chrétientés cent fois détruites. Bien que, lors de la suppression de leur ordre, presque tout ait été perdu, il n'en resta pas moins dans toute la Chine des racines vigoureuses de Christianisme qu'aucune persécution n'avait pu arracher.

En 1775, le 13 février, une cruelle épreuve frappa les Pères de Pékin. L'église de l'Immaculée-Conception, dite du Nan-t'ang, fut détruite par l'incendie. On célébrait avec solennité la fête de sainte

UNE PAGODE A PÉKIN

Catherine de Ricci, grand'tante du Général des Jésuites, quand il sortit de dessous l'autel une odeur si forte, que le célébrant eut de la peine à terminer l'office. On chercha de tous côtés sans rien découvrir. On avait quitté l'église depuis peu d'instants, lorsque les cris : « au feu ! au feu ! » retentirent de toutes parts. Aussitot on vit de longs tourbillons de flammes et de fumée qui s'élancaient de toutes

ENVIRONS DE PÉKIN. — TOMBEAU DES MING

les fenêtres : l'incendie s'était propagé avec la rapidité de la foudre ; en moins d'une heure, le vaste bâtiment fut consumé.

Dès le lendemain de l'incendie, l'empereur Kien-long, sensible au malheur qui venait de frapper les missionnaires, donna ordre au Tribunal des ministres de s'informer de ce que son aïeul Kang-hi avait fait lors de la construction de cette église. On trouva qu'il y avait contribué pour la somme de 10 000 taëls. En Chine, les anciens usages font loi : Kien-long en donna autant pour la reconstruction de l'édifice et promit d'écrire lui-même de nouvelles inscriptions pour remplacer celles de Kang-hi, qui avaient été brûlées. Cette nouvelle se répandit aussitôt partout : on vint féliciter les Pères du Nan-t'ang pour ce témoignage extraordinaire de la faveur impériale.

Les travaux commencèrent avec activité, et les Jésuites y dépensèrent toutes les ressources dont ils pouvaient disposer.

La nouvelle de la suppression de la Compagnie de Jésus par le bref de Clément XIV « *Dominus ac Redemptor* » (1773) venait d'être connue en Chine. Plusieurs missionnaires jésuites en étaient morts de douleur. Les lettres de ceux qui eurent la courageuse résignation de leur malheur, surtout celles du P. Bourgeois, Supérieur des Jésuites de Pékin, exprimèrent d'une manière touchante leur soumission à la décision du Souverain Pontife.

Dieu devait susciter une nouvelle Congrégation pour relever tant de ruines et panser tant de plaies. L'héritage des saints et savants fils de saint Ignace allait être remis entre les mains des Enfants de Saint Vincent de Paul.

Ouvrages à consulter. — Fr. de Rougemont, S. J., *Historia sinica nova*, in-8, Lovanii, 1673. — Fr. Joan Gonçalez de Mendoza, *Historia de las cosas mas notables del gran reyno de la China*, in-8, Roma, 1585. — Le P. Adrien Greslon, *Histoire de la Chine sous la domination des Tartares*, in-8, Paris, 1671. — Louis Lecomte, S. J., *Nouveaux Mémoires sur l'état présent de la Chine*, 2 vol. in-12, Paris, 1696. — Rémusat Abel, *Mémoires sur les relations politiques des princes chrétiens, et particulièrement des rois de France, avec les empereurs mongols*, in-4, Paris, 1822; *Mélanges asiatiques*, 2 vol. in-8, Paris, 1825, 1826; *Nouveaux mélanges*, 2 vol. in-8, 1829. — Callery et Yvan, *L'insurrection* (des Tai-Ping) *en Chine depuis son origine jusqu'à la prise de Nankin*, in-18, Paris, Librairie nouvelle, 1853. — Huc (Évariste), missionnaire lazariste, *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine*, 2 vol. in-8, Paris, 1850; *L'Empire chinois*, 2 vol. in-8, Paris, Imprimerie impériale, 1854; *Le Christianisme au Thibet, en Tartarie et en Chine*, 4 vol. in-8, Paris, 1857.

LIEU DU MARTYRE DES BB. J.-G. PERBOYRE ET F.-R. CLET, PRÈS DE OU-TCHANG
(SUR LE YANG-TSE, DANS LE VICARIAT DU HOU-PÉ ORIENTAL)

CHAPITRE III

LES LAZARISTES EN CHINE

« Nous avons grand besoin que Dieu nous regarde en pitié et nous envoie des successeurs, écrivait en 1780 le P. Dallières, un des rares Jésuites restés à la cour de Kien-Long, après la suppression de leur Ordre : il est impossible que la Mission se soutienne dans l'état où nos désastres l'ont réduite. » Et il conseillait de s'adresser à « quelque communauté où régnât le goût des sciences et surtout le zèle des âmes ». Le roi Louis XVI fit appel à la Société des Missions Étrangères; mais celle-ci se déclara hors d'état de recueillir l'héritage des Jésuites en Chine. Il se tourna alors vers les Lazaristes, dont le Supérieur général, M. Jacquier, sourd à toutes les prières, ne se rendit qu'à un ordre formel : là, comme ailleurs, les sujets manquaient. Un décret de la Propagande, daté du 7 décembre 1783, et enregistré quelques semaines plus tard par le Parlement de Paris, substitua les Lazaristes aux Jésuites « dans la possession des Missions, Résidences et églises de Pékin. »

Le 20 mars de l'année suivante, trois Religieux de la congrégation de la Mission s'embarquaient à Brest pour la Chine. C'étaient M. Raux, astronome distingué, élève de Lalande, M. Ghislain, esprit cultivé, très versé dans l'étude des sciences, et le Fr. Paris, horloger de son métier, dont l'habileté en fait de mécanique égalait presque celle d'un Vaucanson. Ils arrivèrent à Pékin le 29 avril 1785. Ils y furent accueillis avec faveur par l'Empereur, qui leur fit les présents d'usage, et par Mgr de Gouvéa, Portugais, du tiers-ordre de Saint-François, qui, dès le 8 mai, jour de l'Ascension, publia solennellement en sa cathédrale le décret de la Propagande, qui dépossédait « la Société éteinte des Jésuites » en faveur des Lazaristes.

Le jour même, M. Raux, Supérieur, prenait possession de la Mission dirigée depuis 93 ans par les Jésuites, dont les survivants le reçurent avec la plus touchante cordialité. Ils restèrent à la Résidence à côté de leurs successeurs ; ils les présentèrent aux mandarins et aux Chrétiens ; ils écrivirent à M. Jacquier pour le remercier de leur avoir envoyé moins des remplaçants que des frères. « On ne sait, disait l'un d'eux, le P. Bourgeois, dans une de ses lettres, si ce sont eux qui vivent en Jésuites, ou nous qui vivons en Lazaristes ». Le P. Amyot, affaibli par l'âge, céda à M. Raux ses fonctions d'interprète de l'Empereur dans ses relations avec les puissances étrangères Il lui facilita de plus l'accès au Tribunal des mathématiques. D'abord simple membre, M. Raux en devint peu après le président. C'était un honneur que n'avait eu aucun Français avant lui. Il s'imposa, pour se mettre à la hauteur de ses fonctions, les plus rudes labeurs. Il apprit le tartare mandchou, langue officielle de la cour ; il en écrivit même une grammaire, et bientôt après un dictionnaire, dont le manuscrit, par une fortune singulière, alla s'échouer en partie à la Bibliothèque royale de Londres, en partie à Paris, entre les mains d'Abel de Rémusat, professeur de chinois au Collège de France.

Ce n'était pourtant là qu'une préoccupation tout à fait secondaire pour lui : il s'occupa surtout de la délivrance des missionnaires

qui, arrêtés pendant la persécution de l'empereur Yong-tcheng, gémissaient encore dans les prisons de Pékin. Ses démarches auprès des mandarins, ses suppliques à l'Empereur, une somme de plus de 20 000 francs, distribuée avec à propos, valurent la liberté à ceux d'entre eux qui avaient survécu ; ils étaient exactement douze. Les restes mortels de ceux qui avaient succombé, pieusement recueillis, furent enterrés dans le cimetière français. Puis M. Raux s'entremit en faveur des Chrétiens persécutés dans les provinces. Les dépenses qu'il fit pour eux, jointes à celles qu'il dut faire à Pékin même, pour la réparation des établissements de la Mission, épuisèrent en peu de temps ses ressources. L'agent de l'Angleterre profita de la circonstance pour lui offrir un subside. Mais plutôt que de voir une puissance étrangère s'immiscer dans les affaires de la Mission française, M. Raux, dont le patriotisme égalait le zèle religieux, vendit une partie des terres de fondation pour faire face aux nécessités présentes ; il ne voulut pas qu'il fût dit que l'argent anglais avait passé par ses mains.

De son côté, M. Ghislain s'était imposé dès le début de travailler à l'instruction de la jeunesse. Il fonda un petit et un grand séminaires qui devaient donner dans un temps très prochain d'excellents prêtres. Il ouvrit, par toute la Mission, des écoles nombreuses et qui devinrent presque tout de suite très florissantes : celle de Pékin comptait à elle seule plus de 100 élèves. Ses connaissances en physique et en chimie ajoutaient dans une large mesure au prestige du missionnaire. Il n'y avait personne qui l'égalât en mécanique : lorsque lord Mac Cartney vint offrir à l'Empereur divers instruments et diverses machines de la part du gouvernement anglais, ce fut à M. Ghislain qu'il dut avoir recours pour les monter. Le Fr. Paris déploya de même sa merveilleuse adresse : il fabriqua des horloges, des carillons, des orgues, et, ce qui fit plus d'impression que tout le reste, un automate qui disait en quatre langues les louanges de l'Empereur.

Il y avait alors à Pékin 4 églises : celle du Sud (Nan-t'ang), où résidait l'évêque de la ville; celle de l'Ouest (Si-t'ang), occupée par les missionnaires de la Propagande; celle de l'Est (Toung-t'ang) jadis desservie par les Jésuites portugais; et celle du Nord (Pe-t'ang) siège de la Mission française. C'est cette dernière qui revint comme de droit à M. Raux et à ses compagnons. Ils étaient en outre chargés de plusieurs chrétientés dans les provinces de Hou-koang, de Kiang-si, de Kiang-nan, de Tche-kiang, de Ho-nan et de la Mongolie. C'était au total plus de 4000 fidèles qu'ils avaient à desservir, sans autres auxiliaires que deux prêtres indigènes, anciens Jésuites, restés de tout point dignes de leur première vocation. Cette pénurie d'ouvriers évangéliques n'empêcha pas qu'ils ne donnassent, dès l'année 1788, le baptême à 105 adultes et à 148 enfants d'infidèles.

Des renforts leurs furent envoyés de France. Ce furent d'abord MM. Aubin et Hanna. Le premier fut expédié tout de suite dans le Hou-koang où beaucoup de Chrétiens, faute de soins, croupissaient depuis longtemps dans l'ignorance et les superstitions. Il y fut admirable de zèle et de sens pratique. Cette province lui doit en particulier la pomme de terre, qu'il fit connaître à ses fidèles et dont il popularisa la culture. Appelé dans le Chen-si par Mgr Madellot, Vicaire apostolique de cette province, qui méditait de l'élever à l'épiscopat, il tomba entre les mains des persécuteurs, fut retenu prisonnier, mis à la torture, et mourut martyr le 4 juillet 1795.

M. Hanna, admis par l'empereur Kien-long au Tribunal des mathématiques, ne fournit pas non plus une longue carrière : il mourut en 1797. MM. Clet, Lamiot et Pesné, partis de France en 1790, ne touchèrent la Chine qu'à des dates diverses, les autorités portugaises les ayant arrêtés à Macao. A son arrivée, le premier fut envoyé dans le Kiang-si, où nul missionnaire européen n'avait pénétré depuis quarante ans. Il y demeura seul pendant trois ans. Le second fut attaché par Kien-long au service de la cour, et dans cette situation rendit à la science de tels services que M. Dacier,

administrateur de la Bibliothèque Nationale, lui écrivit au nom du ministre de l'Intérieur pour l'en remercier. Il avait envoyé à Paris les ouvrages les plus rares et les plus précieux. M. Pesné mourut peu de temps après son arrivée, le 28 juin 1775.

Cependant l'empereur Kien-long avait abdiqué. Son successeur Kia-king sembla vouloir éteindre les restes de la persécution

LIMITE NORD DU TCHE-LI SEPTENTRIONAL, LA GRANDE MURAILLE

et assurer la paix à l'Église. Cette paix promettait des consolations et des succès. D'autre part, le clergé indigène commençait à se former sous la sage direction de M. Ghislain. C'est ce qui permit à M. Raux d'envoyer, dès 1798, deux excellents prêtres chinois en Mongolie, afin d'y prendre soin de la population d'émigrants qui commençait à franchir la Grande Muraille. Lui-même, au cours de cette même année, donna le baptême à 248 adultes.

En 1801 deux Lazaristes portugais, MM. Ribeiro et Ferreira venaient le seconder. Il les mit sur l'heure en possession du Toung-t'ang (église de l'Est), à laquelle avaient été attachés des Jésuites de leur nation. Ce fut un de ses derniers actes. Frappé d'apoplexie, il rendit le 16 novembre de cette même année sa belle âme à Dieu. Il

n'avait que quarante-huit ans dont il avait passé seize en Chine. M. Ghislain le remplaça. La Mission comptait alors 20 000 Chrétiens; elle faisait de 2 à 300 baptêmes d'adultes par an.

Le consul de France à Canton, M. Péron, ayant adressé en 1805 un rapport à l'empereur Napoléon sur l'influence que la Mission française de Pékin pouvait exercer dans l'Extrême-Orient, celui-ci en fut frappé. Il fit écrire au Supérieur général des Lazaristes pour lui demander d'envoyer de nouveaux missionnaires, affectant à leur voyage et autres frais une somme de 25 000 francs. MM. Viguier, savant médecin, Rubi et Chabrol de Marmol, tous deux astronomes, furent choisis; mais la guerre d'Autriche, puis celle d'Angleterre empêchèrent leur départ. Le roi George écrivit même à l'empereur de Chine pour lui représenter que les Français étaient des gens turbulents et dominateurs qu'il fallait bien se garder de recevoir à la cour.

Ce n'étaient là que petits contre-temps ; une épreuve bien autrement rude attendait la Mission. Un courrier, porteur de lettres et de relevés topographiques pour l'Europe, ayant été saisi, le sentiment national en prit l'alarme. Ce fut le signal d'une persécution violente. Tout en gardant les missionnaires employés à la cour, Kia-king défendit d'en recevoir aucun autre. Le P. Adéodat, bien que membre du Tribunal des mathématiques, fut mis en prison, puis envoyé en exil en Mongolie ; nombre de Chrétiens furent torturés et dirigés sur Ily, à l'extrémité nord-ouest de l'Empire ; les princes Michel et Raphaël Sourmia partagèrent leur sort ; les églises furent dévastées ; les livres chrétiens brûlés. Après une accalmie qui dura peu, parut un décret radical : il ordonnait l'anéantissement de la religion chrétienne dans tout l'Empire et le renvoi des missionnaires des provinces. Ceux de Pékin étaient eux-mêmes invités à regagner l'Europe ; 4 missionnaires qui n'appartenaient pas à la Société de Saint-Lazare, MM. Conforti, Ferrati, Adéodat et Anselmer s'y décidèrent, vendirent leurs biens et abandonnèrent l'église du Si-t'ang, qui fut démolie.

Les Lazaristes français et portugais, au contraire, luttèrent avec

courage, s'adressant aux princes leurs protecteurs, multipliant les précautions pour l'administration des Chrétiens et restant fermes à leur poste. Mais de nouvelles épreuves marquèrent pour eux l'année 1812. Épuisé par les souffrances morales et physiques, M. Ghislain mourut avec la consolation de voir à ses côtés M. Lamiot et les bien-aimés élèves de son grand séminaire. Puis les Lazaristes portugais de l'église de l'Est, importunés par des visites domiciliaires

GRANDE RUE DE PÉKIN.
LE PONT DES MENDIANTS

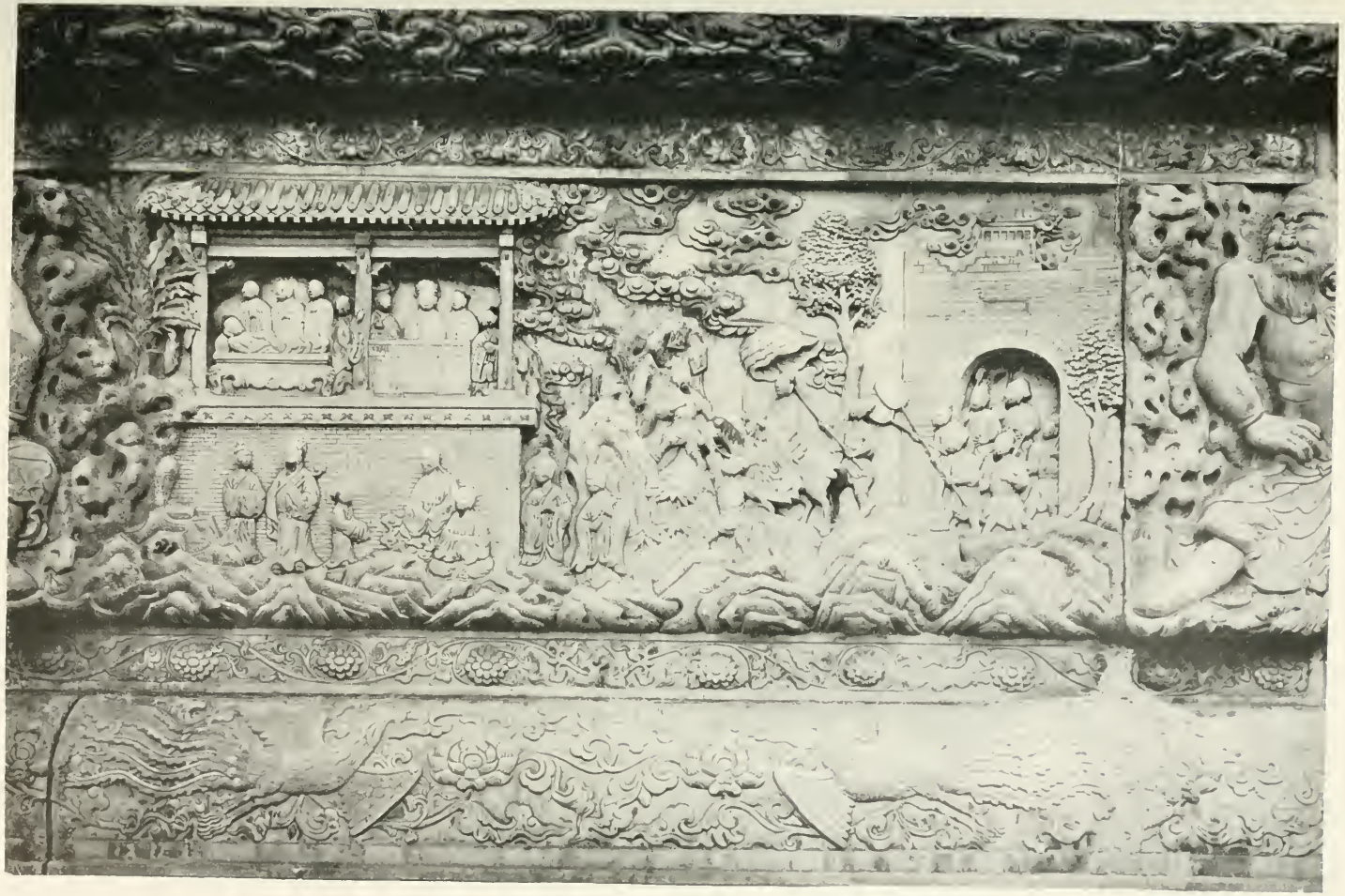
de mandarins et craignant d'être chassés de leur résidence du Toung-t'ang, voulurent au moins sauver ce qu'ils avaient de plus précieux. Ils se livraient à ce déménagement, par une nuit d'hiver, lorsque le feu prit à leur bibliothèque ; tout fut brûlé, sauf l'église. Mais épargnée par les flammes, elle fut rasée par ordre de l'Empereur avec les restes de l'établissement : perte énorme, car elle était la plus belle de Pékin. Nous en admirions encore les débris splendides, colonnes, corniches, chapiteaux en marbres rouge finement poli, lorsque nous construisîmes en 1874 celle qui la remplace. Ainsi ruinés, les Religieux portugais eurent ordre de se retirer au Nan-t'ang. En d'autres temps, les prédécesseurs de Kia-king et Kia-king lui-même, au lieu

d'user de cette rigueur, seraient venus en aide aux missionnaires. Mais aujourd'hui quelle raison avait-on de les ménager? Leurs lumières n'étaient plus nécessaires : le calendrier était dressé pour 200 ans à partir de 1735; les salles du palais regorgeaient d'une profusion de pendules, de tableaux, d'objets d'art de toute sorte, et, formés à l'école des missionnaires, nombre d'ouvriers indigènes les égalaient presque en habileté pour l'horlogerie et pour les autres arts mécaniques.

M. Lamiot, le seul missionnaire français qui restât à Pékin, ne désespéra point. Il prit la direction de la Mission, et secondé par quelques Lazaristes portugais ou chinois, se prodigua au service des Chrétiens; tandis que le grand séminaire continuait à former de jeunes et excellents prêtres sous la direction de Mgr Pirès. Évêque en nom de Nankin, où il n'avait pu trouver le moyen de se rendre, Mgr Pirès devint évêque de Pékin, lorsque la mort de Mgr Souza Saraiva, survenue en 1818, eut rendu le siège vacant. Il se fixa alors au Nan-t'ang, qui n'avait pas cessé d'être considéré comme la cathédrale et le siège de l'évêché.

Dans les provinces, malgré les fureurs de cette longue persécution, M. Clet, à la tête de plusieurs Lazaristes chinois, ne laissait manquer les Chrétiens d'aucun des secours religieux. Mais arrêté dans le Ho-nan en 1819, et, malgré son grand âge de soixante-douze ans, mis à la torture, au mépris de toutes les lois chinoises, il fut étranglé pour la Foi le 18 février 1820. L'Église l'a déclaré Vénérable, puis Bienheureux.

M. Lamiot n'avait rien épargné pour sauver une vie si chère. Outre ses démarches, il y avait dépensé une somme énorme. Il n'arriva qu'à se faire arrêter lui-même au mois de juin 1819. Enchaîné d'abord au Tribunal des crimes de Pékin, puis conduit au Ou-tch'ang-fou, où se jugeait la cause de M. Clet, il fut confronté avec lui, et bien que son innocence eût été proclamée, condamné à l'exil. Il dut partir pour Canton, d'où il gagna Macao. C'est là qu'il devait mourir



PÉKIN. — BAS-RELIEF EN MARBRE DE LA PAGODE DE LAMA

onze ans plus tard, à l'âge de soixante-quatre ans. La Mission française de Pékin n'avait plus de Français.

M. Serra, Lazariste portugais, et M. Sué, prêtre chinois du plus rare mérite, restaient seuls au Pe-t'ang. Le premier, ayant demandé la permission de se rendre en Europe auprès de sa vieille mère malade, l'obtint facilement. Mais il eut défense expresse de faire venir un autre missionnaire pour le remplacer; or, c'était précisément le but qu'il s'était proposé. Il fallut donc renoncer pour le présent à toutes les espérances. Le Pe-t'ang fut confisqué, vendu et rasé en 1827; les caractères impériaux qui le décoraient furent enlevés et reportés au Trésor. M. Sué dénoncé dut s'enfuir en Mongolie avec quelques reliques du Pe-t'ang et les élèves du séminaire. Il s'y établit dans le grand village chrétien de Si-ouan-dze, qui est encore aujourd'hui le centre des Missions mongoles.

LA PIERRE DU TOMBEAU DU Bx J.-G. PERBOYRE A OU-TCHANG, A LA MONTAGNE ROUGE

Dieu n'abandonna pas les siens dans cette tourmente. Sortis du séminaire lazariste de Macao, 33 prêtres chinois ne cessèrent, malgré toutes les persécutions, de subvenir aux besoins des Chrétiens répandus dans les provinces. Puis de nouveaux missionnaires vinrent d'Europe. En 1830, M. Louis Perboyre était mort en mer; mais en mars 1832, MM. Rameaux et Larribe purent aborder à Macao. Le premier se rendit au Hou-pé, le second au Kiang-si. En 1830, arriva de Portugal M. Jean de Castro, que Mgr Pirès nomma son vicaire général.

Enfin un Français, Mgr Mouly, débarqué le 14 juin 1834 à Macao, put gagner Pékin au prix des fatigues et des périls du plus rude voyage. Il n'y fit du reste qu'une courte halte et partit pour la Mongolie, où il allait prendre la direction de la Mission française. Presque dans le même temps, M. Baldus rejoignait M. Rameaux dans le Hou-pé. Puis, en 1835, MM. Gabet, Féry et Gabriel Perboyre s'embarquaient pour la Chine, suivis en 1837 de MM. Henriquez, Faivre et Guillet, et en 1838 de MM. Lavaissière et Simiand. La Mission française renaissait de ses cendres plus nombreuse et plus vivante. Elle comptait alors à Pékin et dans la Tartarie 20 000 Chrétiens, dans le Hou-pé 10 000, dans le Ho-nan 500, dans le Kiang-si 6000, dans le Tche-kiang 2 500 et dans le Kiang-nan 1 100.

PORTE D'ENTRÉE DU TRIBUNAL
OÙ FUT CONDAMNÉ LE Bx J.-G. PERBOYRE

Cependant Pékin était délaissé. L'évêque, Mgr Pirès, y mourut le 2 novembre 1838, et, seul missionnaire catholique, ce fut à l'archimandrite russe qu'il dut laisser, avec les titres de propriété du Nan-t'ang, le soin de sa sépulture. Mais la Propagande érigeait en Chine de nouveaux sièges, tant pour la commodité du service que pour soustraire, autant que possible, les Missions au fâcheux patronage du Portugal. C'est ainsi que Mgr Rameaux fut sacré Vicaire apostolique du Tche-kiang et du Kiang-si réunis, Mgr Mouly de la Mongolie, Mgr Baldus du Ho-nan. Un partage plus glorieux encore était réservé à leur compagnon, Mgr Gabriel Perboyre. Vendu par un traître aux mandarins et

cruellement torturé pour la foi, il reçut le 11 septembre 1840 la couronne du martyre.

Ici se place dans l'ordre des temps le voyage célèbre de MM. Huc et Gabet à Lhassa, si spirituellement raconté par le premier. Ils menaient depuis plusieurs années la rude vie de missionnaires en Mongolie, lorsque, en 1844, ayant commencé l'étude de la religion bouddhique dans les monastères des lamas, l'idée leur vint d'aller à la source des superstitions qui règnent sur les peuples de Haute-Asie. Il fut donc question pour eux d'atteindre la capitale du Thibet, que nul voyageur occidental n'avait visitée avant eux, ni même peut-être depuis. Ils prirent des vêtements de lamas; puis, munis des instructions de leur Vicaire apostolique, accompagnés d'un jeune lama nouvellement converti, et de Samdadchiemba leur chancelier, qui vit encore, ils partirent des Eaux-Noires (Hei-choei), traversèrent la Tartarie, la Bonne-Montagne (Sain-nai) où plusieurs grands fleuves prennent leur source, arrivèrent à la ville de Dolon-nor ou des Sept-Lacs, que les Chinois appellent Lama-miao, c'est-à-dire « couvent des lamas », visitèrent plusieurs lamaseries qui toutes déclarèrent que la doctrine pure leur venait de l'Occident.

Partis de Dolon-nor le 1er octobre, ils gagnèrent les belles plaines de Tchakar, vaste camp de soldats divisés en huit bannières; visitèrent la Vieille-Ville, traversèrent le royaume de Efe, la Ville-Bleue et celle de Tchagan-kouren, passèrent une première fois le Fleuve Jaune, à l'époque d'un de ses plus fameux débordements, et le repassèrent une seconde fois avant d'arriver dans la petite ville de Che-tsoui-dze. Il y avait deux mois qu'ils avaient quitté les Eaux-Noires. Après quelques jours de repos, ils repartirent pour Tang-keou-eul, ville très commerçante sur la frontière qui sépare le Kan-sou du Kou-kou-nor; et de là, malgré les récits effrayants qu'on leur fit des dangers de la route, infestée par les brigands Kolo, ils se mirent à la suite d'une caravane en marche pour Lhassa, où ils arrivèrent heureusement le 29 janvier 1846, après 18 mois de voyage.

Ils y séjournèrent un mois et furent plusieurs fois reçus en audience par le Régent qui gouvernait au nom du Talé-lama enfant qui leur témoigna beaucoup d'amitié. Ils purent commencer à prêcher la religion chrétienne, qu'un bon nombre d'habitants paraissaient disposés à embrasser. Mais l'ambassadeur chinois, Ki-chan, jaloux de son autorité, se déclara leur ennemi et, malgré le Régent, les contraignit par une guerre sourde à quitter le Thibet. Leur voyage de retour, aux frais de l'État, fut presque un triomphe. Un mandarin et une escorte leur furent donnés jusqu'à Macao, où ils arrivèrent en octobre 1846. Un mois après, M. Gabet partit pour l'Europe afin d'exciter le zèle et la charité des Catholiques en faveur des peuplades de la Tartarie et du Thibet. M. Huc resta quelque temps à Macao, puis reprit la route de Pékin. C'était la troisième fois qu'il parcourait les provinces du Céleste Empire. Mais sa santé ne pouvait plus s'accommoder des rigueurs terribles du climat du Nord. Obligé par la maladie à redescendre vers nos Missions du Sud, il n'y trouva qu'un médiocre allégement à son mal qui, par le Tonkin, les Indes et la Palestine le ramena en France, où il mourut six ans plus tard, en 1858.

Cependant, la France, malgré les orages qui l'avaient agitée, n'avait pas oublié son rôle de protectrice des Missions. Le 24 octobre 1844, M. de Lagrené, ministre plénipotentiaire du roi Louis-Philippe, signait à Canton, avec le ministre chinois Ki-ying, un traité qui faisait à la France les mêmes avantages qu'à l'Angleterre et aux États-Unis. Ces deux puissances avaient, l'une en 1842, l'autre en 1844, obtenu pour leur commerce l'ouverture d'un certain nombre de ports. La première ne s'était pas occupée d'autre chose. Moins indifférente à des intérêts d'un autre ordre, la seconde avait stipulé, par un article spécial, la liberté de la religion chrétienne dans les ports ouverts. M. de Lagrené suivit cet exemple : le traité portait que les missionnaires pourraient demeurer dans les ports ouverts de Canton, Hong-kong, Ning-po, Amoy et Chang-hai; s'ils étaient trou-

vés dans l'intérieur, on devrait, aussitôt après les avoir arrêtés, les reconduire auprès du consul le plus voisin. Ce ne fut pas tout : dépassant ses instructions premières, mais non sans en avoir référé à M. Guizot, alors premier ministre, qui l'approuva, il obtint du négociateur chinois que deux édits fussent rendus, au nom et sous le sceau de l'Empereur, en faveur des Chrétiens indigènes. Le premier, en date du 28 décembre, leur accordait le libre exercice de leur religion ; le second, daté du 20 février 1846, leur promettait la restitution des anciennes églises.

TIEN-TSIN. — ÉGLISE RESTAURÉE DE NOTRE-DAME DES VICTOIRES, AU CONFLUENT DU PEI-HO ET DU CANAL IMPÉRIAL. (VIENT D'ÊTRE BRULÉE POUR LA SECONDE FOIS, EN 1900, SAUF LA TOUR)

Il est assez difficile de suivre en ces années-là le mouvement de la Mission ; elle passe par une série de changements qui résultent surtout des vides incessamment creusés par la mort dans les rangs des ouvriers apostoliques. A Pékin, le siège épiscopal, resté vacant après la mort de M. Pirès, est enfin donné par le pape Pie IX à Mgr Mouly, en 1848. Le Vicariat apostolique de Mongolie passe à Mgr Florent Daguin ; celui du Kiang-si, veuf de son premier pasteur, Mgr Rameaux, qui venait d'être emporté par une attaque d'apoplexie, échoit à Mgr Larribe. Celui-ci tombe à son tour. Mgr Delaplace lui succède, mais pour peu de temps ; il est lui-même remplacé par Mgr Danicourt. Séparé du Kiang-si en 1846, le Tche-kiang forme un Vicariat apostolique nouveau sous l'autorité de Mgr Lavaissière, qui meurt moins de trois ans après, et dont le siège passe à Mgr Delaplace, transféré du Kiang-si en 1854 au Tche-kiang.

Un moment calmée, la persécution allait recommencer. Une révolte venait d'éclater dans les provinces du Sud, où les rebelles *aux longs cheveux* (Tchang-mao), dans l'espérance de se concilier les Européens, avaient masqué leur étendard de l'image d'une croix. Ce fut assez pour qu'on accusât les Chrétiens de pactiser avec eux. L'empereur Shien-foung donna au préfet de Pékin l'ordre d'abattre la croix qui surmontait encore l'église du Nan-t'ang. Un courrier de Mgr Mouly fut arrêté et jeté en prison. Lui-même se livra au mandarin, dans la crainte de voir les fidèles inquiétés à cause de lui, et, suivant les clauses du traité Lagrené, fut conduit à Chang-hai. Il est vrai qu'il rentra bientôt clandestinement dans son diocèse ; il eut même la consolation de voir deux Vicariats apostoliques nouveaux érigés dans le Tche-li, dont l'un fut placé sous l'autorité de Mgr Anouilh et l'autre confié aux Jésuites. Mais l'exercice du culte catholique n'en resta pas moins interdit à Pékin. L'évêque lui-même n'y put remettre publiquement le pied que quatre ans plus tard, lorsque l'expédition anglo-française eut enfin mis les Chinois à la raison. Ce n'est pas ici le lieu de raconter des événements qui relèvent de l'histoire politique ou militaire. Il suffira de dire que le prince Kong, chargé de négocier avec les alliés victorieux, fut trop heureux d'appeler à ses côtés Mgr Mouly, pour lui servir d'intermédiaire et d'interprète. Il s'en montra du reste profondément reconnaissant. Le Nan-t'ang et la cathédrale entendirent les chants, l'un de la messe de *Requiem* pour les soldats morts pendant la campagne, l'autre du *Te Deum* en actions de grâces de la victoire.

L'Église de Pékin respira. Mgr Mouly put étendre en paix le cercle des œuvres de la Mission. Le Pe-t'ang se releva de ses ruines ; de nouvelles églises furent bâties, aucune avec plus de soin, et même de magnificence, que celle de Notre-Dame des Victoires à Tien-tsin. Une Résidence y fut adjointe. Elle s'éleva sur les terrains mêmes du consulat, dont une partie fut cédée à titre gracieux par le gouvernement français. Deux missionnaires l'occupèrent, MM. Ou et Chevrier. Le

premier, Chinois de race, né à Canton, avait fait ses études au séminaire de Macao; puis ordonné prêtre, il avait longtemps exercé le saint ministère en Mongolie. Le second, originaire de Lyon, d'abord soldat, puis prêtre et curé de Lambesse en Algérie, était parti pour la Chine en 1856. Après sept ans de séjour en Mongolie, appelé dans le diocèse de Pékin et nommé Procureur à Tientsin, il s'y fit admirer par son zèle et son inépuisable charité. C'était le plus aimable des hommes; aussi ne comptait-il que des amis.

TIEN-TSIN. — AU DISPENSAIRE

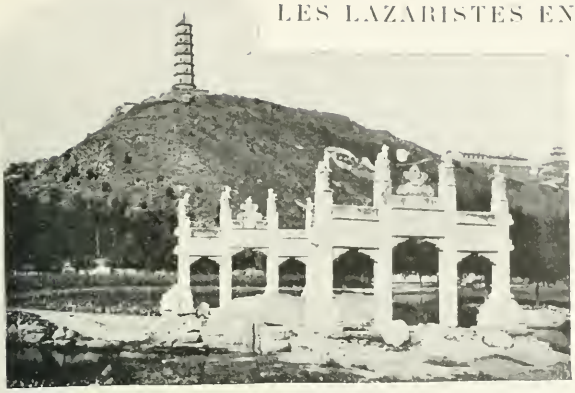
Les Filles de la Charité, dont MM. Emery et Anouilh avaient amené les premières recrues en 1847, avaient rapidement étendu leur action apostolique et civilisatrice à toutes les parties de la Mission : hôpitaux, dispensaires, orphelinats, écoles, rien ne manquait de leurs œuvres habituelles. Mais une perte cruelle allait être infligée à la Mission.

Épuisé par une vie de privations et de fatigues, Mgr Mouly mourut le 4 décembre 1868.

Pékin n'a rien vu de plus imposant que ses funérailles. Tous les ministres européens, les représentants du prince Kong et du Tsong-li-yamen, l'archimandrite russe, tout le clergé l'accompagnèrent à sa dernière demeure. Le cortège, long de plus d'un kilo-

mètre et demi, s'avançait vers le cimetière français au son des hymnes liturgiques et des prières chinoises, entre une foule d'au moins 100 000 personnes sur laquelle planait un silence fait de respect et de religion. Jamais hommage ne fut plus justement rendu; car Mgr Mouly, qui, né à Figeac, ordonné prêtre après d'excellentes études, venait de mourir à l'âge de soixante et un ans, dont il avait passé quarante-quatre dans la vie religieuse et trente-six en Chine, peut à juste titre être considéré comme le second fondateur de la Mission, qu'il anima d'une vie nouvelle et plus vigoureuse, après les mortelles blessures qu'elle avait reçues de la persécution. Sa science de la langue et des choses chinoises, son tact et sa présence d'esprit dans les circonstances difficiles, ses talents d'administrateur, son inaltérable sérénité, sa bonté formaient un ensemble de mérites qu'il n'est que trop rare de voir réunis, même dans les âmes les plus véritablement apostoliques.

Ce fut à M. Chevrier que revint, à titre au moins provisoire, la direction de la Mission. Il ne devait pas la garder longtemps. Bientôt éclatèrent à Tien-tsin les tragiques événements de 1870, que le baron de Hübner a racontés avec une si poignante exactitude dans sa *Promenade autour du monde*. Ce fut une première explosion de la haine qui couvait contre les étrangers. Les lettrés, avec la complicité avérée des principaux magistrats de la ville, répandirent, pour ameuter la populace, les plus ridicules accusations de sortilèges contre les Sœurs qui dirigeaient à Tien-tsin un hôpital et un orphelinat depuis huit ou neuf ans. Le haut commissaire du gouvernement, Tchoung-heou, plus par faiblesse et par indécision peut-être que par mauvaise volonté, laissa l'orage grossir. Le consul de France, M. Fontanier, admirable de vaillance et d'énergie, manqua de prévoyance d'abord, de sang-froid ensuite, double faute qu'il racheta sans doute par l'héroïsme de sa mort, mais qui n'en porta pas moins les plus lamentables fruits. Averti par M. Chevrier de l'imminence d'une catastrophe, il n'y crut pas. Le consul de Russie, qui n'habitait pas la



YU-KIEN-CHAN : LA SOURCE D'EAU POUR LE PALAIS D'ÉTÉ, PRÈS DE PÉKIN

ville, vint inutilement des concessions pour essayer de l'éclairer : ce fut peine perdue. Le 21 juin éclaira l'orgie sanglante. Elle fit de nombreuses victimes : le consul lui-même avec son chancelier, M. Simon ; un jeune couple, M. Thomassin, interprète de la légation française, et sa femme, qui se trouvaient par hasard de passage à Tien-tsin ; deux autres Français, M. de Chalmaison, négociant, et sa femme ; trois Russes : M. Bazov, M. Protopopov et sa jeune femme ; les deux missionnaires : MM. Chevrier et Ou, et dix Sœurs de la charité : deux Belges, six Françaises, une Irlandaise, une Italienne. Il y faut joindre 15 des enfants de l'orphelinat, qui périrent asphyxiées par la fumée de l'incendie dans une cave où elles s'étaient réfugiées ; plusieurs domestiques au service de la Mission ou du Consulat et sans doute un assez grand nombre de Chrétiens indigènes. Plus encore que le nombre des morts, le raffinement et l'indignité des outrages excitèrent l'horreur. Le Consulat, l'église, la Mission, l'hôpital et l'orphelinat, tout fut saccagé et livré aux flammes.

La sinistre nouvelle se répandit avec la rapidité de la foudre à travers tout l'Em-

PÉKIN. — ARC DE TRIOMPHE CONDUISANT AU PALAIS IMPÉRIAL (PORTE EST)

pire. De tous côtés les haines grondèrent. Mais à Pékin le prince Kong, et, dans plusieurs autres villes, les mandarins firent dire aux missionnaires et aux Sœurs qu'ils répondaient de leur sécurité. Il suffit qu'ils eussent pris cette attitude pour que l'effervescence tombât. Cependant des canonnières anglaises et françaises étaient entrées dans le Pei-ho. Le représentant de la France à Pékin, M. de Rochechouart, demandait une éclatante vengeance. Une vingtaine des meurtriers subirent le dernier supplice; les deux magistrats les plus compromis furent condamnés aux travaux forcés; une indemnité compensa largement les dommages pour les étrangers laïques et pour la Mission. Mgr Delaplace, qui venait d'être transféré du Vicariat apostolique du Tché-kiang au siège de Pékin, s'employa à rebâtir l'église et la Résidence; il ne fit à l'établissement des Sœurs et à leur chapelle que les réparations les plus indispensables, se réservant d'y substituer, lorsque les temps le permettraient, un ensemble d'œuvres de beaucoup plus d'importance. Il présida le 3 août aux funérailles solennelles des victimes, auxquelles, outre les amiraux anglais et français, outre la plupart des membres du corps diplomatique, assistait le triste Tchoung-heou et les nouvelles autorités de Tien-tsin.

Une nouvelle période de tranquillité commença. A peine fut-elle inquiétée, à deux ou trois reprises, par de légers incidents. C'est ainsi qu'en 1874 le Tsong-li-yamen s'avisa de demander à la légation française la démolition des tours du Pe-t'ang. L'évêque ne les sauva qu'à grand'peine; il dut pour cela se rendre en France, afin d'y traiter personnellement l'affaire avec le ministre. Le 7 décembre de la même année, deux officiers de notre marine, MM. Fleuriais et Lapied étant allés à Pékin, pour observer le passage de Vénus sur le disque solaire, éveillèrent les soupçons de la population, qui vit là une chose de sinistre présage et presque un sortilège contre l'Empereur. Déjà malade, on s'attendit à le voir mourir à bref délai. De fait il mourut dans les premiers jours de 1875. Mais son successeur, Tong-

tche, dissipa les ombrages. Le nouveau règne, très court, fut néanmoins marqué par un événement digne de mémoire : pour la première fois une audience fut accordée aux représentants des puissances. Lorsque M. de Vlangaly, ministre de Russie, doyen du corps

PÉKIN. — NOUVELLES CONSTRUCTIONS DU PALAIS D'ÉTÉ

diplomatique, eut lu à l'Empereur l'adresse commune et que Tong-tche eut répondu en termes un peu généraux mais pleins de la plus parfaite courtoisie, tout le monde s'étant retiré, M. de Geoffroy, ambassadeur de France, eut une audience particulière ; il y remit une nouvelle note sur les massacres de Tien-tsin, afin de faire bien comprendre aux Chinois que la France n'avait pas oublié et qu'eux

mêmes devaient se souvenir. Ce fut le dernier écho diplomatique de cette lugubre affaire.

Les traces qu'elle avait matériellement laissées après elle s'étaient effacées. Les Sœurs, revenues en plus grand nombre, avaient ouvert un hôpital bien autrement vaste que l'ancien; elles y recevaient indistinctement les Européens et les Chinois; l'orphelinat s'était repeuplé; une belle chapelle, de plus de 30 mètres de long, avait remplacé les ruines de l'ancienne.

A Pékin, mêmes progrès. A l'est de la ville s'était élevée une nouvelle et grande église, où plus de 2000 personnes peuvent prendre place. Les briques impériales, de 25 kilos chacune, le marbre et le pin rouge de l'Amour en constituent les matériaux. D'élégantes colonnes d'ordre ionique en soutiennent la voûte. Les trois coupoles, dont la plus élevée ne mesure pas moins de 30 mètres, en font un monument d'aspect non seulement agréable mais imposant. Elle fut solennellement bénite par Mgr Delaplace et consacrée à saint Joseph. Dans le même temps s'ouvrait un hôpital à peu près semblable à celui de Tien-tsin. Aux deux dispensaires déjà dirigés par les Sœurs s'en ajoutait un troisième, celui de Cha-la-eul; les orphelinats se multipliaient au point d'abriter une population de 2000 enfants et plus; des écoles gratuites, ou nouvelles ou agrandies, comptaient 7 à 8000 élèves, tant chrétiens que païens. En 1883 les Trappistes venaient s'établir en Chine où leur Institut prenait un développement si rapide qu'ils y sont aujourd'hui 60, dont 56 indigènes et 4 Européens seulement. Une autre congrégation, celle-là purement chinoise, avait été fondée quelque temps auparavant; c'était celle de Saint-Joseph, chargée des écoles et des orphelinats de l'intérieur, où les Filles de la Charité ne pourraient s'aventurer sans imprudence.

Ce fut à l'heure où Mgr Delaplace voyait avec le plus de joie s'étendre le mouvement chrétien que la mort vint l'enlever, le 24 mai 1884, après une courte maladie. Il avait soixante-quatre ans. Né à Auxerre le 21 janvier 1820, évêque en 1852, il n'avait pas consa-

cré à la Chine moins de trente-huit années de sa belle et féconde vie.

Cependant des nuages s'étaient amoncelés sur les horizons politiques; les missionnaires n'étaient pas sans craintes. La Chine voyait avec un déplaisir facile à comprendre s'affirmer le protectorat de la France sur l'Annam et le Tonkin. Des négociations longtemps suivies ne purent aplanir les difficultés. Une rupture éclata; la légation de France à Pékin amena son pavillon; la guerre commença. Presque aussitôt arrivèrent de Fou-tcheou de foudroyantes nouvelles : l'amiral Courbet en quelques heures avait anéanti la flotte chinoise. L'alarme fut vive au Palais. Puis, ne voyant pas les Français remonter vers le Nord, comme on s'y était attendu, on se calma; des pourparlers s'engagèrent, et le 9 juin 1885 la paix fut signée à Tien-tsin. Elle laissait à la France le Tonkin en toute suzeraineté, et sur l'Annam un protectorat qu'elle ne partageait plus avec personne, tandis que jusque-là le Fils du Ciel avait toujours prétendu à des droits égaux. Dès le début des hostilités, le 7e prince, père de l'Empereur, que l'impératrice régente s'était associé dans l'exercice du gouvernement, avait publié un édit portant que « les missionnaires ne s'occupant pas de politique, il fallait les laisser tranquilles, ainsi que les Chrétiens ». Cette sage précaution écarta peut-être de très grands malheurs.

A Mgr Delaplace succéda Mgr Tagliabue. Né à Coincy, dans l'Aisne, en 1822, parti pour la Chine en 1853, d'abord missionnaire en Mongolie, puis coadjuteur du Kiang-si, enfin Vicaire apostolique du Tche-li sud-ouest, il était renommé pour son intelligence et sa parfaite abnégation. Transféré à Pékin en 1885, il eut tout de suite l'occasion d'y déployer ses belles qualités. La question des tours du Pe-t'ang se posa de nouveau, mais cette fois considérablement grossie. L'empereur Koang-shu touchait à sa majorité; il allait être marié avant de prendre en main les rênes de l'État. De là pour l'impératrice douairière la nécessité d'abandonner à la nouvelle impératrice le palais du Nan-hai, et d'aménager pour elle un palais nouveau

dans le voisinage. Seul le Pe-t'ang et les terrains qui l'environnaient parurent offrir un emplacement convenable. Les maisons qui l'occupaient et où logeaient plus de 2000 familles furent rachetées au prix uniforme de 150 francs par chaque chambre. Mais la difficulté c'était l'église. Le vice-roi, Li Hong-tchang, chargé par le 7e prince de négocier l'affaire, s'adressa simultanément au Pape et au gouvernement français. Le Supérieur général des Lazaristes, l'un des principaux intéressés, était représenté par l'évêque, Mgr Tagliabue. Un accord, signé par M. Constans, notre ambassadeur à Pékin, intervint qui donna satisfaction à toutes les parties. Le gouvernement chinois céderait en échange aux missionnaires un emplacement situé dans la partie ouest de la ville, à peu de distance du Pe-t'ang ; il fournirait tout l'argent nécessaire à la reconstruction des édifices ; un édit impérial ferait connaître à toute la Chine que, loin de chasser les missionnaires, Koang-shu leur savait gré de leur condescendance, et sur le fronton de la nouvelle église seraient gravés les caractères « Tche-kien », c'est-à-dire : bâtie par ordre de l'Empereur. Chacun de ces engagements fut religieusement tenu. Jamais Chinois ne montra plus de bonne foi, ni même peut-être autant, que le 7e prince et le vice-roi dans cette affaire. Mgr Tagliabue et M. Favier, missionnaire, reçurent de l'Empereur à cette occasion la décoration du bouton rouge.

Le nouveau terrain, de 380 mètres de long sur 220 de large, vit s'élever en huit mois plus de 600 chambres, le travail étant activement poussé pour complaire à l'impératrice. La première pierre de la nouvelle cathédrale y fut solennellement posée en présence de notre ambassadeur, de tout le corps diplomatique et des membres du Tsong-li-yamen. C'est seulement à la fin de 1888 que les travaux en furent achevés. Placée, comme l'ancienne, sous le vocable du Saint Sauveur, elle fut bénite le 9 décembre par Mgr Tagliabue. Ce fut une cérémonie d'un incomparable éclat. Le représentant de l'Empereur, S. Exc. M. Soun y parut, et, dans un banquet qui suivit, il se leva pour dire qu'il était venu, par ordre exprès, apporter aux

PÉKIN. — TEMPLE DE PELO MEA-SY

missionnaires les meilleures assurances du bon vouloir de Sa Majesté.

Le journal anglais de Tien-tsin, le *Chinese Times*, relatant le fait dans son numéro du 15 décembre 1888, donne de la nouvelle église, la plus grande de Chine, une description détaillée. Il y loue très justement l'élégance et la solidité de la construction, la richesse et l'art des ornements. Mais ce qui frappe le plus peut-être dans cette sorte d'inventaire, c'est le nombre des choses venues de France, les vitraux sortis des ateliers Laheux-Bazin et Cie, les orgues fabriquées par la maison Cavaillé-Coll, les grilles et les portes en fer construites à Paris. Il semble que l'esprit pratique de l'Anglais ne puisse se défendre d'envier les avantages faits à notre industrie.

Mgr Tagliabue survécut peu à cette grande affaire qu'il avait si heureusement conduite; il mourut le 15 mars 1890. Ses funérailles n'eurent pas moins d'éclat que celles de Mgr Mouly; elles ressemblèrent à un triomphe. En cela se trouva vérifiée une fois de plus la parole de l'Évangile : « Quiconque s'abaisse sera élevé », car personne plus que Mgr Tagliabue n'avait fui les distinctions et recherché l'ombre dans toute sa vie.

Il eut pour successeur Mgr Sarthou, qui lui avait déjà succédé 6 ans auparavant dans le Vicariat apostolique du Tche-li sud-ouest. Le nouvel évêque était originaire du diocèse d'Aire. Entré de bonne heure dans la Congrégation de la Mission, et d'abord professeur au grand séminaire de La Rochelle, il avait obtenu d'être envoyé en Chine en 1870. Il n'avait guère depuis lors quitté Pékin où, même après son élévation à l'épiscopat, il avait continué à exercer les fonctions de curé de l'ancienne cathédrale du Nan-t'ang. C'est dire qu'il ne pouvait être mieux préparé au rôle nouveau que lui confiait la Providence.

Les épreuves ne lui manquèrent pas. Des troubles venaient d'éclater en Mongolie, où la secte des Tsai-li-ti, se parant des dehors glorieux du patriotisme, mais uniquement mue dans le fond par la haine du Christ et de sa religion, commit les plus abominables excès. Plusieurs villages chrétiens furent pillés et brûlés, leurs habitants massacrés, un prêtre chinois, M. Liu, martyrisé avec des raffinements inouïs de cruauté. Le nombre des victimes s'éleva à près de 300. Il faut rendre cette justice au gouvernement central qu'il prit tout de suite d'énergiques mesures de répression. Elles étaient d'autant plus impérieusement exigées qu'une autre révolte, celle-là purement politique, s'étendait rapidement dans le nord de la Mongolie, tandis que les Tsai-li-ti en ensanglantaient l'est et le sud-est. Investi par un décret impérial de tous les pouvoirs nécessaires, Li Hong-tchang y mit bon ordre, ferma les routes aux Tsai-li-ti, battit les rebelles, livra

les mandarins coupables au supplice, tout cela avec une promptitude et une décision qu'on n'aurait jamais attendues d'un homme de sa race. L'Empereur l'en félicita par un édit qui fut publié dans toute la Chine et qui réprouvait comme infâme la guerre si injustement faite à la religion chrétienne.

Le passage de Mgr Sarthou sur le siège épiscopal de Pékin marque surtout un effort pour le développement de l'instruction dans la Mission. Elle avait, déjà depuis plusieurs années, deux collèges secondaires, l'un à Pékin même, l'autre à Tien-tsin. En 1891, les Frères Maristes de Saint-Genis-Laval, près Lyon, furent appelés à en prendre la direction et leur imprimèrent une vie et un mouvement que ni l'un ni l'autre n'avaient encore connus. Celui de Pékin compta tout de suite plus de 100 élèves, tous Chinois, appliqués à l'étude des sciences et des langues, surtout du français. Celui de Tien-tsin ne recevait que les enfants des résidents européens. Mais en 1896 la Mission en a fondé un second, où les enfants chinois sont admis avec les enfants français, et qui, repris aujourd'hui par le gouvernement de la République, jouit, sous l'intelligente direction de notre consul général, M. le comte du Chaylard, de la plus brillante prospérité.

MUSIQUE DU PETIT SÉMINAIRE DE L'ARCHIPEL DE TCHOU-SAN, VENUE A NING-PO, POUR LE SACRE DE MGR FERRANT (1899)

Cependant de graves événements se préparaient. Le Japon belliqueux, épris de la gloire des conquêtes, hanté des rêves les plus ambitieux, fait avec la Chine sa voisine un contraste en quelque sorte violent. Celle-ci, paisible et recueillie au centre de ses immenses pos-

sessions, n'a guère cultivé depuis des siècles que les arts et les lettres, moins habituée à manier le fer que le pinceau. Le patriotisme même s'y est assoupi dans cette longue immobilité et sous le sceptre d'une dynastie étrangère. Aussi n'était-ce pas de son côté que, malgré les plus fastueux dehors de la puissance et le chiffre énorme de la population, devait se trouver le plus de chances de victoire en cas de guerre entre les deux empires rivaux. On ne l'ignorait pas dans les conseils du Mikado, et la politique conseillait d'en profiter. Il ne manquait pour cela qu'une occasion ; les troubles de Corée la fournirent.

Ce n'est pas le lieu de raconter en détail une guerre que les missionnaires auraient pu voir d'un œil indifférent, si, partout, ils ne s'attachaient de toutes les forces de la divine charité aux peuples qu'ils évangélisent. Ils pleurèrent sur les malheurs de la Chine. Battue sur terre en Corée, puis en Mandchourie, celle-ci vit en outre sa flotte entièrement détruite ; Port-Arthur, réputé imprenable, tomba au pouvoir des Japonais. Seules les rigueurs du terrible hiver de 1894-1895 suspendirent les progrès de l'ennemi en marche sur la capitale. Dans l'affolement que ces lugubres nouvelles, apportées coup sur coup, jetèrent dans toutes les classes de la société chinoise, depuis la cour jusqu'à la plus infime populace, tout était à craindre. Qui pouvait s'assurer que les violences ne se tourneraient pas contre les étrangers et les Chrétiens ? Il n'en fut rien, grâce à Dieu. Les choses semblèrent au contraire tourner à l'avantage des uns et des autres. Appuyée par la Russie, par la France et par l'Allemagne dans les négociations qui préparèrent la paix de Simonoseki, la Chine et son ministre plénipotentiaire Li Hong-tchang en surent gré à ces puissances et leur firent certains avantages. Le ministre de France, M. Gérard, obtint que la frontière du Mé-kong nous fût définitivement concédée. Aussi la Mission française a-t-elle élevé dans le parc du Pe-t'ang, en l'honneur de la Sainte Vierge, un monument commémoratif de cette terrible année. On y lit en chinois cette inscription :

« Une guerre effroyable étant venue mettre en péril l'Empire, la dynastie et la religion, on a élevé ce monument votif à la Vierge qui les a protégés. »

La santé de Mgr Sarthou résistait mal aux fatigues inhérentes à sa lourde charge. Il mourut, jeune encore, après une maladie longue et cruelle, le 15 avril 1899. Il avait 58 ans, dont il avait passé en Chine juste la moitié. Il laissait le siège épiscopal de Pékin à Mgr Favier, qu'il avait depuis deux ans pour coadjuteur.

Depuis très longtemps en Chine, M. Favier avait tour à tour prêché l'Évangile et traité les affaires religieuses avec les autorités. Il avait été assez heureux pour ne pas déplaire. Quelques jours avant son élévation à l'épiscopat, en 1897, l'Empereur lui avait conféré, en témoignage de sa haute estime, le bouton rouge de premier rang.

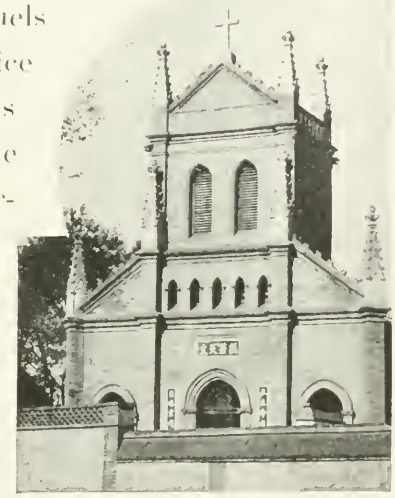
MAITRES ET ÉCOLIERS CHINOIS DU PETIT COLLÈGE DE PAO-TING-FOU (TCHE-LI SEPTENTRIONAL)

Sacré au Pe-t'ang le 20 février de cette même année, par Mgr Brugnière, Vicaire apostolique du Tche-li occidental, en présence de Mgr Sarthou et de plusieurs autres évêques, il reçut à cette occasion les marques les plus touchantes de sympathie. Le corps diplomatique, le vice-roi, deux princes de la famille impériale, assistaient à la cérémonie; plus de 3000 Chrétiens et un nombre au moins égal de païens y étaient accourus; les cadeaux affluèrent à la Résidence.

Mgr Favier dut prendre tout de suite la direction du diocèse. Il se vit bientôt sur les bras une affaire plus que délicate et qui aurait pu entraîner les plus fatales conséquences. Le gouvernement chinois, sous prétexte que des révoltes menaçaient d'éclater dans le Pe Tche-li et qu'il fallait se ménager d'avance le moyen de les réprimer, fit venir du Kan-sou 25000 hommes de troupes, qui furent cantonnés dans les faubourgs de Pao-ting-fou. En réalité la tâche qui leur était réservée, c'était, si l'occasion s'en présentait jamais, de chasser les Allemands de Kiao-tcheou. Or, si la Chine n'a point de soldats plus braves, elle n'en a pas non plus de plus indisciplinés. Quelques jours après leur arrivée, le 6 juillet 1898, deux sous-officiers se présentèrent à la Résidence en vociférant des malédictions et des menaces. Le portier, qui voulut les arrêter, fut roué de coups. On courut prévenir les autorités. Mais avant leur arrivée plus de deux cents brigands s'étaient joints aux premiers; la Résidence avait été envahie, les domestiques assommés, deux missionnaires, MM. Dumond et Paul Ouang, frappés de coups de bâton à la tête, puis traînés à une pagode qui servait de quartier général à la bande, et là, sous les outrages et les menaces de mort, obligés d'attendre que le sous-préfet vînt les délivrer, non sans peine, et les emmenât dans sa propre voiture à une auberge, où il fit panser leurs blessures, pendant qu'une horde de pillards saccageait la Mission de fond en comble.

A ces nouvelles, M. Pichon, notre ambassadeur, courut au Tsong-li-yamen; il exigeait une répression sévère et immédiate. Chargé de l'affaire, le vice-roi Young-lou supplia qu'on voulût bien lui per-

mettre de la traiter à l'amiable avec Mgr Favier. M. Pichon y consentit. Bientôt un accord intervint. La Mission cédait au gouvernement chinois la résidence de Pé-koan, au nord de Pao-ting-fou, que son isolement exposait aux attaques des maraudeurs, et recevait en échange l'ancien palais du Tao-tai, situé au centre de la ville, qui devait être réparé aux frais de l'État et remis par les autorités aux missionnaires, avec des excuses solennelles; une indemnité de 1500 francs, à répartir entre les domestiques blessés, serait versée; les coupables, quels qu'ils fussent, seraient punis par la justice du vice-roi dans toute la rigueur des lois chinoises; Mgr Favier se faisait du reste un devoir de reconnaître la parfaite correction de l'attitude des autorités locales dans ces circonstances. M. Jarlin, vicaire général, que sa politesse, son admirable entente des affaires et sa connaissance des choses du district de Pao-ting-fou, qu'il avait évangélisé pendant neuf ans, désignaient tout naturellement au choix de l'évêque, se rendit sur les lieux avec les délégués du vice-roi, pour y veiller à la fidèle exécution des clauses de l'accord. Il y gagna le brevet de mandarin de 2e ordre, de 1er degré, à globule blanc clair, qui lui fut expédié peu de temps après par l'Empereur, sur la présentation de Young-lou. Ces sortes de grades, malgré la bizarrerie des noms et des apparences, portent avec eux de sérieux avantages, en ce qu'ils donnent accès au Tsong-li-yamen et auprès des plus hauts mandarins.



CHA-LA-EUL. — ÉGLISE SAINT-MICHEL DE LA SAINTE-ENFANCE (BRULÉE EN 1900)

Les troupes du Kan-sou s'étant ensuite rapprochées de Pékin, l'indiscipline et l'esprit de haine contre les étrangers, qui régnaient parmi elles, amenèrent de nouveaux désordres. Les Européens

employés au chemin de fer furent insultés, quelques-uns blessés. Les ministres des puissances ne purent obtenir que ces dangereux voisins fussent tous éloignés. Aussi chacun d'eux fit-il venir à Pékin un détachement de soldats pour la défense éventuelle des légations, sage précaution qui valut aux missionnaires et aux Chrétiens d'être tranquilles dans la capitale, pendant que la plus furieuse tempête désolait les provinces. Car dans le désarroi où le coup d'État de l'impératrice, véritable révolution de palais, avait jeté le gouvernement, la persécution, depuis quelques années contenue, reprit plus violente. Au Setchouan, plus du tiers des églises et des Résidences furent détruites, des villages chrétiens livrés aux flammes, plusieurs de leurs habitants égorgés; un prêtre français et trois prêtres chinois tombèrent aux mains des rebelles. Il en fut de même au Hou-pé, où le P. Victorin, missionnaire belge, obtint la palme du martyre; au Kouang-si, où les missionnaires et beaucoup de Chrétiens durent chercher un refuge dans les ports de la côte voisine; au Kouang-toung, où l'un des missionnaires et les fidèles réunis pour le saint office dans une église y furent brûlés vifs; au Chan-toung, au Kiang-si, partout en un mot.

Ce qui vient le plus naturellement à l'esprit du lecteur ignorant des choses chinoises, c'est que le gouvernement, avec les autorités qui le représentent, encourage sous main ces violences. Rien de plus injustifié. Elles sont au contraire dirigées contre lui. C'est aux sociétés secrètes, telles que le Nénuphar blanc, les Jeûneurs, les Grands Couteaux, les Protecteurs de l'Empire, et cent autres semblables, que doit en remonter la responsabilité. Sous la différence de leurs noms et de leur organisation, elles conspirent toutes au même but, c'est-à-dire à renverser la dynastie tartare des Tsing et à replacer sur le trône la vieille dynastie chinoise, celle des Ming, restée particulièrement chère au patriotisme des populations du Sud. Elles ont longtemps recherché l'appui des Européens, qu'elles jugeaient d'une grande importance pour le triomphe de leur cause. Mais s'étant aperçues qu'au lieu de leur être donné, il était tourné contre elles à chacune de

leurs tentatives, elles ont cru qu'il était plus politique de prendre l'attitude contraire : elles se sont appliquées à présenter les empereurs tartares comme les créatures et en quelque sorte les instruments des étrangers, tandis qu'elles revendiquaient pour elles-mêmes le rôle de vengeresses de l'indépendance nationale. De là les haines violentes qu'elles ont affichées contre nous. Elles y ont englobé naturellement les Chrétiens. Mais, loin de marcher avec elles, le gouvernement s'est vu rejeté par les nécessités de sa propre défense vers la politique de la porte ouverte et de la tolérance religieuse. Il n'ignore pas que derrière les étrangers et les Chrétiens il est lui-même visé par les rebelles. Aussi est-ce de la meilleure foi du monde qu'il a multiplié les édits de protection pendant les dernières persécutions. Celui de 1899 les a résumés et complétés, tellement avantageux pour la religion qu'il a dépassé toutes les espérances. Rien ne fait plus d'honneur à l'intelligence et au zèle que notre ambassadeur, M. Pichon, déploie au service de l'influence française en Chine; car c'est lui qui a négocié la chose. Tous les Vicaires apostoliques lui ont témoigné leur juste et profonde reconnaissance.

CHA-LA-EUL. — AU DISPENSAIRE DE LA MAISON DU SACRÉ-COEUR

Voici les premières lignes et quelques passages plus significatifs de ce décret :

« Que l'on se conforme à ce qui a été décidé. Respect à ceci.

« Des églises de la religion catholique, dont la propagation a été autorisée depuis longtemps par le gouvernement impérial, étant construites maintenant dans toutes les provinces de la Chine, nous sommes désireux de voir le peuple et les Chrétiens vivre en paix, et, afin de rendre la protection plus facile, il a été convenu que les autorités locales échangeront des visites avec les missionnaires. . . . . .

« Les évêques étant en rang et en dignité les égaux des vice-rois et des gouverneurs, il conviendra de les autoriser à voir les vice-rois et gouverneurs. Les vicaires généraux et les archiprêtres seront admis auprès des trésoriers, juges provinciaux et intendants; les autres prêtres auprès des préfets de 1re et de 2e classe, des préfets indépendants, des sous-préfets et des autres fonctionnaires.

« Les vice-rois, gouverneurs, trésoriers et juges provinciaux, les intendants, les préfets de 1re et de 2e classe, les préfets indépendants, les sous-préfets et les autres fonctionnaires répondront naturellement, selon leur rang, par les mêmes politesses. . . . . .

« Lorsqu'une affaire de quelque importance touchant les missions surviendra dans l'une quelconque de nos provinces, l'évêque et les missionnaires du lieu réclameront l'intervention du ministre ou des consuls de la puissance à laquelle le Pape a confié le protectorat religieux. Ces derniers régleront et termineront l'affaire, soit avec le Tsong-li-yamen, soit avec les autorités locales, à moins que, pour éviter de trop nombreuses démarches, l'évêque et les missionnaires ne préfèrent s'adresser d'abord aux autorités locales et chercher avec elles une solution.

« Les autorités locales devront avertir en temps opportun les habitants du lieu et les exhorter vivement à l'union avec les Chrétiens, personne ne devant nourrir de haine ni causer de trouble.

« Les évêques et les prêtres exhorteront également les Chrétiens à s'appliquer à faire le bien, afin que la bonne renommée de la reli-

gion catholique soit maintenue et que le peuple soit content et reconnaissant.

« Lorsqu'un procès aura lieu entre le peuple et les Chrétiens, les autorités locales devront le juger et le régler avec équité. »

A peine posées, ces règles furent suivies. Mgr Coqset et Mgr Vie firent une visite au gouverneur du Kiang-si, qui la leur rendit avec la plus stricte correction : chose tellement nouvelle que les vieux résidents, au fait des coutumes chinoises, en croyaient à peine leurs yeux.

La même bonne volonté s'exprima peu de temps après, dans une circonstance solennelle. Une grande et belle église venait d'être bâtie à Pao-ting-fou, dans le voisinage de la nouvelle Résidence. Mgr Favier en fit la bénédiction le 24 septembre 1899. Il avait eu soin d'y inviter toutes les autorités. Empêché de s'y rendre en personne, le vice-roi se fit représenter par un Tao-tai et prescrivit à tous les mandarins de la ville d'y paraître, ce qu'ils firent de très bonne grâce. S. Exc. M. Pichon honora de sa présence cette fête déjà si belle. Un accident faillit néanmoins en troubler la fin : effrayées par les détonations des pétards, les mules de l'évêque s'emportèrent, la voiture versa, et ce ne fut pas sans d'assez fortes contusions que Mgr Favier se releva du milieu des débris. Les mandarins en conclurent que le palais du Tao-tai, que l'on avait considéré jadis comme hanté par des esprits malfaisants, continuait à l'être, même depuis qu'il avait pour hôtes les missionnaires. Ceux-ci n'eurent pas même l'idée de s'en inquiéter.

Il semblait donc que le plus riant avenir s'ouvrît devant les Missions de Chine. Jamais à Pékin les catéchumènes n'avaient été aussi nombreux. Libre de toute crainte, Mgr Favier se rendit en France où l'appelaient des affaires urgentes. Il voulait en particulier se faire donner pour coadjuteur M. Jarlin, en qui il voyait le plus sûr appui de sa vieillesse. Rome fit droit à ses prières. Peu après il se rembarquait pour la Chine. Il y trouva dès son arrivée la face des choses entièrement changée. A peine eut-il le temps de sacrer lui-même son

coadjuteur, que de tous côtés arrivèrent les plus sinistres nouvelles. Il faut reprendre les choses d'un peu plus haut.

Dès le 20 mai 1899, M. Bonin, vice-résident de France, chargé d'une mission dans l'Asie centrale, avertissait notre ambassadeur à Pékin qu'un mouvement se préparait par tout l'Empire contre les Européens et les Chrétiens. Il le tenait du roi de Djoungar, esprit ouvert et très exactement renseigné, qui déclinait par avance la responsabilité des malheurs à craindre. Il avait du reste recueilli dans une autre province, le Setchouan, des indices analogues.

CHA-LA-EUL. — AU DISPENSAIRE DE LA MAISON DU SACRÉ-COEUR

Plus au Sud encore et sur la limite de nos possessions du Tonkin, le Yun-nan laissait voir des dispositions non moins inquiétantes. Il prenait ombrage de nos projets les plus pacifiques, qu'il supposait tendre à des annexions nouvelles. Le 22 mai, une émeute pilla le consulat français de Mong-tse. Elle était spécialement dirigée contre la commission d'études du chemin de fer du Yun-nan. Celle-ci, deux mois plus tard, courait à Yun-nan-sen des dangers encore plus graves. Là, les lettrés, avec la complicité visible des mandarins, prêchaient par la parole et par des placards incendiaires le massacre des étrangers. Pour attiser les colères, ils répandaient le bruit que les mines de Ko-tsiéou allaient être cédées à des compagnies françaises ou belges. L'hiver se passa en de continuelles alarmes tant à Mong-tse qu'à Yun-nan-sen. Enfin, le 18 mai 1900, une sédition furieuse éclata dans cette dernière ville. Le consulat, où non seulement tous les Français, y compris l'évêque Mgr Fenouil, le coadjuteur Mgr Excoffier et les missionnaires, mais encore les pasteurs anglais avaient

cherché un refuge, ne tint que grâce aux sages précautions et à l'énergie du consul, M. François, qui, décidé à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, avait fait de ses compagnons autant de soldats intrépides. Ils restèrent pendant plus d'un mois sur le qui-vive et l'on pourrait dire sous les armes. Un départ qu'ils tentèrent le 4 juin fut le signal d'une nouvelle émeute : la Mission catholique et l'évêché furent brûlés, la Mission protestante et le consulat pillés. Ce ne fut que le

CHA-LA-EUL. — PETITS GARÇONS DE LA SAINTE-ENFANCE FAISANT DE LA DENTELLE

24 juin qu'ils purent enfin se mettre en route pour gagner le Tonkin, avec une escorte de soldats très peu sûrs, sous le commandement du général Sou, qui ne semblait pas l'être davantage. Après une marche de douze jours et les plus vives alertes, ils atteignirent enfin Lao-kai le 5 juillet. Là, sur une terre française, ils purent remercier avec une juste effusion de cœur M. François; c'était à lui, à son activité, à sa décision, à sa prudence qu'après Dieu ils devaient leur salut. Les missionnaires anglais, qui avaient eu dessein de se joindre à lui dans cette retraite, avaient dû, sur l'ordre exprès des autorités chinoises, y renoncer au dernier moment. Notre consul à Mong-tse,

M. Sainson, malgré l'imminence du danger, resta de même à son poste.

Cependant le nord de l'Empire prenait un aspect encore plus menaçant que les provinces du Sud. Les sociétés secrètes s'y donnaient de tels mouvements que personne ne pouvait plus s'y tromper; elles préparaient quelque coup de force. C'était surtout dans le Chan-toung et au Tche-li que leur action se faisait sentir. En vain les ministres des puissances réclamèrent-ils du Tsong-li-yamen des mesures de répression énergiques : ils n'obtinrent que de vagues promesses et des édits plus vagues encore, où, par des équivoques et des réticences calculées, le gouvernement chinois, tout en menaçant de foudres prochaines les sociétés secrètes, leur laissait clairement entendre qu'il était avec elles.

C'est que des personnages nouveaux, arrivés depuis peu à la faveur, imprimaient à la politique une direction très différente de celle qu'elle avait suivie par le passé. C'étaient le prince Tuan, oncle de l'Empereur et père de l'héritier présomptif du trône, le général Tong Fou-siang, venu du Kan-sou à la tête des troupes dont nous avons déjà dit les tristes exploits, et le secrétaire d'État Kang-yi. Ce triumvirat ne se décidait en toute chose que par une haine sauvage de l'étranger. Moitié par flatterie, moitié par la terreur il dominait l'impératrice. Ni le prince King, qui avait dirigé jusque-là le Tsong-li-yamen, ni le général Young-lou, esprit modéré, n'osaient plus faire entendre qu'en tremblant la voix de la justice et de l'intérêt bien compris de l'Empire. Levant tout à fait le masque, Tuan se déclara le fauteur des sociétés secrètes et en particulier de la plus redoutable de toutes, celle des Boxers; les soldats de Tong Fou-siang firent ouvertement campagne avec eux. Il semblait que la dynastie, dans la crainte d'être emportée par le mouvement, se fût décidée à en prendre elle-même la tête.

Il n'y avait plus que la peur qui pût contenir tant de mauvais vouloirs. Les ambassadeurs demandèrent à leurs gouvernements res-

pectifs une démonstration navale sur les côtes nord de la Chine. Trois navires anglais et trois autres navires de nationalité américaine, allemande, italienne parurent à l'entrée du Pei-ho, rejoints presque aussitôt par l'escadre japonaise et par l'escadre russe. L'amiral Courrejolles, commandant en chef la division navale de l'Ex-

CHA-LA-EUL. — UNE SALLE D'HOPITAL
DANS LA MAISON DU SACRÉ-COEUR;
KANS CHINOIS (LITS EN BRIQUE, CHAUFFÉS PAR DESSOUS)

trême-Orient reçut de M. de Lanessan l'ordre télégraphique de s'y porter lui-même avec toutes ses forces.

Il y avait là de quoi intimider un gouvernement même plus fort et plus habitué à la bravoure que le gouvernement chinois. Mais celui-ci comptait apparemment sur les forts de Ta-kou pour opposer aux alliés une infranchissable barrière. L'agitation, loin de se calmer grandit. Vers le milieu d'avril, un missionnaire, de nationalité autrichienne, fut attaqué et grièvement blessé au Tche-kiang. Puis, au Tche-li, plusieurs Résidences furent menacées, des villages chrétiens

incendiés, et dans les premiers jours de mai 70 Chrétiens périrent égorgés ou brûlés vifs à Kao-lo, localité distante d'environ 80 kilomètres de Pékin. Presque seul un jeune homme échappa à la mort, et, après être resté caché 48 heures dans un puits, vint apporter à Mgr Favier la nouvelle du désastre. Celui-ci, que sa longue expérience des choses de la Chine éclairait sur les terribles dangers de la situation, adressait à M. Pichon lettre sur lettre, le conjurant, lui et ses collègues du corps diplomatique, d'appeler des détachements pour la protection commune des étrangers et des Chrétiens. Cependant le cercle se resserrait peu à peu autour de la capitale. Bientôt des placards y furent affichés qui incitaient ouvertement au massacre. Au dehors, sur plusieurs points, les chemins de fer avaient été attaqués, détruits, pillés; le personnel franco-belge de la ligne Han-keou-Pékin avait dû se replier, sous la conduite de l'ingénieur en chef M. Bouillard, à travers des dangers et au prix de fatigues inouïs.

Le vœu de Mgr Favier avait été entendu; des détachements débarqués à Ta-kou prirent le train pour Tien-tsin et, de là, pour Pékin, non sans que le gouvernement chinois eût essayé de les arrêter par la force ou la ruse. Ils n'avaient pas encore atteint le but, que le chancelier de la légation japonaise, se disposant à se rendre à leur rencontre, était assassiné en pleine rue. Puis ce fut le tour de l'ambassadeur d'Allemagne, M. de Ketteler, tué dans sa chaise d'un coup de fusil à bout portant, pendant que M. Cordès, son interprète, s'échappait blessé, à travers les menaces et les outrages. C'était la guerre ouverte. Déjà le télégraphe était coupé. Sans communication avec le reste du monde, perdus au milieu d'une mer d'ennemis, les ambassadeurs, les missionnaires, tous les résidents étrangers et 6 ou 7000 Chrétiens indigènes allaient soutenir pendant près de deux mois, les uns aux légations, les autres au Pe-t'ang, le siège peut-être le plus plein de mortelles angoisses que l'histoire ait enregistré.

Il n'est pas douteux que l'attaque des légations ne fût arrêtée depuis longtemps dans la pensée, sinon de tous les membres du gouvernement chinois, du moins de ceux d'entre eux qui s'étaient faits les chefs et l'appui des Boxers, c'est-à-dire, sous ce nom, de toutes les sociétés secrètes dont le mot d'ordre était l'extermination des étrangers. Depuis quelques jours l'orage montait; il éclata le 19 juin. L'ultimatum des amiraux, qui réclamaient la remise entre leurs mains des forts de Ta-kou dans un délai de 24 heures, en fut la cause immédiate. Comme pour y répondre, le Yamen signifia aux ambassadeurs l'ordre de quitter Pékin dès le lendemain avec tout leur personnel. Se mettre en route avec les faibles moyens de défense dont ils disposaient, c'eût été se livrer eux-mêmes à la rage des massacreurs; les ambassadeurs ne pouvaient l'ignorer. Aussi se gardèrent-ils d'obéir. Ils prirent pour prétexte qu'il n'était pas possible d'organiser le départ en si peu de temps.

CHA-LA-EUL. — BUANDERIE DE LA MAISON DU SACRÉ-CŒUR

Cependant les détachements attendus n'avaient pu arriver. Seuls 400 hommes de troupe, avec une centaine de volontaires de toutes nationalités, se tenaient prêts pour la défense. L'attaque ne se fit pas longtemps attendre. Le 20, à 4 heures du soir, une violente fusillade éclate soudain; les balles pleuvent sur la légation d'Autriche et sur les barricades qui la protègent; ce sont les réguliers de Tong Fou-siang et les Boxers qui prennent l'offensive. Deux des assiégés tombent frappés à mort, un Autrichien et un Français. L'attaque ne reste cependant pas sans riposte; les Chinois expérimentent cruellement la justesse et la portée du tir européen. Les légations d'Autriche et d'Italie n'en doivent pas moins être évacuées : leur situation de poste avancé les rend intenables. Les défenseurs de la première se replient sur la légation de France et pendant tout le siège ils combattront à côté de nous. Bientôt l'incendie éclate de tous côtés : ce sont les deux légations abandonnées qui brûlent avec quantité de maisons occupées naguère par les Chrétiens. Ceux-ci, au nombre d'environ 3000, se sont réfugiés dans les jardins du prince Sou, un peu en avant des légations d'Angleterre, de France et du Japon. Le colonel japonais Shiba, ancien attaché d'ambassade à Paris, veille à leur défense avec une vingtaine de soldats de sa nation et des renforts prêtés par chacune des autres. C'est une rude tâche; car nul point ne sera attaqué avec plus de fureur. Aussi, des soldats japonais pas un n'échappera : cinq auront été tués à la fin du siège, les vingt autres seront blessés. A la fusillade du premier jour se joignent dès le lendemain les boulets et les obus. Les Américains et les Allemands, qui se trouvent placés le long de la muraille de la ville tartare, dressent sur cette muraille même des barricades qu'ils défendent, qu'ils perdent, qu'ils reprennent vingt fois, au prix d'efforts surhumains. Mais le feu le plus violent semble porter sur la légation de France; elle est criblée de projectiles; pas à pas, devant la mitraille et l'incendie, ses défenseurs reculent; mais en reculant ils se barricadent et se retranchent; elle ne leur échappera pas tout

entière. Il semble que celles d'Angleterre et de Russie, plus rapprochées du mur du palais impérial, peut-être en raison de cette situation, n'aient pas eu tant à souffrir, du moins dans les commencements. Ce qui n'a pas empêché qu'il n'ait fallu à leurs défenseurs, comme à tous les autres, une énergie désespérée pour se maintenir. S'ils ont eu relativement peu de morts, un quart d'entre eux ont été blessés. Entre toutes les journées, celles du 21 juin, du 8 et du 13 juillet furent terribles. La canonnade faisait rage; les assiégés y répondaient de leur mieux; mais toute leur artillerie se réduisait à deux mitrailleuses et à deux canons de médiocre qualité; heureusement la mousqueterie y suppléait. Ils avaient surtout sur leurs ennemis un avantage, celui d'être bien commandés. Sir Claude Macdonald, ambassadeur d'Angleterre, qui avait été major dans l'armée anglaise, dirigeait avec autant de sang-froid que d'habileté l'ensemble des opérations; le lieutenant de vaisseau Darcy et, auprès de lui, M. de Thomann, qui commandait le détachement autrichien, se surpassaient l'un l'autre dans la défense de la légation française; partout, et à quelque nationalité qu'ils appartinssent, les officiers donnaient à l'intrépidité de leurs soldats l'appui d'un commandement non moins prudent que vigoureux.

Les pertes n'en furent pas moins cruelles : le nombre des tués et blessés, au dernier jour du siège, passait 200, c'est-à-dire qu'il allait presque à la moitié de l'effectif total. Et qui dira quelles ont été, pendant ces deux mois mortels, les souffrances, les inquiétudes, les appréhensions terribles de la population simplement civile, les femmes, les enfants, les Chrétiens? C'était à chaque moment la perspective du massacre avec les raffinements de barbarie et de perversité que la haine peut suggérer à des Chinois. Le but de la défense n'était guère que de retarder le plus possible l'heure fatale. Car comment se flatter d'échapper, à moins d'un miracle?

Çà et là une rapide lueur d'espoir traversait les cœurs : on entendait la canonnade vers le Sud; on apercevait des fusées pareilles à

celles que l'armée anglaise avait employées ailleurs : n'étaient-ce pas les troupes internationales qui s'avançaient à marches forcées vers Pékin? Mais bientôt le silence se faisait, les signaux cessaient : on ne s'était donc bercé que d'une illusion.

Ce ne fut que le 18 juillet qu'un courrier parvint aux ministres de Japon et de Russie : il apportait la nouvelle de la prise des forts de Ta-kou, de l'inutile tentative de la colonne Seymour, des rudes batailles livrées autour de Tien-tsin ; enfin maîtres de la situation les alliés allaient se porter sur Pékin. Mais combien de temps ne leur faudrait-il pas pour l'atteindre? Cependant, dès le lendemain, il fut visible que les attaques des Chinois se ralentissaient. Nul doute que la crainte ne commençât à contre-balancer, dans les desseins du gouvernement, les passions xénophobes qui avaient prévalu jusque-là.

Le prince King ressaisit aussitôt les rênes. Son premier soin fut d'ouvrir avec les ambassadeurs une sorte de négociation intermittente et louche; il ne s'y proposait manifestement que d'alléger les responsabilités qui allaient peser tout à l'heure d'un poids terrible sur l'empire et sur la dynastie. Les assiégés, pour gagner du temps, firent mine d'accueillir ces ouvertures. Elles n'arrêtèrent pas entièrement le feu ; elles firent naître de plus la crainte que les Chinois ne voulussent endormir la vigilance de leurs ennemis pour en triompher par un dernier et soudain effort. Le bruit s'était répandu qu'ils avaient creusé des mines dont l'explosion ne laisserait rien debout.

Cependant l'heure de la délivrance allait sonner. Le 14 août, un écho lointain s'éveille avec le jour : une bataille se livre en avant de la ville ; elle se rapproche ; on distingue l'attaque et la défense. La régularité du tir et le bruit caractéristique des mitrailleuses ne permettent pas de s'y tromper : ce sont les troupes européennes qui arrivent. La joie éclate, débordante et folle, parmi les assiégés. Néanmoins ils redoutent un dernier assaut livré par les brigands au désespoir; il a lieu, mais faible et court. A deux heures de l'après-midi, les soldats indiens de l'armée anglaise débouchent les premiers,

PÉKIN. — ORPHELINAT DE LA SAINTE-ENFANCE, MAISON DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION
(2e DIVISION)

AU GRAND SÉMINAIRE DE PÉKIN

en groupes compacts, et tombent à genoux pour remercier Dieu ; les Américains les suivent ; enfin, le 15 au matin, le clairon français sonne à son tour, et, sur les ruines fumantes de la légation, M. Pichon serre la main du général Frey. L'un et l'autre, sans perdre un instant, courent à une tâche nouvelle et peut-être plus urgente que la première : il faut délivrer le Pe-t'ang.

Car, là aussi, un siège, plus dur encore et plus terriblement dramatique, se continuait depuis deux mois. Mgr Favier, son coadjuteur Mgr Jarlin, 13 prêtres français dont 2 Lazaristes, 8 prêtres chinois, 111 élèves des grand et petit séminaires, et un étudiant autrichien s'y étaient enfermés ; près d'eux 3400 Chrétiens indigènes, hommes, femmes, enfants, étaient venus chercher un refuge. De plus, le Jen-tse-t'ang (c'était le nom de la maison des Filles de la Charité), qui n'était séparé du Pe-t'ang que par une rue étroite, y avait été réuni pour les besoins de la défense commune ; il comptait 20 Religieuses,

la plupart françaises, occupées jusque-là à leurs œuvres habituelles, hôpital, dispensaire, école et crèche.

Cette population n'avait pour la défendre que 42 hommes de troupe, 31 marins français — commandés par l'enseigne de vaisseau Paul Henry — que M. Pichon avait détachés de sa garde et conduits lui-même au Pe-t'ang, et 11 marins italiens envoyés au Jen-tse-t'ang par leur légation. Il y avait, parmi les réfugiés indigènes, de 500 à 600 hommes valides, mais sans autres armes que quelques mauvais fusils d'ancien modèle et des lances de bois à pointe de fer. Ils s'apprêtèrent néanmoins, surtout les élèves du grand séminaire, à seconder sans faiblesse leurs défenseurs. Le lieutenant Henry, malgré sa jeunesse, 23 ans, avait tout de suite conquis la confiance par sa présence d'esprit, par sa bravoure et sa piété. Mgr Jarlin déployait tous les talents et toute l'activité d'un officier vieilli sous les armes.

Le 13 et le 14 juin, l'attaque se prépare. Du Pe-t'ang on voit brûler l'église Saint-Joseph, puis celle de l'Immaculée-Conception, la vieille cathédrale qui datait de 1610, et celle de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Un missionnaire, M. Doré, Parisien de naissance, et deux prêtres chinois viennent d'être égorgés. Enfin, vers sept heures du soir, le 14, une cohue de Boxers, au nombre de 5 ou 6000, débouche du côté du Sud, précédés par un lama à cheval qui porte un immense drapeau rouge. Ils poussent des cris de mort et se précipitent sur les portes. Ils croient n'avoir qu'à égorger; pour eux, les incantations qu'ils viennent de subir les rendent invulnérables. Une première décharge, à bonne distance, ne leur couche pas moins par terre une cinquantaine de morts et encore plus de blessés. Ils reculent, hurlant de rage, et se vengent en incendiant les maisons voisines. Mais des précautions étaient prises pour empêcher le feu de gagner les bâtiments des assiégés; pompes et couvertures mouillées, tout était prêt, outre que, par une protection de Dieu, le vent change subitement de direction et chasse les flammes sur ceux qui les ont allumées.

Les jours suivants, fusillade violente. Puis le 22, la canonnade

éclate ; 14 bouches à feu, dont 3 krupps, vomissent les boulets et la mitraille. Le lieutenant Henry, secondé par Mgr Jarlin, décide une sortie pour s'emparer de la pièce qui faisait le plus de mal. Suivis de 4 ou 5 marins et d'une trentaine de Chrétiens, ils s'élancent après une salve bien nourrie, hachent les artilleurs et ramènent leur prise. Deux Chrétiens avaient été tués, deux autres étaient blessés.

PÉKIN. — CATHÉDRALE DE SAINT-SAUVEUR (LES DEUX TOURS MANQUENT)

Le feu persiste les jours suivants. A quelques intermittences de calme succèdent des attaques furieuses. Les balles s'aplatissent sur les murs ; les obus et les shrapnels éclatent dans les cours, dans les salles. L'église est criblée, mais reste debout. C'est encore là qu'on trouve le plus sûr asile. Les marins et leur jeune chef font face de tous côtés, tapis dans les tranchées et dans les casemates. Ils n'ont pas moins de 1460 mètres de pourtour à défendre. Les Chrétiens, admirables de discipline, suivent le commandement en vrais soldats. Si

un marin tombe, un indigène exercé d'avance, séminariste ou simple fidèle, prend sa place ; la petite troupe est toujours au grand complet.

Cependant le nombre des victimes croît, des femmes, des enfants sont atteints. Au danger des projectiles s'ajoute celui de l'incendie. Les Chinois lancent des gerbes de paille pétrolée, des fusées, des pots à feu, des flèches enflammées ; bien plus, ils installent des pompes qui crachent le pétrole en flamme. Ils n'arrivent cependant pas à allumer l'incendie ; vrai miracle, si l'on songe surtout qu'une température de + 40° les seconde.

Ils réussissent mieux par un autre moyen : de toutes parts ils creusent des mines, qu'ils chargent à outrance. Mais les assiégés s'en sont doutés : ils veillent, et sur douze de ces mines ils en éventent sept ; au prix de quel travail et de quels dangers, on le devine. L'une d'elles pourtant éclate au Jen-tse-t'ang, ouvrant une brèche énorme et laissant parmi les décombres près de 80 victimes, dont 51 petits enfants de la crèche. Presque tous les marins italiens sont tués ou blessés.

Le lieutenant Henry y supplée avec sa décision et sa vaillance ordinaires. Mais, le 29 juillet, lui-même est tué. Tout le monde le pleure, y compris l'évêque, qui, malgré les résolutions d'impassibilité qu'il a prises pour l'exemple, ne peut retenir ses larmes. Les indigènes disent : « Mieux vaudrait cent morts des nôtres que la sienne ». Mais, à plusieurs reprises, il avait dit aux missionnaires avec une sorte d'assurance prophétique : « Soyez tranquilles ; si je dois disparaître, je ne disparaîtrai que lorsque vous n'aurez plus besoin de moi. » Le souvenir de cette parole soutint Mgr Favier.

Pourtant la violence des attaques semble plutôt redoubler que décroître. Aux légations, depuis le 18 juillet, on avait joui d'un calme relatif ; rien de pareil au Pe-t'ang : le bombardement, les mines, la fusillade font rage comme avant. Le dimanche, 12 août, compte parmi les plus rudes journées. Les Chrétiens, toujours fidèles malgré les tentatives faites du dehors pour les débaucher, toujours intré-

pides, font de fréquentes sorties pour incendier les maisons du voisinage où les ennemis sont retranchés. Malgré tout, on ne veut pas renoncer à l'espoir de la délivrance.

Mais un ennemi plus redoutable que tous ceux du dehors avait commencé à se montrer; il devenait de jour en jour plus menaçant : c'était la famine. Peu à peu, quoique ménagés avec soin, les vivres s'étaient épuisés. La ration fixée à une livre par personne le 6 juillet, abaissée à 8 onces le 27, puis à 4 le 2 août, et le 12 à 2 onces, permet juste à cette masse de 4000 personnes de ne pas mourir de faim. Longtemps gais, les enfants, qui s'étaient accoutumés à jouer avec les boulets, commencent à pleurer en demandant du pain. Les nouveaunés meurent faute de lait chez les mères amaigries. « Évêque, évêque, fais-moi donner un bol de petit millet pour que j'aie un peu de lait », disait une Chrétienne accouchée de la nuit, en se jetant aux pieds de Mgr Favier, qui se préparait à dire la messe. Il ne répondit que par des larmes; le millet manquait. Les oignons de dahlias et de tulipes, les racines des plantes, les feuilles des arbres, cuites par les Chrétiens, servaient de supplément. On donnait la chasse aux chiens attirés par les cadavres des Boxers. Mais, sauf chez les combattants, à qui l'on continuait à donner une ration complète, l'abattement était général; on n'avait plus la force de se traîner.

Le soir du 13 août, les Boxers crient aux assiégés : « Les diables d'Europe approchent; nous mourrons, s'il le faut, mais auparavant vous sauterez tous ». Le 14, le bruit d'une bataille terrible arrive distinctement aux oreilles. Sous les boulets qui pleuvent plus nombreux que jamais, l'espoir renaît. On s'encourage à soutenir le dernier effort. Le lendemain, jour de l'Assomption, même fracas : les mitrailleuses déchirent l'air de leur déclic strident. Le 16, vers 7 heures, quelqu'un accourt vers l'évêque : derrière les lignes chinoises il a cru reconnaître des soldats européens; ils ne sont pas à plus de 300 mètres. Mgr Favier prenant lui-même un clairon, sonne par trois fois « la Casquette du père Bugeaud » : s'il y a là des Fran-

çais, ils reconnaîtront cette sonnerie populaire, ils y répondront. Personne ne répondit. Sur la cathédrale flottait un vaste drapeau avec ces mots en gros caractères : « Demandons secours immédiat ». Un officier japonais l'aperçut le premier, courut au mur enfin dégagé, l'escalada à l'aide d'une échelle jetée d'en haut et, serrant la main à Mgr Jarlin : « Pouvez-vous ouvrir la porte de la ville jaune? » dit-il. Les assiégés n'étaient pas assez nombreux pour le tenter. « C'est bon, dit l'officier, je vais essayer de la faire sauter », et il se laissa glisser de nouveau de l'autre côté. Presque aussitôt paraît une troupe nouvelle; cette fois ce sont des Français! Ils s'élancent droit vers le mur. Mgr Favier monte dessus, les appelle de loin. En quelques minutes les cinquante hommes du capitaine Marty sont dans la place avec leur chef; ils ne font que la traverser et courent prendre à revers la grande barricade chinoise que les Japonais attaquent de front. L'ennemi cède et fuit à la débandade; partout la balle et l'arme blanche le poursuivent. La bataille est finie; 800 cadavres de Boxers jonchent les rues, la barricade, les maisons voisines; les Français n'ont que 2 tués et 3 blessés, dont le capitaine Marty.

Il n'y a point d'expression pour peindre la joie de cette heure de salut. Une lettre, écrite par un soldat du corps expéditionnaire à sa mère, en peut néanmoins donner une idée; en voici quelques lignes, dans toute leur simplicité. « Ils entendent nos cris, — dit-il en parlant des assiégés, — et comme ils avaient aussi des échelles ils se hissent au sommet du mur. Le premier qui se montre, c'est Mgr l'archevêque, les cheveux blancs, la barbe blanche, le crucifix en or sur la poitrine et un grand drapeau français à la main. Nous étions en première ligne, à peu près à 500 mètres, quand nous aperçûmes cette grande figure. Nous étions bien fatigués; mais, à la vue du drapeau tenu par ce vieillard, un grand cri s'échappe de toutes les poitrines; c'est à qui arrivera le premier. On est au pied du mur; on dresse des échelles; on franchit la muraille et, en un instant, nous voici dans l'enceinte. Archevêque, évêque (il veut dire le coadjuteur), prêtres,

Sœurs, matelots, tous nous sautent au cou et nous embrassent. Je pleure encore au souvenir de cette heure inoubliable. Quand l'archevêque nous a parlé, presque tous nous avions le cœur si gros qu'on se cachait la figure pour pleurer. Les Sœurs nous donnaient du pain en nous remerciant avec des mots que je ne retrouverai jamais. Les matelots, heureux de leur délivrance, faisaient en l'air des sauts invraisemblables. »

Il en manquait malheureusement trop; parmi les Français 6 avaient été tués, 9 étaient blessés; parmi les Italiens 2 seulement restaient intacts, 6 étaient morts et 3 blessés. Trois missionnaires avaient pareillement succombé. Les pertes des indigènes allaient à près de 400 : 38 hommes avaient été tués au feu; une centaine de femmes étaient mortes de misère ou par les balles, avec un nombre d'enfants à peu près double. Aucune des Filles de la Charité ne fut atteinte. Ce ne fut qu'après la délivrance que leur Supérieure, la Sœur Jaurias, après s'être soutenue comme par miracle pendant tout le

PÉKIN. — AUTEL ÉRIGÉ PAR MGR FAVIER DANS LE JARDIN DU PE-T'ANG

siège, bien que très malade, s'éteignit doucement et sans aucune apparence de douleur. Ce qui a le plus consolé le cœur des missionnaires dans ces terribles épreuves, ce sont les admirables dispositions des Chrétiens à l'heure de leur mort. « C'est en haine de la foi que nous sommes frappés, disaient-ils, nous irons droit au Paradis. » Et c'était le sourire aux lèvres qu'ils rendaient le dernier soupir.

« De toutes les défenses organisées pendant le siège, dit M. Pichon dans son rapport au gouvernement, celle de l'évêché de Pékin est la plus étonnante. » Rien de plus vrai, et si notre ambassadeur, bien que profane, comme il dit lui-même, c'est-à-dire bien qu'étranger à la foi, n'a pu s'empêcher de remarquer que le salut des légations semblait tenir à des causes qui sortent de l'ordre commun et qui pourraient être regardées comme miraculeuses, à plus forte raison le salut du Pe-t'ang a-t-il dû lui suggérer les mêmes pensées. Ici la protection d'en haut s'est marquée jusqu'à l'évidence. Que 2500 projectiles d'artillerie, que plusieurs millions de cartouches, que toutes les fusées incendiaires, que tous les efforts et toute la rage de 8 ou 10000 Boxers ou réguliers chinois se soient épuisés en vain, pendant deux mois, contre de misérables bicoques sans autres défenseurs que 40 ou 50 hommes, ce n'est pas seulement un incomparable fait d'armes, c'est un prodige. Il serait paradoxal de vouloir l'expliquer par des causes uniquement naturelles. Du reste, si ni les missionnaires ni leurs fidèles n'ont désespéré, c'est qu'à tous les moments du siège, et même aux plus durs, ils se sont sentis protégés par quelque chose qui veillait sur eux. Les païens, la lutte une fois terminée, ont dit que souvent, pendant la nuit, ils avaient vu dans l'air au-dessus du Pe-t'ang, une grande dame blanche et des soldats qui avaient des ailes. Dieu soit béni de tempérer par de telles preuves de son amour même la plus cruelle de toutes les épreuves!

Lorsque la ville fut tout entière aux mains des troupes internationales, on put se rendre compte de l'étendue du désastre. Plus de 2000 maisons de Chrétiens avaient été brûlées. Toutes les églises,

chapelles, hôpitaux, écoles étaient détruits. Nombre de missionnaires et de prêtres indigènes avaient péri. Quatre de ces martyrs appartenaient à la Congrégation de la Mission : c'étaient, avec M. Doré, que nous avons déjà mentionné, MM. Garrigues, d'Addosio et Chavannes. Les Sœurs de l'hôpital du Nan-t'ang n'avaient dû leur salut qu'au dévouement d'un homme dont le nom mérite d'être retenu parmi les plus honorables; M. Chamot, propriétaire de l'Hôtel de Pékin, près des légations, était venu, avec sa femme, armée comme lui, et avec onze de ses employés, jaloux d'avoir leur part d'une si belle entreprise, les prendre au milieu de la nuit du 13 au 14 juin pour les conduire aux légations. Ce n'était qu'après s'être frayé un passage par la mort de plusieurs Boxers, que les généreux sauveteurs avaient pu enfin atteindre leur but. Une fois aux légations, les Sœurs rendirent pendant le siège les plus grands services en soignant les blessés et les malades.

Dans les provinces, de graves mouvements s'étaient produits. Des Missions avaient été détruites. Il est difficile de dire quel a été le nombre des victimes; mais il ne semble pas exagéré de le porter à 7 ou 8000. Nulle part les Chrétiens n'ont faibli devant la persécution; c'est à peine si 1 ou 2 pour 100 ont essayé de sauver leur vie par quelque concession purement apparente aux rites païens : les autres sont morts comme les martyrs des premiers siècles de l'Église, dans la simplicité immaculée de leur foi. Puisse leur sang être accepté de Dieu comme la rançon de leur pays!

Actuellement, la Mission des Lazaristes en Chine comprend, outre sa Procure de Chang-hai, six Vicariats apostoliques; les deux Tche-li, septentrional et occidental au Nord, et, vers le Sud, le Tche-kiang et les trois Kiang-si, oriental, septentrional et méridional.

L'histoire particulière de chacun de ces Vicariats nous entraînerait trop loin; elle n'ajouterait du reste rien de remarquable à l'histoire générale de la Mission que nous venons d'esquisser, et dans

laquelle nous avons surtout parlé de Pékin et du Tche-li septentrional.

Le Tche-li septentrional renferme, pour une superficie de 80 000 kmq., une population de 15 millions, dont 4000 hérétiques ou schismatiques, 46 894 Catholiques et 6506 catéchumènes. Il compte : 1 évêque, 39 prêtres lazaristes dont 16 chinois, 20 prêtres séculiers, 56 Trappistes, 19 Frères Maristes, 39 Filles de la Charité, 63 Joséphines, 155 maîtres et 131 maîtresses d'école ayant, dans leurs 117 écoles de garçons et leurs 115 écoles de filles, 1827 garçons et 1799 filles; 519 églises, chapelles ou oratoires; 12 associations ou confréries; 2 séminaires avec 61 séminaristes et 2 écoles normales; 5 fermes, écoles ou ateliers avec 65 enfants; 8 ouvroirs avec 358 jeunes filles; 13 orphelinats avec 197 orphelins et 358 orphelines; 604 enfants en nourrice ou dans des familles; 4 dispensaires où l'on a distribué, pendant l'année 1898-1899, 135 975 remèdes, et 10 hôpitaux ou hospices renfermant 6443 malades ou vieillards. On a baptisé, pendant la même période, 2322 adultes, 1972 enfants de Chrétiens et 11 687 enfants de païens.

Le Vicariat apostolique du Tche-li occidental fut séparé de celui de Pékin en 1858. Il comptait alors 14000 Chrétiens; il en a aujourd'hui environ 32000, et 1554 catéchumènes, sur une superficie de 30000 kmq. et une population de 8 millions. Il renferme 2 villes de premier ordre, Tcheng-ting-fou et Chouen-tei-fou; 2 villes de deuxième ordre, Ting-tchao et Tchao-tchao, et 29 villes de troisième ordre. Il a eu, depuis 1858, quatre évêques : Mgr Anouilh, de 1859 à 1869; Mgr Tagliabue, de 1870 à 1884; Mgr Sarthou, de 1885 à 1890; et Mgr Bruguière, depuis 1891.

Le relevé de ses œuvres, de 1859 à 1898, donne les chiffres suivants : 36008 baptêmes d'enfants de Chrétiens, 664931 baptêmes d'enfants d'infidèles, 10655 baptêmes d'adultes, 524090 confessions annuelles, 632029 confessions de dévotion, 17810 confirmations, 5099 mariages, 14025 extrêmes onctions, 5794 retraites d'hommes,

PÉKIN. — OUVROIR EXTERNE DE LA MAISON DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION, DERRIÈRE LE PE-T'ANG (JEN-TSE-T'ANG)

9407 retraites de femmes, 14 518 catéchumènes, 11 306 élèves (garçons) et 8507 filles; 7694 enfants en nourrice et 918 dans les orphelinats. Il compte 1 Vicaire apostolique, 19 prêtres lazaristes dont 9 indigènes, 10 prêtres séculiers, 9 Sœurs indigènes de Saint-Paul et 8 Filles de la Charité; 52 Joséphines, 98 maîtres et 76 maîtresses d'école, avec 60 écoles d'enfants et 37 écoles de filles, 775 enfants et 637 filles; 293 églises, chapelles ou oratoires; 2 séminaires et 56 séminaristes; 3 écoles normales et 116 étudiants ou étudiantes; 10 ouvroirs avec 356 jeunes filles; 6 orphelinats avec 21 orphelins et 604 orphelines; 1383 enfants en nourrice ou dans des familles; 2 dispensaires où l'on a distribué, pendant l'année 1898-1899, 48 181 re-

mèdes, et 4 hôpitaux ou hospices avec 1145 malades ou vieillards. On a baptisé, pendant le même espace de temps, 515 adultes, 1474 enfants de Chrétiens et 31 235 enfants de païens.

Depuis 1838, date de sa séparation du Kiang-si, le Tche-kiang a compté 6 Vicaires apostoliques : NN. SS. Rameaux (1839-1845), Lavaissière (1846-49), Danicourt (1850-54), Delaplace (1854-70), Guierry (1870-83), et Reynaud; 63 Lazaristes prêtres, 8 Frères coadjuteurs, et 175 Filles de la Charité. Les principales maisons des Sœurs sont celles de l'Enfant-Jésus, commencée en 1848 à Ning-po ville; de l'hôpital Saint-Joseph, commencée en 1871 à Ning-po faubourg; de la Présentation, commencée en 1874 à Ting-hai (archipel de Tchou-san); de Saint-Vincent, commencée en 1870 à Hang-tchéou-fou et du Sacré-Cœur, commencée en 1892 à Tso-fou-pang. Elles y ont reçu 61 230 malades, 341 vieillards, 11 459 enfants (de la Sainte-Enfance); elles ont baptisé 7052 malades dans leurs hôpitaux, et 52 976 enfants de païens à l'article de la mort; elles ont soigné aux dispensaires 2 207 690 malades et en ont visité à domicile 934 609. Enfin elles ont sauvé de la mort 3794 empoisonnés d'opium; 10 503 fumeurs d'opium ont été corrigés. Le nombre des Chrétiens du Tche-kiang est passé de 2128 en 1855 à 3278 en 1865, 4183 en 1875, 5015 en 1878, 4731 en 1880, 5191 en 1883. Actuellement, (1899), sur une superficie de 92 383 kilomètres carrés et une population de 23 millions, on compte 8000 Protestants ou schismatiques, 12 597 Catholiques et 796 catéchumènes; 1 évêque, 25 prêtres lazaristes dont 11 indigènes, 3 prêtres séculiers chinois, 38 Filles de la Charité et 37 Vierges du Purgatoire, 82 maîtres et 46 maîtresses d'école; 215 églises, chapelles ou oratoires; 46 séminaristes; 565 garçons et 697 filles dans les écoles; 11 fermes ou ateliers avec 108 enfants, 16 ouvroirs avec 700 jeunes filles; 13 orphelinats avec 166 orphelins et 759 orphelines; 1490 enfants en nourrice ou dans des familles, dont 82 rachetés; 5 dispensaires où l'on a distribué, pendant l'année 1898-1899, 19 804 remèdes; 15 hôpitaux ou hospices

avec 1710 malades ou vieillards. Pendant cette même année on a baptisé 1116 adultes, 622 enfants de Chrétiens et 3898 enfants de païens.

Le Kiang-si fut érigé en Vicariat apostolique en 1699. Son premier évêque, Mgr Alvar Benavente de l'ordre des Augustiniens, résidait à Kan-tcheou-fou, ville importante du sud de la province. Après sa mort, qui arriva subitement à Macao en 1705, il ne fut pas remplacé, principalement à cause de la persécution, et les Vicaires apostoliques du Fou-kien, depuis Mgr Ventallot et le P. Pierre Sang (martyrisé en 1747) jusqu'à Mgr Roch Carpena, furent administrateurs des deux provinces du Tche-kiang et du Kiang-si. Les chrétientés du sud de la province eurent beaucoup à souffrir de cette longue vacance et de la disette de missionnaires. En 1838, sur la demande de Mgr Carpena, le Saint-Siège réunit le Tche-kiang et le Kiang-si en un seul Vicariat qu'il confia aux Lazaristes. Mgr Rameaux, ancien missionnaire du Hou-pé, le gouverna de 1838 à 1845. A sa mort, les deux provinces furent de nouveau séparées pour former deux Vicariats distincts. En 1879, le Kiang-si lui-même fut divisé en Kiang-si méridional et en Kiang-si septentrional. Enfin, en 1885, de ce dernier on détacha le Kiang-si oriental.

Quand M. Laribe arriva au Kiang-si en 1832, comme collaborateur de Mgr Carpena, il y trouva, en y comprenant quelques Chrétientés du Tche-kiang, du Fou-kien et du Ngan-hoei, dont il était également chargé, 6000 Chrétiens « plus païens que chrétiens », suivant l'expression de Mgr Bray, à cause de l'abandon forcé où ils avaient été laissés. Il n'y avait ni établissements, ni séminaires, ni œuvres d'aucune sorte. Tout était à créer. Les Lazaristes le firent avec une rare constance. Parmi les collaborateurs de M. Laribe, le vrai restaurateur de la Mission du Kiang-si, il faut citer M. Correte, du diocèse de Saint-Flour (1828), et surtout Mgr Rameaux, le premier évêque lazariste mis à la tête d'une Mission lazariste.

Arrivé au Kiang-si en 1839, et chargé des deux provinces réu-

nies du Kiang-si et du Tche-kiang, Mgr Rameaux se mit à visiter les diverses chrétientés de son immense Vicariat, bâtissant ici et là de soi-disant chapelles, ou « Kong-sou », à San-kang, à Liu-tcheou, à Nan-tchang, à Pé-pou, et ranimant partout la foi et la pratique religieuse. A partir de 1845, nommé Vicaire apostolique du Kiang-si, il y continua les mêmes œuvres jusqu'en 1852 où il mourut épuisé par le soleil de juillet qu'il avait imprudemment bravé pour aller administrer une mourante. Le Kiang-si comptait alors 9000 Chrétiens. Mgr Laribe fut remplacé par Mgr Delaplace qui le fut lui-même, en 1854, par Mgr Danicourt. De 1856 à 1860, les ravages des Tchang-mao ramenèrent le nombre des Chrétiens à 6000. Mais en 1870, quand arriva Mgr Bray, ce nombre était remonté à 7288, plus 1059 catéchumènes. On avait dans le courant de l'année baptisé 159 adultes, 364 enfants de Chrétiens, et 4282 enfants de païens. Il y avait 4 missionnaires européens et 10 chinois. Le nombre des Chrétiens est actuellement (1899), dans le seul Kiang-si septentrional, de 5071, plus 732 catéchumènes, sur une superficie de 65 000 kilomètres carrés et une population de 10 millions. Il y a 2 Vicaires apostoliques, 11 prêtres lazaristes dont 2 chinois, et 2 prêtres indigènes; 14 Filles de la Charité; 37 maîtres et 27 maîtresses d'école, avec 498 garçons et 826 filles; 2 fermes ou ateliers et 10 enfants; 5 ouvriers et 393 jeunes filles; 4 orphelinats, 11 orphelins et 517 orphelines; 388 enfants en nourrice ou dans des familles; 2 dispensaires où l'on a distribué, pendant l'année 1898-1899, 42 275 remèdes, et 3 hôpitaux ou hospices avec 1239 malades ou vieillards. On a administré, dans cette dernière année, 335 baptêmes d'adultes, 290 d'enfants de Chrétiens, 2132 d'enfants de païens.

En 1880, quelques Chrétiens de Kieou-kiang nous prièrent de bâtir un hôpital où l'on recevrait païens et Chrétiens malades, nous offrant même une petite somme d'argent à cet effet. Ce ne fut d'abord qu'un dispensaire où le médecin de la concession anglaise venait

donner gratis des soins aux malades chaque jour de plus en plus nombreux. Quand, sur notre demande, les Filles de la Charité arri-

MONSEIGNEUR FAVIER

vèrent, en octobre 1882, elles trouvèrent 14 malades à l'hôpital. On leur confia aussi une dizaine d'orphelines de la Sainte-Enfance. Dès 1884 elles avaient reçu plus de 400 malades à l'hôpital, avaient

donné leurs soins à 18 000 au dispensaire et adopté plusieurs centaines d'orphelines. En 1886 il fallut songer à former deux maisons. Dans celle de la Sainte-Enfance, en ville, furent installées (1887) 4 Sœurs, avec une cinquantaine d'écolières et autant d'orphelines, plus 3 à 400 en nourrice. C'est alors que commencèrent les visites à domicile, de 900 à 1000 chaque année et quelques centaines de baptêmes d'enfants en danger de mort. Il resta 4 Sœurs à l'hôpital, qui put recevoir aussi ses développements : hôpital pour les hommes, hôpital pour les femmes, orphelinat de garçons, hospice de 50 à 60 vieillards, sans parler du dispensaire qui soigne depuis de longues années 60 à 80 personnes chaque jour. Il y a actuellement 8 Sœurs en ville et 6 sur la Concession anglaise.

Depuis 1832 jusqu'en 1898 il est venu de France au Kiang-si 43 Lazaristes français, secondés par 24 Lazaristes chinois, et 31 Filles de la Charité.

Le Vicariat apostolique du Kiang-si méridional date de 1879. Jusqu'à cette époque cette partie du Kiang-si avait été très négligée. Située jadis sur la grande route de pénétration des missionnaires qui venaient presque tous par Canton, elle était devenue comme un coin ignoré du grand empire depuis que le traité de Nankin avait ouvert les côtes de la Chine et le Yang-tse, surtout depuis l'ouverture du Kieou-kiang, devenu comme la bouche de la province et la demeure habituelle du Vicaire apostolique. Mgr Laribe et Mgr Rameaux étaient les seuls évêques à l'avoir visitée. L'érection du nouveau Vicariat, dont Mgr Rouger a été le premier titulaire, sous le titre de Provicaire en 1879, et de Vicaire apostolique en 1884, et Mgr Auguste Coysel le second (1887), a fait cesser cet abandon et donné les plus consolants résultats. Tout était à créer. Il n'y avait que 2 prêtres; maintenant, outre l'évêque, il y en a 16. Il n'y avait que de pauvres oratoires en terre; maintenant il y a 10 églises et 17 oratoires. Il n'y avait pas d'écoles; maintenant il y a 2 séminaires et 28 séminaristes; 4 collèges et 87 élèves; 10 écoles de garçons et 5 de filles avec 30 maîtres et

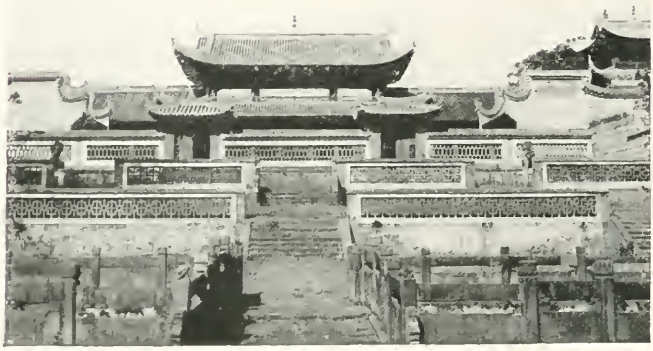
14 maîtresses d'écoles, 149 enfants et 153 filles. Il y a même le commencement d'une communauté de vierges se composant de 7 Filles de Sainte-Anne. De plus on compte 2 ouvroirs avec 30 jeunes filles, 4 orphelinats avec 45 orphelins et 91 orphelines; 278 enfants en nourrice ou dans des familles; 2 hospices avec 9 hospitalisés, et le nombre des fidèles baptisés, qui était à peine de 3000 en 1879, est monté à 5229, plus 4500 catéchumènes pour une superficie de 65 000 kilomètres carrés et une population de 10 millions d'habitants. Il y a eu, pendant l'année 1898-1899, 198 baptêmes d'adultes, 293 d'enfants de Chrétiens et 1303 d'enfants de païens. Enfin 19 Lazaristes ont été envoyés de France ou du Kiang-si septentrional dans le nouveau Vicariat.

TOUR DE KAN-TCHEOU
(KIANG-SI MÉRIDIONAL)

Le Kiang-si oriental, qui ne date que de 1885, a pour Vicaire apostolique actuel son fondateur, Mgr Casimir Vic. Il a 54 000 kilomètres carrés d'étendue et 10 millions d'habitants, dont 2000 hérétiques ou schismatiques, 13038 Catholiques, et 6272 catéchumènes contre 9805 Catholiques et 390 catéchumènes en 1885. Il compte 1 évêque, 16 prêtres lazaristes, dont 3 chinois, 6 prêtres indigènes, 6 Filles de la Charité, 48 Filles de Sainte-Anne (indigènes), 48 maîtres et 98 maîtresses d'école ou catéchistes pour 25 écoles de garçons et 31 de filles, 709 enfants et 1201 filles; 66 églises, chapelles ou oratoires; 25 séminaristes; 1 école normale et 42 étudiants; 15 ouvroirs avec 560 jeunes filles; 10 orphelinats avec 10 orphelins et 612 orphelines; 1438 enfants en nourrice ou dans des familles, dont 341 rachetés; 5 dispensaires où, pendant l'année 1898-1899, on a distribué 40 721 remèdes; 12 hôpitaux ou hospices avec 789 malades ou vieillards. Enfin, pendant le même espace de temps, on a baptisé 455 adultes, 474 enfants de Chrétiens et 4306 enfants de païens. 24 Lazaristes ont

été envoyés au Kiang-si oriental et 6 Filles de la Charité dans la Maison de Yao-tcheou, fondée depuis 1895.

En résumé les 6 Vicariats apostoliques de Chine confiés aux Lazaristes s'étendent sur 386 000 kilomètres carrés et renferment une population totale de 78 millions, dont 14 300 hérétiques ou schismatiques et 115 091 Catholiques, plus 28 714 catéchumènes. On y compte 7 Vicaires apostoliques, 122 prêtres lazaristes dont 41 chinois, 8 Frères coadjuteurs, 48 prêtres séculiers, 56 Trappistes, 10 Frères Maristes, 9 Frères indigènes de Saint-Paul, 133 Filles de la Charité, 115 Joséphines, 39 Vierges du Purgatoire, 7 Filles de Sainte-Anne, 49 confréries (de la T. S. Trinité, du Saint-Sacrement, du Sacré-Cœur, du Saint-Cœur de Marie, du Saint-Rosaire, de la Sainte-Agonie) ou associations (de la Propagation la foi, de la Sainte-Enfance, des Enfants de Marie, de Saint-Joseph, de Sainte-Anne) avec 4170 membres; 450 maîtres et 392 maîtresses d'école pour 271 écoles de garçons et 231 de filles, 4505 garçons et 5313 filles; 116 stations de missionnaires; 1194 églises, chapelles ou oratoires; 6 grands séminaires et 50 grands séminaristes; 7 petits séminaires et 234 séminaristes; 4 écoles normales de garçons et 86 étudiants; 4 de filles et 65 étudiantes; 12 collèges et 483 élèves; 22 fermes ou ateliers et 222 jeunes gens; 56 ouvroirs et 2395 jeunes filles; 14 orphelinats de garçons et 450 orphelins, 36 de filles et 2941 orphelines; 424 enfants rachetés, 3738 en nourrice et 1943 dans des familles chrétiennes; 179 caté-



KAN-TCHEOU. — VUE EXTÉRIEURE DE LA PAGODE DE CONFUCIUS (KIANG-SI MÉRIDIONAL)

chuménats pour hommes et 32 pour femmes; 19 dispensaires où pendant l'année 1898-1899 on a distribué 552 873 remèdes; 22 hôpitaux où l'on a reçu 16237 malades, et 27 hospices avec 582 hospitalisés. Enfin, pendant cette même période, on a baptisé 5134 adultes dont 1306 à l'article de la mort, 5125 enfants de Chrétiens et 54 531 enfants de païens; administré 4540 confirmations, entendu 72 819 confessions annuelles et 138 387 de dévotion, 1758 extrême-onctions, célébré 898 mariages, donné la mission dans 1789 endroits et la retraite à 730 hommes et 1654 femmes.

Les Lazaristes ont envoyé en Chine, de 1731 à 1885, 151 missionnaires français, qui ont été aidés par 82 confrères chinois, 4 italiens et 18 portugais. Et depuis 1848 jusqu'à 1885, la Mission a reçu de France 133 Filles de la Charité, dont 64 sont décédées.

Ouvrages à consulter. — Klaproth, *Magasin asiatique* ou *Revue géographique et historique de l'Asie centrale et septentrionale*, 2 vol. in-8. Paris, 1825. — David (Armand), missionnaire lazariste, *Journal de voyage dans l'Empire chinois*, 2 vol. in-12, Paris, 1875. — Reynaud (Mgr), lazariste, Vicaire apostolique du Tche-kiang, *Une autre Chine*, in-8, Abbeville, 1897. — *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères*, Paris, 1780 et années suivantes. — *Nouvelles lettres édifiantes des missions de la Chine et des Indes orientales*, Paris, 1818-1823, 8 vol. in-12. — *Annales de la Propagation de la Foi*, Lyon, 1827 et ann. suiv. — *Annales de l'Œuvre de la Sainte-Enfance*, Paris, 1847 et ann. suiv. — *Annales de la Congrégation de la Mission* (Lazaristes), Paris, 1834 et ann. suiv. — *Livre bleu* (China), Londres, 1900. — *Livre jaune* (Chine), Paris, 1899-1900. — Marcel Monnier, *Le Drame chinois*, in-18, Paris, 1900.

CHAPITRE IV

LE TCHE-LI SUD-EST

Vers la fin de l'année 1856, un décret de la Propagande divisait la province de Tche-li en trois Vicariats : celui du Nord ou de Pékin, avec Mgr Mouly, et celui de l'Ouest ou de Tcheng-ting-fou, confié à Mgr Anouilh, restaient aux Lazaristes ; celui du Sud-Est était donné à la Compagnie de Jésus. C'est l'histoire de ce dernier Vicariat que nous allons brièvement résumer.

LE PAYS ET SES HABITANTS

Le nouveau Vicariat s'étend du Nord au Sud, entre le 35e degré et le 39e degré de latitude boréale et entre les 114e et 117e degrés de longitude (Greenwich), c'est-à-dire sur une bande de terrain longue d'environ 100 lieues et large de 20 à 30. Il comprend 3 Préfectures de premier ordre (fou), Ho-kien au Nord, Kouang-ping et Tai-ming au Sud ; et 2 Préfectures de second ordre (tcheou) vers le centre : Chen-tcheou et Ki-tcheou, le tout renfermant 39 sous-préfectures. En 1857, la population totale était estimée à 10 millions d'habitants.

Comme aspect général, le pays ne diffère pas du reste de la province. Que de Ho-kien, par exemple, on se rende à Tien-tsin, au Nord-Est, à Pékin au Nord, à Pao-ting-fou ou à Tcheng-ting-fou à l'Ouest, c'est toujours la même plaine, n'offrant à l'œil aucun acci-

dent de terrain, aucun site un peu varié, aucun monument digne d'attirer l'attention. Notons toutefois, au Nord, le lac Mo-tcheou, formé par les inondations annuelles de plusieurs fleuves qui le traversent, et couvert, à l'automne, de barques de pêcheurs qui, à l'aide de cormorans bien dressés, y font des pêches très fructueuses. Lorsque le ciel est pur, on aperçoit à l'horizon, au Nord-Ouest, une ligne de nuages grisâtres qui semblent émerger des eaux bleues ; ce sont les montagnes du nord-ouest de Pékin. Dans le Sud-Ouest, notons aussi les collines de Ts'en-tcheou et de Han-tan ; c'est là qu'est le gros bourg de Pong-tcheng, centre actif d'un commerce de poteries que brouettes et bateaux vont transporter au loin.

Les voies de communication principales vers la mer sont le Cha-ho, qui va de Kouang-ping-fou à Tien-tsin, en passant au nord de Hien-hien, à une lieue de la Résidence centrale, et le Yun-leang-ho, ou Yu-ho, connu sous le nom de « Canal impérial », qui passe à deux lieues de Tai-ming-fou et se dirige vers Tien-tsin. Une grande route, reliant les routes impériales de l'Est et de l'Ouest, allant de Pékin au sud de la Chine, traverse, du Nord au Sud, une partie du Ho-kien-fou.

Bien que le Tche-li soit à peu près à la même latitude que l'Espagne, la température ne laisse pas d'y être fort rigoureuse en hiver, et le thermomètre y oscille entre 6 degrés et 15 degrés au-dessous de zéro. Toutefois, le froid étant généralement très sec, on n'éprouve pas la même impression qu'en d'autres pays plus humides, à température égale ; aussi peut-on dire que les hivers y sont favorables aux tempéraments européens. Mais dès que le soleil a fondu les glaces, on passe, en moins de deux mois, des froids intenses aux fortes chaleurs qui deviennent bientôt insupportables, surtout quand, plusieurs jours durant, souffle avec violence le vent du Sud-Ouest ; le thermomètre marque alors à l'ombre 35 et même 40 degrés ; des tourbillons de poussière couvrent le ciel et obscurcissent le soleil au point qu'on n'y voit plus dans l'intérieur des maisons. Vers la mi-juillet

commence l'époque des pluies ; quand elles sont régulières et suffisamment espacées, c'est le salut des laboureurs qui voient les moissons d'automne grandir et se développer ; mais les pluies viennent-elles à manquer, c'est la sécheresse ; sont-elles trop abondantes ou trop rapprochées, les nombreux cours d'eau desséchés débordent et détruisent les récoltes. Dans les deux cas, c'est la famine avec son triste cortège de bandes affamées pillant là où elles passent, de maladies épidémiques décimant les habitants et appauvrissant pour de longues années des populations qui, avec de bonnes récoltes, ont déjà tant de peine à vivre. La pauvreté, voilà bien ce qui caractérise la population du Tche-li ; aussi Mgr Dubar était-il dans le vrai quand il prenait pour devise épiscopale : *Evangelizare pauperibus.*

TOMBEAU D'UN ANCIEN MISSIONNAIRE

Ce n'est pas que les plaines du Tche-li soient stériles : aux bonnes années, on y fait deux récoltes successives ; mais la population y est trop dense, la propriété trop morcelée, le commerce trop insignifiant, l'industrie personnelle trop nulle et les récoltes trop incertaines. Les principales céréales sont le blé, qui donne rarement son plein rendement à cause de la rareté des pluies de printemps. En automne, on récolte le sorgho dont se nourrissent les pauvres, et qui sert aussi à alimenter les chevaux et les mules, ou, en trop grande partie, à faire le chao-tsiou, eau-de-vie, seul vin connu au Tche-li. Les tiges de sorgho servent de combustible, surtout au Nord où la houille fait défaut. Le millet est le fond de la nourriture des paysans ; les tiges, hachées menues, remplacent pour les bêtes de trait les foins et

luzernes d'Europe. Le maïs introduit depuis quelques années vient bien et entre de plus en plus dans l'alimentation du peuple. Dans plusieurs sous-préfectures, la culture du coton est très prospère. Dans d'autres on cultive, depuis quelques années, les arachides; des marchands viennent chaque année de Chang-hai et de Canton en acheter de grandes quantités dont ils tirent une huile qui fait concurrence à l'huile de sésame. Les arbres fruitiers sont peu variés et les fruits, jujubes, poires, pommes, abricots, pêches et raisins, sont loin d'avoir la saveur de ceux de France.

FONDATION DE LA MISSION

Il serait intéressant de retrouver l'origine des quelques milliers de Chrétiens que les nouveaux missionnaires trouvèrent au Tche-li et qui, d'après un ancien relevé de l'année 1663, étaient au nombre de 2000 dans le Ho-kien-fou. Il est certain que dès les premiers temps de l'établissement des Jésuites à Pékin, ces préfectures furent évangélisées; plusieurs vieilles chrétientés reportent leur origine à la fin de la dynastie des Ming, au commencement du XVIIe siècle; elles accusent de 7 à 9 générations. Dans la seconde moitié du XVIIe siècle, les Jésuites français, dans le récit de leur voyage de Pékin à Nankin, parlent du pont en pierres sculptées et orné de bas-reliefs du village de Chan-kiao, à une lieue au sud de Hien-hien, où nous comptons quelques familles chrétiennes depuis plusieurs générations. Dans les premières années du XVIIIe siècle, les lettres des missionnaires font mention des persécutions survenues dans le Jen-kiou, sous-préfecture au nord de Ho-kien. Les vieillards de la famille Li, de Ling-chang-seu, dans le Hien-hien, disent qu'un de leurs ancêtres, à la 4e ou 5e génération, s'étant rendu à Pékin afin d'y vendre des nerfs de bœuf pour cordes d'arc, commerce qui fleurit encore dans ce village, alla par hasard à l'église des Pères portugais (Nan-t'ang); bien reçu par les catéchistes, il y fut instruit des vérités de la foi

et, l'année suivante, il vint apporter aux missionnaires la liste de plusieurs familles qui demandaient un prêtre ; cela peut remonter à 150 ans. Dans les premières années de ce siècle, sous Kia-king (1796-1820), les Chrétiens de Ho-kien-fou furent persécutés ; le sous-préfet de Jen-kiou ayant appris que la famille Kin, de Tchang-kia-tchoang, avait, contrairement aux édits impériaux, bâti une chapelle catholique où se réunissaient les Chrétiens, vint en personne examiner le fait ; l'ayant reconnu vrai, il fit arrêter le chef de la famille, et, n'ayant pu le contraindre à l'apostasie, le dénonça à l'Empereur, qui l'exila ; il mourut au Kan-sou, confesseur de la foi. A cette même époque, bien des apostasies eurent lieu, et actuellement on cite tels et tels villages, dans le Ho-kien-fou et ailleurs, où il ne reste plus que le souvenir de chrétientés autrefois florissantes.

Après les traités de Tien-tsin en 1861 et l'édit de protection accordé peu après par l'empereur Tong-tche, des terrains furent officiellement concédés à la Mission dans les villes de Ho-kien-fou, Chen-tcheou et Kouang-ping-fou et ailleurs, à titre d'indemnité pour les biens possédés autrefois dans le pays et qui, à l'époque des persécutions religieuses, étaient devenus propriétés publiques ou particulières. Des pièces officielles furent expédiées par le gouvernement chinois et par la légation française, reconnaissant à Mgr Languillat, Vicaire apostolique, la concession à perpétuité de l'emplacement d'anciens greniers publics dans les susdites villes, à condition que ces terrains serviraient uniquement à des œuvres religieuses, sans qu'il soit permis de les aliéner ou de les consacrer

UN RACCOMMODEUR DE SOULIERS

à d'autres fins. Au décret de la Propagande de 1856, qui divisait la province du Tche-li, en était joint un autre qui confiait le nouveau Vicariat du Sud-Est au R. P. Adrien Languillat, depuis plusieurs années missionnaire au Kiang-nan. Trois compagnons lui étaient adjoints : les PP. Sica, Supérieur, Cassé et Caussin. Dès le mois de mars 1857, le nouveau Vicaire apostolique, sacré par Mgr Mouly, était à Tchao-kia-tchoang, dans le Wei-hien, choisi comme centre provisoire de la nouvelle Mission.

Les premières années furent très pénibles, car tout était à créer aux difficultés matérielles se joignirent bientôt de nouvelles épreuves : la maladie obligea plusieurs missionnaires à regagner le Kiang-nan; la mort en frappa plusieurs autres. « Quel spectacle, écrit à ce sujet, dans une lettre qui peint sur le vif ces premiers temps, un nouveau missionnaire, arrivant après un pénible voyage, à Tchao-kia-tchoang, sans y être attendu ni annoncé, quel spectacle pour un nouveau venu! 500 Chrétiens sont à genoux, la plupart sanglotant; l'évêque, mitre en tête, crosse en main, revêtu d'une chape noire, se tient debout, près de la balustrade; à ses côtés, les PP. Brueyre et Goubaud; devant lui, un cercueil. Je ne savais si je devais avancer ou reculer. Tout à coup, Mgr Languillat pousse un cri : « Voilà un nouveau Père! Que la Providence est bonne, mes frères! » L'évêque pleurait. Ses larmes étaient tout à la fois des larmes de regret sur la perte du P. Cassé, Supérieur, et des larmes de joie sur l'arrivée d'un nouveau frère. »

UN VANNIER

Cependant, Tchao-kia-tchoang était trop éloigné de Tien-tsin, lieu de transit obligé pour les communications avec l'Europe, pour rester centre de la Mission. Il fut décidé qu'on se rapprocherait du Nord, et ce fut Tchang-kia-tchoang, dans le Hien-hien, qui fut choisi. Dès le printemps de 1861, quelques chambres y furent bâties pour les missionnaires ; et, le 3 décembre 1863, Mgr Languillat y posait la première pierre de l'église du Sacré-Cœur.

Au printemps de 1865, Pie IX demandait à Mgr Languillat de quitter une Mission qui lui était si chère, pour se charger du Vicariat de Nankin, et, peu après, on apprit que le P. Dubar, préconisé évêque de Canathe, lui succédait au Tche-li Sud-Est. Un an après, vers la fête de Pâques 1866, arrivait comme Visiteur de la Mission le R. P. Fessard qui, au nom du T. R. Père Général, avait déjà visité la Mission du Kiang-nan. De retour à Chang-hai, il envoyait, comme Supérieur régulier au Tche-li, le R. P. Joseph Gonnet qui, depuis plusieurs années, exerçait la même charge au Kiang-nan. Pendant de longues années, comme Supérieur et Provicaire, le R. P. Gonnet justifia pleinement sa réputation d'administrateur hors ligne.

COSTUMES DE NOCES AU TCHE-LI S.-E.

En 1857, le Vicariat ne comptait que 9500 Chrétiens ; en 1860, il y en avait plus de 10000, et 13000 en 1865. C'est dire que les ouvriers, quoique peu nombreux, travaillaient généreusement ; Dieu bénissait et fécondait leurs labeurs ; aussi les Annales de la Propagation de la Foi pouvaient-elles rendre à la jeune Mission ce beau témoignage : « La diffusion de la foi y est chaque année en progrès ».

LA PERSÉCUTION

Cependant la persécution, cette sanction presque nécessaire de toute œuvre divine, ne pouvait se faire attendre. Elle éclata soudain, jetant partout la désolation, par suite de la révolte des « Tchang-mao ». Pendant presque un an, leurs bandes parcoururent une bonne partie de la Mission, semant sur leur passage l'épouvante et la dévastation. « Du haut de nos huttes, écrivait un missionnaire, nous pouvions voir la plaine couverte de gens qui désertaient leurs foyers, emportant quelques provisions, traînant après eux leurs femmes et leurs enfants, courant dans tous les sens et ne croyant trouver la sécurité que là où ils n'étaient pas. Tous les jours aussi, nous apercevions des corps de troupes impériales allant et venant, sous prétexte de poursuivre l'ennemi, aggravant la misère générale par leurs ravages. »

Le 23 février 1868, dès le matin, de nombreux groupes de cavaliers apparurent à l'horizon : les rebelles approchaient. Ils s'attaquèrent d'abord à la ville de Hien-hien, que soldats et habitants avaient abandonnée; le sous-préfet, dénoncé, dit-on, par des détenus, fut massacré et son corps, dépouillé de tout vêtement, resta trois jours à peine couvert d'une misérable natte. Enhardis par ce facile triomphe, les rebelles se présentèrent à la Résidence, sous prétexte d'y réquisitionner des chevaux, dont ils avaient besoin; les portes furent enfoncées, les appartements envahis; trois heures durant, tout fut mis au pillage. Tandis que quelques missionnaires s'attachaient aux pas des envahisseurs, tâchant d'adoucir leur férocité et leur arrachant des mains plusieurs élèves ou séminaristes qu'ils entraînaient de vive force, Mgr Dubar se tenait à genoux dans l'église où femmes et enfants se pressaient, affolés de terreur. Les barbares s'y précipitèrent plusieurs fois; souvent le sabre fut levé sur la tête du Vicaire apostolique et la lance dirigée contre

sa poitrine : il garda toujours la même attitude. Dieu se contenta de sa bonne volonté et ne permit pas qu'aucune des femmes qui s'étaient réfugiées dans l'église eût à souffrir de l'insolence des brigands.

De nouvelles bandes, plus nombreuses et plus cruelles, étaient signalées. Il fallait quitter la Résidence et se disperser jusqu'à des jours plus calmes.

Le R. P. Gonnet, Supérieur, se rendit à Tien-tsin, afin d'y pourvoir au plus tôt à l'approvisionnement des missionnaires et des séminaristes, car on avait été dépouillé de tout. Mgr Dubar et quelques Pères se tinrent, pendant quelques jours, cachés dans les chrétientés environnantes et se hâtèrent de rentrer dans leur résidence dévastée, dès qu'ils surent les rebelles partis pour d'autres exploits. Les marques de chrétienne sympathie ne manquèrent pas en ces jours de deuil et d'affliction. Chrétiens du Vicariat, Européens des Concessions de Tien-tsin, tous tinrent à cœur de manifester hautement la peine qu'ils ressentaient des malheurs survenus à la Mission. Mais nulle manifestation n'alla plus droit au cœur de l'évêque et de ses frères que la touchante lettre de Mgr Anouilh : « Nous sommes prêts à partager avec vous tout ce que nous possédons. Veuillez en toute simplicité nous indiquer ce dont vous avez besoin. *Qui habet duas tunicas det non habenti...* », et, en finissant : « Mettons en commun nos travaux comme nos succès, nos tribulations comme nos

TROUPE DE MUSICIENS CHINOIS

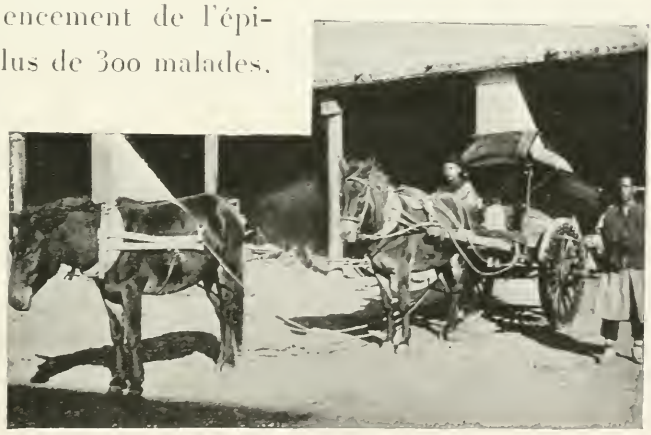
joies, et, par notre union intime, nous réjouirons saint Ignace et saint Vincent qui nous contemplent au sein de leur gloire. *Vestra sunt mea et nostra sunt tua.* » Ainsi dans la primitive Église devaient se consoler entre eux les confesseurs de la foi.

CATÉCHISTE CHINOIS

A de si rudes épreuves succédèrent quelques années de paix. Les massacres de Tien-tsin en 1870 firent craindre qu'un funeste contre-coup ne vînt atteindre le Tche-li; il n'en fut rien, et Mgr Dubar, alors au concile du Vatican, put apprendre qu'en dépit des appréhensions humaines, sa chère Mission prospérait dans la paix. Le nombre des Chrétiens, qui était de 20 000 en 1871, s'éleva à 28000 en 1877. La mission comptait alors : 1 Vicaire apostolique, 18 prêtres européens et 2 chinois, S. J.; 2 prêtres indigènes séculiers; 4 scolastiques, dont 2 indigènes, 6 Frères coadjuteurs et 45 séminaristes. Elle venait de perdre en quelques années 6 missionnaires, dont 3 au début de leur carrière.

Tout prospérait donc et semblait promettre des fruits chaque année plus abondants, grâce au nombre croissant des missionnaires dont Dieu bénissait si visiblement les travaux, lorsque soudain survint la cruelle famine, suivie de maladies épidémiques qui ravagèrent cruellement pendant près de 2 ans la Mission du Tche-li, frappant les missionnaires et dispersant les Chrétiens dont un grand nombre mourut de faim et de misère.

Dès le printemps de 1877, Mgr écrivait : « L'hiver a été cruel; tout le monde a souffert; quelques-uns de nos Chrétiens, pauvres honteux, sont morts de faim au fond de leurs cabanes, sans plainte, sans murmure, on pourrait dire sans regret de la vie. Leur dernière parole était : Appelez vite le Père, je vais mourir! » Au cours de l'année la situation s'aggrava, les récoltes périrent sur place, et dès le mois de septembre, des bandes de paysans, chrétiens et païens, se mirent à émigrer vers des pays moins éprouvés. Le typhus commença à sévir cruellement : le R. P. de Rabaudy, Supérieur régulier de la Mission depuis peu de mois, en fut la première victime; il mourut le 24 mars 1878, tandis que Mgr Dubar était à Chang-hai, où Mgr Languillat l'avait appelé pour une ordination que son état de santé ne lui permettait pas de faire. Le 3 mai, Sa Grandeur rentrait à la Résidence. Quel douloureux changement la communauté offrait à ses regards! Des 12 Religieux qu'il y avait laissés, 4 à peine étaient valides; le Supérieur était allé recevoir au Ciel sa récompense; plusieurs Pères et 2 Frères, atteints du typhus, avaient reçu ou allaient recevoir les derniers sacrements. Le F. Pelte, l'intrépide infirmier qui depuis le commencement de l'épidémie avait soigné plus de 300 malades, baptisé plus de 200 petits enfants moribonds et converti de nombreux païens à l'article de la mort, venait de succomber le 28 avril.

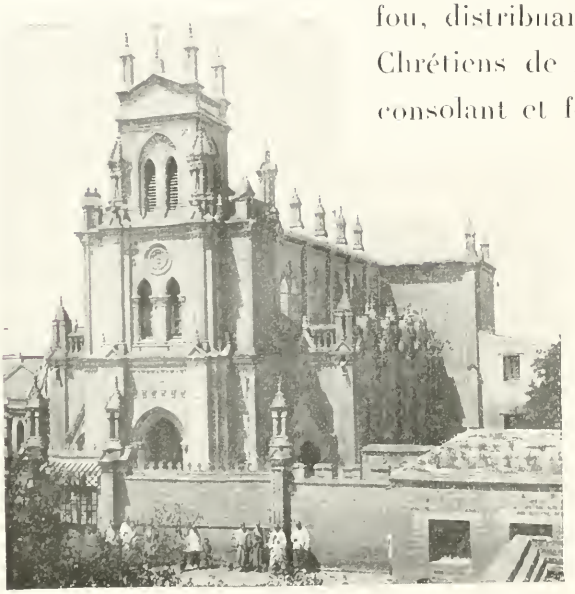


LE CHAR D'UN MISSIONNAIRE

Le 3 mai, le P. Edel écrivait en France, à un ami : « Si le télégraphe vous apprend bientôt que votre ancien ami a succombé lui aussi sous le poids de tant de

misères, sans vous attrister, remerciez Dieu de l'avoir laissé mourir dans la Compagnie et ne l'oubliez jamais dans vos *Memento pro defunctis.* » Onze jours après, ses appréhensions prophétiques étaient réalisées.

Tandis que ce nouveau deuil frappait la Mission, Mgr Dubar allait voir ceux de ses frères que l'obéissance retenait dans le Sud ; il visita successivement les préfectures de Ki-tcheou et de Koang-ping-fou, distribuant les aumônes reçues des Chrétiens de France et de Chang-hai, consolant et fortifiant les missionnaires et leurs Chrétiens. A peine de retour à la Résidence, il apprend qu'un autre Père est atteint du typhus, à Ou-k'iao. Sans prendre le temps de se reposer, il se remet en route. C'est là que la récompense l'attendait ; au bout de quelques jours, il fut à son tour frappé. Le matin du 1er juillet, qui devait être son dernier jour, le Père Ministre, accouru de la Résidence à la première nouvelle de la maladie du prélat, lui proposa les derniers Sacrements. « Croyez-vous, demande-t-il étonné, que le moment en soit venu? » Dans l'après-midi le Père renouvela son offre, le malade accepta, se prépara pendant un peu de temps, puis, en pleine connaissance, suivant toutes les prières liturgiques, multipliant les expressions d'une tendre dévotion et d'une entière confiance, il reçut le viatique, l'extrême-onction et l'indulgence *in articulo mortis.* Vers dix heures et demie du soir, il fit entendre un cri, une crise violente se déclarait et l'agonie commença. Peu d'instants



ÉGLISE DE TCHANG-KIA-TCHOANG

après, le regard tourné vers le ciel, avec l'expression d'une radieuse espérance, Mgr Dubar remettait doucement son âme entre les mains de Dieu.

Ce rude coup ne combla pas encore, hélas! la mesure des épreuves réservées à la Mission; les PP. Duvelle et Bonnomet, emportés par le typhus, allaient bientôt rejoindre au Ciel leur Supérieur, leur évêque et leurs frères. Mais de la Province de Champagne de nombreuses vocations et de nombreux renforts arrivèrent les années suivantes, de telle sorte que les vides furent rapidement comblés. Les œuvres furent reprises avec une nouvelle ardeur et Dieu continua de bénir les travaux des missionnaires. En 1878, on comptait dans la Mission 27 000 Chrétiens; en 1880, lorsque Mgr Henri Bulté, vint de Chang-hai pour prendre la succession de Mgr Dubar, il trouva près de 29 000 Chrétiens et 6000 catéchumènes, avec 34 missionnaires européens et 7 chinois. En 1884, quand le R. P. Gonnet fut déchargé du supériorat, qu'il avait exercé à deux reprises pendant 18 ans, et remplacé par le R. P. Becker, la Mission comptait 33 000 Chrétiens, 42 missionnaires européens, 11 scolastiques, dont 4 chinois et 9 prêtres chinois. En 1894, quand le R. P. Maquet remplaça le P. Becker, elle avait plus de 41 000 Chrétiens. Enfin, en 1899, elle en compte 48921, ainsi répartis : Ho-kien-fou, 25630; Chen-tcheou, 3881; Ki-tcheou, 3940; Kouang-ping-fou, 11926; Tai-ming-fou, 3544; 6826 catéchumènes et 675 chré-

COLLÈGE DE TCHANG-KIA-TCHOANG. LES PETITS EN RÉCRÉATION

tientés. Outre Mgr Bulté, Vicaire apostolique, elle possède 56 prêtres, dont 46 de la Compagnie de Jésus (40 européens et 6 chinois) et 10 prêtres séculiers chinois; 11 Frères coadjuteurs (8 européens et 3 chinois), 438 catéchistes et 271 vierges font l'école à plus de 5000 enfants, ou remplissent d'autres offices dans la Mission.

LES DERNIERS ÉVÉNEMENTS

Depuis, quelles épreuves n'a-t-elle pas subies, par suite de la révolte des Boxers, encore incomplètement pacifiée et qui a ravagé le Tche-li S.-E. plus que toute autre province de l'empire chinois!

Depuis assez longtemps on voyait venir l'orage. Les missionnaires en particulier l'avaient prévu et annoncé à l'avance. En même temps que la révolution opérée par Kouang-siu, ils avaient vu la réaction qui devait fatalement la suivre, et, mieux placés que personne pour connaître les dispositions du peuple au milieu duquel ils vivaient, ils savaient que cette réaction aurait beau jeu, car ils soupçonnaient déjà que les Boxers pourraient en être un jour les instruments tout-puissants. Ils l'écrivirent en France; ils le signalèrent à qui de droit; mais on ne voulut pas les croire, s'imaginant trop facilement que leurs craintes étaient sans fondement, ou tout au moins très exagérées.

Mais voici que dès le mois de mai 1898 l'on recevait successivement des nouvelles de massacres et d'incendies, puis de pacifications et d'indemnités payées. Cela arrivait un peu partout, quoique avec un caractère constamment local, augmentant partout l'irritation contre les étrangers et contre les Chrétiens, que l'on disait responsables de tout. Et ainsi peu à peu le pays mûrissait pour la révolte.

Nous sommes en avril 1900. Le mouvement parti du Chan-toung et remontant vers Pékin, envahit en un moment le Tche-li, qu'il par-

IMPRIMERIE DE LA MISSION, A HO-KIEN-FOU

court dans toute sa longueur, du Sud au Nord. Les fonctionnaires chinois, après lui avoir d'abord opposé une faible résistance, s'abstiennent bientôt de tout effort, et les troupes régulières, envoyées en apparence pour maintenir la paix, font cause commune avec les Boxers. Partout c'est la terreur. Tout Chrétien chinois est sommé d'apostasier; s'il refuse, ce que grâce à Dieu tous eurent le courage de faire, il est soumis aux tourments les plus atroces et massacré; un vieillard de 80 ans, par exemple, est lié nu à un arbre, percé de trois flèches et, après une demi-journée de souffrances, on l'achève en lui ouvrant le ventre; sa femme est coupée en morceaux. Et c'est par milliers qu'il faut compter ces martyrs. Au plus fort de ces horreurs arrive un ordre de l'impératrice de laisser faire, avec la nouvelle officielle qu'elle prend sous son patronage, le recrutement des Boxers.

Le moment est venu pour les missionnaires de donner l'exemple. Les deux premiers martyrs furent le P. Remi Isoré et le P. Modeste Andlauer, massacrés à Ou-i, le 19 juin 1900 au soir.

Les PP. Isoré et Li étaient allés se reposer quelques jours à Tchang-kia-tchoang. Comme les Boxers se répandaient vers le Sud, on craignit que les chemins ne fussent bientôt coupés, et le P. Isoré proposa au Père Supérieur de retourner dans sa section pour y soutenir et y diriger ses Chrétiens. Il partit donc seul, sans le P. Li, n'ayant pu trouver qu'un seul véhicule, et il passa par la route, plus courte mais moins sûre, d'Ou-i, afin d'y voir le P. Andlauer.

LE R. P. MAQUET, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA MISSION DU TCHE-LI S. E.

Parti le 18 à 1 heure du matin, il était à 9 heures à Ou-i, et aussitôt arrivaient les Boxers. Les deux Pères étaient dans des appréhensions continuelles. On rôdait autour de la maison, et de temps en temps on jetait des briques par-dessus les murs. Entre 5 et 6 heures, la foule augmenta, ayant appris la présence des deux Pères. Le portier et le catéchiste escaladèrent le mur et se sauvèrent. Les deux Pères se rendirent à la chapelle, où ils durent attendre, agenouillés, l'arrivée de leurs bourreaux. On les trouva ensuite l'un près de l'autre, percés de coups de lances et de sabres, le P. Andlauer étendu au milieu du bas de l'autel, et le P. Isoré à gauche.

Les Chrétiens, chassés de leurs villages incendiés, se réfugiaient dans les grands centres de la Mission; et là, entassés, épuisés par les privations de toutes sortes, ils se défendaient de leur mieux. C'était parfois avec succès, comme à Wei-tsuen où la petite armée improvisée par le P. Albert Wetterwald put tenir tête aux brigands. Ailleurs on était moins heureux. Au début de juillet, le P. Ignace Mangin avait dû

se retirer à Tchou-kia-ho, avec 3000 Chrétiens échappés au massacre. Le P. Paul Denn ne pouvant plus tenir à Kou-tcheng, centre de son district, l'y avait rejoint. Une attaque était prévue : en hâte, on entoure de remparts en terre l'église et la plupart des maisons de Chrétiens. Le 15 juillet, premier assaut de 2000 Boxers : on les repousse. Le lendemain, le surlendemain ils reviennent à la charge : même résultat. Par malheur, 2500 réguliers chinois venant du Midi, pour aller défendre Pékin, passent par Tchou-kia-ho. Les Boxers les appellent ; ils accourent et, le 18, commencent à bombarder la place, où ils pénètrent enfin le 20 à 7 heures du matin. Ils se ruent sur l'église ; ils y trouvent nos deux Pères exhortant les fidèles à la constance et leur donnant une dernière absolution. Ils se précipitent sur eux. Le P. Denn était à genoux sur un prie-Dieu lorsqu'il fut frappé ; quant au P. Mangin, prosterné sur les degrés de l'autel, il reçut un coup de sabre qui lui enleva la moitié de la figure. Il cueillait enfin cette palme du martyre à laquelle il aspirait depuis longtemps et dont le désir apparaissait dans ses lettres, plus vif chaque jour à mesure que croissait le danger. Avec eux périrent 2600 de leurs Chrétiens tombés à leurs côtés, tandis que les femmes étaient enlevées de force et conduites on ne sait où.

MGR BULTÉ

Ce qui se passa à Tchou-kia-ho s'était passé dans la plupart des

chrétientés. Bien peu purent être défendues; on fuyait, abandonnant son village à l'incendie et à la ruine. Les régions que l'on croyait être les plus à l'abri furent les plus éprouvées.

Nulle part, au Tche-li, on ne se croyait plus en sûreté qu'à Tai-ming-fou, à cause des bons rapports qu'on y avait toujours eus avec les mandarins. Et voilà qu'un matin des placards révolutionnaires sont partout affichés. Le 28 juin la Résidence est assaillie, et le lendemain arrive l'édit impérial de proscription : les mandarins se déclarent impuissants à protéger désormais les missionnaires, qu'ils s'engagent du moins à conduire jusqu'à Siu-tcheou-fou. Plusieurs jours se passent en pourparlers et en contre-ordres. Enfin, le 6 juillet à 3 heures du matin, toujours prisonniers de leurs soi-disant défenseurs, cinq Pères et un Frère coadjuteur, accompagnés d'une faible escorte, quittent Tai-ming-fou devenu aussitôt la proie des pillards qui ruinent de fond en comble église et Résidence.

LE R. P. PAUL WETTERWALD
A TCHANG-KIA-TCHOANG

Quant aux fugitifs, bientôt abandonnés de leurs satellites, en butte aux injures, aux traitements les plus cruels des brigands, dépouillés de tout, ils se voient, dès le lendemain, forcés de continuer leur marche à l'aventure, n'ayant pu conserver pour tout vêtement qu'une chemise et un caleçon. Et pendant un mois les proscrits poursuivent séparément leur route, se cachant comme ils peuvent, passant par les aventures les plus étranges, hissés à l'aide de cordes sur les remparts d'une ville qui leur est fermée et qu'il faut traverser, enfermés de longs jours dans des réduits si bas qu'ils ne peuvent s'y tenir debout, si étroits qu'ils ne peuvent s'y remuer,

dans l'impossibilité de faire le moindre mouvement, le moindre bruit qui trahissent leur présence, jusqu'à ce qu'enfin, après un mois de ces souffrances, le 3 août, ils arrivent à Tchao-kia-tchoang.

Pendant que les missionnaires de Tai-ming-fou fuyaient ainsi, bien d'autres couraient de leur côté des aventures plus ou moins semblables; et lorsqu'on arrivait à quelque refuge, les premières

VOLONTAIRES CHRÉTIENS DE TCHENG-TING-FOU
Entourant Mgr Brugnière, trois de ses missionnaires et les Ingénieurs de la ligne Pékin-Hankeou (juillet 1900).

nouvelles reçues étaient toujours des nouvelles de deuil : Chrétiens massacrés, villages pillés et incendiés. Deux pertes surtout furent bien vivement senties : le 15 septembre, celle du P. Louis Beck; le 14 octobre, celle de Mgr Bulté, succombant l'un et l'autre à la fatigue et aux souffrances de toutes sortes endurées en plein combat.

Aujourd'hui, de la Mission, malgré la présence de nos officiers et de nos soldats, et le dévouement sans bornes de notre consul général à Tien-tsin, le comte du Chaylard, il reste à peine 4 ou 5 chrétientés debout. Des milliers de Chrétiens ont péri, un grand nombre est en fuite dans les provinces voisines, et ceux qui restent, sans ressources,

se voient menacés de la famine par suite de l'absence complète de récoltes. Et puis, demain, ou un peu plus tard, quand l'Europe trop confiante aura rappelé ses troupes, tout recommencera, car les Boxers ne sont pas anéantis : ils attendent. En ce moment, des nouvelles nous arrivent encore, toujours aussi alarmantes. Nouveaux massacres la veille de Noël; découvertes d'armes en grandes provisions : canons, fusils, en janvier 1901. En apparence, tout semble perdu. Nous sommes convaincus que tout sera sauvé, car si un jour, sur le Calvaire, un Dieu est mort, cloué à une croix, c'est ce jour-là, de cette mort divine que naquit l'Église, qui est immortelle.

Ouvrages à consulter. — Dom Fr.-Xav. Leboucq, *Monseigneur Édouard Dubar, S. J., évêque de Canathe*, 1 vol. in-8, Paris, 1879; *Associations de la Chine*, 1 vol. in-12, Paris, 1880. — L'abbé Pierre, *Histoire de la vie et des œuvres de Mgr H.-A. Languillat, S. J.*, 2 vol. in-8, Belfort, 1893. — P. Émile Becker, S. J., *Un demi-siècle d'apostolat en Chine, Le R. P. Joseph Gonnet, S. J.*, 1 vol. in-8, Ho-kien-fou, imprimerie de la Mission, 1900. — Le P. Henri Leroy, S. J., *En Chine, au Tche-ly Sud-Est*, 1 vol. in-8 illustré, Lille, 1900. — *Chine et Ceylan*, lettres des missionnaires, in-8, 1898-1901, Amiens. — *Études* publiées par des PP. de la Compagnie de Jésus, Paris (juillet 1900 à mai 1901).

CHAPITRE V

LE CHAN-TOUNG ORIENTAL

Les Franciscains sont actuellement chargés en Chine de 9 Vicariats apostoliques qui sont : le Chen-si septentrional, le Chan-si septentrional et le Chan-si méridional, le Hou-nan méridional, le Hou-pé septentrional, le Hou-pé oriental et le Hou-pé méridional, le Chan-toung septentrional et le Chan-toung oriental. Ces neuf Vicariats comprennent 83 millions d'habitants, 109 000 Catholiques, 13 000 catéchumènes, 1919 chrétientés ou stations, 916 églises ou chapelles, 126 missionnaires franciscains et 113 prêtres indigènes du tiers ordre franciscain, et 16475 enfants placés dans 35 orphelinats, 318 écoles, et 32 ouvroirs, ou dans les familles chrétiennes.

Les Franciscains furent les premiers apôtres de la Chine au XIIIe siècle (1245-1456). Nous avons déjà rappelé leurs travaux et en particulier ceux de Jean de Montecorvino, le fondateur de leurs Missions, qui fut archevêque de Pékin (1307) et primat de tout l'Extrême-Orient. Jusqu'en 1456, 7 Franciscains lui succédèrent sur le siège archiépiscopal. Ces Missions furent presque complètement détruites au XVe siècle, à la suite d'une longue persécution, et les Chrétiens se réfugièrent surtout dans les montagnes du Chan-toung. Au XVIIe siècle, un Fils de saint François, le P. Antoine de Sainte-Marie, nommé par Innocent X Préfet apostolique de tous les Franciscains de l'Empire Céleste, fonda la Mission du Chan-toung (1650), et bâtit une église à Tsi-nan-fou, capitale de la province. Il évan-

gélisait la Chine depuis 32 ans, quand, en 1665, il fut incarcéré à Tsi-nan-fou, mené à Pékin et déporté à Canton, où il mourut en 1679, en odeur de sainteté.

Le Vicariat apostolique du Chan-tong fut érigé en 1839, par le pape Grégoire XVI, et Mgr Bési en fut nommé Vicaire apostolique. Il eut pour successeurs Mgr Louis de Castellazo et Mgr Cosi. Ce dernier gouverna la Mission jusqu'en 1884, aimé comme un père et respecté de tous, même des païens. C'est lui qui inventa l'alphabet sino-européen pour écrire la langue chinoise. Son vicaire général, le P. Annibal, envoya le premier, en 1851, l'*Attacus Pernyi*, ou ver à soie de chêne, et des cocons, à la Société impériale de zoologie de Paris qui, pour l'en remercier, lui décerna un prix et le nomma correspondant à vie de la Société.

Menacé de perdre la vue, Mgr Cosi vint se faire soigner à Paris (1881). C'est à cette époque qu'il demanda aux provinciaux de France des missionnaires français pour son immense Vicariat. On les lui accorda. Jusqu'en ces dernières années, les missionnaires Franciscains faisaient partie des divers Vicariats de la Chine, sans distinction de nationalités. Récemment le Vicariat du Hou-pé méridional a été confié aux Franciscains belges et celui du Chan-si méridional aux Franciscains hollandais. Le 22 février 1894, le Chan-toung septentrional fut divisé en deux Vicariats, septentrional et oriental, et le Vicariat oriental cédé aux Franciscains français.

Le R. P. Césaire Schang, né à Cappel (diocèse de Metz) le 31 juillet 1839, missionnaire au Chan-toung depuis 1882, fut nommé évêque titulaire de Vaga et Vicaire apostolique du Chan-toung oriental, qu'il administre encore aujourd'hui. Il fut sacré à Tche-fou, le 4 octobre 1894, par Mgr Christiaens, Vicaire apostolique du Hou-pé méridional, ancien aumônier de l'armée française du Nord, en présence des officiers de l'escadre française mouillée dans le port, qui lui prêtèrent pour cette cérémonie les décors du vaisseau amiral et le concours de la musique de la flotte.

La province du Chan-toung, — Est des montagnes, — dans la Chine septentrionale, est, tant par sa position géographique que par son histoire civile et religieuse, l'une des plus intéressantes du grand Empire du Milieu ; elle fut le berceau de la race chinoise, la patrie de Confucius (Koung-fou-tzeu), de Sao-tzeu, de Meng-tzeu et de nombreux lettrés, poètes et savants. Au point de vue territorial, sa forme péninsulaire lui donne la plus grande frontière maritime des provinces du littoral. Elle est située entre les 34° et 37°30′ pa-

BATELIÈRES CHINOISES

rallèles et les 113° 10′ et 120° 22′ longitude Est de Paris. Le climat est sain, mais sujet à des changements de température extrêmes ; l'hiver est rigoureux. Elle compte 10 villes principales ou *fou*, 11 villes de second ordre ou *tcheou*, 96 villes de troisième ordre ou *hien*, et 36 millions d'habitants.

Le Vicariat du Chan-toung oriental se compose de 3 préfectures et de 27 sous-préfectures où habitaient, au moment de la division, 6000 Chrétiens et 9 millions de païens ; 14 sous-préfectures n'avaient

pas encore été évangélisées. — Voici quel est, d'après l'exercice de 1899, l'état actuel du Vicariat :

Catholiques 10 700; conversions d'infidèles dans l'année, 1538; missionnaires 15, dont 2 indigènes; églises ou chapelles 78; 1 grand séminaire avec 14 élèves et 2 écoles préparatoires des maîtres; 2 hôpitaux, 3 dispensaires, 1 procure, 1 imprimerie. Enfants baptisés dans l'année, 1283; rachetés, en nourrice, dans les familles chrétiennes et dans les 3 orphelinats, 163; 31 écoles et 479 élèves; 2 ouvroirs et 51 enfants; 3 pharmacies. Le chiffre des Chrétiens du Chan-toung n'augmente pas sensiblement, parce qu'un grand nombre d'entre eux émigrent vers l'ouest de la Chine, le pays étant pauvre et montagneux. On trouve des Chantonais dans la plupart des provinces de l'Empire.

La Mission a deux centres principaux d'action, Tsing-tcheou-fou à l'intérieur, et Tche-fou, sur le littoral.

Tche-fou (33 000 âmes) est un port de mer ouvert au commerce depuis 1863. Un millier de steamers y entrent chaque année et la valeur totale du commerce y est de 70 millions. C'est, avec Amoy, le seul port de la Chine où l'eau soit claire; de plus, sa température en été étant des plus douces, il est naturellement devenu le rendez-vous de tous les malades de la côte, qui viennent s'y refaire par les bains de mer. C'est là que réside le Vicaire apostolique et la Mission y possède, outre la résidence épiscopale, une procure qui dessert le Chan-toung septentrional et sert de lieu de passage pour les missionnaires du nord de la Chine. Les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie y dirigent un orphelinat pour des petites Chinoises, un dispensaire, un hôpital pour les Européens et les indigènes, une école et un petit pensionnat.

A Tsing-tcheou-fou se trouvent le grand séminaire, une école et un orphelinat.

En arrivant dans cette ville, en 1886, les Sœurs s'installèrent

dans une vieille maison où bientôt le typhus fit son apparition; trois Religieuses furent atteintes, l'une d'elles mourut, ainsi que le P. Gervais, leur aumônier, Franciscain français, linguiste distingué et missionnaire plein d'avenir. Les Franciscaines acquirent ensuite, grâce à la bienveillance de M. Constans, alors ministre à Pékin, un vaste terrain situé dans la Concession française, sur le bord de la mer, à la condition d'y établir un hôpital pour les marins français malades, les Européens et les pauvres chinois. Cela fut fait en 1892.

C'est dans le Chan-toung que sont situées les deux Concessions européennes dont les journaux ont tant parlé en ces derniers temps, Kiao-tcheou et Wei-hai-wei.

Tout le monde sait qu'après l'assassinat de deux missionnaires allemands, perpétré, en 1898, au Chan-toung méridional, qui est confié depuis 1885 aux Pères allemands des Missions étrangères de Steyl, l'empereur Guillaume II envoya une division navale commandée par son frère le prince Henri, s'emparer de la baie de Kiao-tcheou et du territoire adjacent, que la Chine s'empressa de céder à l'Allemagne pour une période de 99 ans. Or ce territoire, comprenant 4 sous-préfectures, se trouvait justement sur le Vicariat français.

Après de longs pourparlers, entre le gouvernement français, le gouvernement allemand, le Vicaire apostolique et la Propagande, celle-ci déclara que la portion de terre occupée serait cédée au Vicariat allemand, mais que le Vicariat français recevrait en compensation, sur le littoral nord du Vicariat italien du Chan-toung septentrional, un terrain égal comprenant 3 sous-préfectures et 800 Chrétiens ou catéchumènes.

Wei-hai-wei, situé à la pointe péninsulaire de la province, est le port militaire fortifié concédé sans limite de temps à l'Angleterre. La nouvelle Mission de Wei-hai-wei a été ouverte en mars 1899, dans la ville même qui reste à la Chine. Le missionnaire franciscain qui y réside s'occupe en même temps des Chrétiens indigènes et des Catho-

liques anglais; il faudrait y construire une maison d'habitation, une chapelle et une école.

La Mission jouissait d'une assez grande tranquillité, malgré les troubles qui naissent souvent du côté du Vicariat allemand; sur les confins, les conversions étaient même assez nombreuses; on y comptait 2000 catéchumènes, le double d'autrefois. Les païens recevaient le missionnaire français avec respect, partout où il se présentait, et beaucoup se faisaient inscrire au nombre des catéchumènes. En résumé, l'état du Vicariat était prospère et plein d'espérance lorsque surgirent les graves événements dont la Chine a été le théâtre et qui se firent d'abord sentir au Chan-toung. C'est au Chan-toung en effet qu'ont commencé les scènes de pillage, et c'est du Chan-toung, le grand berceau des Boxers, que partit un des premiers cris de révolte.

« La cause principale de la violente persécution que nous subissons, écrit un des missionnaires, le P. Chérubin, se trouve uniquement dans la haine que le vice-roi Yu-shien avait pour les étrangers. Cette haine fut portée au dernier degré de la violence par l'envahissement de Kiao-Tcheou, dont l'Allemagne s'était emparée. Une Société s'organisa rapidement, sous l'œil bienveillant du vice-roi, dans le but de défendre le pays, les foyers et les familles contre les diables d'Occident. Mort à eux!

JEUNES FILLES CHINOISES A PETITS PIEDS

mais d'abord mort aux Chrétiens !

« Le nombre des adhérents augmente de plus en plus, et l'insurrection, partielle jusqu'ici, menace de devenir générale. La révolution gagne tous les jours du terrain; elle avance sourdement, mais sûrement; elle s'étend petit à petit, enrôlant de tous côtés de nouveaux prosélytes, et bientôt ce sera, non plus 5 ou 6 préfectures, mais peut-être le pays tout entier qui se lèvera et réclamera sinon la mort, du moins l'expulsion des étrangers, la destruction de leurs Missions, le massacre des Chrétiens, le pillage après l'incendie de leurs immeubles. »

UNE FAMILLE CHINOISE A BORD

Et en un autre endroit :

« Lorsque, il y a quelques mois, les journaux publiaient la fameuse nouvelle annonçant au monde entier que la Chine reconnaissait désormais et la religion catholique et sa hiérarchie religieuse, nous étions loin de penser à une persécution quelconque, encore moins de croire qu'un vice-roi eût l'audace de travailler ouvertement à la ruine des Missions et des chrétientés; c'est cependant ce qui est arrivé. En quelques jours, sur l'ordre du gouverneur Yu-shien, plus de 360 chrétientés furent complètement dévastées par la secte des Grands-Couteaux, dont le drapeau porte pour devise : « *Po-tsing, mié yang* : défense du trône, extermination des Européens. » Tout a été ravagé; églises, résidences, maisons particulières, ustensiles. Ce qui n'a pu être brûlé, volé, a été détruit. »

Du Vicariat du Chan-toung septentrional la persécution s'étendit au Chan-toung oriental. Le P. Fenochio fut envoyé à Pékin pour demander aide et protection. Il écrivait le 9 novembre 1899 : « Je suis à la capitale depuis 40 jours. Je m'y suis rendu pour plaider la cause des 1 500 familles catholiques dépouillées, ruinées, chassées. Dans le triste bilan de nos malheurs, je dois enregistrer en outre une église, deux chapelles brûlées..., 20 néophytes blessés grièvement et 3 morts.... Mais malgré mes efforts, malgré les vives instances de M. le Ministre de France et le concours dévoué de Mgr Favier, je n'ai rien obtenu. Le Tsong-li-yamen n'a rien voulu entendre, n'a rien fait, rien accordé jusqu'ici. »

Finalement, sur l'injonction formelle du ministre de France, le gouvernement de Pékin dut rappeler l'indigne gouverneur Yu-shien et envoyer à sa place un homme loyal, qui, secondé par 8000 soldats partis de Tien-tsin, devait comprimer les rebelles.

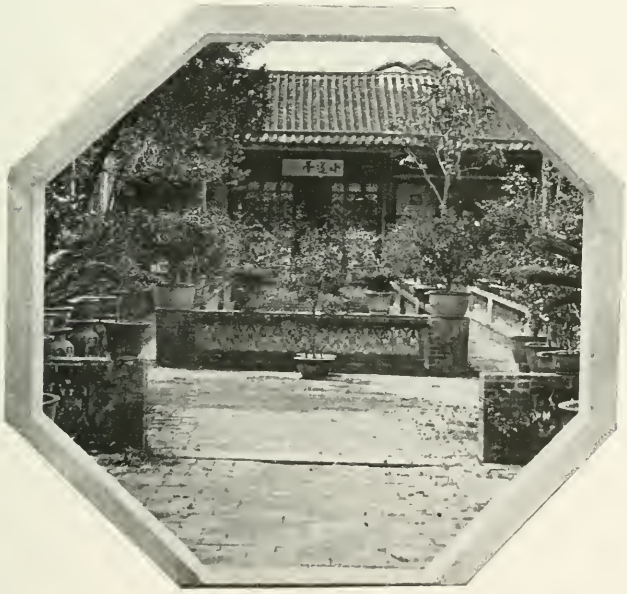
Mais, hélas! le féroce Yu-shien devenait bientôt gouverneur du Chan-si septentrional et ordonnait le massacre dans toute la Mission; à Tai-nen-fou, il immolait lui-même les deux évêques franciscains : Mgr Grassi et son coadjuteur Mgr Fogolla; il faisait égorger le P. Théodoric, le Fr. André, Franciscains français, 7 Religieuses franciscaines missionnaires de Marie, les séminaristes et près de 200 Chrétiens! (Juillet 1900.)

En face des rébellions, le nouveau gouverneur du Chan-toung engagea les missionnaires à se réfugier au port de Tche-fou. C'est ce qu'ils firent. Mgr de Morchi, Vicaire apostolique du Chan-toung septentrional, y arriva le 10 juillet avec 15 compagnons; les Pères de la Mission du Chan-toung oriental s'y rendirent aussi. La résidence épiscopale de Tche-fou regorgea bientôt de monde. Les Sœurs Franciscaines donnèrent elles-mêmes l'hospitalité à plus de 100 personnes, congédiant pour cela les élèves du pensionnat.

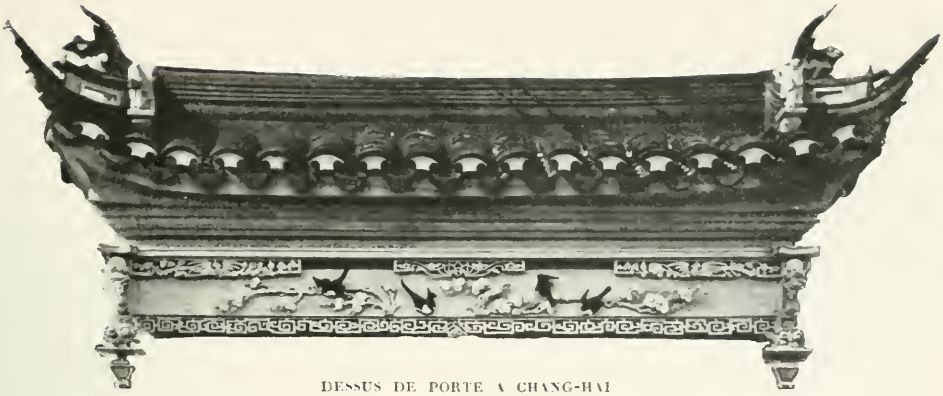
« L'enfer rage en ce moment, écrit Mgr Schang, Vicaire apostolique du Chan-toung oriental; il y aura certainement un grand chan-

gement dans la politique civile et religieuse de la Chine. La divine Providence permet cela pour convertir la Chine en masse, après la guerre, et faire détruire les pagodes et changer le système païen; car les puissances européennes seront forcées de prendre des mesures graves pour éviter le retour de pareils affronts. »

Ouvrages à consulter. — Fauvel, *La Province du Chan-toung*, brochure in-8, Paris, 1890. — R. P. Marcellin de Civezza, *Histoire des Missions franciscaines*, trad. par le R. P. Victor Bernardin, vol. I et II, in-8, Paris, 1899.



COUR INTÉRIEURE D'UNE MAISON CHINOISE, VUE PRISE PAR UNE LUCARNE HEXAGONALE



DESSUS DE PORTE A CHANG-HAI

CHAPITRE VI

LE KIANG-NAN

LE PAYS ET LES HABITANTS

Si l'on ouvre une carte hypsométrique de la Chine, on reconnaîtra à première vue, au Nord, une vaste alluvion, évidemment formée par deux grands fleuves qui descendent du plateau central de l'Asie, pour gagner la mer d'Orient : le fleuve Bleu, Yang-tse-kiang, ou Kiang, et le fleuve Jaune ou Hoang-ho. Ce dernier, en sortant du Ho-nan, par le 35° degré de latitude Nord, rencontrait le massif rocheux qui forme le Chan-toung actuel et ses eaux déversaient leur limon au nord et au sud de ce massif. Au Nord, elles formèrent la plaine occupée par le Tche-li actuel : au Sud, elles joignaient leurs alluvions à celles du fleuve Bleu qui débouchait 5 degrés plus au Sud, à peu près sous le même méridien, pour former le pays appelé maintenant le Kiang-nan.

Dès l'origine, on a élevé sur la rive droite du fleuve Jaune de puissantes digues qui repoussaient son cours vers le Nord, dans le golfe du Tche-li, et qui, en été, maintiennent leur niveau de plusieurs

mètres au-dessus des plaines du Kiang-nan, qu'elles menacent ainsi de la dévastation. Le 8 octobre 1642, un général chinois crevait cette digue auprès de Kai-fong-fou pour se débarrasser d'un ennemi : 300 000 hommes furent noyés. De nos jours encore, le poids des eaux a suffi pour crever cette digue un peu au-dessus de Kai-fong-fou; 20 ou 30 sous-préfectures du Ho-nan et du Kiang-nan furent inondées pendant plusieurs années, et ce n'est qu'en janvier 1889 que la brèche put être fermée. De nombreuses rivières prennent naissance au pied de cette digue, et, coulant du Nord-Ouest au Sud-Est, au travers du Ho-nan et du Kiang-nan, dessinent encore l'ancien cours du fleuve Jaune. Ce sont les rivières Fei, Ko, Fen, Jou et bien d'autres, dont les eaux sont recueillies par un autre cours d'eau plus puissant, la Hoai.

TOMBEAU ANCIEN A NANKIN

Les alluvions du fleuve Bleu ne sont pas de moindre importance, et les lacs, les étangs, les cours d'eaux innombrables qui remplissent la carte du Kiang-nan, surtout méridional, témoignent du travail de ses eaux.

Le niveau de ces immenses fleuves change de l'été à l'hiver dans des proportions dont les fleuves de l'Europe ne peuvent donner une idée; le fleuve Bleu varie de 6 mètres, à Nankin, de janvier à juin; de 10 mètres et plus, à Han-keou. Cette circonstance permet d'élever en hiver des digues qui gagnent d'immenses espaces à la culture. Ces digues sont innombrables et, si on les supprimait, la grande partie de la province serait sous l'eau pendant 5 ou 6 mois de l'année, comme

elle a dû y être avant les époques historiques. Parmi ces digues, il en est deux plus imposantes qui, se dressant contre les eaux venant de l'Ouest, s'étendent du Sud au Nord entre le fleuve Jaune et le fleuve Bleu, la berge du Grand Canal et le Fan-kong-ti. Le Grand Canal a été commencé dès les origines de l'histoire chinoise et continué pendant des siècles. Au Xe siècle on trouve déjà préposé à son administration un grand mandarin ayant 8000 employés et ouvriers sous ses ordres. Jusqu'au XVIIIe siècle il est toujours perfectionné. Il se compose essentiellement d'un immense fossé qui recueille les eaux apportées de l'Ouest par d'innombrables cours d'eaux : c'est le Grand Canal. Les terres retirées de ce fossé forment, sur sa rive orientale, un fort talus : c'est la digue : elle retient toutes ces eaux à plusieurs mètres au-dessus des campagnes de l'Est, qui prennent le nom de « Hia-ho » (en-dessous du canal). 150 kilomètres environ plus loin vers l'orient, une autre digue retient les eaux qui s'échappent de la première. Elle se compose également d'un fossé profond qui recueille les eaux venues de l'Ouest, et d'un talus puissant qui protège contre elles les campagnes situées à l'orient jusqu'à la mer; là encore ces campagnes sont appelées « Hia-ho ». Ce travail fut exécuté vers l'an 1050 par un grand mandarin originaire de Sou-tcheou, nommé Fan-tchoung-yen; on l'appelle dans le pays : Digue du Seigneur Fan (Fan-kong-ti).

LA RUE DE PÉKIN, A CHANG-HAI

On rencontre cependant aux limites de l'alluvion des terres plus élevées, voire des collines, sur la rive droite du Kiang; elles attei-

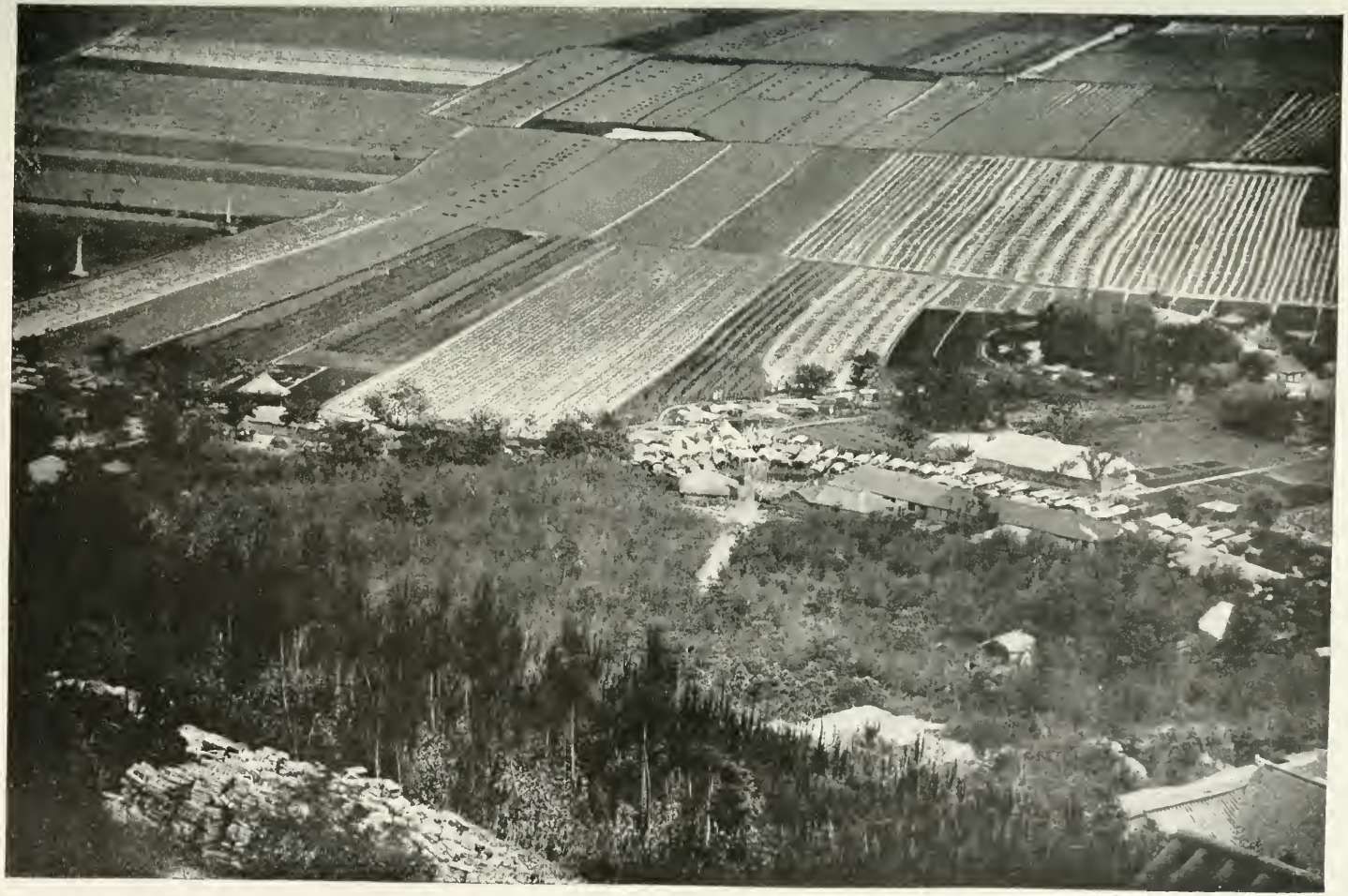
gnent 400 mètres d'altitude à Nankin; peut-être davantage dans les préfectures du Sud-Ouest. A l'ouest de la province, sur les confins du Ho-nan, on trouve des montagnes plus élevées, et même, tout autour de Nankin, de nombreux volcans éteints qui devaient verser leurs laves dans les eaux du golfe que le Kiang a rempli de son limon.

Les alluvions nouvellement sorties des eaux ont attiré une population exubérante, venue un peu de partout : au Sud-Est les *Ou* et les *Yue*, peuplades indigènes des côtes méridionales (Tche-kiang et Fo-kien); au Nord les *Kin* et les *Wei*, prédécesseurs des Mandchoux; au Nord-Ouest les *Han*, les plus anciens Chinois; partout des envahisseurs amenant de l'intérieur de l'Asie des hordes de soldats d'autres origines encore, qui se sont fixés sur leurs conquêtes. Ainsi, autour de Nankin, de vastes plaines ont été endiguées par des troupes mahométanes dont les descendants sont encore propriétaires du sol que les anciens colons font fructifier (Lou-ho-hien, Kiang-pou-hien, etc.).

Le Kiang-nan devenant trop peuplé, a été divisé en 1667, sous l'empereur Kang-hi, en deux provinces : à l'Ouest le Ngan-hoei, ainsi nommé de ses deux villes principales, *Ngan*-king et *Hoei*-tcheou; à l'Est et au Nord le Kiang-sou qui reçoit ce nom de *Kiang*-ning-fou, nom officiel de Nankin et de *Sou*-tcheou. Le Kiang-sou a 100 000 kilomètres carrés et 24 600 000 âmes, soit 240 par kmq.; et le Ngan-hoei, 142 000 kilomètres carrés et 35 800 000 âmes, soit 252 par kmq. En tout 242 000 kilomètres carrés et 60 400 000 habitants.

On se fera une idée de la richesse de cette province par ce fait que, les 18 provinces payant à la cour un impôt total de 97 millions de taëls, elle en fournit à elle seule 25, soit plus du quart.

En chaque département, une ville bien murée, entourée d'un fossé, solidement fermée chaque nuit, est le siège du gouvernement c'est le *fou* ou le *hien*; mais cette ville est quelquefois presque déserte, tandis qu'à côté on rencontre des marchés très peuplés,



RIZIÈRES, VUE PRISE DE ZO-SÉ

très commerçants, situés aux carrefours des routes ou des canaux, un ensemble de boutiques qui présentent l'aspect d'une foire perpétuelle, où l'on voit surtout des hommes et peu de femmes. Dans la campagne, chaque famille a sa demeure, en paille, en roseaux, en briques, en pierres, suivant sa richesse, au milieu des champs qu'elle cultive. Souvent, pour préserver cette habitation des inondations toujours menaçantes, il a fallu l'élever sur un tertre entouré d'un fossé qui en a fourni la terre. C'est là qu'une nombreuse famille naît, vit et meurt, tandis que les hommes sont en ville ou sur les marchés pour y exercer le commerce ou une magistrature.

Si à cela, on ajoute que, dans ces plaines si bien arrosées, l'hiver n'est jamais rigoureux, et l'été très chaud; que les cultivateurs font souvent deux récoltes par an; que les rivières et les côtes fournissent du poisson en abondance; que le fleuve Bleu apporte au Kiang-nan les produits de six ou sept grandes provinces de l'intérieur, on comprendra la densité de la population que les missionnaires y doivent évangéliser.

INTRODUCTION DE LA FOI AU KIANG-NAN

C'est à un grand lettré, à un grand mandarin chinois, que la province du Kiang-nan doit d'avoir été, depuis trois siècles, la plus chrétienne de l'empire. Ce lettré appartenait à la famille Siu ou Zi, qui, originaire des environs de Kai-fong-fou, au Ho-nan, avait émigré au Kiang-nan, s'était établie aux environs de Sou-tcheou, puis enfin à Chang-hai. Celui qui en fut le premier Chrétien naquit en 1562. Dès sa jeunesse il devint bachelier; puis, à l'âge de trente-cinq ans, s'étant rendu à Pékin pour les grands examens, il y fut reçu le premier au concours de la licence, sans cependant être alors inscrit au nombre des docteurs. Siu Koang-ki ou Zi Koang-ki, c'était son nom, était un lettré sérieux, plus philosophe et religieux que ne le sont les lettrés

de nos jours. Il était tourmenté de la pensée de l'avenir, de la nature de l'âme, de son immortalité; il avait lu les livres taoïstes et bouddhistes et n'avait pu y trouver satisfaction; il avait entrepris des voyages pour arriver à la solution de ses doutes et avait rencontré les premiers Jésuites du Kouang-toung et le P. Ricci à Nankin; il avait entendu leur prédication, mais ne l'avait pas comprise. Vers 1600, dans un songe mystérieux, il voyait en un temple magnifique trois autels; au premier, il entendit une voix lui dire d'adorer Dieu le Père; au second, d'adorer Dieu le Fils; au troisième, la voix ne se fit point entendre. Ce songe lui laissa une impression profonde. En 1603, en passant à Nankin, il entra dans l'humble chapelle du P. Jean de Rocha et y trouva un Frère chinois qui expliquait le mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu. Ce fut une révélation. Pendant huit jours, il revint écouter les instructions, il lut les livres qu'on lui prêta, et le huitième jour il était baptisé sous le nom de Paul. Dès lors ce fut un autre homme. Il se rendit à Chang-hai et y eut bientôt fait une cinquantaine de Chrétiens, presque tous lettrés. En 1604, il est à Pékin pour les examens, y est reçu docteur, académicien, et a souvent le premier rang dans ces concours. Ces succès lui assurent un office à la cour; il y appelle sa famille, qui devient chrétienne. Il aida le P. Ricci à bâtir sa première église; mais en 1607, à la 4e lune, son vieux père mourut, et suivant l'usage il se retira en son pays pour trois ans.

Il avait amené avec lui à Chang-hai le P. Lazare Cattaneo, qui y fonda aussitôt une petite chrétienté et y bâtit, à côté de l'habitation de la famille Zi, une Résidence et une chapelle qui subsistent encore entre les mains d'une famille chrétienne. Paul employa son deuil d'abord à se sanctifier, allant plusieurs fois à Macao pour y trouver un peuple chrétien et y faisant deux fois les Exercices spirituels de saint Ignace; puis à faire des prosélytes autour de lui, à Chang-hai, à Song-kiang, jusqu'à Sou-tcheou et Tsang-zo. En 1610, il rentrait à Pékin, où il parcourut toute la carrière des honneurs. De 1615 à 1622,

lors de la condamnation de la religion chrétienne et de l'exil des Jésuites, il dut plusieurs fois rentrer à Chang-hai, où Dieu se servit de lui pour y affermir l'Église naissante. Enfin, en 1628, rappelé à Pékin il rentrait en grâce, et jusqu'en 1633, époque de sa mort, s'employait de tout son pouvoir à promouvoir l'œuvre des Missions, et à défendre l'Empereur son maître, qu'il eût voulu pouvoir sauver de la révolution mandchoue. Il n'y réussit pas.

Les Mandchoux envahissaient l'Empire, et les empereurs de Pékin, dominés par les eunuques du Palais, étaient incapables de leur résister. Paul Siu, instruit par ses voyages à Macao, fit d'abord venir de cette ville quelques canons et des instructeurs militaires. En 1631, il avait même obtenu de l'Empereur l'autorisation de solliciter l'envoi d'une petite armée portugaise pour réformer les armées chinoises; 400 hommes, parfaitement équipés et instruits, débarquèrent à Canton, remontèrent tout le Kiang-si, arrivèrent jusqu'au Kiang; mais les marchands de Canton craignant pour leur monopole, si la Chine s'ouvrait aux puissances chrétiennes, versèrent des sommes énormes, et la permission donnée à Siu Koang-ki lui fut retirée.

UNE FAMILLE CHINOISE

Paul Siu avait au moins réussi à implanter la foi au Kiang-nan. Il avait confié la chrétienté à son fils Jacques. Les PP. François Brancati et Jérôme de Gravina y fondaient les églises de Song-kiang, de Sou-tcheou, de Tsang-zo, de Tsong-ming; le P. François Sambiasi, celles de Nan-king, de Tchen-kiang, de Yang-tcheou, de Hoai-ngan et de quatre autres grandes villes. En 1641, trois jours de grand

deuil réunirent à Chang-hai des milliers de Chrétiens autour du cercueil de Paul Siu. Jacques, son unique fils, ses cinq petits-fils et le P. Brancati le conduisirent à Zi-ka-wei, où il repose encore aujourd'hui. Autour de ce tombeau se sont élevées les principales œuvres de la nouvelle Mission.

Pour affermir cette chrétienté naissante, il lui fallait la grâce des persécutions. Elle ne lui manqua pas. La première fut celle de 1616-1622, déchaînée par un ennemi personnel de Paul Siu, nommé Chen Kio. Originaire de Hang-tcheou, la capitale du Tche-kiang, vice-président des rites à Nankin, bientôt président à Pékin, puis Ko-lao, Chen Kio fut tout-puissant de 1616 à 1622 ou 1623, et il se servit de sa puissance contre les missionnaires, surtout à Pékin et au Kiang-nan.

Pendant le règne du premier empereur mandchou (1644-1661) la Mission du Kiang-nan jouit de la paix; mais les ouvriers manquaient. Sur 68 Pères envoyés d'Europe en Chine, de 1644 à 1657, 45 périrent en route, les 23 survivants ayant, avec l'aide de quelques Jésuites chinois, à se partager les 15 provinces de l'Empire.

La persécution de 1664-1671, sous la minorité de Kang-hi, trouva au Kiang-nan les PP. Emmanuel Jorge, à Nan-king, François de Rougemont à Tsang-zo, Dominique Gabiani à Hoai-ngan, François Brancati et Jacques Le Favre à Chang-hai, Félicien Pacheco à Song-kiang et Philippe Couplet à Tchen-kiang. Ils furent conduits à Sou-tcheou, de là emmenés à Pékin, puis à Canton où ils arrivèrent le 25 mars 1666. Les exilés étaient là au nombre de 25 : 4 Dominicains, 1 Franciscain, 20 Jésuites. Ils furent logés dans la Résidence des Jésuites et eurent la ville pour prison. Ils y restèrent jusqu'à ce que, le 8 septembre 1671, le P. Verbiest eût obtenu leur rappel de l'Empereur.

Après la mort de Kang-hi (1721), son fils, Yong-tcheng exila tous les missionnaires des provinces. Cependant, comme il était encore retenu par le respect qu'il avait pour son père et que les mandarins

des provinces le redoutaient, la persécution n'alla pas plus loin et plusieurs missionnaires européens purent vivre cachés ou même rentrer secrètement, aidés par 12 ou 15 Jésuites chinois. Mais, dès 1736, les mandarins des provinces, se sentant plus libres, inaugurèrent la persécution sanglante qui devait durer un siècle entier. C'est au Fo-kien et au Kiang-nan qu'elle commença. Au Fo-kien, dans le Fo-ngan-hien, un bachelier chrétien trahit les Pères Dominicains et les livra aux mandarins; le gouverneur de la province, ennemi juré de la religion chrétienne, fit aussitôt condamner à mort leur chef, Mgr Pierre-Joseph Sanz, qui fut décapité par la main du bourreau aux portes de Fou-tcheou, le 26 mai 1747. Au Kiang-nan, il se trouva aussi, dans le Tsang-zo-hien, un Chrétien pour livrer les Pères qui lui reprochaient sa mauvaise conduite. Le P. Tristan de Athemis tomba le premier entre les mains des satellites, qui trouvèrent sur sa barque la liste des Pères présents au Kiang-nan, une carte géographique avec le nom des chrétientés et celui des administrateurs. Le Supérieur de la Mission, le P. Antoine-Joseph Henriquez, venu à Sou-tcheou pour y aider, s'il était possible, le P. de Athemis, fut pourchassé par les satellites. Caché par les Chrétiens qui le conduisaient errant sur leurs barques dans les lacs autour de la ville, il se livra enfin, le 21 décembre 1747, pour éviter la persécution à ces pauvres gens soumis plusieurs fois à la torture à cause de lui. Les deux Pères furent étranglés dans leur prison, le 12 septembre 1748. Un mois plus tard, le gouverneur du Fo-kien, enhardi

MAISON A THÉ DE LA CITÉ CHINOISE, A CHANG-HAI

PAUL SU OU SIU KOANG-KI, D'APRÈS UN PORTRAIT CONSERVÉ DANS UNE FAMILLE DE ZI-KA-WEI

par cette exécution, fit étrangler également les quatre Pères Dominicains qu'il avait encore en prison. Les cinq martyrs du Fo-kien ont été béatifiés à Rome le 5 août 1893; le procès de ceux de Sou-tcheou n'est pas encore terminé.

Pendant les années qui suivirent ces persécutions, on trouve au Kiang-nan 3 missionnaires de la Compagnie de Jésus : le P. Ignace Pires, le P. Martin Correa (1727-1786), et surtout Mgr Godefroy de Laimbeckhoven (1738-1787), qui, nommé évêque de Nankin le 15 mai 1752 et sacré à Macao le 22 juillet 1756, resta presque toujours au Kiang-nan, en compagnie de deux Jésuites chinois, les PP. Marc Kouan, de Sou-tcheou, et Jean Yao, de Hoei-tcheou-fou, au Ngan-hoei. Il y mena, pendant trente ans, une vie admirable dans la plus grande misère, et toujours exposé au martyre. Les Chrétiens racontent que vers 1784 il entrait à Sou-tcheou en porteur de chaise, pour y ordonner quelques nouveaux prêtres. Il mourut à Tang-kia-hang dans le Song-kiang-fou, le 22 mai 1787, entre les mains du P. Jean Yao. C'est lui qui eut la suprême douleur d'avoir à proclamer comme évêque la dissolution de la Compagnie à laquelle il appartenait comme Religieux. Dieu récompensa son obéissance. Avant sa mort, ayant appris que la Compagnie avait survécu en Russie, il sollicita et obtint la faveur d'y rentrer, ainsi que plusieurs Pères de la Mission de Chine.

Après Mgr de Laimbeckhoven, il n'y eut plus au Kiang-nan, pendant cinquante ans, que des prêtres chinois. On a gardé le souve-

nir de sept ou sept prêtres ordonnés par le saint évêque. Quand ils furent morts, il en vint de Pékin ou de Macao; on a retrouvé le nom de 25 ou 30 d'entre ces derniers. Deux Lazaristes portugais vinrent également au Kiang-nan, le P. Miranda en 1830 et le P. Henriquez un peu après; puis, de 1835 à 1840, M. Ferdinand Faivre et M. Pierre Lavaissière, mais ils ne firent qu'y passer. En réalité, depuis la mort de Mgr de Laimbeckhoven en 1787 jusqu'au retour des Jésuites en 1840, l'Église du Kiang-nan avait été administrée par un clergé indigène et elle avait conservé sa foi.

LE RETOUR DES JÉSUITES AU KIANG-NAN (1840-1856)

Vers le premier tiers du XIXe siècle, les Chrétiens du Kiang-nan avaient su que la Compagnie de Jésus renaissait en Europe; le souvenir des anciens missionnaires leur était cher; ils résolurent de les rappeler. Deux Pères chinois se mirent à la tête d'un mouvement de pétitions qu'ils envoyèrent à Rome : le P. Jean Ouang, de Tang-mou-kiao, au Pou-tong, connu sous le nom portugais de Spina, et le P. Simon Tchang (Pires), originaire du Tche-li. Tous les deux purent voir les premiers Jésuites revenus au Kiang-nan, mais moururent dès leur arrivée (1843), le premier à Song-kiang, le second à Tsi-pao. Nous avons la réponse que le R. P. Roothaan leur adressait en avril 1832 et dans laquelle, tout en leur disant sa bonne volonté, il leur indiquait les moyens d'obtenir la réalisation de leurs vœux.

LA FEMME DE PAUL SIU
D'APRÈS UN PORTRAIT CONSERVÉ DANS
UNE FAMILLE DE ZI-KA-WEI

Les cinq ou six prêtres chinois,

qui administraient les chrétientés du Kiang-nan, recevaient chaque année de Macao une petite pension sur les biens des anciens Jésuites, que les Lazaristes portugais administraient. Un Chrétien, nommé Paul Tou, allait la chercher. Il la rapportait, soit en argent, soit surtout en marchandises qu'il revendait au Kiang-nan. Vers 1835, ce Chrétien rencontra dans son voyage un jeune missionnaire venu de Rome, qui connaissait le Pape, le Général de la Compagnie de Jésus, plusieurs Jésuites. Ses manières, tout son extérieur frappèrent Paul Tou qui se persuada que c'était un Jésuite. C'était en réalité M. Louis de Besi, d'une noble famille de Vérone et de la maison ecclésiastique de Grégoire XVI, que la Propagande avait envoyé en Chine et attaché depuis 1833 à la Mission du Hou-kouang. Le Kiang-nan avait alors pour évêque Mgr Cajetan Pires-Pereira, qui résidait à Pékin et avait délégué ses pouvoirs à M. Henriquez, Lazariste, Portugais comme lui, qui résidait à Macao. Les Pères Ouang, Tchang et leurs Chrétiens, sur l'avis de Tou, demandèrent à Mgr Pires de leur donner comme Supérieur, avec les pouvoirs de grand-vicaire, M. Louis de Besi. Mgr Pires y consentit (1er octobre 1838), et ce fut là un des derniers actes du dernier évêque de Nankin. M. de Besi vint au Kiang-nan en 1838-1839, mais n'y demeura pas. Il retourna au Hou-kouang, en attendant que Rome eût statué sur un conflit de juridiction qui venait de s'élever entre les Lazaristes portugais réclamant la succession de Mgr Pires et M. Ferdinand Faivre, Supérieur des Lazaristes français, qui avait reçu de Rome la Mission du Kiang-nan. Ce voyage au Kiang-nan lui sauva la vie, car il avait été dénoncé en même temps que M. Gabriel Perboyre, et les satellites les recherchaient tous les deux.

De retour au Hou-kouang, M. de Besi reçut de la Propagande sa nomination d'évêque titulaire de Canope, de Vicaire apostolique du Chan-toung que la Propagande détachait du diocèse de Pékin, et d'Administrateur du diocèse de Nankin. Sacré au Chan-si, le 14 mars 1841, il alla au Chan-toung dont il visita les 4000 Chrétiens, et de là

au Kiang-nan où il débarquait à Chang-hai dans les premiers jours de 1842. Depuis longtemps il demandait des Jésuites au cardinal Franzoni, préfet de la Propagande, et au R. P. Roothaan. Déjà il était exaucé sans le savoir.

Le R. P. Roothaan avait confié la nouvelle Mission à la Province de France, et nommé le P. Claude Gotteland « Supérieur de la Mission de Chine ». Avant son départ, le cardinal Franzoni remettait au nouveau Supérieur une lettre où il lui disait qu'il avait à se mettre aux ordres de Mgr de Besi, pour le Vicariat apostolique du Chantoung, pour le diocèse de Nankin, qui comprenait les trois provinces du Ho-nan, du Ngan-hoei et du Kiang-sou, et où il ajoutait que la Propagande voulait se servir des Jésuites envoyés en Chine pour reprendre les anciennes Missions du Japon, dès que ce pays s'ouvrirait.

Partis sur l'*Erigone*, commandant Cécile, le 28 avril 1840, les PP. Gotteland, Benjamin Brueyre et François arrivaient le 23 septembre aux Philippines, d'où un navire hambourgeois, le *Paradies*, les déposait le 21 octobre à Macao, la seule porte encore ouverte à cette époque pour pénétrer en Chine. De Macao, on gagnait Canton, on traversait secrètement le Kouang-toung, et l'on arrivait au Kiang-si, où des barques vous conduisaient à travers mille dangers dans les Missions diverses. Des leur arrivée à Macao, chez le Procureur de la Propagande, le gouverneur portugais sut bientôt que les nouveaux venus étaient Jésuites, qu'ils étaient Français et qu'ils apportaient des instruments d'astronomie. Ses anciennes haines contre les Jésuites, ses jalousies contre la France se réveillèrent; le « Protectorat portugais » se sentit lésé, et les Pères eurent l'ordre de quitter la colonie dans les vingt-quatre heures. Il y avait alors à Macao un colonel français, M. de Jancigny, chargé par son gouvernement de suivre les opérations militaires des Anglais en Chine. M. de Jancigny intervint auprès du gouverneur, et obtint un délai. Le 12 mars, un navire anglais quittant Macao pour les îles Tchou-san, emporta les Pères, qui, le 7 mai, arrivèrent à Ting-hai, d'où ils espé-

raient pouvoir se mettre en rapport avec Mgr de Besi, alors dans les environs de Chang-hai.

A ce moment-là même, se passaient sur les côtes de Chine des événements qui allaient changer complètement la situation des missionnaires. En mars 1841 les Anglais s'étaient emparés de Canton et y avaient laissé une garnison; en août ils avaient pris Amoy; en octobre, les Tchou-san, Nimpo et les villes environnantes; du 16 au 19 juin 1842, Ou-song et Chang-hai; de là ils avaient pénétré dans le Kiang, pris Tchen-kiang en juillet, et enfin, au mois d'août 1842, ils concluaient à Nankin un traité qui assurait l'ouverture de cinq ports de la Chine : Canton, Amoy, Fou-tcheou, Nimpo et Chang-hai, et ils continuaient à occuper provisoirement les Tchou-san.

Le 28 juin 1842, le P. Gotteland reçut à Ting-hai, dans les Tchou-san, les premières lettres de Mgr de Besi qui lui envoyait des Chrétiens pour l'amener à Chang-hai. Là devaient le rejoindre un peu plus tard cinq nouveaux Pères et un Frère partis de France à la fin de décembre 1843, sur le navire la *Sirène* qui amenait M. de Lagrené, notre ambassadeur en Chine. On a vu ailleurs ce que celui-ci fit pour la France et pour les Missions. Nous ne reviendrons ici ni sur le traité de 1844, ni sur les édits qui suivirent. C'était une bénédiction pour les nouveaux Jésuites d'avoir à exercer leur zèle dans des conditions qu'ils n'eussent pu espérer si favorables.

La première œuvre que Mgr de Besi leur confia fut son séminaire. Le P. Brueyre en fut chargé; il l'ouvrit, le 3 février 1843, dans la chrétienté de Tsang-pou-kiao, avec 23 élèves, de 13 à 18 ans, dont 5 appartenaient au Chan-toung et 18 au Kiang-nan. Dès le mois de juillet, le séminaire était transporté à Ouang-tang; en 1850 il fut rapproché de Chang-hai, à Tsang-ka-leou; et enfin, en 1853, établi à Tong-kia-tou, où une grande église venait de s'ouvrir. Un ancien élève de ce séminaire, le P. Pierre Hoang, a recueilli en 1896 les noms des 59 prêtres qui y ont été formés durant ces cinquante-

CHANG-HAI. — L'EMBARQUEMENT DU MISSIONNAIRE

trois ans. Le 3 mai 1843, le séminaire prenait le nom de « Séminaire du Cœur Immaculé de Marie », et devenait le centre de l'archi-confrérie du Cœur Immaculé de Marie, ou de Notre-Dame des Victoires, que les PP. Gotteland et Estève venaient d'établir en Chine, où elle devait bientôt prendre un si rapide développement.

Quand on relit les lettres de ces premiers missionnaires, on y constate tout de suite leur étroite union avec l'œuvre de la « Sainte-Enfance », fondée précisément à cette époque, à Paris (1843-1844), par Mgr Forbin-Janson et M. l'abbé James, grand-vicaire de Paris, amis l'un et l'autre de Mgr de Besi et du P. Gotteland. Au mois d'avril 1843, le P. Gotteland donnant la retraite aux sept ou huit prêtres chinois du Vicariat, sous la présidence de leur évêque, posa les règles à suivre pour procurer le salut des enfants voués à la mort. Le P. Gotteland au Pou-tong, le P. Estève et le P. Gonnet au Pou-né; surtout le P. Clavelin et le P. Werner à Tsang-ming et à Hai-men, établirent l'œuvre dès leur arrivée en ces districts, et elle

y porta des fruits merveilleux. Les lettres du P. Clavelin, du P. Werner, reproduites dans les *Annales de la Sainte-Enfance*, contribuèrent beaucoup à son succès. Celles du P. Gotteland, en mars 1845, en décembre 1846, semblent une prophétie : il voudrait aux portes de Chang-hai une Résidence de la Compagnie où les Pères pussent se réunir; auprès d'elle deux grands orphelinats qui fissent apprécier l'œuvre aux nombreux voyageurs qui passent à Chang-hai, et servissent de modèle pour la Chine entière; il compte bien que la France fournira des Religieuses dévouées et habiles pour tenir l'orphelinat des petites filles. « Et, ajoute-t-il, auprès de ces grands établissements je voudrais un petit observatoire.... »

Mgr de Besi avait gardé autour de Chang-hai les premiers Jésuites qui lui étaient envoyés. A l'intérieur, dans ce que l'on appelait alors la Mission occidentale, beaucoup plus vaste, mais où les Chrétiens étaient bien moins nombreux, il y avait quelques prêtres chinois et quelques missionnaires européens qu'il avait appelés au Kiang-nan. En 1849 ces chrétientés furent confiées à la Compagnie. Bientôt les PP. Louis Sica et René Massa y avaient 4750 Chrétiens, groupés surtout à Ou-si, à Nankin, tout le long du Grand Canal et à Ou-ho. Le P. Massa mourut de misère à Ou-ho en 1853. La même année, les rebelles envahissaient toute cette partie de la province et, pendant onze ans (1853-1864), malgré tous les efforts, on ne put créer aucune œuvre solide dans cette partie de la Mission.

Cependant Mgr de Besi n'oubliait pas que les Jésuites étaient destinés au Chan-toung. Le P. Languillat y fut envoyé le 26 octobre 1846, et le P. Brueyre le 24 février 1847; plusieurs autres devaient les suivre. Ils y firent du bien, mais Dieu n'appelait pas les Jésuites au Chan-toung. Le P. Languillat tomba entre les mains des mandarins le 14 septembre 1847, et fut ramené à Chang-hai. Le P. Brueyre put échapper à leur poursuite; mais, la Propagande ayant confié cette province aux Franciscains, il rentra au Kiang-nan en 1851.

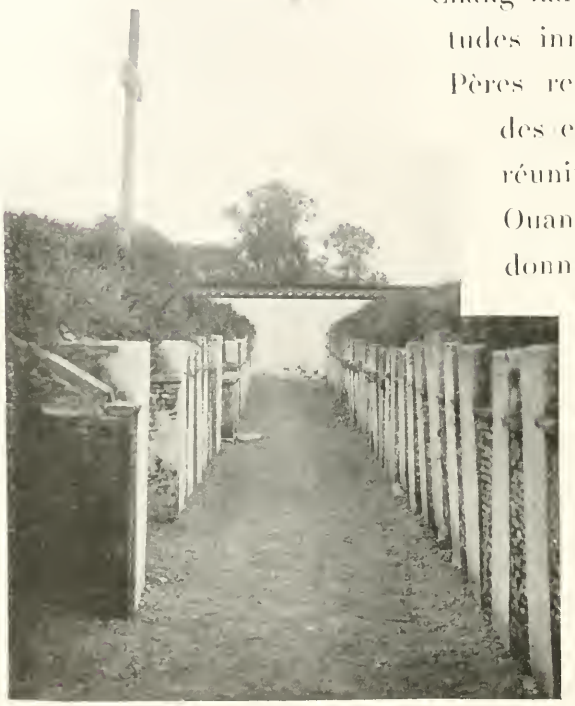
Le désir du P. Gotteland était de fournir des auxiliaires à tous

les Vicaires apostoliques de la Chine. En 1848, on devait envoyer au Hou-kouang le P. Giaquinto avec un compagnon. Mgr Mouly invitait le P. Languillat à venir à Pékin; le P. René Massa avait déjà tenté de s'y rendre; en 1845 et pendant les années suivantes, le P. Gotteland recevait des séminaristes coréens; en 1852 le P. Hélot, improvisé capitaine au long cours, allait déposer M. Maistre, des Missions Étrangères de Paris, sur les côtes de Corée. Les espérances d'aller au Japon étaient plus grandes encore. Mgr Forcade, premier Vicaire apostolique de ces îles, y appelait les Jésuites et avait donné à l'un d'eux des lettres de grand-vicaire. Mais aucun de ces projets ne réussit. Les Jésuites devaient rester au Kiang-nan, et les événements préparaient la ville de Chang-hai à devenir le centre de leur action.

L'édit de février 1846 promettait la restitution des anciennes églises et Résidences. Mgr de Besi hésitait à s'en servir, car pour cela il fallait avouer sa présence dans la province, et cette présence était interdite. Heureusement, en août 1846, arrivait, avec 3 autres Pères, le P. Lemaître, neveu et ancien secrétaire de Mgr Bouvier, qui était habitué aux affaires et y apportait une rare habileté. Il garda la soutane et fut présenté comme prêtre français arrivé récemment pour traiter cette affaire de la restitution des anciens biens de l'Église à Chang-hai. Le consul d'Angleterre et le gérant du consulat de Danemark lui prêtèrent leur appui. L'ancien cimetière du P. Brancati fut rendu facilement; mais le mandarin refusa l'ancienne église et ses dépendances, en compensation de laquelle, après bien des débats, il donna, en février 1847, trois terrains : un en ville, un en dehors de la porte du Sud, dans le faubourg de Tong-kia-tou, et un troisième en dehors de la porte du Nord, sur la rive du Yang-king-pang. Sur ce dernier terrain il y avait encore une maison chinoise; après quelques réparations l'évêque vint y habiter. Sur le second, à Tong-kia-tou, on posait, le 21 novembre 1847, la première pierre de la grande église qu'on y voit encore. Le troisième, sur la rive du Yang-king-pan, se trouva être le centre de la Concession que notre premier

consul, M. Maximilien de Montigny, obtint enfin, après l'Angleterre, en avril 1849. Le succès de ces négociations donnait à l'évêque du Kiang-nan une position officielle.

Pendant les mois de mai, juin et juillet 1849, les pluies furent continuelles, et tout le Kiang-nan fut inondé. En 1850, ce fut la disette, et Chang-hai fut envahi par des multitudes innombrables d'affamés. Les Pères recueillirent un peu partout des enfants abandonnés; on les réunit dans la Résidence de Ouang-tang, que l'on avait abandonnée en 1847, à cause de son éloignement de Chang-hai, pour aller s'établir à Zi-ka-wei, près du tombeau de Paul Siu. Ce furent là les commencements des orphelinats de la Mission. Quelques mois après, transporté à Tsai-kia-ouan, non loin de Ouang-tang, ce premier orphelinat fut divisé en deux : celui des garçons que l'on garda à Tsai-kia-ouan, et celui des filles que l'on transporta à Tang-mou-kiao, où le P. Languillat en avait déjà un autre. De Tsai-kia-ouan, l'orphelinat des garçons a depuis été transporté à Zi-ka-wei. Quant à la maison de Ouang-tang, que le départ des orphelins laissait libre, elle devint en mars 1855 l'asile de quelques jeunes filles qui voulaient se consacrer au service de la Mission. C'était le berceau du Cheng-mou-yuen actuel de Zi-ka-wei.



CHANG-HAI. — CIMETIÈRE DE LA MISSION

Les Pères de Zi-ka-wei, de leur côté, reçurent dans la Résidence

quelques jeunes garçons; on leur donna un maître, on les fit étudier et ce fut là l'origine du collège.

Des événements plus terribles encore que la famine de 1850 allaient mettre les Pères de Chang-hai en relations avec les mandarins et le peuple, et donner à la Mission une grande influence. Une révolution avait pris naissance au Kouang-toung, ravagé le Kiang-si et le Hou-kouang, envahi le Ngan-hoei, et enfin s'était emparée de Nankin, le 20 mars 1853. On y avait proclamé l'avènement d'une nouvelle dynastie qui se donnait le nom de « Tai-ping » (grande paix). A cette nouvelle, la populace de Chang-hai, les Fokienois surtout, se soulevèrent, massacrèrent la « Tche-hien » et s'emparèrent de la ville, dans la nuit du 7 au 8 septembre. En quelques jours ils eurent réuni 20 000 pillards; ils prirent Kia-ting, Pao-chan, Nan-wei, et allèrent jusqu'à Tsing-pou. Refoulés bientôt par l'armée des mandarins de Sou-tcheou et de Song-kiang, ils se réfugièrent dans Chang-hai, où ils se défendirent pendant 17 mois. Une flotte nombreuse de jonques impériales remplit le Hoang-pou. Entre cette flotte et la ville assiégée s'étendait le faubourg de Tong-kia-tou, qui fut pendant un an et demi le théâtre de nombreux combats. A la fin du siège il n'en restait que l'église, — sur laquelle M. de Plas avait fait arborer le drapeau français, — et le groupe de maisons situées dans ses environs immédiats.

SOLDATS CHINOIS
ARMÉS A L'EUROPÉENNE, PRÈS DE CHANG-HAI

Cependant l'amiral Laguerre, qui venait d'arriver à Chang-hai avec la *Jeanne d'Arc* et le *Colbert*, résolut de mettre fin à cette situation. Les assiégés recevant des secours du côté des Concessions, il interdit toute relation avec eux. Le 9 décembre 1854, il fit descendre quelques hommes à terre et encloua une batterie de 25 gros canons, dressée sur la rive du Hoang-pou, en dehors de la porte de l'Est. Ce succès fut facile. Il invita alors les Anglais, qui avaient à Chang-hai plusieurs navires de guerre, à se joindre à lui pour un assaut final. L'offre fut déclinée. Il agit sans eux. Le matin du 6 janvier 1855, une brèche fut ouverte un peu à l'est de la porte du Nord ; 250 hommes débarqués de nos vaisseaux s'y précipitèrent; ils ouvrirent la porte du Nord et les Impériaux s'élancèrent dans la ville, pour y piller. Contre eux les assiégés se sentaient forts; ils en firent un grand carnage et l'amiral dut faire sonner la retraite, ayant perdu 3 officiers et 10 matelots tués et une trentaine de blessés. C'était un insuccès en apparence; cependant cette intervention suffit à décourager les rebelles; dans la nuit du 17 au 18 février 1855, ils s'évadèrent et les Impériaux rentrèrent en ville. Pendant deux ou trois jours on rechercha dans les campagnes les fuyards; le peuple les traquait et les massacrait comme des bêtes fauves; bien peu échappèrent à la mort et Chang-hai resta le plus ferme rempart de la dynastie mandchoue contre les rebelles qui dévastèrent encore le Kiang-nan pendant dix ans.

Cependant, le 21 novembre 1847, Mgr de Besi était parti pour Rome, laissant à Chang-hai son coadjuteur, Mgr Fr.-X. Maresca, de la Sainte-Famille de Naples. En 1849, on apprenait qu'il ne revenait pas en Chine et que Mgr Maresca était nommé Administrateur du diocèse de Nankin. Mais le nouveau prélat, épuisé par le travail et le climat, dut lui-même partir pour l'Europe. Embarqué à Chang-hai le 8 avril 1855, il mourut à Naples le 13 novembre suivant. Mgr Célestin Spelta, de l'ordre de Saint-François, laissé par Mgr Maresca comme son coadjuteur au Kiang-nan fut transféré au nouveau Vicariat du

Hou-pé, formé à ce moment et confié aux Franciscains. Le diocèse de Nankin était supprimé et le Vicariat apostolique du Kiang-nan confié à la Compagnie de Jésus. Le P. Pierre-André Borgniet en était déclaré « Administrateur apostolique ».

MGR PIERRE-ANDRÉ BORGNIET S.-J. (1856-1864)

Né dans le département du Nord, le 14 février 1811, et envoyé par son curé au séminaire d'Arras, Pierre-André Borgniet fut pour tous un modèle accompli. Ordonné prêtre à 24 ans, vicaire pendant 10 ans à Aire-sur-la-Lys, puis aumônier des prisons et des Religieuses, il entrait à 34 ans dans la Compagnie de Jésus, et à 36 ans il partait au Kiang-nan. Après un court séjour à Zi-ka-wei, il passait 2 ans à Hai-men (1847-49), exerçait pendant 4 ans le ministère à Zi-ka-wei (1850-1854), et devenait Supérieur d'une des six sections que venait de créer le P. Pierre Fournier, alors Supérieur et Visiteur de la Mission. C'est dans sa section de Song-kiang qu'on vint, le 5 août 1856, le chercher pour le nommer administrateur du diocèse.

Les huit années de son administration (1856-1864) furent des années de malheur; la guerre dévasta le Kiang-nan; presque toutes les chrétientés furent ruinées; seule la ville de Chang-hai fut respectée par le fléau.

Et d'abord ce fut la guerre avec l'Europe.

La Chine violait les traités de la manière la plus effrontée. A Canton la tête d'un Européen était mise à prix 30, puis 100 piastres. En 1856, un missionnaire, M. Chapdelaine et plusieurs Chrétiens étaient massacrés par les mandarins avec un raffinement de cruautés inouïes; enfin le vice-roi de Canton faisait incendier les factoreries anglaises. La mesure était comble. L'Angleterre et la France, d'accord avec les États-Unis et la Russie, envoyèrent des troupes. Le 29 décembre 1857,

Canton fut pris. La cour de Pékin, refusant de céder, les ambassadeurs européens vinrent à Chang-hai; le Tao-tai s'enfuit. M. de Montigny organisa une petite expédition pour Sou-tcheou, où il conduisit les deux secrétaires des légations française et anglaise; là enfin on trouva un mandarin, le Fou-tai, qui consentit à recevoir des lettres pour la cour. La réponse fut insolente. Les ambassadeurs remontèrent au Nord. Arrivés à l'embouchure du Pei-ho, ils furent obligés d'avoir recours à leurs canons; ils s'emparèrent des forts de Ta-kou, se rendirent à Tien-tsin, où enfin deux grands mandarins vinrent négocier. Du 13 au 25 juin 1858, on signa les traités imposés. Les plus lourdes conditions étaient : la présence de légations à Pékin, l'ouverture du Kiang au commerce, la liberté de voyager dans les provinces. Les négociateurs avaient décidé de se réunir à Chang-hai pour les détails du traité. Ils y étaient dès le milieu de juillet (1858); les mandarins chinois se firent attendre trois mois. Leur mauvaise foi n'était pas douteuse; cependant ils n'osèrent pas avouer l'édit impérial saisi à Canton et qui ordonnait de ne tenir aucun compte des promesses faites à Tien-tsin. Au contraire, ils se résignèrent à tout ce qu'on exigea d'eux, et rendez-vous fut donné à Tien-tsin, en juin 1859, pour y ratifier les traités

CHANG-HAI. — ÉGLISE SAINT-JOSEPH (ANCIENNE PORTE D'ENTRÉE)

GOLDEN ISLAND OU ILE D'OR, DANS LE YANG-TSE, NON LOIN DE TCHEN-KIANG

et conduire les ministres à Pékin. Pendant ces négociations, les ambassadeurs européens avaient tous témoigné un grand intérêt aux œuvres de la Mission, mais surtout le baron Gros et l'amiral Poutiatine, les délégués de la France et de la Russie. Ce dernier, bien que schismatique, aimait à fréquenter les églises de Tong-kia-tou et de Zi-ka-wei, et il témoigna aux Pères une affection sincère.

On sait de quelle trahison la Chine se rendit coupable, du 17 au 25 juin 1859, contre les ministres que la France et l'Angleterre envoyaient à Pékin : les forts de Ta-kou foudroyèrent leur escorte. Quelques jours après, en juillet, un édit impérial félicitait les généraux chinois et annonçait à l'Empire que les barbares étaient rejetés à la mer; il n'en restait plus un en Chine! Ces fanfaronnades étaient pour le peuple ; les mandarins eux, essayèrent de se servir des Jésuites de Chang-hai pour reprendre les négociations. Le vice-roi de Nankin envoya à Chang-hai un Tao-tai qui eut plusieurs entrevues avec le P. Lemaître, et par lui fit des propositions aux ambassadeurs; mais elles étaient inacceptables. Le 8 mars 1860, les ministres de France et d'Angleterre envoyèrent à la cour de Pékin un ultimatum qui fut mal reçu, et le 8 avril la guerre était déclarée. Elle allait conduire les puissances jusqu'à Pékin, humilier l'orgueil de l'Empereur, et enfin ouvrir la Chine au commerce et aux Missions.

En attendant, la guerre civile se poursuivait. Les affaires des Tai-ping avaient considérablement décliné dans le Kiang-nan pendant les années précédentes. Ils avaient abandonné Yang-tcheou et Tchen-kiang, chassés par les armées impériales, disaient les rapports officiels, plus probablement en échange de sommes considérables que versaient les mandarins. En 1859, Nankin seul leur restait; mais ils y étaient réduits à la plus extrême misère. Un jeune homme qui avait été adopté par un des chefs des rebelles et fut ensuite recueilli par les Pères de Nankin, raconta qu'on se nourrissait alors couramment de chair humaine. D'un jour à l'autre, on s'attendait à voir s'éteindre la rébellion, quand au contraire elle se releva soudain plus forte et

plus terrible que jamais. Les préparatifs faits au Nord pour repousser les Européens y avaient attiré l'argent et les hommes ; les mandarins du Kiang-nan, abandonnés, se découragèrent ; au commencement de 1860, les armées impériales qui restaient autour de Nankin passèrent en bloc au service des rebelles, et elles furent aussitôt conduites vers des régions non encore dévastées. La capitale du Tche-kiang, Hang-tcheou, et tout le nord de cette riche province furent mis au pillage, et une armée de brigands annonçait son projet de conquérir le Kiang-nan tout entier, lorsque les armées française et anglaise, destinées à la prise de Pékin, arrivèrent à Chang-hai.

En débarquant (mars 1860), le général Cousin-Montauban put voir les fuyards de Hang-tcheou arriver à Chang-hai par centaines de mille. Ne pouvant pas, par suite du refus des Anglais, défendre Sou-tcheou, il laissa au moins 400 hommes à Chang-hai pour protéger les Concessions et la ville chinoise, et pour garder les églises de Zi-ka-wei et de Tong-kia-tou.

Au courant des mois d'août, septembre, octobre, Tien-tsin et Pékin étaient pris, les traités signés ; mais tout le Kiang-nan était ravagé par les rebelles Tchang-mao ou Longs-poils, ainsi nommés parce qu'ils ne se rasaient pas la tête comme les Mandchoux. Conduits par un chef célèbre, le Tchoung-ouang (le Roi fidèle), ils quittaient Nankin en mai, prenaient sans résistance sérieuse Tan-yang, Tchang-tcheou, Ou-si, Sou-tcheou, Tsang-zo, Kia-ting, et marchaient sur Chang-hai où ils espéraient se faire reconnaître par les Européens. Les Anglais, surtout les ministres protestants, y eussent consenti. Le général Cousin-Montauban fit décider que, tout en restant neutre entre les rebelles et la dynastie régnante, on protégerait Chang-hai.

Mais pourrait-on défendre la ville avec 1500 ou 2000 soldats européens ? L'officier qui commandait les troupes françaises abandonna Zi-ka-wei ; les Pères se retirèrent et le Tchoung-ouang y établit aussitôt son quartier général. Mais ses armes étaient trop mauvaises pour atteindre nos soldats, qui lui tuèrent beaucoup de monde, et

deux jours après, le 20 août, il rentra à Sou-tcheou, d'où il répandit le pillage et l'incendie dans toute la province. C'est alors qu'un grand nombre de chrétientés furent ruinées; les Pères qui s'y trouvaient eurent beaucoup à souffrir; le P. Nicolas Massa, tombé entre les mains des rebelles, fut emmené par eux, menacé de la mort, et n'échappa que par miracle. Son frère Louis, qui gardait l'orphelinat de Tsai-kia-ouan, y fut tué le 17 août avec plusieurs de ses orphelins; l'orphelinat fut pillé et incendié. Beaucoup de Chrétiens périrent, beaucoup de chapelles furent détruites. Aussi lorsque, à la fin de 1860, les troupes européennes, victorieuses à Pékin, revinrent à Chang-hai, les populations des villes voisines accoururent-elles s'y réfugier. Bientôt on y compta trois millions d'habitants qu'il fallait faire vivre, qu'il fallait aussi défendre. Grâce à quelques Manillois chrétiens armés par eux, les Jésuites purent sauver Tong-kia-tou, Zi-ka-wei et le Pou-tong. Un grand banquier chinois de Chang-hai, Yang-ta-ki, avec le concours d'un Américain nommé Ward, réunit une petite armée de 3 ou 4 mille hommes bien

TOUR DE LONG-HOA, AU S.-E. DE ZI-KA-WEI

armés et commandés par des Européens, avec laquelle on reprit Song-kiang. Les officiers européens étendirent leurs lignes à l'Ouest, jusqu'à Zi-ka-wei, où un officier d'artillerie, M. Tardif de Moidrey, organisa un corps franco-chinois. Enfin, le général Cousin-Montauban, revenu à Chang-hai dès le milieu de décembre, décida avant son départ (avril 1861) que la France et l'Angleterre garantiraient la sécurité de cent Li (30 milles) autour de la ville.

Le Tchoung-ouang cependant bloquait toujours Chang-hai, qu'il remplissait de ses espions. Le Pou-né et le Pou-tong étaient envahis par les bandes de pillards qui sortaient du Tche-kiang, et lui-même s'avançait de Sou-tcheou avec ses vieilles troupes. De Tong-kia-tou, de Zi-ka-wei, on voyait chaque nuit des colonnes de flammes s'élever vers le ciel, comme pour marquer sa marche. Il fallait agir.

En mars 1862, les amiraux Hope et Protet entrèrent en campagne. Dans les premiers jours d'avril ils étaient à Zi-ka-wei. Le 5 avril, l'amiral Hope tenta de chasser les rebelles de leurs camps retranchés de l'Ouest et du Sud-Ouest. Il échoua et fut lui-même blessé. L'amiral Protet fut plus heureux le lendemain : les rebelles furent repoussés au Nord, puis, un peu plus tard, à l'Est, enfin au Sud, où la victoire de Nan-kiao, que l'amiral paya de sa vie, délivra complètement les environs de Chang-hai.

On a dit souvent que cette intervention de la marine sauva la dynastie régnante. Les mandarins de la province se réunirent en effet dès lors à Chang-hai ; ils y reprirent quelque assurance, organisèrent une armée. Ward venait d'être tué au Tche-kiang ; ils eurent la bonne fortune de rencontrer, pour le remplacer, le major Gordon, qui sut conduire son armée à la victoire. Entré en campagne en avril 1863, il avait avant la fin de l'année repris Tsang-zo, Tai-tsang, Kouen-chan et enfin Sou-tcheou. Dans les premiers mois de 1864 il chassait les rebelles de Ou-si, I-hing, Li-yang, Kin-tan, et enfin de Tchang-tcheou. Dès lors les mandarins chinois, certains du succès, le congédièrent pour n'avoir pas à porter le poids d'une dette de reconnaissance. Ils

réussirent en effet à chasser les rebelles de partout avant la fin de 1864 ; mais ils ne se préparèrent pas pour l'avenir, et plus tard, lors de la guerre contre le Japon, Li Hong-tchang put comprendre la faute qu'il avait commise en 1864.

Les années 1861-1862 avaient été terribles pour la Mission. Les chapelles étaient détruites, les Chrétiens dispersés. Le 8 décembre 1861, Mgr Borgniet avait reçu une brique au front dans une émeute populaire, à Hai-men, et la chapelle où il venait de dire la messe était complètement détruite. Le P. Clavelin, pris par les rebelles auprès de Tsang-zo, était resté quelques jours entre leurs mains : son calme et sa sagesse leur en avaient tellement imposé, qu'ils l'avaient relâché. Le P. Sentinier, pris aux environs de Kiang-yn, avait gagné la rive du Kiang pendant qu'ils se disputaient pour savoir à qui il appartenait, avait pris une barque et était revenu à Chang-hai. Le 4 mars 1862, le P. Vuillaume avait été tué par les rebelles, sous les murs d'une chrétienté du Pou-tong qu'il avait pu protéger jusque-là. Les PP. de Carrère et Bourdilleau avaient été dévalisés.

LA SAINTE MESSE DANS LA CHAPELLE DE ZI-KA-WEI

A Chang-hai, les Pères quêtaient parmi les Européens et les

Chinois pour secourir les malheureux. Pendant les mois d'hiver, à Tong-kia-tou et à Zi-ka-wei, ils distribuaient de la bouillie de riz à tous ceux qui se présentaient, quelquefois à des milliers de personnes. D'autres parcouraient ces foules d'émigrants où le typhus, le choléra, la misère faisaient des ravages effrayants, et baptisaient beaucoup de moribonds. A son arrivée à Chang-hai, le général Cousin-Montauban avait assisté, le 15 avril 1860, à la bénédiction de la première pierre de l'église Saint-Joseph, dans la Concession française, et avait accepté d'en être le parrain. A son retour de Pékin, il se fit donner, pour ses soldats logés dans le jardin public de la ville chinoise, l'ancienne église du P. Brancati, changée en pagode, et il la remit à Mgr Borgniet. Les travaux de fortification entrepris à Zi-ka-wei, en janvier et février 1861, permirent à la Résidence de s'étendre considérablement. Et ainsi, les trois Résidences de Chang-haï jetaient pendant la tempête les racines profondes qui leur ont donné plus tard tant de solidité.

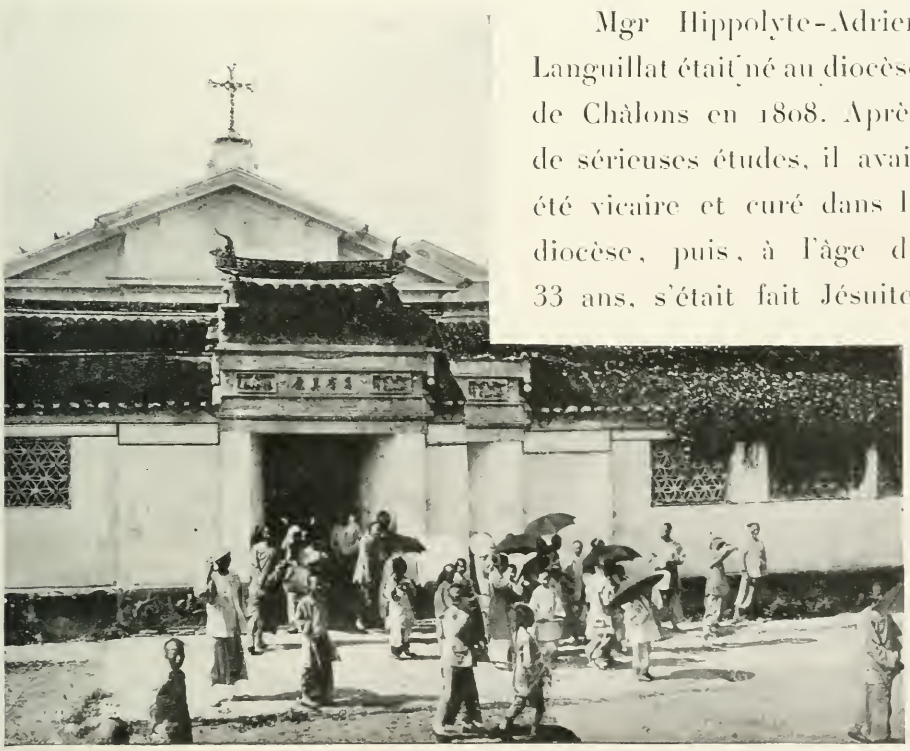
Cependant la mort frappait à coups redoublés sur la Mission. Elle comptait à peine 30 prêtres. Or, de 1856 à 1864, 24 missionnaires moururent, dont 16 pendant les trois dernières années (1862-1864). Le 5 février 1863, onze cercueils étaient réunis, côte à côte, dans l'église de Tong-kia-tou; la crainte des rebelles, qui venaient jusqu'aux portes de la ville, avait empêché de les inhumer. Après leur départ on organisa une grande procession funèbre, de l'église au cimetière. Les Chrétiens étaient nombreux, les païens en foule étaient respectueux. Mais quelles pensées pouvaient remplir le cœur des Pères? Plusieurs d'entre eux étaient déjà guettés par le terrible typhus, et 6 ou 7 furent encore ses victimes avant la fin de cette année 1865. Au commencement de 1864, un novice chinois de Zi-ka-wei vit en songe trois Pères européens. Il lui fut dit que Dieu voulait encore ces victimes. Il reconnut le P. Giaquinto et le P. Taffin; le troisième lui était inconnu. Le 30 avril, le P. Giaquinto était atteint et mourait en 4 jours; le P. de Puyberneau arrivait d'Europe; le novice le recon-

naissait aussitôt pour celui qu'il avait vu en songe; le P. de Puyberneau mourait avant la fin du mois. Le P. Taffin, encore en pleine santé, se prépara dès lors à la mort avec joie. Vingt jours après, il expirait.

Mgr Borgniet les avait précédés depuis 2 ans. Au milieu de juillet 1862, il avait profité de la compagnie de Mgr Navazzo, Vicaire apostolique du Ho-nan, se rendant à Pékin, pour aller visiter Mgr Languillat au Tche-li. De Tien-tsin à Hien-hien le voyage fut particulièrement pénible : le 28 juillet il arrivait malade à la Résidence; le 31, il disait avec peine la messe de Saint Ignace et, le jour même, une attaque foudroyante de choléra l'emportait. Il expirait ainsi entre les mains de celui qui allait être son successeur au Kiang-nan.

MGR HIPPOLYTE-ADRIEN LANGUILLAT, S. J. (1864-1878)

Mgr Hippolyte-Adrien Languillat était né au diocèse de Châlons en 1808. Après de sérieuses études, il avait été vicaire et curé dans le diocèse, puis, à l'âge de 33 ans, s'était fait Jésuite.



ZI-KA-WEI. — SORTIE DE LA MESSE

Peu après il était envoyé en Chine, au Pou-tong septentrional, où Tang-mou-kiao devint le centre de ses œuvres. Il y resta jusqu'en 1852. De 1852 à 1856 il fut mis à la tête du collège de Zi-ka-wei. C'est là qu'il apprit, en septembre 1856, son élection à l'évêché de Sergiopolis, avec la charge de Vicaire apostolique du Tche-li S.-E. Le 2 février 1865 il recevait les bulles de Rome qui le transféraient au Kiang-nan, et, le 22 mars, le premier bateau qui put rompre les glaces de Tien-tsin le déposait à Chang-hai.

Les onze années de guerres (1853-1864) qui avaient passé sur le Kiang-nan, y avaient comme anéanti presque toutes les chrétientés; seules les trois maisons de Tong-kia-tou, Zi-ka-wei, Yang-king-pang demeuraient. Le premier soin de Mgr Languillat fut de relever ces ruines. Appelé à Rome en 1867, il en revint avec des Religieuses, et les années qui suivirent furent l'époque de la fondation d'œuvres aujourd'hui florissantes, celles des Auxiliatrices du Purgatoire, du Carmel, de l'Observatoire. En 1870, après avoir assisté au concile du Vatican, il reprit ses visites pastorales, y rencontra quelquefois des triomphes, mais plus souvent des épreuves. La vieillesse arrivait. Frappé d'apoplexie en 1874, il resta depuis presque impotent, et, comme si le sort de la Mission eût été lié au sien, elle fut dès lors fortement éprouvée par la persécution.

Pendant ces treize années, plus de 130 Jésuites, Pères ou Frères, appartinrent à la Mission; 27 y moururent. On peut juger du résultat de leurs travaux par le tableau suivant qui résume l'état de la Mission aux deux premières années de l'administration de Mgr Languillat.

DATES	NOMBRE DES PRÊTRES		CHRÉTIENTÉS	CHRÉTIENS	BAPTÊMES d'enfants de païens moribonds (Ste-Enfance).	COMMUNIONS DISTRIBUÉES	ÉLÈVES DANS LES ÉCOLES
	EUROPÉENS	CHINOIS					
1864-65 . . .	42	12	184	71 184	10 554	87 734	5 038
1877-78 . . .	56	26	585	93 310	16 844	301 315	9 135

Les ruines relevées, il fallait pénétrer plus avant dans les grandes villes, encore non évangélisées. En 1862, la légation française obtenait un édit impérial sanctionnant la liberté religieuse promise par le traité de Pékin, et des passeports attestant leurs droits étaient délivrés aux missionnaires. Il fallait s'en servir. Déjà le P. de Carrère avait été envoyé à Nankin pour y relever l'ancien Kongsou; un Père chinois, à Ngan-king pour y acheter une résidence; le P. Seckinger était à Tchen-kiang; le P. Sentinier à Kiang-yn; d'autres à Soutcheou, à Song-kiang, avec ordre de réclamer les anciennes églises dont la restitution était promise, ou d'en faire de nouvelles. Un navire de guerre français, le *Tancrède*, sous les ordres du commandant Pallu, remontait le Kiang aux mois d'été de l'an 1865. Il emmena jusqu'à Han-keou Mgr Languillat, qui y fut honorablement reçu par le vice-roi du Hou-kouang. A Ngan-king on était dans le Kiang-nan; les mandarins avaient ordre de tout refuser à l'évêque et ils ne le reçurent que par peur de M. Pallu, sans qu'on pût parler d'affaires. A Nankin, où l'on avait fait occuper par des soldats l'ancien Kongsou et d'où l'on voulait chasser le P. de Carrère, Li Hong-tchang reçut l'évêque et le commandant, mais leur déclara formellement qu'il ne permettrait aucun établissement, ni à Nankin, ni en aucune autre ville. Lorsque, au mois de septembre 1865, le P. de Carrère voulut malgré tout s'établir dans la maison achetée à Ngan-king, les mandarins vinrent l'y prendre de force, le conduisirent jusque sur le bord du Kiang et le déposèrent sur le premier

MISSIONNAIRE EN BROUETTE

vapeur qui descendit le fleuve, lui déclarant qu'ils avaient l'ordre de ne tenir aucun compte ni des traités, ni des passeports.

Le consul de France intervint auprès de Li Hong-tchang; le P. de Carrère fut alors rappelé à Nankin, pour s'entendre avec les notables, disait le vice-roi. Or, à leur réunion, il apprit, dès les premiers mots, que Li Hong-tchang s'opposait à tout accommodement. Il se retira à Chang-hai. En y arrivant il trouva au consulat une lettre du vice-roi où ce dernier racontait son entrevue avec les notables, comme si elle avait réellement eu lieu, et apportait comme excuse leur opposition obstinée. Sur de nouvelles instances du consul de France, il fut rappelé à Nankin et s'établit dans les propriétés de la Mission. Enfin, après un voyage à Ngan-king, où il obtenait de même une propriété (oct. 1867), il reprenait possession de l'ancien cimetière de Nankin en dehors de la porte du Sud, par une cérémonie religieuse publique, pour les 3 évêques et les 10 prêtres qui y attendaient ce souvenir depuis plus de 150 ans. C'était son dernier effort; il rentra épuisé à Zi-ka-wei et y mourut le 17 août 1868.

Les autres Pères eurent des difficultés semblables, ou plus grandes encore, pour rentrer à Sou-tcheou, à Yang-tcheou, à Song-kiang, et en bien d'autres villes où la Mission ne put s'établir que 5 ans, 10 ans, 20 ans plus tard. Puis ce furent des obstacles presque insurmontables pour l'acquisition de nouveaux terrains, par suite d'une erreur de notre ministre à Pékin, M. de Berthemy, qui, en février 1865, accorda que ces achats ne se fissent pas au nom d'un particulier, mais au seul nom de l'Église catholique. Li Hong-tchang prétendit que cette clause impliquait que les mandarins fussent prévenus et consultés avant tout achat. C'est-à-dire que tout établissement nouveau était impossible puisqu'il dépendait du bon vouloir si rare des mandarins. Cela dura 30 ans, et ce n'est qu'en 1895 que M. Gérard put enfin faire reconnaître officiellement le vrai sens de la convention de 1865.

Ces efforts d'expansion vers l'intérieur de la province n'empê-

chaient pas le développement des anciennes œuvres et surtout des trois Résidences de Chang-hai. Autour de l'église de Tong-kia-tou, 3000 Chrétiens avaient fixé leur demeure. Ils y restèrent. Le séminaire et le scolasticat de la Compagnie s'y développaient dans les murs d'une vaste résidence bâtie en 1866. Mgr Languillat put consacrer 20 ou 30 prêtres pendant les années de son administration, et

LE JARDIN DU COLLÈGE DE ZI-KA-WEI

une vingtaine d'élèves du séminaire ou du collège de Zi-ka-wei entrèrent au noviciat de la Compagnie. A Zi-ka-wei les œuvres se développaient également ; le collège se peuplait et fournissait des maîtres aux écoles, des catéchistes aux missionnaires, des administrateurs aux chrétientés. A l'orphelinat, une imprimerie se formait, qui répand actuellement les livres de religion dans toute la Chine ; les orphelins, formés par quelques Frères faisaient, sur des modèles venus d'Europe, le mobilier des chapelles : autels, chandeliers, images, tableaux,

chaires à prêcher. Entre le collège et l'orphelinat se fondaient, en 1872, l'observatoire météorologique et le musée d'histoire naturelle, si connus aujourd'hui et dont nous reparlerons plus tard.

A Yang-king-pang les Européens catholiques formèrent bientôt une paroisse. Les Chinois affluèrent aussi, soit à l'église de la Concession française (Saint-Joseph), soit à l'église de la ville chinoise (Lao-tang). Auprès de cette dernière on établit, dès 1867, un hôpital qui reçoit de 100 à 200 vieillards. Auprès de la première il fallut ouvrir pour les petits garçons européens une école, qui est devenue l'école très florissante de Saint-François-Xavier. En 1876, la Concession américaine se peupla tellement de Chrétiens manillois ou macaïstes qu'il fallut y fonder une autre église, celle du Sacré-Cœur.

Dès leur arrivée les Pères de la Compagnie de Jésus avaient essayé de former à la vie religieuse les anciennes « vierges » de la Mission. En mars 1855, dans l'ancienne Résidence de Ouang-tang, que les orphelins venaient d'abandonner à leur tour, le P. Louis Sica avait donné des règlements à une association de filles pieuses qui voulaient consacrer leur vie au service de la Mission. La guerre les avait dispersées en 1861; quelques-unes rentrèrent dans leurs familles, quelques autres se réunirent à Tong-kia-tou auprès de l'église. En 1864, la paix revenue, le P. Gonnet prépara à Ouang-ka-tang, près de Zi-ka-wei, un établissement qui prit à peu près la forme d'un couvent, et qui abrita trois œuvres : ces vierges dévouées à la Mission, un pensionnat de jeunes filles chrétiennes et un orphelinat de petites filles abandonnées par les païens. Ces œuvres florissaient; la maison se remplissait; mais surtout le besoin de Religieuses européennes, comme directrices, s'imposait. Qui seraient-elles? En passant aux Indes pour aller à Rome, Mgr Languillat admira les belles œuvres des Sœurs de Saint-Paul de Chartres; en France, on lui indiquait les Dames du Sacré-Cœur; il se décida pour les Auxiliatrices des âmes du Purgatoire, voici dans quelles circonstances. Le 4 août 1867, en disant la messe dans leur chapelle, il lui sembla comprendre

ZO-SÉ. — L'ÉGLISE, LA RÉSIDENCE ET LES SÉMINARISTES

clairement que Dieu les appelait en Chine. En rentrant à la rue de Sèvres, il s'en ouvrit au R. P. Pontlevoy, alors Provincial de Paris, et qui avait eu la même impression pendant sa messe. Tous deux retournèrent aussitôt chez les Auxiliatrices demander quelques-unes d'entre elles pour le Kiang-nan. La Supérieure y consentit et, le 13 août (1867), elle écrivait à Mgr Languillat : « ... J'accepte, Monseigneur, la proposition qui m'a été faite par le R. P. Provincial. C'est vous que le divin Cœur de Jésus a choisi pour accorder aux Auxiliatrices cette grâce des missions, grâce de souffrance, d'immolation plus complète, c'est vrai ; mais aussi de soulagement et de délivrance plus efficace pour les âmes du Purgatoire, but de notre institut. »

A cette lettre Monseigneur répondait, en date du 10 octobre 1867, en faisant remarquer que l'introduction d'une congrégation toute dévouée aux âmes du Purgatoire en un pays qui a poussé le culte des morts jusqu'à l'idolâtrie, c'était une réparation que l'Église devait à Dieu et un enseignement au peuple chinois.

Le 5 décembre 1867, les deux premières Auxiliatrices arrivaient à Chang-hai, suivies par 4 autres, le 7 janvier 1869. Elles furent conduites à Ouang-ka-tang, où elles demeurèrent pendant qu'on

achevait les constructions du « Cheng-mou-yuen » à Zi-ka-wei. Au mois de février 1869, elles purent y entrer et y transporter les 3 œuvres de Ouang-ka-tang, qui depuis lors ont pris un grand développement. Les Auxiliatrices sont au nombre de 70 ou 80, dont plus du quart sont indigènes. Les vierges indigènes ou Présentandines sont une centaine; elles tiennent les écoles et les orphelinats dans les principaux centres de la Mission. L'orphelinat compte plusieurs centaines d'enfants, et à ces grandes œuvres sont venues s'en joindre plusieurs accessoires qui font de cette maison une des gloires de l'Église du Kiang-nan.

Les Auxiliatrices ne pouvaient négliger les besoins de la population européenne de Chang-hai. On prépara pour les recevoir les bâtiments qui avaient servi à l'hôpital militaire, pendant la guerre de 1860, vis-à-vis l'église Saint-Joseph de Yang-king-pang, et bientôt elles y eurent établi de belles œuvres.

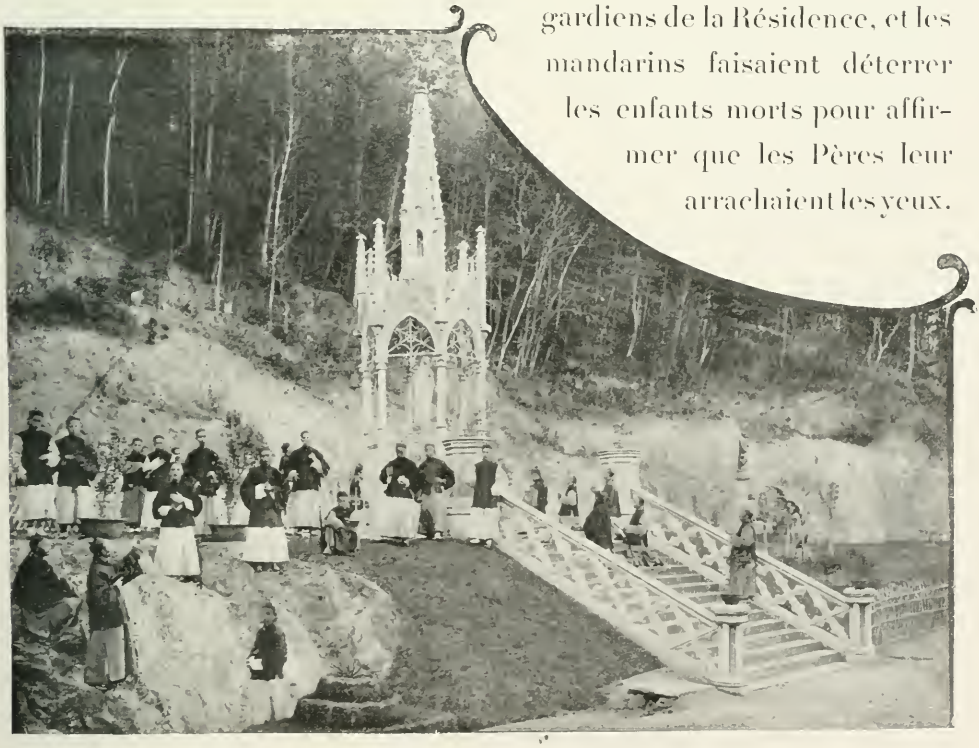
Après les Auxiliatrices, les Carmélites.

Mgr Languillat racontait souvent que, pendant les premières années de son épiscopat au Kiang-nan, il se sentait vivement pressé de fonder un Carmel en sa Mission. « Au Kiang-nan, disait-il, nous avons avant tout besoin de prières; de ce Carmel s'élèveront vers Dieu des prières continuelles pour la mission. » Au mois de septembre 1867, étant à Laval, il y rencontra au Carmel une parente de M. Chapdelaine, la dernière victime de la persécution en Chine. Ce fut pour lui une indication. Quelques-unes des Religieuses, entre autres la cousine du martyr, s'offrirent à lui. L'évêque de Laval approuva ce projet, et les fondatrices arrivèrent à Chang-hai, au nombre de 5, le 3 février 1869, sous la conduite du P. Valentin Garnier, le futur successeur de Mgr Languillat. Les Auxiliatrices leur cédèrent la maison de Ouang-ka-tang. Elles y restèrent six ans. En décembre 1874, elles prirent possession du Carmel Saint-Joseph, bâti pour elles à Tou-sé-wé. Il fut bientôt rempli, et aujourd'hui les Carmélites sont 25 ou 30, dont deux tiers de Chinoises.

ZI-KA-WEI. — L'OBSERVATOIRE ET LA RÉSIDENCE

D'autres œuvres, orphelinats, écoles, dispensaires se multipliaient et se développaient partout dans la Mission. Ces succès appelaient la persécution. Elle ne manqua pas.

Une des grandes préoccupations de Li Hong-tchang était d'empêcher les Européens de déborder les ports ouverts et de pénétrer en Chine. Dans ce but, au prix de grands sacrifices, il avait renoncé, en 1863, à une flotte fournie par les Anglais, sur une première demande bientôt regrettée, puis retirée. En 1864, il congédiait Gordon et ses officiers. Nous avons dit quelle opposition il fit en 1865 à l'établissement des Pères à Nankin et à Ngan-king. En 1866, le P. Seckinger avait des catéchumènes à Yng-chan, au nord de Ngan-king; ils furent persécutés, le Père fut chassé et ne put obtenir justice. On avait ouvert un orphelinat et commencé une résidence à Yang-tcheou; au mois d'août 1866 l'émeute chassait les directrices de l'orphelinat, les gardiens de la Résidence, et les mandarins faisaient déterrer les enfants morts pour affirmer que les Pères leur arrachaient les yeux.



LES CONGRÉGANISTES DU COLLÈGE A NOTRE-DAME DE LOURDES
AU MILIEU DE LA MONTAGNE DE ZO-SÉ

Une juste réparation ne fut accordée deux ans plus tard que sur l'action vigoureuse du consul d'Angleterre, qui fit saisir à Chang-hai un vapeur du vice-roi, parce que pendant l'émeute quelques ministres protestants avaient été injuriés. A la fin de 1869, la Résidence de Ngan-king était pillée; pendant les mois de novembre et de décembre les catéchumènes du Kien-te-hien étaient traqués, pillés, incendiés; une vingtaine d'entre eux était massacrée. Une éclaircie allait se produire grâce à l'intervention de la France et aux bonnes dispositions du nouveau vice-roi de Nankin, Ma Sin-i. D'origine mahométane, Ma Sin-i s'était distingué dans les dernières guerres. Grièvement blessé au siège de Chang-hai en 1854, il avait été apporté chez les Pères de Tong-kia-tou, où le Fr. Saguez l'avait soigné. On le croyait perdu. Instruit par le P. Languillat et le P. Hélot, il fut baptisé et il guérit. De son baptême il garda au moins une grande reconnaissance pour les Pères. Aussi était-il par avance favorablement disposé quand notre consul, le comte de Rochechouart, remontant le Kiang avec plusieurs navires de guerre, vint lui demander réparation. Il donna aux Pères, dans la ville de Ngan-king, le terrain qu'ils désiraient, celui-là même où est leur résidence actuelle, et fit, pour tout le Kiang-nan, une proclamation en faveur de la religion chrétienne, dans les termes mêmes que les Pères lui indiquèrent.

Pendant le mois de mai de cette année 1870, sous l'influence du parti de Pékin, hostile aux étrangers, des bruits étranges remplissaient la ville de Nankin; tous les jours, disait-on, on trouvait dans les rues des cadavres d'enfants à qui les yeux et les entrailles étaient arrachés; bientôt on prétendit avoir entre les mains plusieurs coupables qui se disaient être des Chrétiens au service des Pères; on affirma avoir trouvé sur eux le compte des enfants tués, des yeux livrés, etc., etc. L'excitation était extrême et, par un effet singulier, tout autour de la Résidence, les maisons se couvraient de croix pour conjurer les maléfices; on en peignait sur les portes, sur les murs;

on mettait des croix en bois sur les toits. Aux premiers jours de mai, quand les conjurés jugèrent que les esprits étaient préparés, on fit circuler des avis écrits à la main sur papier rouge, pour attirer la vengeance du peuple sur la nouvelle Résidence. Par des amis, les Pères surent qu'un grand mandarin civil et un puissant mandarin

NGAN-KING. — ORPHELINAT DES RELIGIEUSES CHINOISES PRÉSENTANDINES

militaire étaient à la tête du complot, mais que le préfet de la ville et le vice-roi l'ignoraient. A force d'instance et de persévérance, ils purent voir le préfet et l'avertir et, par lui, Ma Sin-i. Ce dernier fit garder la Résidence et mit Nankin en état de siège. Le jour même quelques têtes tombèrent, et le mandarin militaire qui dirigeait le complot s'enfuit en toute hâte dans le Chan-toung, où il réunit quelques centaines de ses anciens compagnons d'armes. Avec eux il se rendit à Tien-tsin où, le 21 juin, il incendia l'église

et l'orphelinat et massacra 10 Sœurs de Charité, le consul de France, 2 prêtres, plusieurs Européens et une vingtaine de Chrétiens.

Quand la nouvelle de ces massacres arriva au Kiang-nan, l'excitation gagna toute la province; à Ou-si, à Sou-tcheou, à Chang-hai on regrettait d'avoir été moins audacieux qu'à Tien-tsin; il fallut toute la puissance du vice-roi pour retenir ces fureurs. Hélas! il devait lui-même en être la victime. Le 26 du mois d'août, après avoir envoyé à Pékin une note secrète où il faisait connaître les troubles, les blâmait fortement et, sans les nommer, en indiquait les auteurs, il tombait à la porte de son tribunal sous le poignard d'un assassin. Le préfet était trouvé pendu dans le sien, et les enquêtes que nécessitaient ces événements étaient confiées au mandarin civil, chef du complot, pendant que le mandarin militaire, son complice, se réfugiait auprès des princes mandchoux de Pékin.

C'est alors que Li Hong-tchang intervint à son tour et fit remettre aux puissances européennes un mémorandum, daté du 8 juin 1871, dans lequel, prétendant que tous ces troubles venaient des exigences des missionnaires, il demandait l'adoption de mesures, qui eussent été la dénonciation pure et simple des traités de 1858 et de 1860, et eussent complètement livré aux mandarins les missionnaires et leurs œuvres. Réfuté aussitôt, le mémorandum fut rejeté par tous les ministres à Pékin. Malgré tout, la Chine s'en inspira longtemps, et vingt ans après elle cherchait encore à le faire accepter dans la pratique.

En l'absence de Mgr Languillat, alors au concile du Vatican, et dans le danger extrême où l'on se trouvait, son remplaçant, le P. Della Corte, eut recours à Notre-Dame des Victoires, à qui il promit, au nom de la Mission, de bâtir, sur la colline de Zo-sé, une église qui lui serait dédiée. Au mois de septembre le calme parut assez rétabli pour qu'il se crût exaucé; il fit alors connaître son vœu; les Chrétiens l'accueillirent avec joie et s'empressèrent d'en hâter

l'accomplissement, de telle sorte que, le 24 mai 1871, Mgr Languillat bénissait la première pierre de la future chapelle, et que deux ans plus tard, le 15 avril 1873, il pouvait l'inaugurer au milieu d'une foule de Chrétiens et y célébrer la première messe.

Une autre persécution plus terrible encore éclata en 1876. Dans les premiers mois de cette année, des bruits étranges se répandirent : les Chrétiens, disait-on, avaient des moyens diaboliques de se procurer le secours d'armées d'esprits : il leur suffisait de jeter en l'air une poignée de petites figures en papier; elles se changeaient en milliers d'esprits mauvais qui coupaient aux enfants choisis leur tresse de cheveux; dès lors l'âme de ces enfants était emportée; ils mouraient bientôt, et ces âmes volées étaient mises dans les fondations des nouvelles églises. On retrouve ces idées superstitieuses au moins deux autres fois dans l'histoire de la Mission, à Hai-nan au milieu du XVIIe siècle et à Si-ngan-fou au commencement du XVIIIe. Un nom leur a été justement appliqué : c'est de la folie en commun. La populace, littéralement affolée, voyait partout l'influence mauvaise de ces esprits; les timides recouraient aux bonzes, couvraient leurs maisons de croix, leurs enfants d'amulettes; les méchants avaient recours à la persécution; partout les Chrétiens furent molestés, mais surtout à Ning-kouo-fou et à Sou-tcheou.

Le Ning-kouo-fou était resté désert après les ravages des Taiping et le passage des armées de Tsang Kouo-fan; pour le repeupler on y avait appelé des émigrants d'autres provinces; il en était surtout venu du Hou-pé et, parmi eux, quelques centaines de Chrétiens. La bonté avec laquelle ils furent reçus par les Pères du Kiang-nan attira de nombreux catéchumènes, et une belle chrétienté se formait déjà dans le Ning-kouo-fou et le Kouang-te-tcheou. Mais voici qu'un mandarin militaire envoyé de Nankin, avec quelques milliers de soldats et un émigré du Ho-nan, excitent contre eux la populace. En mars, on s'essaya au pillage de quelques Résidences et au meurtre d'un catéchiste. Puis, le 13 juillet suivant, on massacra un prêtre chi-

nois, avec un de ses serviteurs et un des enfants de son école, on mit le feu à sa chapelle, on y brûla le corps des victimes et l'on emmena captives les filles de l'école et leurs maîtresses. Ce succès facile enflamma les courages, et, en quelques jours, toutes les chapelles furent brûlées, les Chrétiens pillés, les catéchumènes menacés. Beaucoup d'entre eux retournèrent au paganisme.

Autour de Sou-tcheou, les pêcheurs chrétiens sont nombreux, surtout dans les lacs de Ou-si, gens simples, timides autant que fervents. C'était une proie tout indiquée. Leurs barques furent poursuivies, et quelques-unes pillées; plusieurs Chrétiens furent battus; ils se réfugièrent, les uns à Ou-si, les autres jusqu'à Zi-ka-wei. Les mandarins locaux, à qui les Pères en avaient appelé, n'osaient agir, intimidés par la puissance de cette effervescence toute diabolique. Et quant aux hauts mandarins du Kiang-nan, jugeant à la manière de Pilate, ils mirent à mort quelques Chrétiens qu'ils savaient innocents, reconduisirent les pêcheurs chrétiens à leurs chapelles, et les Pères au Ning-kouo-fou.

C'est pendant ces persécutions que Mgr Languillat termina sa carrière. Après son attaque d'apoplexie en 1875, il était resté presque impotent. Au 16 juin, pourtant, il put assister, à Tong-kia-tou, à la consécration générale du diocèse au Sacré Cœur, mais ce fut sa dernière fonction épiscopale. Désormais il ne quitta plus Zi-ka-wei, ses forces déclinèrent lentement et, le 29 novembre 1878, il s'éteignit sans agonie entre les bras de ses Frères.

MGR VALENTIN GARNIER, S. J. (1879-1898)

Mgr Valentin Garnier était né au diocèse de Rennes, le 6 mai 1825. Comme ses deux prédécesseurs il avait été élevé dans les séminaires de son diocèse, avait été ordonné prêtre à Noël (1848), puis avait été vicaire dans une paroisse de campagne. Un jour, après

sa messe, comme il lisait les Saintes Écritures, il entendit une voix intérieure lui commander d'entrer dans la Compagnie de Jésus. Jésuite depuis quatre ans, le Père provincial lui proposa un humble apostolat auprès des galériens de Cayenne. Il désirait vivement alors consacrer quelques années à l'étude; on lui en demandait le sacrifice; il le fit

SORTIE D'ÉCOLE

généreusement. Pendant dix ans, il fut aumônier à Sainte-Marie, aux îles La Mère, dans la ville même de Cayenne. En 1866, la Compagnie remettant cet apostolat à d'autres mains, il allait retourner en Europe, quand un jour, devant le Saint-Sacrement, il s'offrit à Notre-Seigneur pour tous les sacrifices. Cette même lumière, qui avait une première fois rempli son âme, l'illumina de nouveau et il entendit la même voix lui dire : « Va en Chine, tu y remplaceras l'évêque de mon cœur; tu rencontreras là le sacrifice avant de mourir. » Il garda le

secret sur cet appel divin; mais il écrivit à son supérieur, le P. de Ponlevoy, et s'offrit pour la Mission de Chine. L'offre fut acceptée, et il partit avec les premières Carmélites. Employé, la première année, à l'église de Yang-king-pang, puis pendant 4 ans (1870-1873) dans la ville de Song-kiang, il fut envoyé ensuite à l'ouest de la Mission, dont il administra presque toutes les chrétientés, encore pendant 4 ans; enfin, en 1877, il était mis à la tête du collège de Zi-ka-wei, et Mgr Languillat mourait entre ses bras, comme Mgr Borgniet entre ceux de Mgr Languillat. Il devait être son coadjuteur; il fut son successeur. Sacré à Tong-kia-tou, le 27 avril 1879, par Mgr Guierry, Lazariste, Mgr Gentili, Dominicain, et Mgr Zangli, Franciscain, Mgr Garnier avait alors 54 ans; il devait administrer le Vicariat apostolique du Kiang-nan pendant 19 ans.

Mgr Languillat avait trouvé tout en ruines autour des Résidences de Chang-hai; son œuvre avait été surtout de relever ces ruines. Il avait également fondé des stations dans les deux grandes villes de l'Ouest, Nankin et Ngan-king. Autour de ces deux Résidences, 12 ou 15 missionnaires semaient le bon grain en des terres incultes jusque-là, dévastées ensuite par la tempête des onze années de la guerre civile. Cependant c'est surtout pendant les vingt années de l'épiscopat de Mgr Garnier que ces œuvres prennent un grand développement.

A Tong-kia-tou, le séminaire est si florissant qu'il faut le dédoubler et envoyer une classe à Zi-ka-wei : 18 ou 20 élèves étudient la philosophie ou la théologie; 10 ou 12 autres achèvent leurs études latines, et un Frère coadjuteur hollandais, par des bourses qu'il a fondées grâce à la générosité des Catholiques de son pays, assure l'avenir de l'œuvre. Dans la ville chinoise, au « Lao-tang », une congrégation de Frères enseignants se fonde; elle a déjà 20 ou 30 membres, qui tiennent 5 ou 6 écoles dans les plus grosses chrétientés. Dans la ville européenne, les œuvres de la Concession française décuplent leur fruits; il devient nécessaire d'en faire de semblables à l'extrémité septentrionale, sur la Concession américaine, et déjà

l'église du Sacré-Cœur à Hong-keou, l'école Saint-François Xavier des Frères de Marie, la Sainte-Famille des Religieuses Auxiliatrices, sont en pleine prospérité.

C'est cependant dans l'intérieur du Vicariat que les progrès de la Mission sont le plus évidents. On compte au Kiang-nan 25 Fou, Tcheou ou Ting, que l'on peut assimiler aux préfectures de France. Il n'y en a plus que deux à n'avoir point de missionnaires : Hai-tcheou au Kiang-sou, et Tchou-tcheou au Ngan-hoei. Au centre du Ngan-hoei, à Ou-hou, la Compagnie de Jésus a désormais une Résidence qui est comme le Zi-ka-wei de cette province. Le tableau suivant donnera du reste une idée des résultats obtenus.

DATES	PRÊTRES		CHRÉTIENTÉS	CHRÉTIENS	COMMUNIONS DISTRIBUÉES	ÉCOLES DE GARÇONS	ÉLÈVES	ÉCOLES DES FILLES	ÉLÈVES	ENFANTS de païens baptisés à la mort.
	EUROPÉENS	CHINOIS								
1878-79	55	26	580	95 175	320 465	345	6 222	213	2 791	17 611
1897-98	116	40	896	115 177	567 264	390	10 663	449	5 908	41 400

En 1878-79 il n'y avait que 15 Pères dans ce que l'on appelait la Mission occidentale ; en 1897-98 il y en avait 50.

Pour arriver à de tels résultats, les Pères dispersés dans les deux provinces durent dépenser des trésors de dévouement, de sagesse, de patience. Quelquefois il y eut des coups reçus, des pillages, des incendies. Partout, pour les nouvelles fondations, la même difficulté, l'ordre et la volonté de s'en tenir au memorandum de 1871. Donnons-en quelques exemples.

Dans la préfecture la plus méridionale du Vicariat, le Hoei-tcheou-fou, il y avait un petit noyau d'anciens Chrétiens, 60 ou 70 personnes. Depuis 1865, un Père allait chaque année les visiter pendant une ou deux semaines. En 1887, un notable vint le trouver en secret et lui vendit une maison en pleine ville de Hieou-ning. Mais quand le Père voulut entrer dans sa nouvelle propriété, une émeute fut organisée ;

il fut assiégé et lapidé: une brique le blessa à la tête, le sang coula. Alors le mandarin joua le rôle de libérateur et envoya une chaise à porteurs pour le lui amener; il le reçut avec des égards affectés, lui fit de belles promesses et finalement le fit reconduire bien loin de la ville, pendant que sa maison était pillée et détruite. Quelques jours après, il écrivait qu'il avait soigneusement étudié l'affaire; que le Père avait été trompé par un faux propriétaire qui serait justement puni; que le Père serait remboursé de ses frais, bien que tout le mal fût causé par son imprudence, puisqu'il n'avait pas demandé au mandarin la permission de s'établir en sa ville. Les titres de propriété étaient parfaitement en règle; après de longues et pénibles négociations, le mandarin dut enfin le reconnaître, et aujourd'hui la Mission est établie dans les 7 Hien du Hoei-tcheou-fou; 3 Pères y travaillent, ils y ont 124 Chrétiens et 123 catéchumènes.

Le Siu-tcheou-fou, la préfecture la plus septentrionale du Kiang-nan, en est aussi la plus vaste; elle compte 7 Hien. Du temps de Kang-hi, les Pères français y avaient des résidences; mais toute trace en avait disparu. En 1882, Mgr Garnier recommanda aux Pères de Hoai-ngan de la parcourir. Au mois de mai 1883, ils purent déjà passer quelques jours dans la ville elle-même. En mars 1884, ils y achetèrent une maison, et firent un contrat parfaitement en règle avec un parfait honnête homme; c'était heureux, car pendant 14 ans les mandarins allaient tout mettre en mouvement pour les faire partir. Ils étaient depuis quinze jours dans leur résidence, quand, le 10 octobre 1884, à 1 h. 1/2 de l'après-midi, leur maison fut envahie par des gens bien mis, silencieux, que suivaient des gens du peuple en grand nombre; sur un

ZI-KA-WEI. — VIEILLARDS A L'ASILE CHENG-MOU-YUEN

signe des premiers, les seconds démontent les portes et les fenêtres, les emportent, et la foule, animée par le spectacle, se précipite au pillage. Quant aux deux Pères, quelques individus armés les saisissent, les dépouillent de leurs vêtements extérieurs, les poussent brutalement devant eux jusqu'en dehors de la ville et les abandonnent dans une écurie déserte, ouverte à tous les vents, où leurs catéchistes et leurs domestiques viennent bientôt les rejoindre. L'un d'eux se rendit au tribunal; le mandarin refusa de rien entendre, et envoya 6000 sapèques aux deux Pères pour regagner Hoai-ngan-fou. L'affaire ayant été immédiatement prise en main par notre consul à Chang-hai et notre ministre à Pékin, il n'est pas de mensonge qui n'ait été employé pendant 12 ans par les nobles mandarins de Siu-tcheou pour ne point céder. Ils établirent deux familles dans la Résidence, fabriquèrent de faux titres, firent à mainte reprise venir le vendeur, lui proposèrent vainement 500 piastres, plus encore, pour le décider à mentir. En même temps ils écrivaient au consul de France à Chang-hai que ce vendeur était introuvable, qu'il était en fuite, qu'il était mort, qu'il avait avoué sa fraude. D'autres fois ils lui disaient que les Pères n'avaient qu'à se présenter et que l'affaire se réglerait facilement. Si les Pères venaient, ils voyaient affichée partout la défense de les recevoir, et s'ils trouvaient quelque part un gîte, on organisait aussitôt une émeute. Cependant ces retards produisirent de bons résultats; dans leurs excursions autour de la ville, les Pères avaient fait des adeptes et ils avaient déjà dans la campagne plusieurs chrétientés, qui, à leur tour, furent assiégées, quelquefois

LA LEÇON DE REPASSAGE
AU CHENG-MOU-YUEN
RELIGIEUSE AUXILIATRICE ET SON ÉLÈVE

pillées; des Pères y furent frappés, blessés.... Ces excès rendaient l'intervention de la diplomatie plus forte. Le Tsong-li-yamen et le vice-roi de Nankin durent intervenir. En 1895, un délégué fut envoyé à Chang-hai pour s'entendre avec le consul de France et l'évêque du Kiang-nan. Cinq ou six affaires semblables à celle de Siu-tcheou étaient pendantes. Après de longues et pénibles négociations, elles furent à peu près arrangées, et, en juin 1896, les deux Pères chassés de Siu-tcheou, 12 ans auparavant, rentraient dans leur résidence. Dès lors les mandarins et le peuple s'empressèrent de leur procurer le moyen d'agrandir leur propriété et de construire une Résidence, devenue depuis le centre des chrétientés du Siu-tcheou-fou. En octobre 1897, quand Mgr Garnier y fit sa visite pastorale, il fut reçu par 30 ou 40 cavaliers envoyés par les mandarins pour lui faire escorte pendant son séjour. Les mandarins, du plus haut au plus petit, le comblèrent de prévenances; un grand festin les réunit autour de lui; des visites solennelles furent faites et rendues. Dans les campagnes il trouva les Pères établis dans 7 des 8 sous-préfectures, avec 139 chrétientés, 2229 Chrétiens et 17410 catéchumènes, là où, en 1882, il n'y avait ni missionnaire, ni Chrétiens.

Des événements semblables s'étaient passés à Yng-tcheou-fou, d'où un Père avait été chassé par une foule soudoyée qui faisait pleuvoir les briques sur sa chaise, et à Tai-tcheou, où la Résidence était détruite, deux Pères en danger de mort et l'un d'eux plongé jusqu'aux lèvres, pendant de longues heures, dans l'eau du canal. Partout les mandarins rejetaient les torts sur les missionnaires qui s'étaient permis d'acheter sans une permission préalable du mandarin local. Ce n'est que le 7 septembre 1895, que M. Gérard put enfin faire reconnaître que la convention Berthemy n'avait pas le sens que Li Hong-tchang lui avait donné, que le memorandum de 1871 était dépourvu de valeur et que les missionnaires avaient réellement le droit de s'établir en Chine. Tant de luttes soutenues pendant 30 ans méritaient bien cette récompense.

A côté des mandarins partisans des moyens diplomatiques, il y avait un parti plus radical qui leur préférait les moyens violents. C'étaient les « Ko-lao-hoei » (la vieille association des Frères) qui, depuis 1860, cherchaient à entraîner les pays dans une guerre contre les puissances chrétiennes.

Le 5 février 1889, dans l'après-midi, à Tchen-kiang, à propos d'une insignifiante affaire de police et par un coup préparé d'avance, la Concession européenne fut subitement envahie par cent mille hommes peut-être ; le consulat anglais fut assailli, pillé, incendié ; de même une demeure européenne de riche apparence ; puis, l'église et la Résidence de la Mission ayant été sauvées par la présence d'esprit de son gardien, le consulat des États-Unis et les demeures des ministres protestants où tout fut pillé et incendié. Les Européens s'étaient retirés sur des navires au milieu du fleuve ; les mandarins envoyèrent pendant la nuit des soldats qui achevèrent le pillage. Le lendemain, les émeutiers avaient disparu, satisfaits d'avoir donné cet avertissement aux Européens et aux mandarins.

MÉTIER A TISSER LE COTON
AU CHENG-MOU-YUEN

Vers la fin de 1890 et le commencement de 1891, une série d'incendies inexplicables attira encore l'attention sur les sociétés secrètes. Le 25 août 1890, c'était tout le dépôt de cocons d'une grande filature de soie qui brûlait à Chang-hai ; l'incendie était sûrement l'effet de la malveillance, et il y eut là une perte d'un demi-million de francs. Le 25 décembre, c'était un de ces magnifiques paquebots qui remontent le Kiang, qui brûlait devant I-tcheng-hien, entre Tchen-kiang et Nankin ; outre les pertes matérielles, plus de 300 personnes furent noyées ou brûlées. A la même époque, d'autres navires

étaient incendiés. On n'en comprit la cause que le 21 janvier 1891, quand on saisit des chargeurs qui, sur le quai de la Concession française à Chang-hai, disposaient entre les balles de coton du *Pékin* des matières inflammables.

Une aventure singulière jeta un nouveau jour sur le complot des Ko-lao-hoei. L'Angleterre et la Chine y étaient compromises; elles se sont entendues pour jeter un voile sur cet événement. En voici pourtant un récit, qui doit être très voisin de la vérité. Un jeune Anglais, Charles W. Mason, assistant aux douanes impériales, en résidence à Tchen-kiang depuis 4 ans, s'était lié avec les mandarins militaires qui commandaient les camps de l'île de Tsio-chan et de la rive opposée. Avec eux il prépara un soulèvement pour le mois de sept. 1891. Ayant demandé quelques mois de congé, il se rendit à Hong-kong, y fréta un navire, enrôla une vingtaine d'Européens, chargea son vaisseau d'armes et de munitions. Lui-même devançait le bateau et se rendait à Tchen-kiang. A l'arrivée du navire, on devait télégraphier à Chang-hai qu'une peste violente avait éclaté à Tchen-kiang et aux environs, qu'aucun navire ne devait y toucher; puis on détruirait le télégraphe; les soldats des deux

TOU-SE-WEI. — LA LEÇON DE PEINTURE

camps, bien armés, s'empareraient de la ville et se porteraient immédiatement sur Nankin où l'on comptait bien trouver des Frères. Les officiers européens des douanes de Chang-hai, sur leurs gardes, plus que les mandarins chinois, apprirent les préparatifs faits à Hong-kong; le navire fut arrêté à Chang-hai et Mason fut pris au moment où il arrivait à Tchen-kiang. Transporté sur une canonnière anglaise, pour le protéger contre les Chinois, disait-on, on l'amena à Chang-hai où, condamné à la hâte par le juge anglais à 9 mois de prison, il fut aussitôt embarqué pour l'Angleterre, avec un luxe de précautions inouï, afin que le secret ne fût pas connu.

ORPHELINAT DE TOU-SE-WEI LA CLASSE DE DESSIN DU FR. LIEOU

Maintenant ce devait être le tour de la Mission.

Au mois de septembre 1889, à propos d'une difficulté banale de la police de Canton avec l'orphelinat de la Sainte-Enfance, le vice-roi des deux Kouang, Tchang Tche-tong, rédigea un édit qui, sous prétexte d'assurer la protection des orphelinats, les mettait entièrement entre les mains des mandarins. Cet édit fut envoyé à Pékin ; l'Empereur y apposa son sceau. Dès lors il devenait loi de l'Empire. Tout cela contre les traités, à l'insu de notre consul et de notre ministre, bien que le vice-roi affirmât s'être entendu avec la France, et en dehors de tous les autres consuls. Au Kouang-toung on n'eut jamais connaissance de cet édit. C'est au Kiang-nan, en 1890, qu'il fut

montré pour la première fois aux trois orphelinats de Yang-tcheou, de Tong-tcheou et de Kiang-yn, qui tous les trois sont dans la juridiction du Tao-tai de Tchen-kiang. On en référa à notre consul à Chang-hai et à notre ministre à Pékin, qui interdirent aux missionnaires de se soumettre. De là, autour de ces orphelinats, une agitation extraordinaire. Les orphelinats, disait-on, étaient mal vus, haïs, soupçonnés de crimes monstrueux; les missionnaires s'exposaient à la fureur du peuple. Les murs de Yang-tcheou se couvraient d'accusations honteuses, de menaces incendiaires; les imaginations se montaient, les abominations imputées aux Européens obsédaient la foule. Les Pères s'adressaient aux mandarins, qui n'avaient qu'une réponse : « C'est votre faute; il fallait accepter les règlements portés par Tchang Tche-tong. » Le 2 mai 1891, de mauvais sujets recrutés dans les tribunaux conduisaient la foule aux orphelinats; on en faisait le siège. Les Pères de nouveau avertissaient les mandarins supérieurs qui, cette fois, commencèrent à craindre d'être compromis dans une grosse affaire; quelques-uns eurent le courage de venir eux-mêmes garder la porte des deux orphelinats; pendant plusieurs heures ils luttèrent contre leur peuple; enfin des soldats leur furent envoyés et les orphelinats furent sauvés.

L'affaire cependant fit grand bruit autour de Yang-tcheou; l'exemple des émeutiers ranima les colères et toutes les haines des affiliés aux Ko-lao-hoei semblaient réveillées. C'est à Ou-hou que la tempête éclata. Les mêmes rumeurs, les mêmes affiches injurieuses pour les missionnaires, les mêmes menaces révolutionnaires contre les mandarins se multiplièrent pendant quelques jours; puis enfin, dans l'après-midi du 12 mai 1891, une foule énorme envahit la Résidence, conduite par des gens bien mis donnant des signaux avec de petits drapeaux qu'ils tenaient à la main. Les mandarins locaux avaient fait quelques bonnes promesses et envoyé trois ou quatre soldats sans armes; mais il est certain qu'ils favorisaient les incendiaires. Leurs télégrammes à leurs supérieurs en font foi. « On a

trouvé, disaient-ils, de nombreux cadavres d'enfants dans la Résidence, mutilés, sans yeux; le peuple indigné a cru devoir faire justice lui-même. »

Dès lors l'incendie et le pillage étaient déchaînés sur le Kiang-nan. Le 15 mai, c'était l'orphelinat de Ho-tcheou, vis-à-vis Ou-hou, qui était pillé; du 14 au 20 mai, la Résidence de Ngan-king était assiégée; les Résidences de Ta-tong, de Lou-ngan-tcheou, étaient en péril. Dans le Ning-kouo-fou, l'émeute était partout; elle triompha en deux chrétientés dont les chapelles furent incendiées.

Il y avait alors à Chang-hai un navire de guerre français, l'*Inconstant*, dont le commandant, M. de Jonquières, agit immédiatement. Le 13 mai, il remontait le Kiang, se montrait à Tchen-kiang, à Ou-hou et arrivait à temps à Ngan-king pour rappeler leur devoir aux mandarins. Sa présence sauva les Résidences de Ngan-king, de Tchen-kiang et des autres villes situées sur le fleuve, mais elle excita les adeptes des Ko-lao-hoei, qui jurèrent de se venger dans l'intérieur. Une bande de ces forcenés arrivait à Tan-yang, le 2 juin, y ameutait la populace, envahissait, pillait, incendiait la Résidence. Les chefs de l'émeute allèrent fouiller le cimetière de l'orphelinat, et y trouvèrent un petit cadavre en voie de corruption qu'ils suspendirent à la porte de l'église, comme la preuve des crimes des missionnaires. Puis ce fut le tour des chrétientés voisines, où cinq ou six chapelles furent pillées et incendiées.

Le Grand Canal conduisait naturellement les incendiaires du Tchen-kiang-fou au Tchang-tcheou-fou, où la Mission a plus de 10000 Chrétiens et de grandes églises. C'est vers la plus grande, celle de Ou-si, qu'ils se dirigèrent. Le lundi 8 juin, l'église, la Résidence, les écoles étaient complètement détruites. Le mandarin local laissa faire. On y viola les tombes, on y mutila des cadavres d'enfants, et on les promena aux yeux de la foule pour l'ameuter contre les orphelinats. Tout autour de Ou-si, 15 ou 20 chapelles furent détruites.

Les émeutiers gagnèrent Sou-tcheou; on vit même une bande

d'une centaine de personnes aux environs de Zo-sé ; mais les mandarins, instruits désormais de leurs intentions, les dispersèrent, et la marche des Ko-lao-hoei fut arrêtée sur la rive droite du Kiang. Sur la rive gauche, ils avaient essayé de soulever la populace à Tong-tcheou, mais un navire de guerre français, l'*Aspic*, y avait paru et sa présence avait éloigné le danger. Ce ne fut que bien loin du Kiang, à Jou-kiao, qu'ils retrouvèrent assez de courage pour incendier la Résidence de la ville et deux chrétientés voisines. C'était à la fin de juin ; ce furent les derniers incendies.

Cependant on était plein de frayeur à Chang-hai. Les familles européennes de Ou-hou et de Tchen-kiang s'y étaient réfugiées ; chaque navire amenait des Chinois qui se vantaient d'avoir mis le feu à quelque église et annonçaient les mêmes exploits pour la ville. Les affiches menaçantes, les calomnies se multipliaient ; l'émoi gagna les foules et la panique s'empara de tous. Les Européens s'armèrent. L'amiral Besnard vint avec la *Triomphante* garder la ville ; à Zi-ka-wei on réunit une vingtaine de Manillois armés. Dans la ville chinoise, les forgerons aiguisaient des épées et des lances ; les rumeurs les plus sinistres circulaient tous les jours. L'Empereur avait lancé un édit en faveur des missionnaires ; le vice-roi l'avait publié et menaçait de mort les émeutiers ; le peuple accusait ses mandarins de trahir la Chine. Ces excès des Ko-lao-hoei arrêtèrent leurs succès. Les prisons de Nankin, de Ngan-king se remplirent de leurs chefs, et plusieurs têtes tombèrent. Peu à peu la tranquillité revint. Dans chaque préfecture les mandarins indemnisèrent les missionnaires ; les ruines se relevèrent rapidement ; les Résidences de Ou-hou, Tan-yang, Ou-si, Jou-kiao, les 30 ou 40 chapelles détruites furent rebâties, et les œuvres de Dieu s'y continuent depuis, fécondées par la persécution.

DERNIERS ÉVÉNEMENTS. SITUATION PRÉSENTE

En 1898, les missionnaires et les Chrétiens du Kiang-nan s'apprêtaient à célébrer le cinquantième anniversaire de l'ordination sacerdotale de Mgr Garnier, quand il fut atteint par la mort. Les infirmités de la vieillesse avaient diminué ses forces ; cependant rien ne faisait prévoir une fin prochaine. Les chaleurs de juillet et d'août l'éprouvèrent beaucoup. Il dut s'arrêter le 11 août, à Yang-king-pang. Une congestion se déclara le 13. Le dimanche 14, il était en agonie, mais une agonie si douce et si tranquille que l'on put permettre à bien des Chrétiens de venir prier auprès de son lit. Enfin, à 6 heures 15 du soir, il expirait doucement, au milieu de ses Frères. Le 17 août, les consuls européens comme les mandarins chinois, les Chrétiens comme les païens, firent de ses funérailles un triomphe dont les pompes se dévelop pèrent d'abord sur la Concession française, puis au

UNE CLASSE CHINOISE AU COLLÈGE DE ZI-KA-WEI

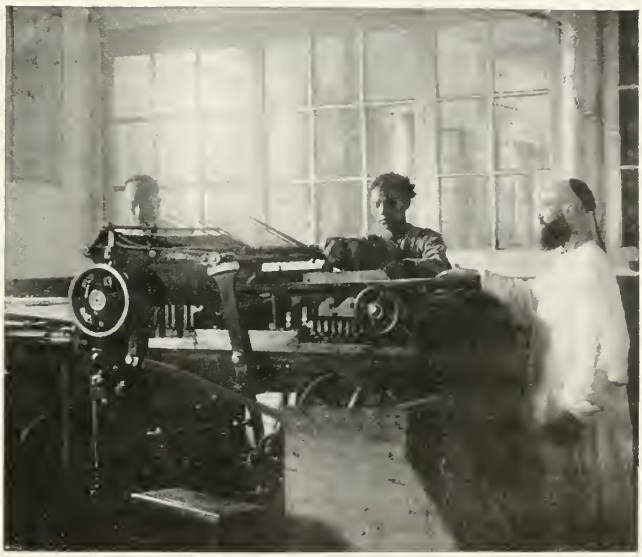
faubourg de Tong-kia-tou, où son corps repose à côté de celui de Mgr Adrien Languillat.

C'est Mgr Simon qui fut choisi pour remplacer Mgr Garnier. Né à Nantes le 20 décembre 1846, le P. Simon entrait au Noviciat d'Angers, le 25 août 1868, après quelques mois de grand séminaire. Sa formation religieuse et ses études achevées, et après quelques années d'enseignement à Paris et en Angleterre, il obtenait enfin de partir pour la Chine, vers la fin de 1886. Missionnaire pendant 10 ans à Nankin, rappelé ensuite à Chang-hai, il était recteur de Zi-ka-wei, quand arrivèrent les bulles pontificales l'élevant à l'épiscopat. Aimé de tous, très bon et très sympathique, son administration donnait les plus belles espérances. Hélas! il ne fit que passer. Nommé, en janvier 1899, sacré le 25 juin dans l'église de Tong-kia-tou, il mourut le 10 août suivant, dans la résidence de Ou-hou, où il était allé visiter un certain nombre de ses Frères. Après un interrègne de plus d'un an, Mgr Simon a été remplacé, vers la fin de 1900, par le Supérieur même de la Mission, Mgr Paris. On ne pouvait faire un meilleur choix. Nul mieux que lui ne connaît la Chine et ses besoins, et personne ne pouvait mieux par son intelligence et son caractère, par son expérience et son habitude de l'administration, être à la hauteur des circonstances, quelles qu'elles soient.

ÉCOLE PROFESSIONNELLE DE TOU-SE-WEI. — LES SCULPTEURS

La Mission de Chang-hai a relativement peu souffert de la crise terrible qui vient de bouleverser l'empire chinois. Plus habitués au commerce des Européens, et partant moins crédules aux légendes absurdes qui partout ailleurs passent pour des vérités incontestables; étant depuis longtemps en contact journalier avec les missionnaires

ou avec les Chrétiens, dont ils ont pu apprécier la conduite et la tenue : mieux administrés que beaucoup d'autres provinces et surtout dépendant d'un vice-roi très énergique et intelligent, Lieou Kouen-i, dont l'objectif constant fut le maintien de l'ordre, la province de Nankin, ses mandarins et ses habitants ont pu ne ressentir ici et là que quelques agitations partielles. La famine se fit cruellement sentir en 1898 et en 1899, surtout à l'ouest et au nord de la province, dans le Yng-tcheou-fou et ailleurs, entraînant à sa suite une misère intense, des morts sans nombre, des brigandages et une répression sévère.



UNE PRESSE A L'IMPRIMERIE DE TOU-SE-WEI

« Dans quel pays vivons-nous ! écrivait, de Tai-ho, le P. Beaugendre, le 2 avril 1899. Tous les jours, dans une pagode voisine, 5, 8, 10 malheureux meurent de faim.... Les membres et les ossements sont transportés çà et là par les chiens.... Je me suis plaint au tribunal. On m'a fait répondre qu'on n'y pouvait rien. Le nombre des mourants était trop grand. Le chef des Mahométans de Fou-tcheou m'a assuré que dans le Kouo-yang la chair des cadavres était salée et mangée, et qu'on se servait de la graisse pour l'éclairage.... On mange des racines, des feuilles, l'écorce des arbres.... »

La famine amena le brigandage, auquel se joignit bientôt la révolte, surtout dans le Nord, où les troubles du Chan-toung trouvaient plus facilement écho. Une société secrète, celle des « Grands

Couteaux », qui maintenant s'appelait « Hong-kinen-hoei, — Société des Points rouges », s'organisait puissamment et jurait d'exterminer les Chrétiens. « Ils se disaient envoyés par le mandarin, écrit un missionnaire, pour prendre les Chrétiens, comme cela se fait, ajoutent-ils, au Chan-toung, au Kiang-nan et partout, par ordre de l'Empereur. » Des soulèvements partiels eurent lieu ; une église et quelques écoles furent brûlées ; d'autres furent en grand danger ; de vives alertes se produisirent ici et là. Mais la répression fut impitoyable : 20 000 rebelles s'étaient réunis dans le Kouo-yang ; plus de 1000 périrent dans un seul combat, dont les tresses et les oreilles furent envoyés à Sou-tsien. Partout les pillards et les incendiaires étaient décapités ou étranglés. Bientôt tout rentra dans l'ordre.

Le tableau suivant donnera un aperçu exact du mouvement de la mission de 1847 à 1900.

DE 1847 A 1892-93.

	1847-48	1850-51	1860-61	1870-71	1880-81	1890-91	1892-93
Chrétientés	351	391	405	486	580	716	728
Chrétiens	60 963	71 063	77 418	80 856	99 154	103 391	105 353
Catéchumènes	506	421	3 070	2 246	2 081	5 099	7 225
Baptêmes d'adultes	631	460	1 363	915	1 145	1 711	1 379
Baptêmes d'enfants d'infidèles	2 810	5 009	11 974	17 133	27 949	46 677	30 870

DE 1893-94 A 1900.

	1893-94	1894-95	1895-96	1896-97	1897-98	1898-99	1899-1900	AUGMENTATION depuis 3 ans.
Chrétientés	739	755	801	817	896	964	996	179
Chrétiens	106 273	107 610	109 188	111 605	115 177	120 002	124 307	12 702
Catéchumènes	9 642	11 403	13 921	22 676	34 481	49 875	51 050	28 374
Baptêmes d'adultes	1 602	1 885	2 232	2 249	3 044	4 247	3 730	1 481
Baptêmes d'enfants	39 177	37 333	41 336	38 295	41 410	45 267	45 437	4 101

Il ne reste donc à la Mission de Chang-hai qu'à continuer ses œuvres, qu'à les développer, qu'à s'étendre et à se répandre.

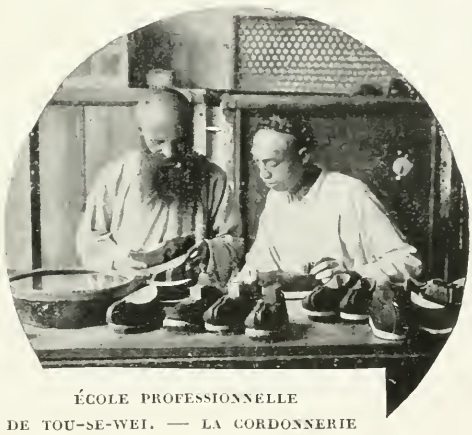
Voici quel était sa situation au 1er juillet 1900 :

155 missionnaires prêtres, dont 1 évêque, 137 Jésuites (23 indigènes), et 22 prêtres séculiers tous indigènes, 15 Scolastiques, dont 5 indigènes, 30 Frères coadjuteurs, dont 13 indigènes.

18 grands séminaristes, 24 petits séminaristes et 28 Latinistes.

20 petits Frères de Marie (Hong-ken) et 31 Catéchistes religieux.

27 Carmélites, dont 16 indigènes; 86 Auxiliatrices du Purgatoire, dont 30 indigènes; 29 Sœurs de St-Vincent-de-Paul, et 127 Présentandines indigènes.



ÉCOLE PROFESSIONNELLE DE TOU-SE-WEI. — LA CORDONNERIE

193 catéchistes; 770 Vierges; 996 chrétientés; 124 307 Chrétiens; 51 050 Catéchumènes; 552 maîtres et 608 maîtresses d'écoles pour 447 écoles de garçons et 493 de filles, comptant les premières 11 558 élèves, dont 6351 Chrétiens et 5207 païens, et les secondes 7005 dont 5797 Chrétiennes et 1208 païennes.

Dans le courant de l'année, juillet 1899 à juillet 1900, on a compté 5336 baptêmes d'adultes dont 880 *in articulo mortis*, 4927 d'enfants de Chrétiens ou de catéchumènes, 37 970 d'enfants d'infidèles, 7467 orphelins recueillis, 2810 confirmations, 81 027 confessions et 73 530 communions annuelles, 416 024 confessions et 502 534 communions de dévotion, 2783 extrêmes-onctions, 1204 mariages, 12 355 sermons et 23 295 catéchismes faits par les missionnaires.

S'il fallait maintenant donner une idée de la vertu, et des missionnaires Jésuites au Kiang-nan et de leurs Chrétiens, rien ne vaudrait le témoignage que leur nouvel évêque, Mgr Paris, donnait

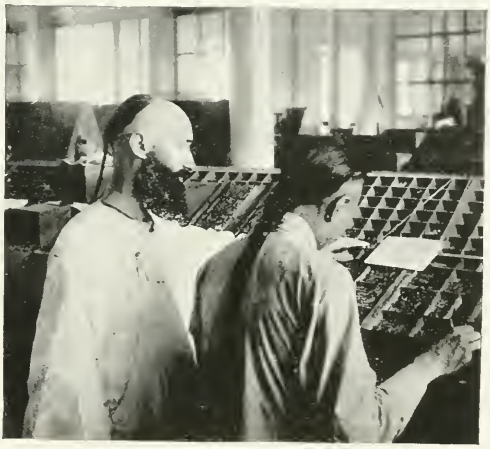
d'eux dans deux lettres intimes, écrites à son ancien Supérieur, le Provincial des Jésuites de Paris, comme pour prendre congé de lui. Ce témoignage, le voici :

« Je ne sais pas si je vous ai dit, mon Révérend Père, écrivait-il, le 23 novembre 1900, combien les nôtres, pendant mes sept années de supériorat, m'ont donné de consolation. Je les ai toujours trouvés d'une obéissance, d'une abnégation, d'un zèle admirables. On peut dire en vérité que tous marchent dans la voie de la perfection. Les petits désagréments, les difficultés qui ont pu se produire, bien rarement cependant, proviennent de défauts de jugement; la volonté n'y avait pas part, puisqu'elle se soumettait toujours et pleinement aux ordres du supérieur. Je devais ce témoignage à la Compagnie en Chine, et à vous, mon Révérend Père Provincial, cette consolation. » Et des Chrétiens chinois, dans une lettre du 8 août 1900 : « Jusqu'ici ils ont été admirables, des milliers sont morts, et cependant on leur offrait de sauver leur vie par l'apostasie. Ces épreuves montrent bien que nos missionnaires ont fait œuvre durable, et que l'Église de Chine peut soutenir la comparaison avec ses aînées. »

Les Jésuites auraient été infidèles à eux-mêmes et à leur passé, particulièrement dans l'empire chinois, si, adonnés exclusivement à l'apostolat, ils avaient négligé la science. Depuis longtemps la Mission du Kiang-nan a tenu à honneur de renouer les anciennes traditions. Elle s'est occupée surtout de linguistique, d'histoire naturelle, de cartographie, de météorologie et d'astronomie.

L'imprimerie de Tou-se-wei est admirablement outillée pour n'importe quels travaux : journaux, revues, gravures noires ou en couleurs, livres de piété ou livres savants, ouvrages chinois avec leurs milliers de planches gravées, ou ouvrages en texte français, sur la langue, les mœurs, le sol chinois. Parmi ces derniers, nous citerons seulement le *Cursus litteraturæ sinicæ*, ouvrage en 5 volumes in-8°, qui met son auteur, le P. Zottoli, à la tête des sinologues

européens, et n'est pourtant que le prélude d'une œuvre plus considérable encore, le « Grand Dictionnaire académique »; les *Mémoires* et *Bulletins*, soit de l'Observatoire, soit du Musée, dont nous reparlerons tout à l'heure; les *Variétés sinologues*, monographies locales que nos amis d'Europe les plus compétents ont favorablement accueillies, et parmi lesquelles on peut citer le *Canal impérial*, par le P. D. Gandar, 1894; le *Philosophe Tchou-hi*, par le P. Stanislas Le Gall, 1894; *la Stèle chrétienne de Li-ngan-fou*, par le P. H. Havret, 1894-95; l'*Histoire du royaume de Hou*, par le P. A. Tschepe, 1896; *Notions techniques sur la propriété en Chine*, par les PP. P. Hoang et Jer-Tobar, 1897; *le Mariage chinois*, et *le Commerce public du sel en Chine*, par le P. Hoang, 1898; les *Études sino-orientales*, monographies analogues aux précédentes, mais rédigées par des missionnaires non jésuites et dont la première a été les *Lolos* du P. Vial, des Missions-Étrangères.



IMPRIMERIE DE ZI-KA-WEI. — MISSIONNAIRE ET ÉLÈVE COMPOSITEUR

Le Musée date de 1871. Avant cette époque, le P. Pierre Heude, son fondateur, avait parcouru l'intérieur des provinces chinoises. De ses courses lointaines il rapportait ample moisson de documents, descriptions et échantillons sur la flore et la faune de la Chine. A côté de son herbier, le plus complet sans doute qui existe des productions de ces régions, venaient prendre place des représentants de tous les genres du règne animal. L'écrivain compléta l'œuvre du voyageur; sa *Conchyliologie fluviale*, magnifiquement illustrée à Paris, et ses *Mémoires*, contenant de véritables trésors, par exemple sur les Cervidés de l'Ex-

trême-Orient, suffiraient à dédommager un savant ordinaire de ses fatigues.

Un chasseur trépigne d'aise et d'envie, quand il voit, rassemblée derrière les vitrines de notre musée, une forêt de bois de toutes formes plantés sur des crânes de cerf.... Les échantillons les plus intéressants de cette collection unique au monde ont été reproduits, sous les yeux du P. Heude, par de jeunes dessinateurs chinois, et c'est sous le même contrôle que le jardinier du Père, tournant son tablier, se fait lithographe et tire les planches dressées par ses compatriotes. Le texte des Mémoires a été imprimé, depuis le commencement de cette publication, grand in-4°, par les presses de Tou-se-wei.

LE R. P. STANISLAS CHEVALIER

A côté du musée, de son modeste jardin botanique et d'une enceinte destinée à l'étude des cerfs vivants, l'Observatoire disperse ses monuments et ses abris. Les débuts de cet établissement, aujourd'hui connu du monde entier, furent des plus modestes. On y faisait chaque jour, de trois heures en trois heures, les observations météorologiques des observatoires d'Europe, et le météorographe du P. Secchi enregistrait les courbes intermédiaires reliant entre elles ces constatations directes. Un instrument magnétique, construit sur le modèle de celui de Kew, rendait un service analogue en traçant photographiquement les constatations d'un autre ordre. Un Bulletin mensuel de ces observations commença dès lors à paraître, et le P. Marc Dechevrens, qui succéda aux PP. Colombel et Le Lec, comme directeur de l'Observatoire pendant cette première période, publia en outre de nombreux mémoires fort appréciés. Un service télégra-

phique fut installé entre Zi-ka-wei et Chang-hai, et l'Observatoire fut chargé de signaler au port tous les phénomènes intéressant la navigation dans nos parages d'Extrême-Orient. Le code de ces signaux, accepté officiellement par sir Robert Hart, est depuis 1898 en usage dans tous les ports de Chine où se trouve l'administration des douanes impériales. Évidemment ce n'est pas avec les simples observations locales de Zi-ka-wei que l'on pouvait assumer la responsabilité de pareils avis. Les renseignements viennent des points les plus divers : au moins deux fois par jour, à dix heures et à quatre heures, on reçoit de 42 stations de la Mandchourie, de la Corée, du Japon et de Formose, des Philippines, de la Chine et de la Cochinchine, les observations qui permettent de dresser la carte météorologique de ces mers, et de signaler aux navigateurs la marche des redoutables typhons ou des tempêtes venues du Nord.

LE P. LOUIS FROC REMONTANT LE MÉTÉOROGRAPHE DU P. SECCHI, A ZI-KA-WEI

Cependant à ces observations météorologiques manquaient leur naturel complément, les observations astronomiques. En 1900, les Pères demandèrent aux deux administrations municipales de Chang-hai, française et anglo-américaine, de les aider pour l'achat d'une lunette équatoriale. On leur accorda, avec le concours des principales sociétés maritimes, environ 30 000 francs, pour l'achat des objectifs d'un équatorial. La lunette et sa coupole ont été apportées en Chine et mises en place, sur la colline de Zo-sé, par le P. Robert de Beaurepaire,

ancien élève de l'École polytechnique, qui auparavant avait visité les principaux observatoires astronomiques de l'Europe. C'est un nouveau service qui commence, plein d'avenir, nous l'espérons.

Cependant, en septembre 1897, le P. Stanislas Chevalier abandonnait la direction de l'Observatoire à son ancien collègue, le P. Louis Froc, et entreprenait sur le fleuve Bleu une longue et laborieuse étude hydrographique, prélude d'autres travaux géographiques du plus haut intérêt. Pendant 8 mois d'un travail acharné, il remonta le fleuve, jusqu'à Soei-fou, terminus extrême de la navigation, et prépara les éléments d'une carte au 1/25 000e, dont les premières feuilles viennent de paraître et qui lui a valu une médaille d'or de la Société de Géographie de Paris. Quand les 60 feuilles de cet atlas seront achevées, il compte reprendre, dans le Kiang-nan, les travaux de nos anciens Pères, vieux bientôt de deux siècles et restés jusqu'ici le dernier mot de la géographie de la Chine.

Enfin, dernier témoignage très précieux à cause de l'intelligence incontestée et des sentiments bien connus de celui qui l'a rendu, dans le courant de l'année 1900, M. Doumer, gouverneur général de l'Indo-Chine française, demandait au P. Froc de venir en Indo-Chine y diriger l'établissement d'un observatoire semblable à celui de Zi-ka-wei, et qui, comme lui, serait relié à des stations disséminées dans toute notre colonie indo-chinoise et dans les pays environnants. Cette Mission a été acceptée et remplie à la satisfaction entière de l'une et l'autre parties.

Ouvrages à consulter. — Daniel Bartoli, *Dell' historia della Compagnia di Gesu*, 6 vol. in fol. Rome. — Crétineau Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, 6 vol. in-12. Lecoffre, Paris, 1859. — *Histoire complète de l'empire de la Chine*, 1 vol. in-12. Paris, 1860. — Paul Varin, *Expédition de Chine*, in-8°. Paris, 1862. — *Négociations entre la France et la Chine*, in-4°, Paris, 1864. — Le P. Louis Pfister S. J. *Notices* biographiques et bibliographiques de tous les membres de la Compagnie de Jésus qui ont vécu en Chine depuis saint François Xavier jusqu'à la suppression de la Compagnie, in-8°, Chang-hai, 1868-1875. — Andrew Wilson, *The Ever Victorious Army, a history of the Chinese Campaign under Lt. col. C.-G. Gordon*, etc.

ouvrage composé sur les notes fournies par Gordon à l'auteur). — *La Compagnie de Jésus en Chine. Le Kiang-nan en* 1859, in-12. Paris, — E. H. Parker, ancien consul d'Angleterre en Chine, *The population and revenue of China.* — *Relation de la Mission de Nankin*, in-8°, Chang-hai, 1855. — *Observatoire magnétique et météorologique des PP. de la Compagnie de Jésus de Zi-ka-wei*, in-8°. Zi-ka-wei, 1875-1876. — H. Cordier, *Les Origines de deux établissements français dans l'Extrême-Orient, Chang-hai et Ning-po*; *Le Conflit entre la France et la Chine*. Paris, 1883; — *Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales* (1860-1900), 1 vol. in-8°, Paris, 1901. — L'abbé Pierre, *Vie de Mgr Languillat*, 2 vol. in-8°. Belfort, 1893. — Le P. Bizeul, *Chinois et Missionnaires*, 1 vol. in-4°, Limoges, 1899. — *La Mission de Kiang-nan, son histoire, ses œuvres*, in-8°. Paris, 1900.

LA RIVIÈRE DE CANTON

CHAPITRE VII

LES MISSIONS-ÉTRANGÈRES DE PARIS

SE-TCHOUAN OCCIDENTAL, ORIENTAL, MÉRIDIONAL; KOUEI-TCHEOU YUN-NAN, KOUANG-SI, KOUANG-TOUNG

Les Missions de l'ouest et du sud de la Chine, qui dépendent de la Société des Missions-Étrangères, et les seules dont nous ayons à parler ici, sont au nombre de sept : le Se-tchouan occidental, le Se-tchouan oriental, le Se-tchouan méridional, le Kouei-tcheou, le Yun-nan, le Kouang-si et le Kouang-toung. Toutes ces Missions se touchent, et un voyageur qui partirait de Canton, entrerait au Kouang-si par Ou-tcheou-fou, traverserait cette province du Sud au Nord pour aller à Kouei-yang, la capitale du Kouei-tcheou, quitterait cette ville, en se dirigeant vers l'Ouest, afin de suivre la grande route mandarinale jusqu'à Yun-nan-sen, remonterait ensuite au Nord, passerait le fleuve Bleu, aborderait à Soui-fou, s'en irait à Tchen-tou et aboutirait à Tchong-kin, aurait, pendant près de cinq mois, à parcourir un territoire exclusivement confié à notre Société.

Ce pays renferme environ 120 millions d'habitants, la plupart Chinois, les autres sont des peuplades sauvages connues sous le nom générique de Y-jen et de Miao.

L'importance de l'histoire du Catholicisme dans ces régions ne nous laisse pas une place suffisante pour entrer dans les détails géographiques, et dans les questions de mœurs et de coutumes, spéciales à chaque province. Les différentes religions que l'on y pratique doivent cependant être indiquées.

La doctrine de Confucius, le Bouddhisme mélangé de nombreuses superstitions, les pratiques de la religion de Lao-tseu, le culte des ancêtres, des génies bienfaisants ou malfaisants, des divinités protectrices, sont connus et acceptés dans toutes les classes de la population chinoise; leurs préceptes sont suivis et leurs rites pratiqués, à peu près selon la volonté de chaque particulier; les pagodes sont nombreuses; mais les bonzes, peu estimés, ne se recrutent qu'en élevant des enfants abandonnés.

Les tribus sauvages, sous quelque dénomination qu'on les connaisse, Lolos, Man-tse, Miao-tse, etc., ont le culte des génies et des esprits; elles n'ont pas de prêtres, et ce sont les chefs de famille ou les sorciers qui les remplacent.

Les Musulmans sont au nombre d'environ un million; c'est au Yun-nan principalement qu'ils habitent, puisque cette province en renferme 900 000.

Le Protestantisme, qui a des ministres à Canton depuis plus de 50 ans, a commencé depuis une quinzaine d'années à fonder des œuvres de charité, et à établir des écoles dans ces différentes provinces. On en trouve au Se-tchouan, au Kouei-tcheou, au Yun-nan, au Kouang-si; mais jusqu'à ce jour ils ont recruté peu d'adeptes; on en peut évaluer le nombre total à 5000, dont la majorité est dans le Kouang-toung.

LES DÉBUTS

L'histoire de nos Missions en Chine peut se diviser en quatre périodes : la première commence vers le milieu du XVIIe siècle et se termine en 1769 ; la seconde va de 1769 à 1815 ; la troisième de cette dernière date à 1860, et la quatrième se termine à nos jours.

Dans la première, nous voyons surtout des efforts isolés. C'est d'abord, en 1659, la nomination de Mgr Pallu et de Mgr de la Motte-Lambert comme Administrateurs de plusieurs provinces de Chine ; mais l'un et l'autre occupés en Indo-Chine ne peuvent évangéliser, comme ils le voudraient, l'Empire du Milieu. Nommé Administrateur général des Missions de Chine en 1682, Mgr Pallu pénètre cependant au Fo-kien, où il meurt quelques mois après son arrivée, en 1684. Leurs prêtres, peu nombreux et très dispersés, passent de la province du Kouang-toung à celle du Fo-kien ; nous les trouvons également au Yun-nan.

En 1699 le P. Leblanc est nommé Vicaire apostolique de cette province ; il arrive à Yun-nan-sen en 1702 avec le P. Danry. Les deux apôtres ne trouvèrent que quatre Chrétiens, dont ils se servirent comme catéchistes. Assez bien reçus par le vice-roi, ils purent, pendant trois ou quatre ans, travailler en paix. Le P. Leblanc s'établit à Yun-nan-sen, il y acheta des maisons, des terrains et commença à bâtir une église. En même temps il instruisait quelques enfants qu'il espérait élever au sacerdoce. Il forma même le projet d'établir un collège où viendraient les séminaristes du Tonkin, si la persécution les exilait de leur patrie. De son côté, le P. Danry travaillait à la conversion des païens. En 1706, il en avait déjà baptisé plus d'un millier. Dans chaque village où se groupaient quelques-uns de ces néophytes, il ne bâtissait pas d'église, mais se contentait d'avoir deux chambres contiguës à la maison d'un Catholique ; l'une de ces chambres

lui servait d'oratoire, et l'autre d'habitation, « ce qui, écrivait-il, exempte d'avoir un serviteur pour les garder et permet d'éviter souvent les persécutions des mandarins, qu'on ne sera point obligé de visiter, car ces sortes de chapelles passent pour les maisons de ceux auprès desquels on les bâtit ».

La persécution de 1706 les chassa du pays, et pendant plus de 60 ans aucun missionnaire ne vint reprendre leurs travaux si brusquement interrompus.

Le Se-tchouan fut plus heureux, sans pourtant jouir d'un bonheur parfait. Son premier Administrateur, Mgr Pallu, et son premier Vicaire apostolique, Mgr Artus de Lyonne, fils du ministre de Louis XIV, n'y pénétrèrent jamais ; ce dernier envoya à sa place deux prêtres de la Société des Missions-Étrangères, les PP. Basset et de la Baluère, qui furent suivis par MM. Mullener et Appiani, de la Congrégation de la Mission. Nommé Vicaire apostolique en 1713, de la Baluère mourut en 1715 sans avoir reçu la consécration épiscopale ; M. Mullener lui succéda et fit tout le bien que lui permettaient ses modiques ressources, le petit nombre de ses collaborateurs et la continuelle surveillance des mandarins.

Après lui et son coadjuteur le P. Maggi, le Se-tchouan fut gouverné par Mgr Enjobert de Martiliat, d'une ancienne famille d'Auvergne, qui eut sous ses ordres quelques prêtres indigènes et deux missionnaires européens, le P. d'Artigues et le P. de Verthamon, dont le nom rappelle plus d'un héroïsme. Pendant plusieurs années, ils mènent la vie dure et pénible de proscrits, passant en secret de paroisse en paroisse et, malgré des efforts sans cesse renouvelés, n'obtenant guère de succès, car chacun d'eux ne baptise par an que quinze à vingt païens : c'est peu pour qui a rêvé la fondation d'une Église et la conversion d'un peuple ; c'est beaucoup pour qui songe que chacune de ces âmes a été rachetée par le sang de Jésus-Christ. Ils se consolent cependant par la ferveur des fidèles qui, bien que médiocrement instruits et rarement visités, conservent de vifs sen-

timents de foi, facilement réveillés par la présence et par la parole du prêtre.

L'évêque commença l'organisation de la Mission en nommant dans chaque station un homme d'âge et de vertu, ayant quelque connaissance des lettres, servant de maître d'école aux enfants, rassemblant chaque dimanche les fidèles pour leur faire réciter les prières et leur lire des exhortations pieuses ; il acquit plusieurs maisons à Kia-ting, à Pong-tcheng, à Sou-tcheou, et en fit des oratoires et des Résidences. De ses propres deniers, il acheta quelques bonnes terres de rapport qui, louées à des Chrétiens, fournirent à la Mission un revenu assuré. C'était le fait d'un administrateur intelligent et prévoyant, qui ne se contente pas de songer au présent mais assure l'avenir.

UN MISSIONNAIRE ARRIVANT EN CHINE

Une autre œuvre de Mgr de Martiliat, que nous ne saurions passer sous silence, fut le règlement composé pour les jeunes filles qui se consacrèrent à Dieu sous le nom de Vierges chrétiennes. Partout où pénètre le Catholicisme, le lis de la pureté fleurit dans sa blancheur immaculée. L'âme humaine, régénérée par les eaux du baptême, sent un besoin intime de quitter plus complètement les choses de la terre pour se rapprocher de celles du ciel, de laisser les

affections humaines pour s'unir plus étroitement à Jésus. De jeunes Chinoises n'étaient pas sans avoir entendu l'appel divin : elles avaient refusé de se marier et vivaient dans leurs familles, se livrant aux soins du ménage, mais se dérobant autant que possible aux distractions extérieures, et faisant le vœu, soit annuel, soit même perpétuel, de chasteté. Jusqu'alors elles étaient restées isolées et sans règlement ; laissées le plus souvent à leur initiative personnelle, elles ne pouvaient observer la régularité et s'élever à la ferveur que leurs saints désirs ambitionnaient. « Afin de les soutenir et de les faire avancer dans la voie de la perfection, écrit l'évêque, je leur donnai une règle, et aussi pour leur tenir lieu d'un directeur, car elles sont fort heureuses si, dans un an, elles ont la facilité de voir un missionnaire. »

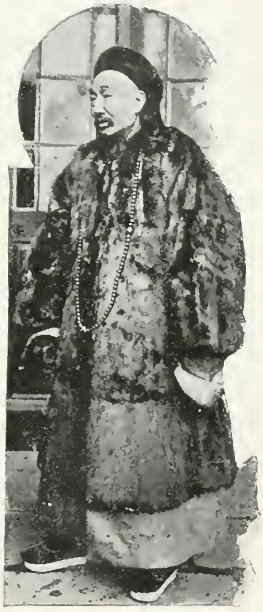
Mgr de Martiliat était aidé par plusieurs prêtres indigènes, en particulier par André Li et Antoine Tang, deux anciens élèves des PP. de la Baluère et Basset, qui avaient déjà fait leurs preuves au Kouang-toung et au Fo-kien, pendant l'exil des missionnaires en 1732, et qui bientôt devaient demeurer seuls chargés des Catholiques du Se-tchouan.

En 1746, en effet, le vice-roi du Fo-kien ayant suscité une persécution dans sa province, l'empereur Kien-long, successeur de Yong-tcheng, donna son approbation à la décapitation de plusieurs prêtres[1] et adressa des ordres secrets à tous les gouverneurs de l'Empire, pour leur enjoindre de rechercher les Européens qui enseignaient la religion du Seigneur du Ciel, et de dégrader les mandarins subalternes qui montreraient de la négligence à abolir cette secte perverse et impie.

A mesure que les ordres du souverain parvenaient dans les provinces, les prédicateurs de l'Évangile étaient traqués, les Chrétiens mis en prison et chargés de fers jusqu'à ce qu'ils eussent dénoncé les

1. Les Bienheureux Pierre Sanz, François Serrano, Joachim Royo, Jean Alcober, François Diaz, mis à mort en 1747 et en 1748.

retraites de leurs prêtres. Mgr de Martiliat et le P. de Verthamon, les seuls missionnaires européens du Se-tchouan, puisque le P. d'Artigues était mort en 1744, se cachèrent d'abord dans les montagnes et revinrent ensuite dans les villes. Les fidèles ne savaient trop comment dissimuler leur présence aux nombreux espions qui rôdaient sans cesse autour de leurs asiles; ils finirent par leur conseiller de quitter momentanément la Chine et « de se conserver pour un temps meilleur ». La formule était excellente, car hélas! ce n'était guère qu'une formule, et en réalité les Catholiques tremblaient d'être compromis par la présence des missionnaires. L'évêque le comprit, et avec le P. Verthamon quitta le Se-tchouan et se réfugia à Macao.



MANDARIN EN COSTUME D'HIVER

A ce moment même, la Société des Missions-Étrangères faisait pénétrer en Chine un autre de ses prêtres, le P. Urbain Lefebvre. Mais à peine arrivé à Tchen-tou, Lefebvre est reconnu, parce qu'il a l'imprudence de se faire raser chez un barbier de la ville et qu'il ne s'y assied pas comme les sujets du Fils du Ciel; il est jeté en prison, y passe quelques semaines, et est ensuite transféré dans les cachots de Canton, dont les autorités finissent par accorder son élargissement, à condition qu'il sorte immédiatement de l'Empire.

Les prêtres indigènes restent seuls au Se-tchouan. Dans les circonstances critiques qu'ils traversent, on ne peut leur demander de faire beaucoup de conquêtes, mais ils entretiennent le feu sacré jusqu'à ce que de nouveaux missionnaires viennent le rallumer plus vif et plus ardent. C'est à eux que Mgr Pottier, dont nous allons raconter plus loin les admirables succès, dut de trouver des paroisses fermes, stables et sagement administrées.

Telle est l'histoire de ce que nous appelons la première période de nos Missions de Chine ; la semence a été jetée dans quelques sillons, elle a germé en plusieurs endroits, mais en combien d'autres le champ est stérile et pauvre la moisson !

PREMIERS SUCCÈS. LES ŒUVRES. MARTYRE DE MGR DUFRESSE

La seconde période, qui va de 1769 à 1815, est plus heureuse et, à bien considérer la situation des missionnaires à cette époque, leur petit nombre et leurs ressources minimes, on peut dire qu'elle est brillante. Mais aussi, il semble que les hommes, réunis à cette époque sur un même théâtre, offrent le modèle des qualités et des vertus apostoliques.

Le premier par l'âge, par la dignité, par le zèle, était Mgr Pottier, « un évêque d'or, disait un de ses prêtres, quoiqu'il porte une crosse de bois ». Il faisait 12 lieues par jour, couchait sur la dure, mangeait à peine ; toujours doux, toujours poli, de cette politesse que l'on a tant admirée dans le clergé de France ; le P. Alary, observateur judicieux, âme vraiment sacerdotale, qui reviendra au séminaire de Paris enseigner les vertus apostoliques aux aspirants des Missions ; le P. Gleyo, l'ancien Supérieur de la petite communauté de Saint-Sulpice, si volontiers dédaigneux des moyens et des raisonnements humains, favorisé de visions merveilleuses et plongé dans une oraison continuelle ; le P. Moÿe, esprit actif, fécond, toujours en éveil, pratiquant le bien et cherchant le mieux ; les PP. Delpon et Devaut, deux prêtres pieux, modestes, zélés ; le P. de Saint-Martin, intelligence ferme, pour qui l'ordre et la mesure étaient la pierre de touche de la sagesse ; le P. Hamel, qui dépensa près de quarante ans dans l'obscur, mais fécond et saint labeur de la formation du clergé indigène ; le P. Dufresse, qui cachait sous un extérieur paisible un coup d'œil sûr et élevé,

PANORAMA DE WOO-CHOU (CANTON)

une générosité de tous les instants et une inébranlable persévérance.

Les œuvres principales auxquelles ils se livrent sont l'administration des Chrétiens, le baptême des enfants, la conversion des païens, la conduite des séminaires, l'établissement des écoles, l'organisation de la Mission du Se-tchouan et l'évangélisation de la province du Kouei-tcheou et d'une partie de la province du Yun-nan.

Les statistiques envoyées par eux au Séminaire de Paris nous disent mieux que toute discussion ou description leurs travaux d'administration. Elles donnent le nombre des fidèles avec les chiffres des confessions, des communions et celui des baptêmes d'enfants.

PASSAGE D'UN RAPIDE SUR LE SONG-KAN (SE-TCHOUAN)

En 1770 : 8000 Catholiques, 2996 confessions annuelles, 1984 communions pascales, 522 baptêmes d'enfants de Chrétiens.

En 1778 : 12 000 Catholiques, 4800 confessions, 2965 communions, 821 baptêmes d'enfants.

En 1780 : 15 000 Catholiques, 5940 confessions, 2841 communions, 966 baptêmes d'enfants.

Pour assurer cette administration, les missionnaires avaient d'immenses espaces à parcourir : le P. Gleyo allait au Yun-nan, le P. Moye au Kouei-tcheou, le P. Dufresse dans le pays qui forme aujourd'hui la mission du Se-tchouan oriental, et Mgr Pottier, au Nord, s'occupait des paroisses aujourd'hui dépendantes du Se-tchouan occidental.

Outre l'administration régulière des fidèles il y a les conversions des païens adultes qui augmentent chaque année : en 1763, on compte

seulement 80 conversions; en 1768, il y en a 180; en 1770, 356; en 1777, 502; en 1783, 569; en 1788, 750; en 1790, 1019; en 1792, 1508. Aussi, au lieu de 4000 Chrétiens que M. Pottier avait trouvés en 1756, on en comptait 20 000 en 1792, et 25 000 en 1801.

Les conversions des païens adultes, c'est-à-dire en âge de réfléchir et d'étudier, n'étaient pas les seuls moyens dont se servaient les missionnaires pour peupler le ciel d'élus. Dès les origines de l'apostolat, leur zèle comprit qu'une moisson abondante et sûre était réservée par le baptême des enfants de païens à l'article de la mort. L'œuvre si chère de la Sainte-Enfance a donné un prodigieux élan à ce beau dessein de sauver ces pauvres petits êtres tués par la maladie ou par le crime, mais elle ne l'a pas fait naître. Le baptême des enfants païens a commencé avec la prédication de l'Évangile. A l'époque où nous sommes, il y eut une recrudescence de zèle pour cette œuvre et c'est au Se-tchouan que, tout d'abord, elle fut la plus vive. Cette Mission avait pris la première place; jusqu'à ce jour, elle l'a gardée.

Dans les comptes rendus de ses travaux à la Propagande et au Séminaire, Mgr Pottier commence en 1770 à donner la statistique des baptêmes d'enfants de païens; à cette date, ils sont de 68; l'année suivante de 77; en 1775, ils s'élèvent à 455; en 1778 à 1015; en 1779 à 3000; en 1780 à 14939; en 1781 à 21 000. Qui donc avait produit cette élévation subite et si considérable? Il en faut faire honneur aux hommes et aux événements.

Les missionnaires avaient déployé beaucoup de zèle; les circonstances étaient venues en quelque sorte à leur aide, en leur faisant voir plus clairement le bien que Dieu attendait d'eux, par le spectacle de maux pressants et faciles à secourir. Il est à remarquer d'ailleurs que beaucoup d'œuvres se fondent ainsi. Le besoin auquel elles répondent existait, mais ne se faisait sentir que faiblement et ne sollicitait qu'imparfaitement l'attention. Un jour, il éclate plus vivement, il frappe les intelligences, il émeut les cœurs, une œuvre est créée pour y donner satisfaction, mais le moment de l'épreuve passé,

on s'aperçoit que le besoin reste, qu'il est beaucoup plus grand qu'on ne l'avait supposé et que l'œuvre conserve son utilité; elle continue alors d'exister, de s'affermir, de porter des fruits.

En 1777, une famine épouvantable, bientôt aggravée par la peste, ravagea le Se-tchouan. La malpropreté des villes, la nullité des secours de l'art médical, l'absence d'une police régulière, tout contribua à multiplier la mortalité. La maladie frappa plus encore les enfants que

LE P. BODINIER DANS LES ENVIRONS DE KOUEI-YANG (KOUEI-TCHEOU)

les grandes personnes; les missionnaires ne pouvaient rester insensibles à de pareilles misères. Mgr Pottier engagea ses prêtres à envoyer partout des Chrétiennes fidèles ayant quelque notion de médecine, afin de rechercher les enfants malades et de les baptiser. L'évêque donnait aux femmes, principalement chargées de ce ministère, les instructions suivantes : baptiser indifféremment tous les enfants des pauvres dans les lieux où la maladie est plus violente et sévit plus particulièrement sur les indigents; mais dans les endroits où la mortalité est moins grande, ne conférer le sacrement qu'à des enfants déjà atteints par la contagion, ou d'une mauvaise constitution, ou

enfin privés d'une nourriture convenable. Le P. Moye s'était déjà mis à l'œuvre avec l'ardeur qui le caractérisait; il redoubla d'activité, il exhorta toutes les femmes chrétiennes libres de leur temps à se faire baptiseuses. N'en trouvant pas autant qu'il le désirait, il ne craignit pas d'employer à cet office de charité plusieurs des vierges chrétiennes. C'était une innovation très hardie, car, en Chine les jeunes filles ne peuvent voyager seules, ni même aller en visite. Cet exemple ne fut pas suivi, et il ne pouvait l'être, mais il montre combien le P. Moye était désireux du salut des âmes d'enfants. Ce fut dans son district et particulièrement dans la grande ville de Tchongkin que les résultats furent les plus considérables.

Pendant cette famine, les missionnaires firent les plus grands sacrifices en faveur de cette œuvre. « Plusieurs ont vendu leurs habits, disait Mgr Pottier, nous avons emprunté des sommes considérables, on nous a fait des aumônes, afin de pouvoir continuer dans les mêmes proportions. » Le P. Moye rédigea un *Avis aux âmes charitables d'Europe*, afin de provoquer, s'il était possible, un mouvement général en faveur des enfants chinois moribonds ou abandonnés. Après avoir raconté les travaux déjà faits et les fruits obtenus, il concluait en exposant « la facilité de cette œuvre, ses avantages, et les mérites qu'acquerraient les bienfaiteurs ». C'est le premier appel général, du moins à notre connaissance, qui ait été adressé aux fidèles d'Europe en faveur de l'œuvre du baptême des enfants de païens. Il n'eut qu'une publicité restreinte. Les amis de M. Moye furent à peu près les seuls à le connaître et par conséquent à y répondre. L'apôtre devançait son siècle, et, dans les choses divines comme dans les choses humaines, il est bien des initiatives qui se heurtent à l'indifférence, au préjugé, et surtout au manque de préparation des esprits.

Une œuvre qui à la même époque prit des développements assez grands, relativement du moins aux ressources en hommes et en argent dont on disposait alors, fut l'éducation des enfants.

Jusqu'en 1775, la Mission possédait à peine quelques écoles de garçons, et il n'y avait pas d'écoles de filles, parce que les coutumes chinoises s'y opposaient. Il résultait de cet état de choses, que les Chrétiennes étaient beaucoup moins instruites sur les vérités religieuses qu'on ne l'aurait souhaité, et que les mères de famille étaient incapables de former leurs enfants.

Or, sans le secours des femmes, pensaient les missionnaires, il est à craindre que la foi n'aille s'affaiblissant de génération en génération, ou tout au moins que l'éducation n'offre bien des lacunes.

PASSAGE D'UN FLEUVE AU KOUEI-TCHEOU

Cette pensée avait fortement frappé le P. Moÿe, d'autant plus qu'avant son départ de France, étant simple vicaire à Metz, il avait fondé l'Institut des Sœurs de la Providence, destiné à l'éducation des jeunes filles. Il conçut le projet de combler cette lacune et s'en ouvrit au P. Gleyo, qui en fut effrayé et refusa de l'aider dans cette entreprise. Le projet était en effet hérissé de difficultés capables d'arrêter plus d'un missionnaire. Tous les éléments de succès manquaient à la fois : pas d'écoles, pas de maîtresses, des élèves partout dispersées et qu'il était presque impossible de réunir, comme on le fait en Europe; et plus que cela, la nouveauté du fait, contraire aux coutumes. Sans se laisser décourager par l'opinion de l'ami sur lequel il comptait le plus fermement, le P. Moÿe tenta quelques essais, il envoya plusieurs vierges chrétiennes dont il connaissait la

haute vertu enseigner la religion à des enfants d'excellentes familles chrétiennes.

Ces modestes tentatives réussirent, le P. Gleyo finit par se rallier, le Vicaire apostolique, Mgr Pottier, laissa faire. Le P. Moÿe envoya à ce dernier Françoise Jèn qui, par sa piété et sa rare capacité, lui inspirait la plus entière confiance. La Religieuse se concilia bientôt l'estime et l'affection de tous. D'autres suivirent son exemple, deux sœurs, Monique et Lucie Sèn, leur tante Madeleine Sèn, et Catherine Lô furent les premières parmi ces âmes d'élite. Plein d'espoir et de confiance, le missionnaire ouvrit alors de nouvelles écoles à Tchang-keou à Che-kia-tong et dans plusieurs autres villes ou villages. « Il voyait déjà, écrit son biographe, Mgr Marchal, les élèves des Vierges institutrices dans un avenir prochain, comme sœurs devenir les anges gardiens de leurs frères, comme épouses s'acquitter d'un pieux apostolat auprès de leur époux, comme mères s'asseoir en reines au milieu de leurs enfants et faire de leurs foyers autant de centres d'où rayonnerait la vie chrétienne. » Ce rêve enchanteur n'est pas encore réalisé, et personne ne peut prévoir l'époque de son accomplissement; mais il est bon que ceux qui tentent une œuvre difficile aient au cœur l'espoir d'un bien immense; cet espoir est une force et, si le bien désiré s'opère, ne fut-ce que partiellement, c'en est assez pour augmenter l'éclat de la gloire de Dieu, édifier les âmes, accroître la vertu du monde et entourer d'une auréole plus brillante le nom des initiateurs.

Le P. Moÿe ne se contenta pas de former ces vierges au rôle d'institutrices, il en voulut faire des apôtres, leur enjoignit d'enseigner les catéchumènes et ne craignit pas de les laisser discuter avec des lettrés sur les vérités religieuses. Monique Sèn, entre autres, argumentait à merveille. « Un théologien, disait le missionnaire, n'aurait pas mieux raisonné que cette simple fille, et j'avoue que je n'aurais pas mieux trouvé sur-le-champ des raisons aussi propres et aussi péremptoires. » Le succès couronna quelquefois cette extra-

PAYSANS DU KOUANG-SI
RENTRANT DU LABOUR,
LEURS CHARRUES SUR LE DOS

ordinaire hardiesse, mais ce système d'évangélisation ne pouvait être érigé en règle de conduite : la femme n'est point appelée à enseigner dans l'Église et moins encore dans les pays païens, où elle court les plus grands dangers et où les coutumes s'y opposent. Le sage Mgr Pottier, c'est la caractéristique et peut-être le grand bienfait et le grand enseignement de son épiscopat, ne s'opposait jamais aux initiatives de ses missionnaires, il se contentait de les modérer et de les régler quand besoin en était; sous ce rapport, il fut un admirable chef de Mission. La méthode du P. Moÿe lui ayant paru dépasser la mesure, il ne voulut cependant pas trancher lui-même la question et consulta la Propagande qui, en 1784, répondit par une consultation décisive et précise sur toutes les questions de principes.

Elle approuvait l'institution des Vierges chrétiennes, mais elle

enjoignait les prescriptions suivantes, propres à en assurer le bon fonctionnement : Les Vierges ne devaient pas annoncer la parole de Dieu dans les assemblées d'hommes; elles n'étaient autorisées à faire le vœu de chasteté qu'à l'âge de vingt-cinq ans accomplis et seulement pour trois ans; encore ce vœu était-il permis uniquement à celles que leur famille pouvait entretenir. Autant que possible, il fallait choisir, pour maîtresses d'école, des Vierges âgées de trente ans, remarquables par la pureté de leur vie, leur savoir et leur prudence. Les écoles ne pouvaient être ouvertes que dans la maison paternelle et dans des maisons qui ne seraient pas habitées par des hommes, et enfin les réunions devaient être assez rares pour ne pas éveiller les soupçons des païens.

Les règlements déterminés par la Propagande furent suivis, et des écoles de filles se créèrent dans les villes et dans les campagnes, si rapidement qu'on en comptait une soixantaine en 1800.

Les écoles exigeaient un complément : des livres pour servir à l'instruction des maîtres et des maîtresses d'abord, des élèves ensuite, et pour être répandus en grand nombre parmi les Chrétiens. Ceux-ci possédaient déjà quelques livres de prières, mais les anciens missionnaires, qui les avaient composés, avaient en plus d'un endroit cédé au désir d'employer un style très relevé, dans l'espoir de donner une haute idée du Catholicisme; cette élégance de la forme était devenue un défaut, ou plutôt une cause de confusion, car beaucoup de Chrétiens n'étaient pas assez lettrés pour saisir la pensée de l'auteur, qui restait à l'état de formule vide de sens. Mgr de Martiliat s'était préoccupé de ces inconvénients, Mgr Pottier les avait plusieurs fois signalés. On rédigea donc de nouveaux ouvrages dans une langue accessible à tous, afin d'aider les Chrétiens à conserver la vivacité de la foi, afin de faire glisser la connaissance du Christianisme dans les familles infidèles et de leur apprendre que l'homme n'est pas « la fine essence des éléments, ni l'âme un air subtil qui s'évapore à l'instant où le corps cesse de vivre ». Mgr de Saint-Mar-

tin composa un traité du purgatoire et le fit reviser par un prêtre indigène; il traduisit l'*Imitation de Jésus-Christ*, le catéchisme de Montpellier, des passages choisis de l'Écriture Sainte, les litanies de saint Jean l'Évangéliste et de nombreuses prières. Le P. Moye composa également des prières, un livre de piété intitulé : *la Voie droite du Ciel*, une *Imitation de la Sainte Vierge*, où les mystères et les vertus de la Mère de Dieu sont exposés en soixante-trois articles correspondant aux Pater et aux Ave du chapelet, avec lesquels on les entremêle dans la récitation.

KING-YOUAN-FOU (KOUANG-SI)

Ces ouvrages, lus avidement par les Chrétiens, propagés parmi les païens, opérèrent un bien considérable; aujourd'hui, après plus d'un siècle, ils sont encore très répandus dans plusieurs Missions de la Chine et continuent d'imprégner les âmes d'une salutaire doctrine. Tous étaient écrits en caractères chinois, car on n'avait pas encore pris, au Se-tchouan, l'habitude, contractée depuis, d'écrire des livres de prières en caractères latins, avec des signes indiquant la tonalité de chaque syllabe, comme l'avaient fait en Annam les missionnaires portugais et après eux les missionnaires français.

Enfin, une autre œuvre dont s'occupèrent également les apôtres de cette époque fut celle du clergé indigène.

Le Se-tchouan avait un seul séminaire, dont les élèves observaient un règlement différent selon qu'ils étaient humanistes ou théologiens. Abandonné et repris plusieurs fois par le P. de la Baluère et par Mgr de Martiliat, cette maison avait été réinstallée en 1762

par M. Pottier qui en avait chargé le vénérable prêtre indigène André Li. Elle fut détruite en 1770 par la persécution, et bientôt rétablie par le P. Moye dont l'activité embrassait tout. Au sortir de prison où il était resté quatre ans, le P. Gleyo l'installa dans un petit village isolé de la province du Yun-nan, à Long-ki, et Mgr Pottier en confia la direction au P. Hamel, prêtre très docte, très pieux et très doux. Au bout de vingt ans on comptait une trentaine de prêtres sortis de cette maison et de celle de Lo-lan-keou qui l'avait remplacée.

Ces œuvres ne s'accomplissaient pas dans la paix, comme on pourrait le croire. En 1785, la Mission du Se-tchouan fut le théâtre d'une persécution qui l'eût désorganisée, sans la solidité des bases sur lesquelles elle reposait.

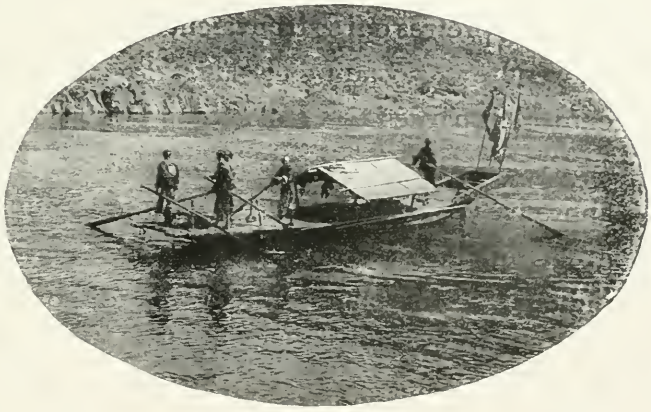
Cette persécution eut des causes diverses : la révolte des Musulmans, une première fois noyée dans le sang de ses auteurs en 1781, se renouvela en 1784 et surexcita les esprits; l'arrestation des courriers envoyés annuellement à Macao tourna les soupçons des mandarins du côté des Chrétiens, la présence de M. Delpon, arrivé en Chine, au printemps de 1784, fut signalée aux autorités chinoises qui se montrèrent fort irritées, commencèrent des perquisitions et découvrirent quatre missionnaires italiens. A la suite de ce grave incident, les mandarins reçurent de l'Empereur l'ordre de se livrer à des perquisitions générales et très sévères.

Le premier missionnaire dénoncé fut Mgr de Saint-Martin, coadjuteur de Mgr Pottier, récemment sacré évêque de Caradre, le 13 juin 1784. D'autres révélations aggravèrent celle-ci. La présence des PP. Devaut et Dufresse fut également signalée, et les mandarins se décidèrent à agir. Mgr de Saint-Martin fut pris d'abord. Afin d'obliger les Chrétiens à révéler les asiles des autres prêtres européens, les persécuteurs redoublèrent de violence. Le coadjuteur se souvint que le Bon Pasteur donne sa vie pour son troupeau, et il écrivit aux PP. Dufresse, Delpon et Devaut de se livrer. Les missionnaires obéirent aussitôt. Tous furent conduits à Pékin et jetés en prison où

deux d'entre eux, les PP. Delpon et Devaut, moururent de misère. Sur les instances des Lazaristes, qui avaient remplacé les Jésuites dans la capitale du Céleste Empire, l'empereur Kien-long signa le 10 novembre 1785 un édit annonçant aux autres captifs leur libération.

Il leur était permis de rester attachés aux églises de Pékin, mais s'ils refusaient, ils étaient obligés de partir pour Macao avec ordre de gagner l'Europe. Mgr de Saint-Martin et le P. Dufresse se rangèrent à ce dernier parti, espérant qu'une fois arrivés dans la petite colonie portugaise, ils pourraient secrètement retourner au Se-tchouan.

Leur espoir se réalisa ; le 14 janvier 1789, ils se glissaient furtivement dans la ville de Tchen-tou et leur labeur apostolique recommença. Mgr de Saint-Martin mourut en 1801. Il eut pour successeur le compagnon de sa captivité à Pékin, Mgr Dufresse, qu'il avait choisi comme coadjuteur et sacré, l'année précédente, évêque de Tabraca.



SUR LA RIVIÈRE DE SIU-TCHEOU-FOU (KOUANG-SI)

Le gouvernement de la Mission changeait de main, il conserva la même direction. La Providence donne quelquefois de longs épiscopats « qui sont de grandes grâces », disait le cardinal Pie; d'autres fois, mais beaucoup plus rarement, elle inspire à plusieurs évêques qui se succèdent les mêmes vues et leur offre les mêmes facilités pour les appliquer. Mgr de Saint-Martin avait continué Mgr Pottier, Mgr Dufresse continua Mgr de Saint-Martin. Tous les trois firent preuve du même esprit de sagesse, eurent les mêmes idées d'administration et d'organisation, et marchèrent d'un pas égal dans la

même voie pour arriver au même but. L'œuvre commencée par le premier fut poursuivie par le second, achevée par le dernier. Il y eut trois administrateurs, il n'y eut qu'une seule administration; et c'est à cette continuité d'efforts dirigés dans un sens unique et par les mêmes moyens, que la Mission du Se-tchouan dut ses succès de 1756 à 1815.

Mgr Dufresse profita de la paix pour former dans son Vicariat une de ces assemblées si utiles, spécialement dans une Église naissante. Il convoqua et fit célébrer le premier synode de Chine. Il fixa l'époque de la réunion au commencement de septembre 1803. Sur les dix-neuf prêtres qui se trouvaient alors au Se-tchouan, quatorze purent s'y rendre; le coadjuteur, Mgr Trenchant, et les autres en furent empêchés par les besoins des chrétientés et du collège.

De ce synode sortirent des statuts remplis de sagesse et de piété, approuvés solennellement par le Souverain Pontife. La Sacrée Congrégation de la Propagande les fit imprimer plusieurs fois et les indiqua aux missionnaires de Chine, comme la meilleure règle de conduite à suivre dans leur ministère. L'ensemble de ces statuts est divisé en dix chapitres.

Les neuf premiers traitent des sacrements en général et en particulier. Le dixième prescrit aux missionnaires des règles de conduite personnelle; il représente la vie d'un missionnaire comme une vie d'oraison, de retraite et de silence intérieur; il ordonne les retraites annuelles, les fréquents retours sur soi-même et les autres moyens indiqués par les auteurs spirituels pour arriver à cette vie sainte, que nous devons tous mener sur la terre, en attendant le jour de la consommation en Dieu. Il trace des règles pleines de sagesse sur la réserve nécessaire dans les rapports des missionnaires avec les Chrétiens, principalement avec les femmes, sur la frugalité dans la nourriture, la modestie dans les vêtements et l'amour de la pauvreté, sur la juste et paternelle impartialité envers les fidèles, soit dans le cours de la visite du district, soit en toute autre circonstance.

Il recommande d'avoir beaucoup de discrétion dans les quêtes, d'éviter également la trop grande sévérité ou le relâchement excessif dans les principes de morale; il défend d'imposer, sans le consentement du Vicaire apostolique, des amendes et des pénitences publiques. Il prémunit les prédicateurs de l'Évangile contre la tentation de se mêler des affaires temporelles. Il leur parle ensuite du zèle qui doit les animer, des soins à prendre pour maintenir les fidèles dans la voie droite et y ramener les égarés, du bon exemple à donner, des efforts à tenter pour établir des écoles chrétiennes, et de la vigilance à apporter pour empêcher les catholiques de participer aux coutumes superstitieuses des païens. Enfin il leur fait un devoir de rendre compte, chaque année, à leur Supérieur, de l'état des districts qui leur sont confiés. Afin de rendre plus pratique cette dernière mesure, une série de questions sont posées, auxquelles chaque missionnaire devra répondre à la fin de chaque visite annuelle.

Par un bonheur qui n'est pas donné à tous, Mgr Dufresse eut le temps d'appliquer les règles qu'il avait composées, d'en surveiller le fonctionnement, de les faire pénétrer par conséquent non seulement dans l'esprit et dans le cœur de ses collaborateurs, mais encore dans leurs habitudes. Aucune persécution, aucun trouble politique n'a pu prévaloir contre la vigueur que l'observation continuelle de règlements si sages donna à la Mission du Se-tchouan qui, dès lors, est demeurée semblable à ces monuments que la tempête entame sans pouvoir renverser leurs solides assises.

On demande parfois, non sans un sentiment d'ironique dédain, fruit d'une déplorable ignorance, ce que savent faire ces missionnaires revêtus par Rome de la dignité épiscopale et qu'on appelle des Vicaires apostoliques. On leur accorde volontiers de savoir catéchiser et mourir, mais après? Quelle est la valeur de leur intelligence, la puissance de leur jugement, la portée de leurs travaux? Eh bien! voilà ce qu'ils savent faire : œuvre d'apôtre pour convertir; œuvre de théologien pour enseigner leurs prêtres européens et indigènes;

œuvre de législateur et d'organisateur pour donner aux Missions qu'ils fondent l'unité de principes, source de force et de stabilité; œuvre d'administrateur pour faire observer les statuts qu'ils ont fixés.

Onze ans se passèrent dans une tranquillité relative.

Vers la fin de l'année 1814, un païen dévoila au vice-roi du Setchouan, Chang-ming, l'état de la Mission, qu'il avait connu en feignant de vouloir embrasser le Catholicisme. Il divulgua l'établissement du séminaire, le nombre des élèves et des professeurs, et dénonça nommément Mgr Dufresse, qui fut arrêté le 18 mai 1815 et conduit à Tchen-tou, la capitale de la province.

UN BAC SUR LA RIVIÈRE DE LIOU-TCHEOU-FOU (KOUANG-SI)

L'évêque resta en prison pendant quatre mois et subit plusieurs interrogatoires; le 14 septembre, le vice-roi Chang-ming l'appela devant lui. Le haut mandarin avait d'avance pris connaissance de toutes les pièces du procès, il avait résolu de porter une sentence capitale contre le prélat et de l'exécuter, sans même en référer à l'Empereur.

Dès que Mgr Dufresse parut, il réunit immédiatement tous ses officiers et condamna le prisonnier à avoir la tête tranchée; on dit que le saint vieillard appela son juge au tribunal de Dieu et lui annonça une mort prochaine, prédiction qui devait se réaliser.

Il fut dépouillé de sa tunique, que deux soldats déchirèrent, et conduit à pied sur la place de la Porte septentrionale, située en

dehors de la ville et éloignée du palais environ d'une demi-lieue. 33 chrétiens furent extraits de leur prison, conduits au même lieu, entourés de bourreaux et de tout l'appareil du supplice. A leur arrivée, un mandarin leur ordonna de renoncer à Jésus-Christ. En face de la foule immense groupée autour d'eux, les fidèles, à l'exception d'un seul, protestèrent qu'ils étaient prêts à mourir et, se mettant

PAYSAGE DANS LE KOUEI-TCHEOU

à genoux, ils prièrent le saint évêque de les absoudre de leurs fautes, de les fortifier et de les consoler en leur accordant sa dernière bénédiction. Le prélat leur fit une courte exhortation, leur donna l'absolution, puis, sans manifester aucune émotion, il se tourna vers le bourreau et s'inclina : le soldat éleva et abaissa son sabre, et la tête de la victime roula sur le sol.

Mgr Dufresse, déclaré Bienheureux par l'Église en 1900, avait soixante-quatre ans d'âge, trente-neuf ans de sacerdoce et d'apostolat, quinze ans d'épiscopat. Son martyre terminait noblement la seconde période historique de nos Missions de Chine.

DIVISION DES VICARIATS. LA SAINTE-ENFANCE. LA FRANCE EN CHINE.

La troisième période est aussi mouvementée que celle dont nous venons d'esquisser les lignes principales; mais elle l'est d'une autre manière. La persécution commencée en 1815 continue pendant plusieurs années, des prêtres chinois, des cathéchistes, de simples fidèles sont mis à mort, jetés en prison où ils demeurent de longs mois, d'autres sont envoyés en exil au fond de la Tartarie; si l'évangélisation ne progresse que lentement, elle s'affermit. D'autres œuvres de charité ou de zèle naissent et grandissent, l'organisation des Missions devient plus régulière par la division en plusieurs Vicariats apostoliques de ces immenses provinces de Chine, où le missionnaire était jusqu'alors comme perdu au milieu des multitudes païennes. Enfin l'Europe, pénétrant par la force, apporte un nouvel élément de puissance et aussi, il faut bien le dire, de danger aux ouvriers évangéliques.

Indiquons d'abord la division des Missions.

En 1840, le Yun-nan fut séparé du Se-tchouan et érigé en Vicariat apostolique: il eut pour premier évêque Mgr Ponsot; il possédait alors 4000 Catholiques.

En 1846 ce fut le Kouei-tcheou comptant à peine 1500 Chrétiens, que Rome érigea en Vicariat, et dont le premier Supérieur, Mgr Étienne Albrand, avait été missionnaire au Siam.

En 1848, le Souverain Pontife confia les deux provinces de Kouang-toung et de Kouang-si à la Société des Missions-Étrangères. Jusqu'alors ce pays, évangélisé au XVIe, au XVIIe et au XVIIIe siècle par des Jésuites, des Dominicains, des Franciscains, des prêtres des Missions-Étrangères, relevait de l'évêché de Macao, qui s'en occupait fort peu et avait laissé tomber le nombre des Chrétiens à 7 ou 8000. En donnant cette Mission à notre Société, et même plus tard (1853) en nommant le P. Guillemin Préfet apostolique de Kouang-toung,

Rome ne supprima pas la juridiction de l'évêque de Macao, ce qui fit naître plus d'une difficulté. Le Souverain Pontife y remédia en nommant (8 août 1856) le P. Guillemin évêque de Cibystra *in partibus infidelium*, et bientôt (17 septembre 1858) en donnant à lui seul le Kouang-toung et le Kouang-si, qui cependant demeurèrent préfecture apostolique.

En 1856, la province du Se-tchouan fut divisée en deux Vicariats, sous le nom de Se-tchouan septentrio-occidental et de Se-tchouan méridio-oriental. Quatre ans plus tard (1860) une autre division eut lieu avec les dénominations qui existent aujourd'hui : Se-tchouan occidental, Se-tchouan oriental et Se-tchouan méridional. Les raisons de cette division étaient données par l'un des nouveaux Vicaires apostoliques, Mgr Desflèches : « 1° la grandeur de la province, qui est la plus étendue de l'Empire, avec une population de plus de 40 millions; 2° avec un seul Vicaire apostolique, les païens des départements lointains sont difficilement évangélisés; il est difficile d'envoyer des prêtres seuls et très éloignés de l'évêque, à cause des longs voyages et des dépenses; 3° la division facilite l'augmentation du clergé indigène par la création de nouveaux séminaires; 4° elle permet d'entreprendre des Missions dans les tribus voisines. »

Les avantages que l'on trouvait dans la division des Missions se rencontrèrent également dans la multiplication des districts, que l'on put obtenir grâce à l'augmentation du nombre des ouvriers apostoliques. Ainsi, tel district qui comprenait 3 à 4000 Catholiques, et s'étendait sur une longueur de 100 à 150 kilomètres et sur une largeur de 60 à 80, fut partagé en deux ou trois sections; dans cette nouvelle délimitation, chaque missionnaire eut une résidence principale et des postes secondaires beaucoup moins éloignés, ce qui contribua à donner à l'organisation des Missions et à leur fonctionnement une physionomie ressemblant à celle des diocèses d'Europe. Au lieu de grouper deux ou trois prêtres dans une paroisse

et d'étendre leur juridiction sur un territoire considérable, on sépara les missionnaires et on multiplia les paroisses, rendant ainsi l'action des prêtres plus efficace. Conclure de là que les missionnaires sont isolés serait une erreur; ils sont seuls, comme le sont la plupart de nos curés de France, et un peu plus éloignés les uns des autres que ces derniers; ils peuvent et doivent se voir tous les quinze jours et tout au moins ne jamais passer un mois sans rencontrer un de leurs voisins. Il ne faudrait pas d'ailleurs confondre la solitude avec l'isolement, qui n'existe plus depuis de longues années. Les craintes élevées à ce sujet sont sans fondement, et ceux qui les expriment n'ont pas suivi attentivement le développement du nombre des prédicateurs évangéliques depuis trente ans. Quant à croire qu'il est meilleur, et même possible, de toujours placer deux prêtres dans le même poste, c'est une erreur, et les règlements, quels qu'ils soient, ne peuvent rien changer à l'état des choses. Dans les districts où les Chrétiens sont nombreux il y a plusieurs prêtres, comme en France dans les grandes paroisses; dans les petits districts il n'y en a qu'un, parce qu'il suffit au travail du ministère.

Avec l'organisation, ce qui frappe le plus dans l'état des Missions de l'ouest et du sud-ouest de la Chine, à ce moment, c'est l'augmentation du nombre des baptêmes d'enfants de païens et la création d'orphelinats, grâce à l'Œuvre de la Sainte-Enfance.

La Sainte-Enfance a été souvent et violemment attaquée. La question qui a suscité les plus vives et les plus longues polémiques est celle de l'infanticide en Chine. Que cet infanticide suive immédiatement la naissance et soit perpétré dans la maison même des parents qui noient leurs enfants ou les étouffent, qu'il soit accompli plus tard par l'abandon des enfants jetés à la voirie, des voyageurs et des publicistes se sont unis aux missionnaires pour affirmer la réalité de cet acte barbare, plus ou moins fréquent selon les provinces. Par une étrange anomalie, quelques hommes se sont inscrits en faux

contre cette assertion, allant ainsi à l'encontre de l'évidence. Leurs négations sont démenties par les Chinois eux-mêmes dans leurs actes officiels. L'histoire de l'Empire du Milieu, en effet, est pleine des preuves de ce crime.

Laissons, si l'on veut, l'édit de 1659, que porta le fondateur de la dynastie tartare mandchoue, Chun-tchi, à la demande du censeur impérial, Wei-i-kiai, qui lui dénonçait « la barbare coutume de noyer les petites filles ». Laissons de même la requête dans laquelle un peu plus tard, sous le règne de Kang-hi, le mandarin Ki-eul-hia constatait que les habitants de plusieurs provinces, riches ou pauvres, avaient également la coutume de noyer les petites filles. Les mêmes doléances s'élèvent au XVIIIe siècle; des édits semblables essaient d'empêcher le crime que ces plaintes signalent. En 1772, l'empereur Kien-long approuve une requête où l'on constate tout ensemble que le meurtre des petites filles est habituellement pratiqué dans le Kiang-si, et qu'il importe de punir les coupa-

UN PONT DANS LE KOUEI-TCHEOU

bles. Le même empereur porte, en 1773, contre l'infanticide, un décret dont nous détachons ce passage : « Ce crime, qui viole les lois de la nature, doit être puni de la peine du fouet et du bannissement. Si les enfants mis à mort sont des filles nouvellement nées et privées encore entièrement d'intelligence et de raison, les coupables ne pourront alléguer la désobéissance des filles pour justifier leur crime. »

Ces mesures n'avaient eu sans doute qu'une efficacité médiocre, car, en 1795, Then, trésorier général du Kiang-si, engageait le gouverneur de cette province à flétrir, dans une proclamation, la pratique de l'infanticide. En 1815, l'empereur Kia-king faisait dans un édit l'aveu suivant : « Aujourd'hui, le peuple a partout contracté l'habitude, passée dans les mœurs, de vendre les femmes et de noyer les petites filles. » Sous le règne de Tao-kouang, le gouverneur du Tche-kiang essaya de rappeler à l'humanité les populations dont l'empereur lui avait confié le gouvernement : « Au Tche-kiang, dit-il, l'habitude de noyer les petites filles est fort invétérée, les mandarins ont, à plusieurs reprises, publié des proclamations pour l'extirper, mais elle n'a pas disparu. » En 1838, Ky, vice-roi de Canton, disait dans une proclamation à ses administrés : « Après enquête, j'ai constaté que, dans la province du Kouang-toung, l'usage de noyer les petites filles est commun, et que les riches aussi bien que les pauvres n'hésitent pas à recourir à ce moyen. »

Depuis cette époque, les décrets des gouverneurs et les édits des empereurs se sont succédé. Qu'il nous suffise de rappeler les plus connus : un édit de Tao-kouang en 1845; un décret du juge criminel de la province de Kouang-toung en 1848; des édits de la cour impériale de Pékin en 1866; du légat impérial Lin, trésorier général de la province du Hou-pé, en 1873; du sous-préfet maritime de Song-kiang-fou en 1875; du préfet de Fou-tcheou en 1877. Ces actes officiels sont très probants, mais les aveux des familles sont de tous les jours. Que l'on questionne les parents sur le nombre de leurs filles,

presque invariablement ils répondent : trois, quatre, cinq..., et si l'on ajoute : « Où sont-elles? » ils disent nettement, sans réticence et sans honte, qu'ils les ont offertes au dieu, dragon des eaux, c'est-à-dire qu'ils les ont noyées.

Les causes de cette coutume barbare sont : le vif désir des Chinois d'avoir des fils, qui seuls peuvent rendre le culte auquel ont droit les ancêtres, et la difficulté de trouver des maris pour de nombreuses filles.

D'autres fois, les enfants ne sont pas immédiatement noyés ou étouffés, les parents les gardent quelque temps; puis, poussés par la misère ou par le désir de se décharger de soins importuns, ils les abandonnent, les exposant dans les rues, à la porte des pagodes, près des temples des ancêtres et des monts-de-piété, sur les chemins, sur les ponts, en un mot dans les endroits les plus fréquentés. Les filles subissent le plus souvent ce malheureux sort, les garçons n'en sont cependant pas exempts.

Nous avons laissé parler les Chinois sur l'infanticide pratiqué dans les maisons; citons ici les voyageurs européens qui constatent l'abandon, car, dans cette seconde partie de la question comme dans la première, nous n'avons nul besoin de recourir aux témoignages des missionnaires, que quelques-uns jugeraient peut-être suspects : « Loin de sévir contre ce crime atroce, dit l'amiral Dumont d'Urville, le gouvernement le tolère et l'autorise presque : l'une des occupations de la police de Pékin est de ramasser, chaque matin, les enfants que l'on a jetés pendant la nuit. » Un conseiller au service de la Russie, M. Dorel, dont le livre « *Sept années en Chine* » a été traduit en français par le prince Emmanuel Galitzin, a écrit : « Beaucoup d'habitants pauvres de Canton sont contraints par excès de misère à abandonner leurs nouveau-nés; ces malheureuses créatures apaisent souvent la voracité des chiens. » Dans un ouvrage célèbre, — *Voyage autour du Monde*, — M. de Beauvoir raconte avoir trouvé, aux environs de Canton, 7 enfants abandonnés dans un sentier de 500 mètres. M. le

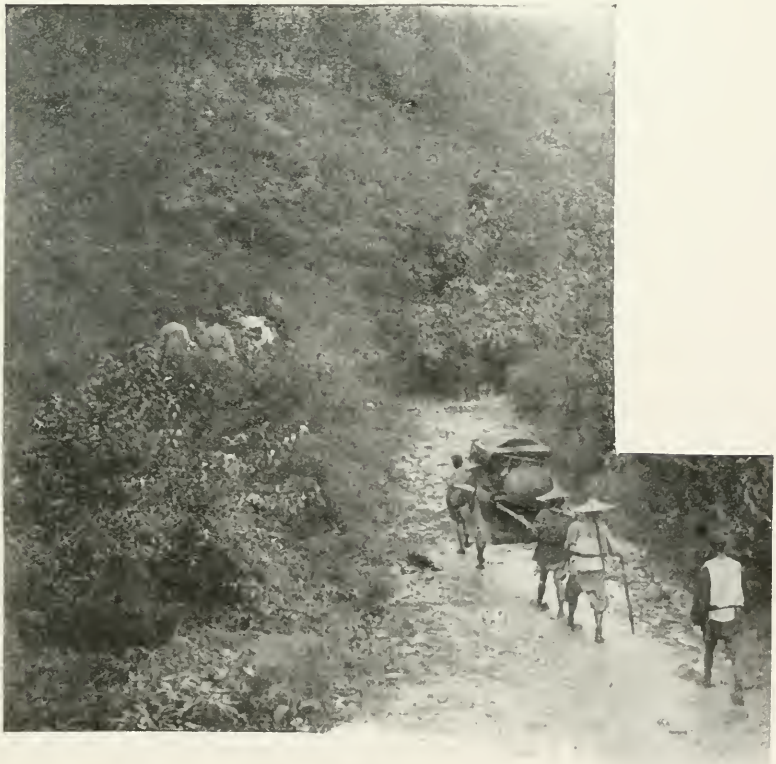
baron Hübner donne des détails analogues sur Chang-hai, et le capitaine de vaisseau de la Jaille, aide de camp du ministre de la Marine en 1869, dit les mêmes choses de Ning-po. Une dépêche de M. Wade, ministre d'Angleterre à Pékin (8 juin 1871) contient cette attestation : « Les enfants des asiles catholiques romains sont des enfants abandonnés de tous. Il serait difficile d'en trouver un qui n'ait été laissé sur le chemin, prêt à mourir. »

ROUTE DANS UN TORRENT AU YUN-NAN

Les missionnaires vinrent spirituellement et matériellement en aide à ces enfants rejetés par leurs parents; spirituellement, en leur ouvrant par le baptême les portes du Ciel; matériellement, en créant pour eux des pharmacies qui distribuaient gratuitement des remèdes, et des orphelinats qui les recevaient, ou encore en les confiant, moyennant une rétribution, à des familles chrétiennes.

Pour atteindre le premier but, les évêques chargèrent leurs prêtres de diriger des baptiseurs à travers les districts soumis à leur juridiction. Dans cette entreprise de la charité, les femmes rendaient de plus grands services que les hommes, car elles pouvaient pénétrer dans les maisons, visiter la mère en qualité de sages-femmes ou d'amies, et baptiser les malheureuses et innocentes victimes avant qu'on les fît disparaître.

On distingua deux classes de baptiseurs, dont le nom suffit à indiquer la condition : les baptiseurs ambulants et les baptiseurs à poste fixe. Leur fonction était d'administrer le sacrement de la régénération aux nouveau-nés en danger de mort, et de les recueillir, quand ils les trouvaient abandonnés. Les premiers étaient soumis au règlement suivant : ils devaient revenir, cinq ou six fois par an, trouver le missionnaire, approcher des sacrements, recevoir de l'argent, des vêtements, des remèdes, et repartir pour de nouvelles conquêtes, « aller, selon une heureuse expression, placer des milliers de jeunes princes sur des trônes éternels ». En outre, chaque missionnaire et chaque prêtre indigène avait un grand nombre de baptiseurs et de baptiseuses à poste fixe ; il assignait à chacun une ville, un ou plusieurs villages voisins, que ces Chrétiens dévoués parcouraient, cherchant et baptisant les enfants gravement malades. Une science étendue n'était pas requise pour exercer l'art de guérir ; il suffisait de connaître les maladies ordinaires, de savoir prononcer quelques mots de médecine, et d'appliquer des remèdes inoffensifs. A cette époque, les frais pour un baptiseur ambulant, vêtements, nourriture, remèdes distribués, s'éle-



ROUTE DANS UN TORRENT AU YUN-NAN

vaient à 150 francs par an; pour un baptiseur fixe, à 75 francs en moyenne.

Les résultats ne se firent pas attendre. En 1840, les missionnaires du Se-tchouan, du Kouei-tcheou et du Yun-nan baptisèrent en moyenne 28 381 enfants. En 1850, ils en baptisèrent 104 807; en 1860, le total, réuni à celui du Kouang-toung, s'éleva à 109 215.

La distribution des remèdes, tout d'abord bien accueillie, fit naître l'idée d'installer des pharmacies, dont les gérants donneraient gratuitement des consultations à tous ceux qui en désireraient: cette nouvelle forme de dévouement obtint un grand succès; elle s'est répandue par toute la Chine; mais dès le début, en 1850, le Supérieur de la Mission du Kouei-tcheou constatait en ces termes le bien opéré : « ... Nous venons d'établir dans cette capitale (Kouei-yang) une pharmacie gratuite pour les enfants.... Le nombre des enfants païens gravement malades, qu'on y apporte journellement pour consulter nos médecins, augmente prodigieusement; grâce à ce concours nous avons cette année un chiffre de baptêmes supérieur de plusieurs milliers à celui de l'année dernière. »

Baptiser les enfants que la mort allait délivrer des souffrances de la vie n'était évidemment pas le seul but auquel tendaient les missionnaires. Avec l'âme, il y avait le corps et l'intelligence que l'on devait soigner, guérir, faire vivre; il fallait instruire ces petits malheureux pour en faire des hommes et des Chrétiens. L'hostilité toujours vivace contre la religion ne permettait pas encore d'installer des maisons spéciales pour recueillir les orphelins; les Chinois qui, ignorants du sens des cérémonies du baptême, répétaient déjà sur tous les tons que les Catholiques arrachaient les yeux des enfants pour en composer des remèdes auraient inventé de nouvelles calomnies, ce qui eût facilement excité des troubles et des vexations. Pour faire le bien avec prudence, les missionnaires confièrent les orphelins à des familles chrétiennes qui les élevèrent moyennant une petite rétribution annuelle.

Plus tard, lorsque la victoire des armes européennes eut obtenu quelque liberté au Christianisme, des orphelinats furent établis, d'abord dans les grandes villes ou dans les centres catholiques les plus importants, à Tchen-tou, à Tchong-kin, à Sou-tcheou-fou, à Kouei-yang, à Long-ki; ils furent placés sous la direction des missionnaires, et leur administration intérieure fut confiée aux Vierges chrétiennes. Dans ces établissements, tout est installé à la chinoise, aussi les dépenses sont-elles généralement peu considérables; en moyenne une soixantaine de francs par an et par enfant.

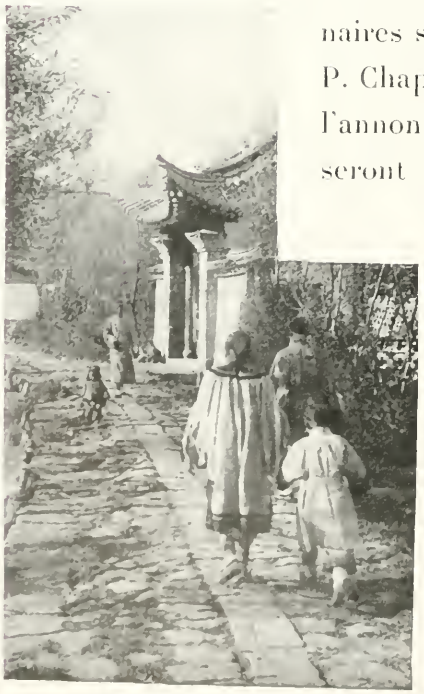
Un événement politico-religieux de grande importance marqua cette période : ce fut le traité signé en 1844 par le plénipotentiaire français M. de Lagrenée. On a déjà dit plus haut, et l'on a noté avec soin que le plénipotentiaire français, réparant ce qu'avait omis le plénipotentiaire anglais, dut faire régler la question religieuse, et placer nos missionnaires sous la sauvegarde solennelle d'un acte international. On a parlé également de l'édit qu'il sut obtenir, par l'entremise du plénipotentiaire chinois Ki-ing, du gouvernement de Pékin, pour donner la liberté de prêcher et de professer la religion chrétienne, et faire rendre aux Chrétiens leurs anciennes églises. Mais cet édit, aussi bien que le traité, ne porta pas les fruits attendus. Il ne fut ni publié ni exécuté, et les vexations contre les Chrétiens continuèrent; deux missionnaires français furent arrêtés : l'un, le P. Vachol, fut emprisonné à Kai-hoa dans le Yun-nan, et mourut dans les fers; l'autre, le P. Chapdelaine, fut mis à mort au Kouang-si dans la ville de Si-lin-hien, en 1856.

Le traité conclu en 1844 par M. de Lagrenée devait être renouvelé dix ans plus tard; mais, à l'époque fixée, la guerre de Crimée empêcha la France de donner tous ses soins aux affaires de Chine. La mort du P. Chapdelaine rappela de ce côté l'attention de notre gouvernement. L'Angleterre avait alors vivement à se plaindre du Céleste Empire. Les deux puissances résolurent d'entreprendre une campagne.

Le 1er janvier 1858, les forces alliées pénétrèrent dans Canton et s'y établirent, puis les ambassadeurs, le baron Gros et lord Elgin, se transportèrent à Chang-hai, et demandèrent l'envoi à l'entrée du Pei-ho d'un commissaire impérial avec lequel il leur fût possible d'entamer des négociations. La cour de Pékin déclara qu'elle acceptait, mais, toujours semblable à elle-même, elle dépêcha un plénipotentiaire, sans lui donner les pouvoirs suffisants pour traiter. Alors, le 20 mai, les troupes européennes occupèrent les forts de Takou après une courte résistance; lord Elgin et le baron Gros se rendirent à Tien-tsin, où deux traités furent conclus, le 26 juin entre la Chine et l'Angleterre, et le 27 entre la France et la Chine.

Notre pays avait tenu à honneur de donner une grande place à la question religieuse.

Dès le 19 juin, le baron Gros, dans une de ses dépêches, disait : « En vertu des conditions imposées par la France, le vaste empire chinois s'ouvre au Christianisme; nos missionnaires seront admis partout. Le meurtrier du P. Chapdelaine sera puni, la *Gazette de Pékin* l'annoncera. Les lois contre le Christianisme seront abrogées.... »



UNE RUE DE YUN-NAN-SEN

Ces conditions furent, en effet, stipulées par l'article XIII du traité. L'article XII avait également une grande importance pour les prêtres de la Société des Missions-Étrangères, qui étaient tous Français. Il portait cette clause : « Les propriétés de toute nature, appartenant à des Français dans l'empire chinois, seront considérées par les Chinois comme inviolables et seront toujours respectées par eux. »

Lorsque les missionnaires connurent ce traité, ils eurent un cri de joie, ils ne s'attendaient pas à voir la campagne finir si vite et les Chinois accepter si promptement les conditions imposées. Mais bientôt ils s'étonnèrent moins de cet empressement, quand ils virent la cour de Pékin négliger ses promesses, ne pas publier le traité, refuser toute justice et toute liberté aux Chrétiens.

UNE RUE DE YUN-NAN-SEN

En face de cette violation de la parole donnée, le Vicaire apostolique du Se-tchouan oriental, Mgr Desflèches, vint en France exposer la situation à Napoléon III. L'Empereur était à Biarritz; il reçut le prélat avec bienveillance et lui promit pour les Missions la protection de la France, mais d'une façon générale et sans de plus amples explications.

Bientôt des événements d'un autre ordre, et particulièrement le guet-apens du Pei-ho et la trahison de Tong-tcheou, forcèrent nos troupes de recommencer la guerre et d'aller jusqu'à Pékin.

Pendant cette campagne, le plénipotentiaire français, le baron Gros, eut pour interprète un missionnaire du Se-tchouan, le P. Delamarre, auteur d'un dictionnaire chinois resté manuscrit et d'une traduction de l'histoire de la dynastie des Ming dont la première moitié

a été imprimée; un missionnaire du Kouang-toung, le P. Deluc, ancien interprète des commandants français des corps expéditionnaires à Canton, fut l'interprète du général en chef Cousin-Montauban.

Après la prise de Pékin par les alliés, le traité de Tien-tsin fut ratifié le 25 octobre 1860, et de nouvelles conventions furent conclues, plus favorables que les premières au Catholicisme, puisque le baron Gros stipula que les anciens établissements religieux seraient rendus aux Missions, qu'une indemnité leur serait versée pour les pertes subies par elles; et enfin, d'après le texte chinois de la convention, les Missions purent louer et acheter des propriétés dans toute l'étendue de l'Empire. De plus, on arrêta la formule de passeports spéciaux qui devaient être conférés aux missionnaires par la légation de France seule, et qui leur assuraient une protection plus efficace qu'aux autres étrangers circulant dans l'intérieur de l'Empire avec des passeports ordinaires.

Telle fut l'origine du protectorat catholique dont M. de Lagrenée avait posé les bases en 1844, sous le règne de Louis-Philippe, et que la politique de Napoléon III venait d'établir définitivement.

Ce protectorat appartenait à la France seule, puisque seule elle avait réclamé et fait inscrire dans les traités la liberté de la prédication et du culte du vrai Dieu. Il s'étendait à tous les missionnaires sans distinction de nationalité, puisqu'aucune différence n'avait été spécifiée entre les Français, les Allemands, les Belges, les Italiens, les Anglais ou autres. Les néophytes devenaient également nos protégés, car s'ils demeuraient Chinois, et à ce titre sujets de l'Empereur comme les païens, on ne pouvait admettre qu'ils pussent être battus, pillés, emprisonnés, soumis à des vexations petites ou grandes à cause de leur qualité de Chrétiens : autrement, le protectorat eût été un leurre. A quoi, en effet, eût servi aux apôtres de l'Évangile d'avoir le droit de prêcher, si personne n'avait eu celui d'écouter leurs prédications, d'embrasser leur doctrine et de la pratiquer?

Que faut-il penser de ce protectorat en soi et tel qu'il est pratiqué?

Disons tout de suite, qu'à notre avis, il est, comme la plupart des choses humaines, pratiquement mêlé de bien et de mal; il a souvent donné aux missionnaires un utile concours, mais n'a pas été sans leur créer des difficultés, par la nouvelle situation qu'il leur faisait vis-à-vis de la Chine et de la France.

YUN-NAN-SEN. — PORTE DE L'OUEST

Cette observation faite, étudions-le de plus près. Le protectorat religieux est depuis longtemps une tradition constante de la politique française. Lié intimement à notre histoire nationale, il fait partie du rôle qu'a joué notre pays dans le cours des siècles et que l'on a résumé dans cette formule : *Gesta Dei per Francos*. Aujourd'hui, sans doute, on s'occupe davantage des intérêts commerciaux, mais on ne méconnaît pas totalement l'influence des missionnaires et les services que parfois ils peuvent rendre. « Si nous ne les avions pas, a écrit un homme qui a traité cette question avec un grand sens et beaucoup de compétence[1], notre pays ne tiendrait pas

1. *Revue des Deux Mondes*, 1887, p. 797.

en Chine une plus grande place que les puissances européennes de second ordre. Grâce à eux, le nom français est connu dans les parties les plus reculées de l'immense Empire; j'irai plus loin : leur action est plus puissante peut-être que celle des commerçants, lesquels même, s'ils ne sont pas marchands d'opium, sont mal placés pour dissiper les préjugés et la méfiance des indigènes, par cela même qu'ils poursuivent un but intéressé. Le gouvernement anglais l'a si bien compris, qu'il encourage énergiquement les Missions protestantes. Il sent que le meilleur moyen de se faire bien venir des Chinois est de leur montrer que l'Europe ne leur envoie pas seulement des hommes désireux de s'enrichir, mais aussi des gens dévoués et désintéressés, cherchant à leur rendre service sans profit personnel.

« Comme moyen de pénétration, missionnaires et Religieuses rendent un service signalé à la civilisation européenne. En les encourageant et en les protégeant, la France bénéficie de leurs efforts; mais l'exercice de cette protection n'est pas une sinécure. La légation de France entretient une correspondance constante avec les Vicaires apostoliques; elle est souvent appelée à intervenir auprès du Tsong-li-yamen pour empêcher des spoliations iniques, pour prévenir ou réprimer les exactions de mandarins fanatiques ou ignorants, pour obtenir la réparation des dommages injustement causés. De là des difficultés fréquentes. Presque tout le monde reconnaît qu'il est avantageux pour la France d'avoir cette clientèle nombreuse dans tout l'Empire, — ne serait-ce que pour les renseignements utiles qu'elle peut en tirer, — mais quelques-uns, et c'est le seul argument d'apparence sérieuse qui ait jamais été formulé contre le protectorat religieux, prétendent que ces avantages ne sont pas la juste compensation des froissements qui en résultent. D'après eux, le ministre de France, dégagé d'autres préoccupations du côté des missionnaires, pourrait s'employer exclusivement aux questions politiques ou commerciales, et son influence, ne se gaspillant pas, serait réservée tout entière pour la défense de nos intérêts tangibles et

matériels. Cela me paraît un faux raisonnement. L'influence n'est pas une force qui s'use par l'emploi que l'on en fait : elle a besoin, au contraire, de s'exercer pour s'accroître, et même pour se conserver. Un agent diplomatique ne l'acquiert qu'au prix d'une action constamment renouvelée. S'il n'a souvent l'occasion de faire apprécier son intelligence et sa fermeté, fût-il représentant d'une puissance consi-

REMPARTS DE TCHENG-KONG-HIEN,
PRÈS DE YUN-NAN-SEN

dérable, on ne s'habituera pas à compter avec lui et il n'acquerra ni l'autorité personnelle, ni l'expérience qui lui seront utiles le jour où une difficulté sérieuse se produira. A ce point de vue, les affaires religieuses, loin d'avoir nui à la France, me semblent au contraire lui avoir servi. Les autres puissances ne protègent que leurs nationaux, la France protège aussi des étrangers qui viennent spontanément solliciter son appui. Elle protège aussi des sujets de l'empereur de Chine, qui tous connaissent le nom des Français et savent l'existence, de l'autre côté de leur terre, d'un grand peuple qui leur a

conquis par les armes la liberté religieuse, qui veille sur eux de loin, et dont le représentant à Pékin est prêt à faire appel à l'Empereur des décisions arbitraires et vexatoires des mandarins. »

C'est un rôle qui assurément n'est ni sans grandeur, ni sans avantages, mais ce n'est qu'un côté de la question; il en reste un autre très important que n'a pas touché l'auteur dont nous venons de citer les sages réflexions. Le protectorat est-il aussi utile aux missionnaires qu'il l'est à la France? Si la France avait un gouvernement chrétien, si ses agents à l'étranger soutenaient énergiquement les ouvriers apostoliques, qui ne réclament autre chose que l'exécution des traités, s'ils donnaient l'exemple du respect et de la pratique de la foi catholique, la solution serait facile à donner; mais ces desiderata ne se rencontrent ni toujours, ni partout. Prenons donc la situation telle qu'elle se présente, et probablement se présentera longtemps. Elle est envisagée sous un aspect différent par ceux qui l'étudient du fond de leur cabinet, ou qui la subissent dans l'ordinaire de leur vie. Ceux-ci, se souvenant de leurs espérances, consultant leurs désirs, se plaignent de la faiblesse de l'appui apporté aux Chrétiens, de l'immixtion de l'élément civil dans les affaires religieuses : ils constatent avec amertume la haine politique, qui s'est greffée dans le cœur des païens sur la haine religieuse, par le spectacle de la protection que les étrangers accordent aux missionnaires et aux Chrétiens : en résumé, ils reprochent au protectorat d'être un nouvel agent de division, et de n'avoir pas donné tout ce qu'on en attendait et tout ce qu'on était en droit d'en attendre.

Les autres s'attachent davantage à considérer d'abord le passé, les obstacles à l'évangélisation, à l'entrée des missionnaires, les travaux plus pénibles, les persécutions continuelles avec les maux qu'elles engendrent et, comparant cet état avec la situation actuelle, ils se plaisent à citer les résultats obtenus, le nombre des prêtres et des néophytes considérablement augmenté, l'éducation chrétienne plus forte et plus complète, les œuvres plus développées, la vie

catholique plus intense. Ces deux manières d'étudier le sujet le mettent à peu près dans un jour complet, et si l'on peut, avec les premiers, regretter que le protectorat n'ait pas produit des fruits plus abondants, on doit, avec les seconds, se réjouir de ceux qu'il a donnés.

MASSACRES ET PILLAGES

Les victoires des Européens, les traités signés par la Chine, le protectorat des Missions dans les mains de la France avaient exalté la confiance des missionnaires, et Mgr Desflèches résumait leur état d'âme lorsqu'il s'écriait joyeusement : « L'avenir est à nous ». Il faut le dire, l'évêque et ceux qui pensaient comme lui se trompaient ; ils n'avaient pas exactement mesuré la force de résistance des Célestes et la profondeur de leur haine contre l'étranger. Depuis ce traité de Pékin, que de désastres dont nos Missions ont été le théâtre ou plutôt les victimes ! Pas une d'elles qui n'ait eu de nombreuses chrétientés pillées, des églises incendiées, des presbytères saccagés, des fidèles emprisonnés ou exilés, des prêtres massacrés.

Le traité n'était pas signé depuis deux ans qu'un missionnaire français du Kouei-tcheou, le P. Néel, était condamné à mort et exécuté.

Au Se-tchouan oriental, le P. Mabileau, fut massacré le 29 août 1865, dans la ville de Yeou-yang. Le mandarin avait refusé d'aller au secours du missionnaire. Le lendemain matin, il alla reconnaître le cadavre, conformément à la loi chinoise. Dans son procès-verbal, il déclara avoir compté 82 plaies, dont chacune était mortelle. Ce fait, constaté juridiquement, indique à quels excès on s'était porté envers le confessseur de la foi, et les souffrances qu'il endura. Un procès commença qui ne fut gagné par les missionnaires que plusieurs années après l'événement.

En 1869, dans cette même ville de Yeou-yang, le P. Rigaud,

malgré l'obscurité dont il s'enveloppait, fut massacré, le 2 janvier, pendant qu'il était à genoux devant l'autel de son église. Pour se disculper de ce meurtre qu'avait accompagné la mort d'une dizaine de fidèles, les mandarins eurent recours à des expédients qu'ils crurent ingénieux. Ils firent des Chrétiens les persécuteurs et des païens les persécutés. Ils dressèrent une liste « exacte » de tous les cadavres des hommes du « bon peuple » massacrés par les Catholiques. Il y avait des vieillards, des femmes, des enfants, en tout 260 cadavres examinés un par un par les mandarins qui, de plus, avaient compté le nombre et le genre des blessures. La relation ajoutait, en note, que « outre le nombre connu, il y avait un nombre inconnu de victimes dont on n'avait pu découvrir les traces ». Cette pièce, revêtue des sceaux du sous-préfet, du préfet et du vice-roi, fut envoyée à Pékin.

Mgr Desflèches était alors en France. Il protesta immédiatement et s'engagea à fournir, dès son retour en Chine, toutes les preuves nécessaires pour démontrer, jusqu'à l'évidence, la fausseté des allégations du gouvernement chinois. C'est, en effet, ce qu'il fit. Lui-même porta son mémoire à Pékin. M. de Geofroy, alors ministre de France en Chine, voulut, avant de le présenter au Tsong-li-yamen, s'assurer par un de ses agents de la vérité des faits dénoncés par l'évêque, et il délégua M. Blancheton, consul de France à Han-keou, pour aller faire une enquête. Le rapport de M. Blancheton confirma entièrement le mémoire du Vicaire apostolique. Or, d'après ce mémoire, il est constant que : 1° des 260 personnes soi-disant massacrées par les Chrétiens en 1869, plusieurs n'ont jamais existé ; 2° quelques-unes étaient, à cette date, mortes et enterrées depuis dix et vingt ans ; 3° le plus grand nombre, une centaine environ, vivent encore.

L'imposture des Chinois était découverte, mais leur haine n'était pas satisfaite, aussi s'affirma-t-elle par des vexations nombreuses dans toutes les missions, au Yun-nan, au Kouei-tcheou, au Kouang-

GRAND PONT SUR LE HONG, A TCHOUEI-KIANG (YUN-NAN)

toung. Dans cette dernière province, malgré les efforts de Mgr Guillemin, les visites fréquentes de nos officiers de marine, la présence des autorités chinoises à des cérémonies chrétiennes solennelles, plusieurs missionnaires furent insultés et frappés. Cette haine se donna libre carrière, le 22 juin 1870, à Tien-tsin où périrent deux prêtres de la Congrégation de la Mission, huit Religieuses de Saint-Vincent-de-Paul, le consul de France et plusieurs négociants, en tout 17 personnes. Ce drame, que l'infamie rendit plus atroce, jeta l'effroi dans le cœur des missionnaires de Chine.

En 1873, au Se-tchouan encore, le P. Hue et un prêtre indigène furent massacrés à Kien-kiang. Peu après, le 17 septembre 1874, le P. Baptifaud fut massacré dans la province du Yun-nan. Les missionnaires envoyèrent leurs réclamations à Pékin ; comme toujours, les choses traînèrent en longueur, et ce fut seulement en 1875, par un voyage à Tchong-kin et à Tchen-tou de M. de Roquette, que le procès fait à la suite de ces malheurs fut terminé et qu'on reconnut le bien fondé des réclamations.

Cette animosité des Chinois, contre les Catholiques, s'étendait à tous les Européens. Elle amena le meurtre au Yun-nan de M. Margary, voyageur anglais; puis, de nouveau, il y eut des massacres et des pillages au Se-tchouan oriental, dans la ville de Kiang-pée. A Canton, au mois de juillet 1880, la populace viola la sépulture des

soldats français tués au siège de cette ville en 1859; le 15 septembre et les jours suivants, elle se rua contre les établissements de la Mission et contre les maisons des Catholiques. L'église et l'évêché furent sauvés, mais trente et quelques maisons brûlées laissèrent quatre-vingts familles sans asile et sans ressources. Au Kouang-si, les mandarins empêchèrent l'évêque et les missionnaires d'acheter des terrains et des propriétés, soit dans la ville, soit dans la campagne; ils exigèrent que les prédicateurs de l'Évangile demandassent l'autorisation de visiter leurs Chrétiens.

Cependant, aux violences qui amenaient des réclamations de la part du gouvernement français, quelques mandarins préféraient parfois la ruse. En 1866, plusieurs magistrats du Se-tchouan s'avisèrent de rédiger des règlements sur l'intervention des évêques dans le jugement des affaires des Chrétiens, et les présentèrent au prince Kong comme l'œuvre de Mgr Desflèches. Le prince se plaignit au chargé d'affaires de France, M. de Bellonnet, de l'intrusion des missionnaires dans les choses civiles. Celui-ci en référa aux Vicaires apostoliques, qui déclarèrent que ces règlements avaient été fabriqués par des faussaires. La preuve en fut bientôt manifeste. Le graveur chinois, chargé de faire un sceau semblable à celui de Mgr Pinchon, et ignorant les caractères latins, avait renversé les mots : *Episcopus Polemoniensis*. Le premier interprète de la Légation démontra au Tsong-li-yamen, par la simple superposition des timbres appliqués sur ces documents apocryphes, qu'il y avait falsification évidente. Devant cette constatation brutale, le Tsong-li-yamen fut confondu, ou, pour employer l'expression chinoise, il perdit la face. M. de Bellonnet profita de l'occasion pour adresser au cabinet de Pékin des remontrances sévères : « C'est à la manière dont cette fourberie sera châtiée, dit-il au prince Kong, que Sa Majesté l'Empereur des Français jugera comment elle doit à l'avenir croire à la sincérité du gouvernement chinois. »

Pour entretenir cette hostilité dans le peuple, les mandarins

emploient un moyen facile et qui presque toujours leur réussit : la publication d'atroces calomnies et d'infâmes libelles, que l'on répand à profusion et dans lesquels on représente les missionnaires et les Chrétiens comme des monstres. Le mal que causent ces pamphlets est immense. Ils sont dans les mains de tous : on les lit avec avidité, et telle est la première cause de la haine des païens contre les Chré-

PASSAGE DU COL DE KIANG-TCHOUAN
(Retraite de M. le consul François du Yun-nan sur le Tonkin, en 1900).

tiens, haine qui grandit, depuis dix ans, d'une manière prodigieuse et qui se dissipera très difficilement. Parmi les païens, les mieux intentionnés, ceux qui sont sincères et à même de juger sainement les choses, s'éloignent des missionnaires, ne sachant ce qu'il y a de vrai ou de faux dans ces accusations, et ne voulant pas exciter l'hostilité des autres, s'ils témoignaient quelque sympathie aux pauvres persécutés. Avec de telles dispositions, il faut beaucoup de prudence et de patience aux Chrétiens, pour ne donner aucun prétexte

à la malveillance. Un rien suffirait parfois pour allumer un terrible incendie.

De temps à autre, c'est l'autorité elle-même qui donne le signal d'un boycottage complet. Qu'on lise cet extrait des règlements adoptés par la garde nationale dans la sous-préfecture de Ki-kiang (Se-tchouan).

« Nous sommes déterminés à persécuter les Chrétiens à l'exemple de Kiang-pée. Ils sont trop nombreux, suscitent mille misères et trompent les ignorants par leur ruse. Nous défendons à tous ceux qui ont pouvoir sur le peuple d'avoir aucun rapport avec eux, ou de les favoriser, même secrètement. Celui qui, ayant égard à son utilité privée plutôt qu'à l'intérêt public, violera cette règle, sera puni d'une amende de 5 ligatures (26 francs). Que les chefs des marchés et des villages ne souffrent pas qu'une seule famille de leur localité embrasse cette religion. S'ils trouvent un néophyte, sans s'occuper de savoir si le terrain qu'il occupe lui appartient ou s'il est seulement fermier, que le revenu de ce terrain soit employé aux usages publics et que le néophyte soit expulsé du pays. Aucun propriétaire ne pourra louer ses champs ou ses maisons aux Chrétiens. On ne leur prêtera ni riz, ni argent. Il n'est pas permis aux marchands de leur rien vendre, ni d'acheter leurs denrées. Si les Chrétiens viennent vendre ou acheter, qu'on les frappe et même qu'on les tue, il n'en résultera rien.... »

Faut-il ajouter que les événements qui se passent parfois en France ont sur les sentiments des Chinois, mandarins, lettrés ou hommes du peuple, une influence considérable? C'est avec un regret profond que nous transcrivons ces lignes, pourtant si vraies, du provicaire du Se-tchouan oriental, le très sage et très modéré P. Blettery.

« Les représentants chinois près les cours d'Europe tiennent le gouvernement au courant de tout ce qui se passe et se dit, et, d'un autre côté, les journaux qui s'impriment dans les ports ne cachent rien. Il est donc grandement à craindre qu'un gouvernement ombra-

DE YUN-NAN-SEN A MONG-TSE
(Phot. communiquée par M. le consul François).

geux comme celui de Pékin, que des mandarins mal intentionnés, ou même de simples particuliers mus par leur haine de l'étranger, ne nous suscitent bien des misères. Les journaux ont déjà annoncé que le gouvernement de Pékin a fait demander par son ambassadeur pourquoi la France catholique persécute les Religieux. Dans quel but a-t-il voulu être renseigné sur ce point? Je l'ignore, mais il est à croire que ce n'est pas pour les prendre sous sa protection. Nos mandarins avaient déjà posé la même question, il y a plus d'un an, au consul anglais de Tchong-kin; et quand nous nous plaignons de quelques tracasseries, on ne se gêne pas pour nous répondre qu'on nous traite encore mieux qu'en France. »

Telle était la situation morale des Missions du sud et de l'ouest de l'Empire quand éclata la guerre du Tonkin.

Dès que les premiers coups de canon eurent résonné sur les bords du fleuve Rouge, la vieille rancune de l'Empire du Milieu contre la France se réveilla plus vivace que jamais; mais toujours

prudent, le gouvernement chinois se contenta d'abord de soudoyer les Pavillons-Noirs, tout en les désavouant. Le peuple ne fut pas satisfait; les modérés et les timides étaient devenus belliqueux, un souffle guerrier passait sur toutes les têtes. « Nous avons tant dépensé en achats d'armes, disait-on de toutes parts, qu'il serait temps de savoir à quoi cela peut servir ». On s'en servit d'abord contre les Catholiques. S'il était difficile de jeter à la mer ces Français que l'imagination orientale, toujours féconde en expressions plus fortes que justes, qualifiait de « diables d'Occident », il était facile de tuer des missionnaires et des Chrétiens sans défense, de piller et d'incendier les maisons abandonnées. La persécution commença dans le Yun-nan, au mois de mars 1883.

Cette province avait alors pour gouverneur le fameux Tsen-ta-jen; l'homme et ses opinions étaient connus. Dans un voyage que Tsen-ta-jen avait fait à Tien-tsin, n'avait-il pas répondu à Li Hong-tchang, qui l'invitait à rendre visite au consul anglais : « Excellence, si vous voulez ma tête, prenez-la; mais aller visiter un Européen, jamais! » Pour ceux qui désiraient molester les Chrétiens ou tuer un missionnaire, il n'était donc pas besoin de se gêner. Personne ne se gêna.

Le missionnaire de Tchang-yn, le P. Terrasse, fut la première victime de l'effervescence populaire.

Jean-Antoine-Louis Terrasse, né au diocèse du Puy, habitait le Yun-nan depuis neuf ans, il avait alors trente-cinq ans. Sous une écorce un peu rude et résistante, il cachait d'étonnantes qualités d'énergie, d'activité, de dévouement et de générosité. C'était un chercheur d'âmes; l'inconnu ne l'effrayait pas; il s'en allait à la découverte, jetant ses filets tantôt à droite, tantôt à gauche. En quelques années, il avait ouvert trois districts et établi quatre nouvelles chrétientés. Sa vie fut féconde en périls, et ses succès le désignèrent aux païens. « Tuez les Chrétiens, avait dit le chef militaire du Sy-tao, et si plus tard il s'ensuit des difficultés, je me charge

seul de les surmonter. » Le mot ne fut pas prononcé en vain. Dans la nuit du 28 mars, 300 hommes, commandés par des lettrés, environnèrent la maison du P. Terrasse : « Ouvrez, ouvrez! » s'écriaient-ils, et des cris de mort accompagnèrent cet ordre. Une grêle de pierre était lancée sur la maison, les fenêtres étaient brisées et les murs ébranlés. Le missionnaire et ses catéchistes essayèrent de réparer les brèches : c'était le seul moyen de résistance; mais bientôt le prêtre fut pris d'un crachement de sang; il recueillit ses dernières forces : « Mes enfants, dit-il à ceux qui l'entouraient, allons à l'oratoire ». Une prière ardente s'échappe de tous les cœurs. Le prêtre exhorte ses compagnons à mourir; il trace sur leurs fronts inclinés une suprême absolution; puis calme, tranquille comme s'il allait monter à l'autel, — et n'était-ce pas, en effet, vers l'autel qu'il marchait? — il ouvre la porte : « Me voici, afin de répondre pour tous », dit-il. Un des assaillants lui plonge sa lance dans le ventre, la victime s'affaisse, dix coups de sabre l'achèvent. La chrétienté tout entière de Tchang-yn fut dévastée. Le lendemain et les jours suivants, les paroisses voisines eurent leur tour; le pillage fut général et les meurtres nombreux.

ROUTE DE YUN-NAN-SEN A MONG-TSE
(Phot. communiquée par M. le consul François).

Cependant, malgré sa haine contre la religion et les Européens, le vice-roi arrêta ces scènes d'horreur. Il craignait de se compromettre. Si les Français qui campaient sur le fleuve Rouge, s'avisaient

de venir venger leurs compatriotes, ou même d'imiter les envoyés anglais qui, au nom de leur gouvernement, avaient parcouru le Yun-nan pour rechercher et punir les assassins de Margary, évidemment lui, Tsen-ta-jen, le vainqueur des Musulmans, le gouverneur d'une des dix-huit provinces, était à tout jamais perdu. L'intérêt fut plus éloquent que la haine; la persécution cessa.

Mais lorsque la situation se compliqua en Annam et que les Pavillons-Noirs, unis aux Annamites, purent croire un instant qu'ils étaient capables de tenir tête à nos troupes, le gouvernement chinois n'hésita pas à donner à ses soldats l'ordre de franchir la frontière. Les armées du Céleste Empire descendirent alors du Yun-nan et du Kouang-si jusque dans le delta du Tonkin. A Pékin, le Tsong-li-yamen affirma de la façon la plus catégorique qu'aucun régulier ne prenait part aux hostilités; des brigands, des pirates, des Pavillons-Noirs, Chinois de nationalité, oui; des soldats régulièrement enrôlés sous la bannière du très auguste Empereur, pas un. L'amiral Courbet en trouvera 4000 à Son-tay. Avec ces troupes qui traversaient les provinces chinoises limitrophes du Tonkin, l'agitation devint plus vive, les mandarins plus hostiles et le peuple excité par eux plus menaçant.

Au Kouang-si, terre des sauvages et des champs incultes, comme l'appelle le proverbe, deux missionnaires furent arrêtés. A San-pan-kiao, 400 hommes vinrent s'emparer du P. Pernet, 400 hommes contre un seul! Attaché au pied d'une des colonnes de sa maison, le captif dut subir, pendant des heures, les outrages et les insultes sans nom d'une foule en délire, puis partir chargé de sa cangue, et pendant des jours marcher pieds nus, à travers les boues épaisses des rizières, sur les pentes escarpées des collines, dans les eaux des torrents gonflés par les pluies. Ceux-là seuls qui connaissent ces sentiers comprendront tout ce qu'il dut y avoir pour le missionnaire d'atroces douleurs dans ces mots si simples pour nous : marcher pieds nus sur les cailloux du chemin. Quand on fit halte, ce fut pour

fixer la rançon du prisonnier à 45 000 francs; le P. Pernet sourit. Était-ce une plaisanterie ou une condamnation à mort? Que lui importait d'ailleurs! Il resta au milieu de ses gardes, confiant et calme, attendant l'heure de Dieu. Sept jours s'étaient écoulés depuis son départ de San-pan-kiao, lorsque deux envoyés du mandarin du district arrivèrent avec des soldats : « Ce sont nos amis », fit un des brigands. « Oui, ajouta un autre, car les soldats sont des brigands, et les brigands sont des soldats. » Le mot mettait à nu la situation. Au bout de deux jours, les brigands rendirent leur prisonnier aux envoyés de la sous-préfecture et, le soir du même jour, le P. Pernet, remis en liberté, priait dans la petite chapelle de Kouay-yun.

Plus heureux que le P. Pernet, le P. Lavest ne resta que cinq jours au pouvoir des bandits; l'affection du village de Cha-toung, chrétienté dépendant de San-pan-kiao, le protégea contre des traitements trop indignes. « Si vous voulez prendre le Père, avait dit le chef du village, il faudra se battre. » Les bandits ne voulaient pas se

DE YUN-NAN-SEN A MONG-TSE

Phot. communiquée par M. le consul François).

battre ; ils se contentèrent de piller et de menacer. Au milieu de la nuit, l'un d'eux entra dans la chambre du P. Lavest, il se plaça près du lit un poignard à la main : « Je fais ma prière, a écrit le missionnaire, montrant en quelques mots la hauteur de son courage et de son sang-froid, je me recommande à mon ange gardien, et je m'endors profondément jusqu'au lendemain matin. »

Le district de San-pan-kiao, avec ses orphelinats, ses écoles, son séminaire, ses chapelles, fut complètement détruit ; des établissements que la piété des Chrétiens avait contribué à édifier et à orner, les murs seuls restèrent.

Cependant nos succès calmèrent l'hostilité des Célestes et leur martiale ardeur, et la convention Fournier fut signée le 11 mai 1884.

Tout semblait donc arrangé, lorsque le guet-apens de Bac-lé vint tout remettre en question. On a gardé souvenance de cette triste journée du 24 juin qui nous coûta plus de 100 hommes tués ou blessés. La guerre recommença ; mais cette fois la France s'attaqua directement à la Chine. L'amiral Courbet bombarda Fou-tcheou, les forts de la rivière Min, anéantit la flotte chinoise, s'empara de Ke-lung et assiégea Tam-sui. L'émotion causée par la victoire des Français se répandit en Chine avec la rapidité de la foudre. A Canton, la foule se rua contre les établissements de la Mission ; le gouverneur militaire, le tao-tai, le préfet, ordonnèrent aux missionnaires de quitter la ville dans les vingt-quatre heures.

« Quant à vos maisons et à votre mobilier, ajoutèrent-ils, nous y veillerons. » Aux prières réitérées de Mgr Chausse, le consul anglais répondit : « Vous êtes un péril pour nous ; si les mandarins vous réclament, nous vous laisserons prendre. » En quelques jours toute la province fut en feu. Les districts de Chuen-tac, Cha-tao, Chiou-ling, Tong-koun, furent dévastés, des villages entiers brûlés. Les missionnaires étaient saisis dans leur Résidence, et le P. Verchère, le fondateur de trois ou quatre districts, et le P. Chagot, un des vétérans de la Mission de Canton, et le P. Déjean, l'apôtre zélé de Pak-

hoi, et le P. Fleureau, et le P. Barois, qui arrivant à Sha-min rencontrait les soldats chinois au lieu de ses confrères : « Tu es Français, s'écriait un satellite, en saisissant le prêtre au collet. — Qu'importe Français ou Anglais? — Monte vite sur le vapeur ou tu vas être tué. » Il fallait partir.

Des milliers de Catholiques furent impitoyablement chassés de la province. « Allez avec vos amis les Français, » leur disait-on.

Au Kouei-tcheou, les PP. Bouchard et Bodinier voyaient piller l'église de leur Résidence et détruire en quelques jours 53 stations de leur district; à Su-yang-hien, le P. Jouishomme avait une quarantaine de stations dévastées, et lui-même n'échappait à la mort que par miracle.

A Tong-tse-hien, 22 orphelinats étaient ruinés, sans compter Mey-tan, Tchen-hien, Jen-hoay, Gan-hoa et cette vieille chrétienté de Ou-tchang, qui conservait avec un religieux respect le souvenir du vénérable P. Moye.

Les Chinois ne tuaient point, ils se contentaient de piller et d'expulser, parfois d'emprisonner; ils apportaient dans leurs exécutions les formes de la légalité. Ils faisaient partout proclamer qu'on allait mettre les scellés sur les chapelles et les maisons des missionnaires, ils en disaient les motifs et en expliquaient les raisons; au besoin, ils exhortaient le peuple à la douceur, à la patience, à l'impartialité.

Ces proclamations qu'un Européen, peu habitué aux choses d'Extrême-Orient, prendrait volontiers pour des chefs-d'œuvre de bienfaisance, ne servirent qu'à attirer l'attention de la populace, lui montrer l'ennemi et lui indiquer le pillage. La preuve en est palpable, éclatante et pleine d'une instructive évidence : c'est que, à part de rares exceptions, les pillages eurent lieu aussitôt les édits connus; c'est que les mandarins, loin de les empêcher, en donnèrent eux-mêmes le signal ou y présidèrent; enfin dans les chapelles et dans les maisons où furent apposés les scellés, il ne resta ni un autel,

ni une statue, ni un tableau, ni un objet quelconque; il ne resta rien, absolument rien; mais sur la porte, sans qu'aucune main profane osât les toucher, brillèrent, intacts et élégants, les cachets rouges des scellés.

Les évêques des Missions ravagées s'adressèrent au ministre de France, le ministre de France transmit la lettre au ministre de Russie qui, à ce moment était chargé de nos intérêts en Chine, le ministre de Russie au Tsong-li-yamen; les gouverneurs des provinces savaient à quoi s'en tenir, toutes ces démarches les inquiétaient peu. Le Souverain Pontife s'émut de cette situation; il écrivit à l'Empereur une lettre, monument de cette profonde sagesse et de cette haute politique que le monde étonné salue chaque jour de son admiration. Le Tsong-li-yamen répondit en termes respectueux au Père commun des fidèles; l'Impératrice régente donna un édit prescrivant de traiter les Chrétiens avec autant de bienveillance que ses autres sujets. Les Missions de Chine furent peut-être, grâce à cet acte, préservées d'une dévastation complète; mais le mal déjà commis ne fut point réparé. Les prêtres pour rentrer dans leurs églises, et les Chrétiens dans leurs maisons, durent attendre des jours meilleurs.

Enfin la paix fut signée et les missionnaires essayèrent de réparer les ruines accumulées: ce ne fut pas chose facile. Dépourvus de tout secours humain, privés de leur ancien prestige, en butte à la malveillance et aux colères des mandarins, dont plusieurs s'enorgueillissaient du succès partiel de Lang-son comme d'une victoire éclatante et définitive, il leur fallut en ces circonstances douloureuses relever le courage de leurs Chrétiens, sans pouvoir apporter aucun soulagement à leurs infortunes et aux pertes matérielles qu'ils avaient éprouvées.

Cependant, quelles que soient les difficultés d'une situation, elles s'aplanissent avec le temps, du moins on finit par les tourner ou les vaincre, à moins qu'on ne s'arrange avec elles. Ainsi en était-il dans les Missions de Chine, précédemment les plus éprouvées, et l'on

DE YUN-NAN-SEN A MONG-TSE

(Phot. communiquée par M. le consul François).

pouvait entrevoir un avenir plus calme, quand en 1886, après avoir heureusement échappé aux périls que lui avait créés la guerre franco-chinoise, le Se-tchouan oriental vit ses plus beaux établissements pillés et ruinés de fond en comble.

Voici en quelles circonstances :

Les missionnaires n'ignoraient pas quelles susceptibilités faciles à émouvoir la guerre avait fait naître en Chine contre tous les étrangers; aussi s'entourèrent-ils de toutes les précautions exigées

CHARRETTES
DANS LA PLAINE DE MONG-TSE
(Phot. communiquée par M. le consul François).

par la prudence. Tout autre malheureusement était la conduite des ministres protestants. Arrivés au Se-tchouan depuis quelques années seulement, ils croyaient pouvoir impunément braver l'opinion, sans céder devant les préjugés ni tenir aucun compte des usages du pays. Pour occuper leurs loisirs, il leur fallait, à eux et à leurs familles, des villas agréables. A quelques lieues de Tchong-kin, trouvant une pagode à leur convenance, ils s'y établirent. Les Chinois indignés de voir des étrangers, surtout des femmes, occuper une pagode, leur suscitèrent mille avanies, et finirent par les en chasser. Cette leçon ne leur profita point. En 1886, ils achetèrent, pour s'y établir, des terrains situés à proximité de la ville, et que les Chinois regardaient

comme des lieux de bonheur pour la cité. Au commencement de juin, le peuple exaspéré se porte en masse vers une de ces maisons, en brise la porte d'entrée et profère des menaces contre ses habitants. Dès lors les esprits s'aigrissent, et les placards contre ces audacieux étrangers se multiplient. Jusque-là les missionnaires catholiques n'étaient point en cause ; mais le 1er juillet, la populace, s'étant ruée sur les établissements protestants qui lui faisaient ombrage, ne connut plus de frein. Encouragée par ce premier exploit, elle se porta en masse sur la Mission catholique.

Le pillage commença vers quatre heures du soir. Argent, mobilier, vêtements, livres, archives, calices, ornements, tout disparaît. Deux maisons de Chrétiens attenantes à l'église sont enveloppées dans sa ruine. L'évêque, Mgr Coupat, et ses prêtres se réfugient au mandarinat.

Le lendemain, 2 juillet, commence le pillage des familles chrétiennes. Trois des plus riches sont attaquées et ruinées. Une autre est assez heureuse pour repousser l'attaque. Bientôt l'orage gagne la campagne et y sème la ruine : 16 pharmacies de la Mission sont détruites, et la banlieue de Tchong-kin voit ses plus belles stations anéanties. Le 6 juillet, les mandarins, effrayés eux-mêmes, font venir environ 1500 soldats d'une garnison voisine. Mais à la campagne les pillages continuent. Le 10, le petit séminaire de Chen-ken-tse fut détruit, et quelques jours plus tard celui de Pe-ko-chou eut le même sort.

La nouvelle de ces désastres se répandit au Kouei-tcheou comme une traînée de poudre, et réveilla les instincts mal endormis d'une foule avide de butin. Dans la nuit du 13 juillet tous les Chrétiens des environs de Tsen-y sont pillés, quelques-uns sont tués, d'autres blessés. Trois jours plus tard la Résidence de Tsen-y est attaquée et détruite, il ne reste pas pierre sur pierre ; à Su-yang les mêmes scènes de pillage et de meurtre se répètent ; à Tong-tse, l'église trois fois attaquée est, heureusement, bien défendue.

Enfin averti de ces désastres, le ministre de France intervint auprès du gouvernement chinois qui donna des ordres pour arrêter les troubles. Mais ce n'était pas tout d'enrayer le mal, il fallait réparer les pertes subies. Ce fut une grosse question.

Le vice-roi du Se-tchouan, de concert avec le général, envoya

SUR LE FLEUVE ROUGE, A LAO-KAI
(Phot. communiquée par M. le consul François).

deux délégués chargés d'examiner les dégâts et de conclure un arrangement avec Mgr Coupat.

Les pourparlers durèrent environ quatre mois; une des grandes difficultés de l'arrangement fut d'obtenir des dommages-intérêts pour les Chrétiens. Indemniser les missionnaires, les mandarins n'y voyaient pas trop de difficultés, car l'influence de la France leur en montrait la nécessité; indemniser les Chrétiens coûtait à leur orgueil. Mais l'évêque déclara nettement que, s'il n'en était pas ainsi, il n'accepterait aucune proposition; les négociateurs chinois

cédèrent et l'indemnité fut accordée le 10 novembre; elle fut bien minime sans doute, mais le principe était sauf[1].

« Cette question des indemnités réclamées par les missionnaires, a écrit avec sagesse et exactitude M. Brenier, le chef de la mission lyonnaise en Chine, étonne quelquefois certaines personnes peu au courant de la législation, et surtout des mœurs chinoises. La réparation pécuniaire est prévue par la première et reçue par les secondes.

« Les Chinois ne comprendraient pas que l'on renonçât, pour des motifs dont la noblesse leur échapperait complètement, à la contrepartie légitime d'un préjudice causé; cette façon de pratiquer le pardon des injures passerait à leurs yeux pour de la bêtise ou de la faiblesse, et les missionnaires sont évidemment obligés de tenir compte de cet état d'esprit.

« Il est bon d'ajouter également ceci, à propos des indemnités qui sont toujours réclamées par les missionnaires catholiques : c'est que leurs Missions ont généralement peu de ressources en dehors de ce qu'elles reçoivent de la Propagande de Rome[2], c'est-à-dire *600 francs par an et par missionnaire*, de quelques dons directs et enfin des revenus de quelques terres qui sont la propriété de la *chrétienté* et non pas des missionnaires européens. La destruction de leurs édifices religieux et autres constitue donc pour eux une perte particulièrement sensible. Les missionnaires protestants, américains et anglais, qui disposent au contraire de grosses sommes provenant de souscriptions privées, ne sont pas tout à fait dans le même cas.

« Cependant, comme je le disais dans une des notes précédentes, il est incontestable que des satisfactions morales, c'est-à-dire le châtiment des véritables coupables, qui souvent jouissent de l'impunité, produiraient souvent autant et même plus d'effet que des

1. Au Kouei-tcheou cette affaire a été beaucoup plus longue à traiter, et elle n'a été terminée qu'en 1896 : le 30 avril de cette année-là, une convention fut signée entre les autorités du Kouei-tcheou et le provicaire de la mission, le P. Gréa.

2. Ce n'est pas de la Propagande, mais de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dont le siège principal est à Lyon.

réparations matérielles, d'ailleurs indispensables. C'est une question de mesure. »

Quelles que soient d'ailleurs les indemnités et les réparations morales accordées aux missionnaires, les persécutions produisent des effets déplorables, non seulement par les ruines matérielles qu'elles multiplient, mais aussi et surtout par les impressions durables qu'elles laissent dans l'esprit des païens. « Tous les missionnaires ont pu le constater, écrit Mgr Chouvellon, Vicaire apostolique du Se-tchouan oriental, ceux qu'ils avaient vus avant l'orage décidés à se convertir, ils les ont retrouvés découragés, abattus par la crainte de nouvelles persécutions. Ils ne disaient plus : « Nous voulons être chrétiens » mais : « Promettez-nous la paix et la tranquillité, et nous serons chrétiens ». On comprend, en effet, que de telles considérations agissent fortement sur l'esprit de ces pauvres gens qui, préoccupés avant tout de leurs intérêts matériels, ne connaissent pas l'importance du salut et n'ont, de leur âme, qu'une idée nouvelle, vague et mal comprise. Embrasser la religion chrétienne, c'est s'exposer à voir son avenir temporel brisé et à subir toutes sortes de vexations, au lieu que, en gardant la religion des ancêtres et des compatriotes, on continue à jouir de la tranquillité et à vivre en paix avec ses voisins. Entre ces deux partis, l'hésitation n'est pas longue, et la plupart s'arrêtent au moment de faire le pas décisif.

« Non seulement ces persécutions ont sur les païens disposés à se convertir une fâcheuse influence, mais encore elles sont pour les Chrétiens, une source de découragement. Nos néophytes savent par expérience ce qu'ils ont à craindre de la rage des païens dont, si souvent, ils ont subi les atteintes. Aussi, l'an dernier, à la nouvelle des exactions commises dans les deux Missions voisines, l'inquiétude fut grande ici. Les païens colportaient à plaisir les mauvaises nouvelles et nos Chrétiens voyaient le jour où allait commencer le pillage. Effrayés, les uns déposent leurs objets les plus précieux dans des maisons soi-disant amies ; d'autres, dont la foi est plus faible,

succombent à la tentation et reviennent aux pratiques païennes, pour adoucir leurs ennemis et leur faire croire qu'ils sont des leurs. »

Cependant, si les mandarins et les lettrés habitant l'intérieur de la Chine, si le peuple dans sa grande majorité était hostile aux étrangers et au Catholicisme, il semblait que le gouvernement central, mieux placé pour comprendre la situation politique et religieuse de l'Empire du Milieu, jugeait autrement, revenait peu à peu de ses anciennes préventions et donnait quelques preuves de sa nouvelle manière d'envisager la question. Ainsi, le 13 juin 1891, l'empereur Kouang-siu fait publier un édit annonçant aux missionnaires et aux Chrétiens persécutés la fin de leurs maux, et une compensation pour les injustices du passé; chose remarquable, il laisse tomber à l'adresse des mandarins un blâme assez direct, assez clair pour que nul ne puisse s'y tromper; aux uns, il ordonne de prendre des mesures plus sérieuses pour réprimer les troubles et maintenir la paix, et va jusqu'à menacer les négligents du tribunal des rites; aux autres, il défend de propager la haine par des placards anonymes ou des pamphlets calomnieux; il parle des Européens en des termes qui les honorent. La Chine, où se sont publiés de très nombreux décrets, n'en avait peut-être pas encore lu d'aussi favorables au Catholicisme.

UN RAPIDE SUR LE FLEUVE ROUGE
(Phot. communiquée par M. le consul François).

Malheureusement les mandarins, à l'instigation, a-t-on raconté non sans preuves, de personnages haut placés à Pékin, mirent une

DE MONG-TSE AU TONKIN
(Phot. communiquée par M. le consul François).

grande négligence à faire afficher cette pièce ; d'aucuns la gardèrent dans les archives de leur prétoire, et pour contre-balancer plus sûrement l'effet qu'elle pouvait produire, le ministère des Affaires étrangères envoya, dès le mois de septembre de la même année, à tous les mandarins, l'ordre de faire, dans le plus bref délai, une enquête minutieuse sur l'état des établissements chrétiens, d'en relever le plan, et d'adresser immédiatement ces renseignements aux autorités supérieures.

Dans l'esprit de ceux qui les avaient prescrits, ces ordres devaient évidemment jeter la suspicion sur les Catholiques et détruire l'impression heureuse faite par le décret impérial ; c'est ce qui arriva. Les vieilles calomnies recommencèrent à circuler et les menaces à se faire entendre.

L'orage éclata dans la mission du Se-tchouan occidental.

Au mois de février 1895, Lieou-pin-tchang, vice-roi de la province, lança contre les missionnaires et leurs adeptes un édit injuste au premier chef; les Chrétiens, habitués aux allures de leurs supérieurs, flairèrent de suite une persécution à bref délai. Ils ne se trompaient pas.

Le 29 mai, on informe l'évêque, Mgr Dunand, qu'une émeute éclate et que des pillards se proposent d'attaquer sa Résidence. L'évêque demande aussitôt des secours au vice-roi, qui refuse brutalement; il se rend chez le maréchal tartare, qui fait fermer sa porte.

Cependant les têtes s'échauffaient; toute la ville de Tchen-tou était en effervescence. On n'entendait que des cris de mort contre ces Européens « mangeurs d'enfants » ! La position devenait critique. A son retour du prétoire, l'évêque fut insulté, sa chaise brisée; il parvint néanmoins à se dégager et à se réfugier chez le commissaire du quartier. Celui-ci était absent; mais il rentra bientôt en annonçant que la résidence épiscopale était ruinée de fond en comble. « Impossible, dit-il, d'arrêter l'émeute. Les malfaiteurs sont des milliers, et je n'ai point de soldats à leur opposer. » Son secrétaire ajouta : « Vous

n'avez qu'à vous résigner, car le complot a été tramé chez le vice-roi lui-même. »

Ce fut un jour néfaste pour la Mission ; tous les établissements qu'elle possédait dans la ville furent saccagés. Le P. Bayon, chargé des Chrétiens de la Porte orientale, se sauva dans une famille amie, et le P. Pontvianne rejoignit Mgr Dunand vers minuit. Comme on craignait que le commissariat ne fût emporté d'assaut le lendemain par la foule, l'évêque et son missionnaire se rendirent sous bonne escorte, au prétoire d'un des sous-préfets de Tchen-tou d'où ils furent peu après conduits chez le préfet. Fort heureusement, le télégraphe était tout près et le vice-roi n'avait pas encore songé à en interdire l'accès, comme il le fit plus tard.

Dès le 29 mai, Mgr Dunand avertit le ministre de France à Pékin, M. Gérard, de ce qui se passait. Aussitôt Lieou-pin-tchang reçut un avis qui l'exaspéra, mais qui modéra singulièrement sa rage de destruction. Il se contenta dès lors de laisser faire. L'ordre de destruction avait été donné ; il ne le révoqua pas, et le mal continua de s'étendre. Le 1er juin, la Résidence de Pin-chan était dévastée ; le 4, c'était le tour de la demeure épiscopale du Se-tchouan méridional et de la procure de Kia-tin ; le 5, la pharmacie de Tchen-tse-tchang, les Résidences de Ki-kiang, Omy, Jen-tcheou étaient ruinées ; le 6, on pillait celles de Hong-ya, Tan-lin, Min-chan, Kien-ouy ; le 8, le séminaire de Ho-ty-keou était brûlé et les élèves dispersés ; le 10, la tourmente atteignait Lan-ky et Koueï-hien. Dans la direction du Sud, la tempête, franchissant les montagnes, s'abattait le 12, sur Sou-tin ; le 14 sur Houang-mou-tchang ; le 16, sur Ta-tien-tche. Puis, continuant sa marche vers le Kien-tchang, elle renversa Lon-kou, le 23, et les jours suivants tous les établissements de la région. Les missionnaires eurent à peine le temps de mettre leur vie en sûreté. Plusieurs passèrent les nuits dans les bois, errant le jour, sans trouver un abri. L'un d'eux dut faire 15 lieues dans les forêts ; un autre, surpris dans un ravin

par un violent orage, passa la nuit sur un rocher avec une dizaine de Chrétiens.

Au Kien-tchang, le P. de Guébriant et les trois missionnaires qui administraient ce pays furent obligés de franchir la frontière et de se réfugier au Yun-nan. Mgr Chatagnon, en tournée pastorale à Mei-tcheou, n'eut que le temps de se réfugier au prétoire avec trois missionnaires. Le sous-préfet de Mei-tcheou et celui de Pou-kiang furent les seuls qui osèrent tenir tête aux brigands; les autres dirigèrent le pillage ou bien feignirent de s'y opposer quand il n'était plus temps. La Mission du Se-tchouan oriental ne fut épargnée que grâce à l'énergie du tao-tai de Tchong-kin, et plus encore à celle du ministre de France, qui finit par obtenir que des ordres fussent envoyés, non pas au vice-roi Lieou-pin-tchang, mais à ses subordonnés. Alors les pillages s'arrêtèrent, et un nouveau vice-roi arriva au Se-tchouan.

LE PORT DE PAK-HOI (KOUANG-TOUNG)

M. Gérard, réclamant plus haut que jamais, délégua tous ses pouvoirs à Mgr Dunand pour traiter des indemnités auxquelles les Missions avaient droit, et des garanties qu'à si juste titre elles devaient réclamer. Les choses furent rapidement faites et l'acte authentique, signé par deux Vicaires apostoliques et par le grand juge, le trésorier et le préfet, fut ratifié par notre ministre.

Restait la punition de Lieou-pin-tchang. « Nous sommes bien aise, a écrit M. Brenier, de rétablir en passant l'exactitude des faits au sujet de cet incident considérable au point de vue du prestige européen en Chine, et dont les Anglais se sont attribué le mérite, à en croire la presse britannique en Extrême-Orient et le *Times*. La

vérité, c'est que le Lieou s'apprêtait à disparaître sans tambour ni trompette, de complicité avec les hautes autorités provinciales et surtout du grand trésorier (*fan-tai*), ennemi acharné des Européens; qu'il avait déjà mis la plus grosse partie de sa fortune en sûreté, et qu'il avait même quitté la capitale, quand Mgr Dunand en eut vent, avertit notre légation à Pékin, et, soutenu par elle, exigea le retour du fugitif, la notification officielle de sa dégradation, et l'exécution publique de la sentence. Lieou-pin-tchang dut quitter la capitale dans une chaise à porteurs, comme un simple citoyen. »

C'est en souvenir de ces faits, et pour récompenser l'énergie et l'habileté déployées par Mgr Dunand, que M. Gérard demanda et obtint pour l'évêque la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Nous sommes en 1895, et l'on pourrait croire que pendant le peu d'années qui se sont écoulées depuis lors, aucun événement douloureux n'a eu lieu dans nos Missions de Chine. Hélas! ce serait une erreur. Dans ces dernières années, nous avons à signaler les meurtres des PP. Mazel et Bertholet au Kouang-si (1897 et 1898), du P. Chanès et de plusieurs Chrétiens au Kouang-toung (1896 et 1898), les troubles qui, au Se-tchouan oriental (1898), suivirent l'arrestation du P. François Fleury par le brigand Yuman-tze, et pendant lesquels plus de 10000 Chrétiens, chassés de leurs foyers, cherchèrent un refuge à Tchong-kin, de nombreuses paroisses de toute la province furent livrées au pillage, et un certain nombre de Catholiques mis à mort.

Aujourd'hui la paix règne de nouveau au Se-tchouan. Combien de temps durera-t-elle? Nul ne saurait le dire, et s'il fallait juger de l'avenir par le passé, cette paix serait bientôt troublée. Puisse la Providence prendre en main la cause de ces Missions si souvent et si profondément éprouvées et leur donner le bien qu'elles ont cru posséder et qui, hélas! s'est enfui comme une ombre, chaque fois qu'elles ont voulu le saisir : la liberté; cette liberté reconnue par les traités de 1858 et de 1860, promise plusieurs centaines de fois par

les ministres chinois, proclamée dans d'innombrables décrets, et qui trop souvent n'existe que sur les lèvres et sur le papier. Il y a cependant une notable différence entre la situation des Missions du littoral et celles de l'intérieur de la Chine, entre le Kouang-si, le Kouei-tcheou, le Se-tchouan et le Kouang-toung, le Tche-li ou le Kiang-nan.

Dans les provinces éloignées où les Européens sont peu connus, où le canon ne s'est pas fait entendre, où les navires à vapeur n'ont pas pénétré, les prêtres catholiques ne possèdent qu'un minimum de liberté; ils ne pourraient ni construire une église élevée, ni installer un couvent de Religieuses chinoises nombreuses, ni appeler à leur aide des Religieuses européennes, ni même visiter publiquement une école de fillettes, et ils pourraient assez difficilement revêtir toujours et partout la soutane que portent les missionnaires de Mandchourie.

Cette différence apparaît au premier regard.

Allez à Chang-hai, à Han-keou, à Y-tchang, à Tien-tsin, et vous voyez de belles églises surmontées de flèches élégantes, ornées de tours massives, construites au milieu de cités populeuses ou sur de hautes collines et dominant d'immenses plaines. Jetez un regard sur la ville de Canton, et vous admirerez cette superbe cathédrale de granit, qui immortalise le nom de Mgr Guillemin.

Passez au Se-tchouan, au Kouei-tcheou, au Yun-nan, au Kouang-si, et vous trouverez généralement de modestes oratoires, cachés derrière des murs et ressemblant extérieurement à des maisons ordinaires. A Kouei-yang, où l'on a cru pendant quelque temps jouir d'une certaine liberté, on s'est enhardi jusqu'à construire une tour de style chinois; mais de style gothique ou roman, on ne l'eût pas osé.

Certains droits que nos prêtres ont obtenus en principe, et qui sont nécessaires à l'action apostolique, ont beaucoup de peine à être conservés; nous nous contenterons de citer un exemple. En 1865,

un de nos ministres, M. Berthémy, voulut préciser un des articles du traité de Pékin, et conclut avec le gouvernement chinois un accord qui reconnaissait aux missionnaires le droit d'acheter des propriétés, terres ou maisons, sans l'autorisation préalable du mandarin. La convention fut à peu près appliquée pendant quelques mois; mais bientôt les autorités provinciales refusèrent de la reconnaître; elles exigèrent que l'autorisation fût demandée avant l'achat, et, naturellement, petits et grands mandarins s'empressèrent de la refuser. Il fallut que M. Gérard reprît la question, et par une suite de communications, d'une logique vigoureuse et serrée, forçât le Tsong-li-yamen à préciser les termes de cette première convention et à donner des ordres pour la faire exécuter.

C'était en 1895, et dans certains endroits déjà de nouvelles batailles ont dû être livrées pour faire reconnaître cet acte par les préfets et par les sous-préfets, et pour en obtenir l'exécution.

Quelle différence entre ces pays et les colonies françaises ou anglaises! Les Européens ne sont pas parfaits, ils ne donnent pas toujours l'exemple de la vertu ni celui de l'honnêteté, c'est indéniable; et pourtant comparez Saïgon, Ha-noi, Hung-hoa, Hué au point de vue catholique, avec les villes les plus favorisées de nos Missions de Chine.

UN MISSIONNAIRE FRANÇAIS, DEUX PRÊTRES CHINOIS ET LEURS DOMESTIQUES

Pourquoi cette liberté désirée par les missionnaires, réclamée par les gouvernements, promise par les traités, n'est-elle pas accordée?

Pourquoi la haine des Chinois contre les prédicateurs de l'Évangile existe-t-elle toujours implacable et agissante? Il y a bien des motifs à cette situation des choses et à cet état d'âme; nous les avons dits en étudiant les causes des persécutions dans les Missions de l'Indo-Chine française, et nous n'y reviendrons pas, parce que dans leurs grandes lignes ils se ressemblent; mais il est une parole que nous devons citer, car elle résume la pensée de beaucoup de Célestes. Il y a plus d'un siècle l'empereur Yong-tcheng disait devant quelques missionnaires : « Vous voulez que tous les Chinois se fassent chrétiens, votre loi le demande, je le sais bien, mais en ce cas-là que deviendrons-nous? Les sujets de vos rois! Les Chrétiens que vous faites ne reconnaissent que vous ; dans un temps de trouble, ils n'écouteraient d'autre voix que la vôtre. Je sais bien qu'actuellement il n'y a rien à craindre; mais quand vos vaisseaux viendront par mille et par dix mille, alors il pourrait y avoir du désordre. »

AU SE-TCHOUAN. — FANFARE DU SÉMINAIRE

Cette époque entrevue par Yong-tcheng est-elle arrivée? On pourrait le croire; mais n'est-ce pas la faute de la Chine, de son gouvernement qui ne sait rien et qui ne veut rien savoir, de ses mandarins et de ses lettrés, incapables et orgueilleux, et non celle des missionnaires?

L'Empire du Milieu possède d'incomparables richesses, des ressources considérables en hommes et en argent. Qu'en fait-il? Rien, absolument rien. Il pourrait suivre l'exemple du Japon, envoyer à Paris, à Londres, à Berlin, des jeunes gens intelligents, s'initier aux secrets de nos sciences, à nos fabrications d'armes, à nos constructions de navires, à notre organisation financière.

Les diplomates européens de Pékin le lui ont insinué ou clairement répété; ils ont ajouté que la Chine n'avait pas le droit de soustraire ses richesses à l'humanité, que si elle les laissait dormir faute de moyens ou de bonne volonté, elle ne devait pas interdire aux autres de les mettre en valeur, avec les instruments perfectionnés dont ceux-ci disposent. Les hommes d'État chinois ont écouté ces paroles, ils y ont répondu par de petits signes de tête approbatifs, par des clignements d'yeux admiratifs et, dans leur cervelle pétrifiée et enfantine, ils ont jugé que nous étions des ouvriers habiles peut-être, mais des gens grossiers et sans lettres; même aux jours de leurs défaites sur les champs de batailles, ils ont eu à l'égard des vainqueurs à peu près les sentiments du passant désarmé à qui un rôdeur demande, le revolver à la main, la bourse ou la vie, et qui donne sa bourse.

Après ou avant les combats par les armes, il y a eu ou il y aura les combats diplomatiques. Sur ce terrain, les Célestes sont plus forts, ils ont à leur usage deux sortes d'instruments qu'ils emploient avec une incomparable dextérité : la ruse et l'inertie. Leur ruse va jusqu'au mensonge, bien entendu, et leur inertie jusqu'au génie; maîtres d'eux-mêmes, ils ne se laissent pas aller aux mouvements de vivacité, raisonnent froidement dans les questions les plus brûlantes, parlent avec poids et mesure, évitant ce qui peut donner prise à l'adversaire, se permettant tout au plus quelques allusions piquantes, car ils comprennent l'esprit et manient adroitement l'ironie. Cette impassibilité démonte, agace et fatigue bientôt notre tempérament européen. Et puis n'oublions pas que les ministres chinois connais-

sent la situation respective des nations européennes, ils savent leurs ambitions et leurs faiblesses, ils n'ignorent pas l'art de s'appuyer sur les unes pour combattre les autres. L'Empire du Milieu est actuellement un gros enjeu ; plus d'une nation voudrait le gagner en totalité ou en partie; certaines, dit-on, préfèrent le laisser tel qu'il est et profiter largement de sa faiblesse, de sa désorganisation, de son orgueil inintelligent; aussi les diplomates, qui à Pékin représentent les gouvernements d'Europe, doivent-ils être doués d'éminentes qualités, et à la finesse, à la vigueur, à l'esprit de suite, joindre la fécondité des expédients, le sang-froid, la discrétion, la science de la politique générale, la connaissance exacte et rapide de tous les événements qui d'un instant à l'autre diminuent ou augmentent l'influence de leur propre pays. Les légations de Pékin nous paraissent de gérance aussi difficile que les ambassades de Constantinople ou de Londres.

LA MISSION DE PAK-HOI

Et ce n'est pas tout; quand à la suite de négociations longues et inutiles, je ne veux pas dire d'affronts patiemment endurés, une nation européenne a la tentation d'en appeler à la force, elle doit examiner si sa situation politique dans le monde le lui permet; car une action imprudemment engagée aujourd'hui peut être la cause d'un recul désastreux ou d'une guerre très grave.

Cependant il arrive toujours un moment où la patience occidentale se lasse de l'inertie orientale; son honneur et ses intérêts, des

mensonges dont on les leurre; les Chinois, malgré leur habileté diplomatique, doivent céder, payer de leur or ou d'une partie de leur territoire la carte qu'on leur présente. Leur haine s'accroît des dommages qu'ils subissent par leur faute, et assez souvent ils rendent les missionnaires responsables des pertes et des échecs qu'ils éprouvent.

Cette responsabilité, les missionnaires l'ont-ils encourue? Comme les victimes qu'on égorge et qui parfois crient au secours. Ils ont réclamé la liberté que les traités leur garantissaient et que les Célestes violaient, ils en ont appelé à la diplomatie qui pouvait faire entendre de justes revendications; bien souvent ils se sont tus.

JONQUES CHINOISES DANS LE PORT DE CANTON

Ils ont consenti à mourir, et, de leur côté, les Chinois ont trouvé plus aisé de s'attaquer à eux et à leurs Chrétiens, dispersés dans toutes les provinces de l'Empire, qu'aux banques européennes ou aux maisons de commerce des ports ouverts et très fréquentés.

Mais la France et son gouvernement peuvent-ils laisser ces outrages et ces massacres impunis? S'il s'agit de missionnaires français, évidemment non; les prêtres ont autant de droit à être protégés que les voyageurs et les commerçants; ils ne sont pas des isolés, des abandonnés; ils font, quoiqu'éloignés d'elle à des milliers de lieues, partie intégrante de la nation française; s'ils sont, par quelque côté, responsables envers la patrie de leurs actes et de leur vie, en retour la patrie leur doit aide et protection.

S'agit-il de missionnaires d'un autre pays, ou de Chrétiens chinois, les traités de 1858 et de 1860 sont là, qui imposent des obligations au gouvernement impérial, et aux représentants de la France le droit et le devoir de prendre leur défense et de les venger. La Chine n'a pas oublié ces traités, mais sa haine l'emporte sur le respect de la foi jurée, et, ce qui est plus étonnant, sur la crainte des soldats ou des navires étrangers.

UNE DAME CHINOISE DE CANTON

Nos ministres à Pékin ont eu, depuis 40 ans, bien des procès à traiter avec le Tsong-li-yamen sur cette question de la liberté du Catholicisme; à de rares exceptions près, ils l'ont fait avec sincérité et activité; ce n'est pas que leur rôle ait toujours été facile, certes non : que de lettres écrites en pure perte, de démarches inutiles, de visites et de pourparlers qui n'aboutissaient pas! Les archives de la Légation de France sont sur ce sujet singulièrement instructives; combien de fois on trouve dans ses cartons dix lettres écrites avant d'obtenir une réponse nette, une affirmation catégorique, une promesse absolue, dont il faudra néanmoins surveiller attentivement l'exécution, sous peine de la voir abandonnée!

Pendant longtemps, ou pour être précis, jusqu'à ce que la France soit résolument entrée dans la politique coloniale, nos diplomates

n'ont traité les questions de Missions qu'au point de vue catholique exclusif; un missionnaire était-il tué, ils réclamaient une indemnité pécuniaire, un édit protecteur, une autorisation d'établir une église ou une œuvre de charité. Depuis une dizaine d'années ils ont agrandi leur objectif; dans le missionnaire ils ont vu davantage le compatriote, dont, en tant que ministres, et en dehors de tout titre religieux, ils étaient chargés; ils ont vu plus clairement la France frappée dans un de ses enfants ou dans un de ses protégés, et ayant par conséquent, elle aussi, droit à des excuses, à une compensation; c'est pourquoi, à la demande de dommages-intérêts pour les missionnaires, ils ont ajouté celles de libertés commerciales, de concessions de chemins de fer ou de mines, de faveurs pour tous nos nationaux. Sous ce rapport, nos derniers ministres MM. Gérard et Dubail ont été remarquables, M. Gérard surtout, qui est resté plus longtemps aux affaires et était titulaire du poste de Pékin.

Le ministre actuel[1], M. Pichon, marche sur leurs traces. Malheureusement la situation politique a changé en Europe et en Asie. La France se débat dans une sorte de crise intérieure; c'est là une cause de faiblesse pour son action à l'étranger. D'autre part, la leçon donnée aux Chinois par les Japonais s'éloigne et perd de son autorité; la révolution de palais, qui l'année dernière s'est produite à Pékin et a replacé l'impératrice-mère au pouvoir, a été contraire aux Européens; l'Angleterre nous contrecarre partout où elle nous rencontre, à Pékin, sur le fleuve Bleu, à Chang-hai, aussi bien qu'en Afrique; la Russie travaille surtout pour elle, ce qui d'ailleurs est d'un bon exemple et d'une excellente politique; le Japon, mécontent de notre attitude lors de la guerre de 1895, s'est mis du côté de la Grande-Bretagne. Notre diplomatie a donc une action extrêmement difficile; le temps qu'elle a mis à obtenir la délivrance du P. Fleury en est une preuve, mais c'est aussi un témoignage de sa persévé-

1. Ces pages ont été écrites avant les événements qui ont amené la dernière intervention européenne.

rance et de son infatigable activité. Il y a eu dans ces négociations, nous en avons été le témoin, une patience et une énergie peu communes déployées par notre ministre, qui, pour ses débuts en Chine, a rencontré des affaires nombreuses et délicates et n'a pas toujours trouvé l'appui que, sans doute, il espérait; il a cependant réussi; puisse-t-il obtenir les mêmes succès dans toutes les questions qui lui restent à traiter! Il y travaille avec ardeur, non seulement lui et ses collaborateurs à Pékin, mais tous nos agents, consuls et vice-consuls dans l'Empire du Milieu, et l'on a la joie d'affirmer de tous qu'ils suivent une voie utile à leur pays et secourable aux Missions.

Cette conduite n'a pas seulement favorisé les Missions, mais encore la civilisation générale, et si les Chinois croient y perdre quelque chose, ils commettent une erreur; car, en réalité, c'est leur bien moral et matériel qui en sera augmenté. Il leur est déjà facile de voir de quelle utilité sont pour leurs intérêts, et les bateaux à vapeur qui sillonnent une partie des fleuves et longent les côtes de l'Empire, et les chemins de fer qui parcourent quelques-unes de ses plaines. Plus tard, quand ils auront nettement compris l'abîme où les conduit leur fatal aveuglement, le progrès religieux accompagnera-t-il le développement matériel? Nous l'espérons, parce que nous espérons que le développement matériel apporté par les Européens engendrera la liberté.

ÉTAT ACTUEL. LES MISSIONNAIRES ET LES VOYAGEURS FRANÇAIS

Si la liberté n'est pas aussi grande cependant que les missionnaires la désirent et que les Chinois l'ont promise, on ne saurait dire qu'elle est nulle; il suffit pour s'en convaincre de voir le grand nombre d'ouvriers apostoliques qui, chaque année, entrent en Chine, à visage découvert, avec l'autorisation du gouvernement de Pékin, d'examiner les œuvres d'instruction et de charité qui vivifient

les Missions, et, dans certaines provinces, le grand nombre des personnes qui deviennent enfants de l'Église catholique. C'est ce que nous allons faire dans les pages suivantes, après avoir essayé de caractériser brièvement l'état actuel de nos sept Vicariats apostoliques.

Les trois Vicariats du Se-tchouan pansent les blessures qu'ils viennent de recevoir; ils relèvent les oratoires et les presbytères pillés et détruits; ils ramènent dans leurs foyers les Catholiques dispersés par la persécution.

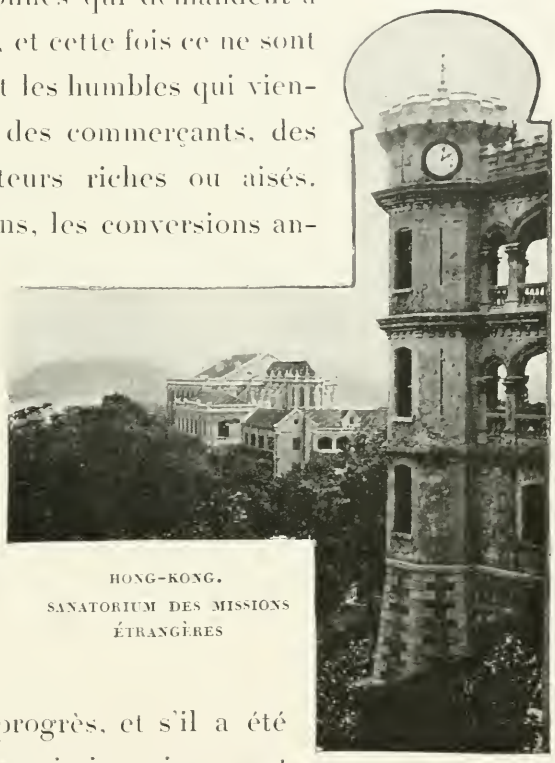
Le Vicariat du Kouei-tcheou demeure dans le calme de ceux qui redoutent les orages; il marche lentement dans la partie de la province qui confine au Se-tchouan; il rencontre dans l'élément chinois dont est formée sa population une opposition rude et souvent une véritable hostilité; mais il a la joie de voir les tribus Miao s'ébranler à la voix des missionnaires; dans la région de l'Ouest, de Tchen-lin à Hin-y-fou, plus de 10 000 néophytes ont demandé le baptême.

La Mission du Yun-nan regarde vers les frontières du Tonkin et se demande si les soldats de la France, après avoir franchi la vallée du fleuve Rouge, et escaladé les hauts plateaux, ne vont pas venir planter le drapeau tricolore à Yun-nan-sen. Elle a eu à souffrir des derniers événements de Chine. Malgré son éloignement de Pékin, le vice-roi de cette province reçut l'ordre de massacrer les Européens. Le vieil évêque, Mgr Fenouil, son coadjuteur Mgr Excoffier, plusieurs missionnaires s'unirent à notre consul M. François, et aux membres de la commission du chemin de fer, pour se défendre contre la multitude qui les attaquait. Ils réussirent à gagner le Tonkin pendant que le vieux et toujours vaillant P. Le Guilcher quittait à regret la ville de Ta-ly-fou pour entrer en Birmanie. Heureusement les derniers courriers nous ont annoncé que les missionnaires rentraient maintenant dans leurs postes, et que sous la protection de notre consul ils allaient relever ces ruines amoncelées par la haine.

Le Kouang-si demeure la terre ingrate que le travail, les larmes, les prières, le sang même ne fécondent pas.

Le Kouang-toung, malgré les passions politiques et anti-catholiques qui l'agitent, nous offre le réconfortant spectacle d'un mouvement très prononcé vers le Catholicisme. On y compte, en ce moment, plus de 40 000 personnes qui demandent à s'instruire de notre religion, et cette fois ce ne sont pas seulement les pauvres et les humbles qui viennent au vrai Dieu, ce sont des commerçants, des propriétaires, des agriculteurs riches ou aisés.

Dans toutes les Missions, les conversions annuelles qui, jusqu'en 1860, ne dépassaient pas 1500 en moyenne, qui après le traité de Pékin s'élevèrent, pendant quelque temps, de 2800 à 3200, ont en 1895 atteint le total de 4890, en 1896 de 4678, en 1897 de 7118, en 1898 de 8968, en 1899 de 7615.



HONG-KONG.
SANATORIUM DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

C'est évidemment un progrès, et s'il a été payé très cher, si bien des missionnaires sont tombés sur le champ de bataille, rappelons-nous ces rudes, mais belles et grandes paroles de Mgr Pallu, dans une de ses lettres aux directeurs du Séminaire des Missions-Étrangères : « Voilà le pont commencé, trop heureux si nos carcasses et nos os, aussi bien que ceux de nos chers frères, pouvaient servir de pilotis, pour affermir et faire un chemin plein et ouvert à de braves missionnaires et moissonneurs, pour venir faire une ample récolte en ces champs si fertiles. »

Le clergé indigène se compose dans toutes les Missions dont

nous parlons de 111 membres; tous sont réguliers et pieux. La note principale qui les distingue, est le savoir-faire; ils ont, comme leurs compatriotes, une intelligence déliée, apte à régler les difficultés pratiques qu'ils peuvent rencontrer dans l'exercice de leur ministère; quelques-uns sont fort intelligents et rendent d'importants services; plusieurs lisent, écrivent et parlent le français. Malheureusement leur santé laisse très souvent à désirer; les longues années d'étude dans la claustration des séminaires ébranlent bien des constitutions; un certain nombre de jeunes gens meurent de la poitrine avant l'achèvement de leurs classes, d'autres traînent une vie languissante; cependant les deux tiers restent valides et capables de tous les travaux qu'on leur confie.

Les Vierges chrétiennes, fondées par Mgr de Martiliat, reformées par le P. Moye, sont au nombre de 1300. Beaucoup vivent dans leurs familles, mais d'autres habitent dans les orphelinats qu'elles dirigent, et vivent en communauté bien réglée. Les couvents de Tchong-kin, de Kouei-yang, de Tchen-lin, de Gan-chouen, sont particulièrement remarquables par l'activité et le dévouement que les Religieuses déploient pour l'éducation des enfants, par la bonne tenue et la piété.

L'œuvre des baptêmes régénère, chaque année, environ 100000 enfants de païens; beaucoup d'entre eux meurent, les survivants sont ou donnés à des familles chrétiennes ou recueillis dans les orphelinats. Tous les orphelinats de filles sont tenus par les Vierges chrétiennes, excepté à Canton, la seule de nos Missions de Chine où des Religieuses européennes aient pu s'installer; ce sont des Françaises, de la Congrégation du Saint-Cœur de Marie. Les orphelinats de garcons sont dirigés par des catéchistes, sous la direction de prêtres indigènes ou de missionnaires. Les enfants deviennent agriculteurs, cordonniers, tisserands, etc., puis ils se marient et forment une famille chrétienne. Sans être très recherchées en mariage, les filles sont acceptées, peut-être parce quelles sont bien élevées, peut-être aussi parce que la somme d'argent que doit fournir le fiancé est

moins importante.... J'ai entendu dire qu'en Europe on désirait recevoir des grosses dots; là-bas on préfère en donner de petites. Si le fait est contraire, le sentiment est le même, et l'on ne saurait dire qu'il est empreint d'une tendresse trop exclusive.

Autrefois les missionnaires ne pouvaient fonder aucun hôpital. Il n'en est plus de même aujourd'hui, et nos sept Vicariats comptent un assez grand nombre de ces maisons de charité. Mgr Coupat ouvrit l'hôpital de Tchong-kin en 1886; cet établissement qui pouvait contenir 500 malades jouit rapidement de la faveur publique : au moment du choléra, les autorités chinoises firent proclamer que tous les malades pauvres ou étrangers et n'ayant aucun domicile, devaient être portés immédiatement à l'hôpital catholique, le seul absolument gratuit dans cette grande ville de Tchong-kin.

LES CITERNES DE HONG-KONG

Au Se-tchouan méridional, le P. de Guébriant installa en 1892 un asile pour les vieillards et les infirmes. Chaque pensionnaire y a un lit et reçoit toutes les semaines un secours équivalent à peu près à la moitié de ce qu'exige son entretien; il doit se procurer le surplus par son travail. S'il est absolument incapable de travailler, il est nourri gratuitement. L'établissement possède 22 lits pour les hommes et 19 pour les femmes.

Depuis 1893, Sou-tcheou-fou possède un hôpital pour 100 malades; les remèdes sont payés par un riche néophyte qui a voulu

s'associer à la bonne œuvre ; les cercueils sont donnés par des païens, car, en Chine, faire cadeau d'un cercueil est considéré comme une œuvre excellente, très méritoire, et encore plus estimée. Le cœur y trouve, dit-on, son compte, et l'amour-propre encore plus.

Tchen-tou est, à bon droit, fier d'un hôpital superbe, où plusieurs centaines de malades sont soignés.

A Canton, les Religieuses ont ouvert un dispensaire et un hôpital ; mais dans cette ville si remuante, la calomnie s'est attaquée même à cette œuvre de charité que l'on a dû momentanément interrompre.

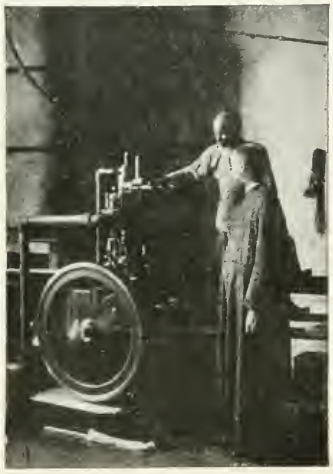
Les dispensaires et surtout les pharmacies, dont nous avons raconté l'origine au XVIIIe siècle, se sont multipliés ; on en trouve dans un grand nombre de stations.

Parmi les autres œuvres de charité, nous devons signaler celle des mendiants, qui fonctionne au Se-tchouan ; elle est aujourd'hui plus florissante que jamais. En Chine, toute localité un peu considérable a sa corporation de mendiants. Ces hommes ont leur code, leur coutumier, leurs mœurs de famille à part. Tous logés à la même enseigne, déshérités des biens de la fortune et méprisés du monde, ils se laissent régir et gouverner par un chef, mendiant lui aussi, qu'ils ont élu à l'unanimité. Dans les grandes villes, où leur nombre est très considérable, ce grand chef a des subalternes, qui le secondent dans ses fonctions. Si l'un des administrés viole le coutumier, il encourt une peine, et doit se soumettre sans réplique à celle que le chef lui inflige. Cette docilité lui donne droit en revanche à la protection commune, si quelqu'un s'avise de l'offenser gravement, ou veut violer à son endroit le coutumier ; malheur à qui voudrait résister à ces misérables ameutés ! Cet appui mutuel les rend redoutables, et les victimes de leurs vengeances sont nombreuses.

Quant aux Chrétiens mendiants, connus comme tels depuis plusieurs dizaines d'années, ils sont généralement beaucoup plus estimés ; car leur caractère est plus doux et leurs mœurs moins barbares.

Organisés tout à fait à part, ils ont leurs chefs chrétiens, et la religion fait sentir parmi eux son influence mieux que dans aucune autre classe. Ils sont pleins de charité et de dévouement les uns pour les autres, et lorsqu'il se trouve, parmi leurs frères d'infortune, des païens désireux de se convertir, ils s'empressent de les instruire.

Mais l'œuvre de charité qu'ils remplissent avec autant de zèle que d'amour, est celle d'exhorter les moribonds païens, délaissés du reste des hommes, à cause de leur misère profonde. Dieu aidant et bénissant cette bonne volonté, chaque année ils obtiennent un grand nombre de baptêmes *in articulo mortis*.



HONG-KONG.

FONDERIE DE CARACTÈRES DE L'IMPRIMERIE DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES, SOUS LA DIRECTION DU P. MORSIER.

Les écoles se sont multipliées. En 1890, la Mission du Kouei-tcheou a fondé à Kouei-yang un grand internat où les études, qui comprennent la haute littérature chinoise, sont activement poussées; cet établissement compte plus de 150 élèves parmi lesquels sont recrutés des catéchistes sérieux et instruits, des baptiseurs, des maîtres d'écoles, des médecins, etc.

Au Se-tchouan méridional, citons les écoles établies par M. de Guébriant à Lo-lan-keou, Loa-houi-kiou, Kiao-tsen. Dans la Mission du Se-tchouan oriental, la seule ville de Tchong-kin comptait une dizaine d'écoles donnant l'instruction à plus de 400 élèves, sans parler des écoles particulières que des familles aisées avaient ouvertes pour leur propre compte.

En 1894, le Vicaire apostolique du Yun-nan avait les mêmes préoccupations : « Notre sollicitude s'est portée d'une manière toute spéciale sur l'œuvre de l'instruction des enfants, disait-il, depuis un an nos écoles des deux sexes regorgent d'élèves. »

Pour donner d'un mot la situation, les écoles s'élèvent au nombre de 1603 et renferment 15752 élèves.

Toutes ces écoles sont purement chinoises. D'autres ont été fondées pour l'enseignement du français. La principale est celle de Tchong-kin, établie en 1897 ; à ce sujet, Mgr Chouvellon écrivait ces paroles empreintes d'un esprit de très sage prévision : « Le nombre de nos compatriotes en Chine, et surtout au Se-tchouan, étant fort restreint, l'entreprise peut paraître prématurée, et son résultat incertain ; mais c'est une œuvre de longue haleine, dont, je l'espère, la religion et la patrie retireront, plus tard, un égal profit. La langue est le canal des idées, le français facilitera l'étude du Catholicisme; ceux qui l'apprendront resteront nos amis et, bon gré mal gré, se rapprocheront de la vraie foi. »

En 1898, deux autres écoles ont été fondées au Yun-nan, l'une à la capitale et l'autre à Lou-mei. De plus, la langue française est enseignée dans les séminaires de Tchen-tou, de Kia-tin, de Tchong-kin, et de Kouei-yang.

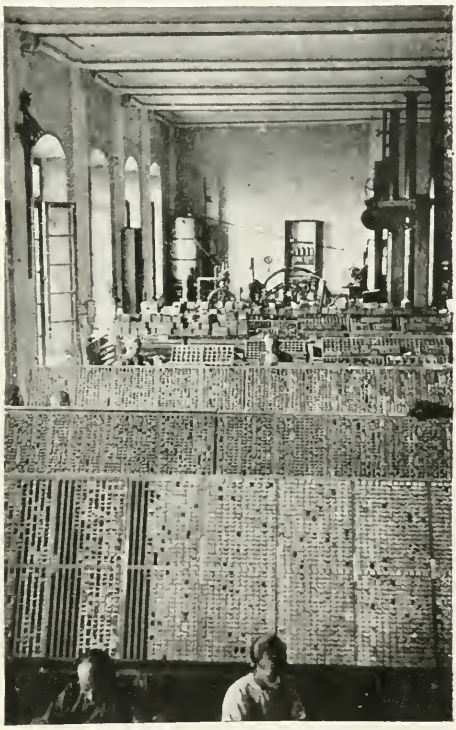
Ces écoles françaises, penseront plusieurs lecteurs, sont en petit nombre, c'est vrai, mais encore faudrait-il que les élèves qui apprennent notre langue aient avec qui la parler ; or, en dehors des missionnaires, qui n'ont nullement besoin que leurs Chrétiens parlent français, puisqu'eux-mêmes connaissent le chinois, il y a une vingtaine de Français à Canton, une dizaine dans toute la province du Se-tchouan, aucun au Kouei-tcheou, deux ou trois au Kouang-si, et une dizaine au Yun-nan, explorateurs ou membres des commissions pour l'étude des voies ferrées.

Une pareille statistique en dit long sur les besoins de la langue française en Chine, et elle explique la réponse d'un missionnaire : « Enseigner le français pour parler avec qui? puisque nos compatriotes restent chez eux. »

En dépit du peu d'utilité que peut avoir actuellement l'étude de notre langue, les Missions ont cependant, nous le voyons, fondé des

écoles françaises, guidées dans cette entreprise par la pensée du Vicaire apostolique du Se-tchouan : « C'est une œuvre de longue haleine, dont, je l'espère, la religion et la patrie retireront plus tard un égal profit. »

Ces idées d'instruction et de patriotisme nous font songer aux services que les missionnaires de Chine ont parfois rendus aux lettres et aux sciences et à nos rares compatriotes qui se sont aventurés dans ces lointaines contrées.



HONG-KONG.
L'IMPRIMERIE DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES

Le P. Delavay fournit pendant vingt ans au Muséum de Paris les plantes les plus rares des provinces de Kouang-toung et du Yun-nan, ce qui lui valut, avec des éloges bien mérités, sa nomination d'officier de l'Instruction publique, l'honneur de donner son nom aux plantes envoyées par lui et analysées par M. Franchet dans son ouvrage : *Plantæ Delavayanæ*; aujourd'hui, Mgr Excoffier continue avec le P. Dufau les travaux du P. Delavay, et commence à Yun-nan-sen une collection déjà fort belle; au Kouei-tcheou, le P. Bodinier possède une collection à peu près complète des plantes de la province, et le P. Farges, au Se-tchouan, recueille et classe les plantes du district de Tchen-keou, sans parler de ceux qui enrichissent le musée du P. Heude, Jésuite de Chang-hai, des spécimens les plus curieux de la faune des pays qu'ils habitent.

Les missionnaires ont aussi rendu quelques services aux Chi-

nois, malgré le dédain que les Célestes, surtout ceux de l'intérieur, ont pour les coutumes et sciences d'Europe. C'est ainsi que le P. Vincot enseigna aux Chinois du Se-tchouan à extraire l'or que contenait l'argent de première qualité, à dorer le cuivre, à construire sur un meilleur modèle des fours à briques, à faire du verre, etc., etc. Les missionnaires du Kouei-tcheou se sont mis à cultiver la vigne (avec plants du pays, les ceps de France ne réussissant pas), depuis quelques années. Elle prospère assez bien dans certaines parties de la province; mais la vendange a lieu pendant la saison des pluies (août-septembre), ce qui fait souvent couler le raisin. Celui-ci donne un petit vin clairet, un peu âpre, mais agréable au goût.

Parmi les ouvrages qu'ils ont publiés, les plus importants sont un Dictionnaire de la langue mandarine, sans nom d'auteur et auquel ont collaboré la plupart des missionnaires du Se-tchouan méridional; l'Histoire de la dynastie des Ming, par le P. Delamarre; une Vie des saints, écrite par le P. Artif, dans une langue élégante et claire, et de nombreux livres de piété qu'il serait trop long d'énumérer. Tous ces ouvrages sont sortis des presses que l'imprimerie générale de la Société des Missions-Étrangères possède à Hong-kong.

Quant aux services rendus à nos compatriotes, s'ils sont moins nombreux que ceux dont les Français de l'Indo-Chine peuvent se montrer reconnaissants, c'est que l'occasion ne s'est pas présentée. La première occasion, par ordre de date, fut l'expédition du Mékong, faite en 1867, sous le commandement de M. de Lagrée, dans le but s'assurer si le fleuve était ou non navigable jusqu'en Chine. A peine les officiers français étaient-ils entrés dans le Yun-nan qu'ils reçurent une lettre du P. Proteau, offrant de mettre à leur disposition sa connaissance de la langue et du pays. Francis Garnier a raconté en termes émus la réception de cette lettre :

« Vers midi, on apercevait déjà les créneaux de la ville de Yun-nan se découper dans l'azur du ciel, quand un petit mandarin à cheval, accouru à notre rencontre, remit une lettre à M. de Lagrée.

Elle était en français! M. de Lagrée la parcourut, puis me la tendit. Ce fut avec un véritable battement de cœur que j'en dévorai le contenu. Elle était signée du P. Proteau, missionnaire apostolique français, et contenait un court souhait de bienvenue, un « à bientôt » qui nous fit tressaillir d'aise. Nous savions vaguement que nous allions trouver des missionnaires à Yun-nan, nous ignorions leur nationalité; rencontrer des compatriotes était pour nous une double joie, et ce moment effaça le souvenir de bien des souffrances. »

LE P. DESGODINS COMPOSANT LE DICTIONNAIRE THIBÉTAIN-FRANÇAIS-LATIN.

Quelques jours après, le P. Fenouil, alors provicaire, et aujourd'hui Vicaire apostolique du Yun-nan, venait apporter aux voyageurs français l'appui de son influence. « Grâce à lui, dit encore Francis Garnier, nos relations avec les autorités chinoises devinrent plus intimes et plus fréquentes. » Ce fut aussi le P. Fenouil qui décida le Ma-ta-jen à prêter à l'expédition l'argent dont elle avait besoin pour achever son voyage, et obtint pour elle l'amitié et la protection du Lao-papa, chef religieux des Mahométans. Aussi, quand les explorateurs quittèrent ce prêtre, « qu'ils connaissaient depuis dix jours à peine et qui était déjà devenu leur ami, dont le cœur tressaillait encore au nom de mère et de patrie, ne purent-ils se défendre d'une douloureuse émotion en échangeant avec lui une dernière poignée de main ».

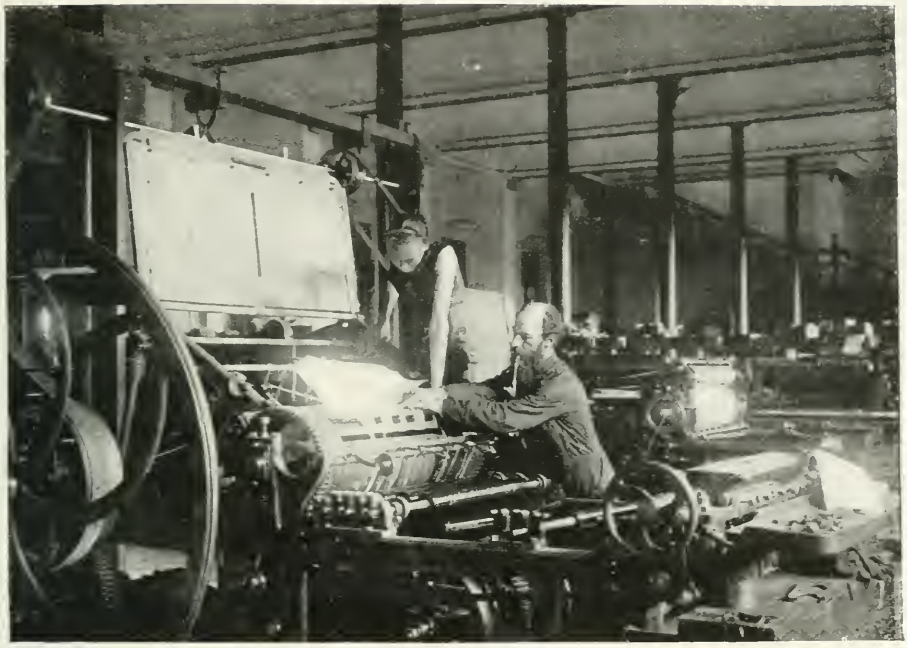
Lorsqu'un missionnaire, appelé ailleurs par ses devoirs, quittait l'expédition, un autre le remplaçait; au P. Fenouil succéda le P. Le Guilcher. Après avoir, pendant plusieurs jours, donné l'hospitalité aux voyageurs, le P. Le Guilcher partit avec eux pour Taly. A son arrivée, il eut à subir la colère du sultan de cette ville et les injures des habitants; sa situation fut même assez compromise pour qu'il fût

obligé de s'absenter de son poste pendant quelque temps. Aussi Garnier n'a-t-il fait que remplir un strict devoir en écrivant ces lignes : « Je désire vivement que ce livre porte au P. Le Guilcher l'expression de ma gratitude pour les immenses services qu'il a rendus à l'expédition française, de mon admiration pour un courage et un dévouement qui lui semblent si naturels. »

Les prêtres indigènes, en particulier les PP. Lu et Fang, tinrent aussi à honneur de rendre service à l'expédition. Au Se-tchouan, les voyageurs reçurent une cordiale et généreuse hospitalité, d'abord chez Mgr Desflèches et ensuite chez le P. Vinçot, qui leur signala les intéressants débris paléontologiques des grottes voisines de Koucitcheou-fou.

Trente ans s'écoulèrent sans qu'aucun Français passât par le Kouang-si, le Koucei-tcheou ou le Se-tchouan ; c'est si loin et la France est si belle ! Enfin plusieurs de nos commerçants se groupèrent pour envoyer en Chine une mission chargée d'étudier l'industrie et le commerce des étoffes et des soieries. La *Mission Lyonnaise* a dit assez haut sa reconnaissance envers nos missionnaires, pour que nous n'ayons pas à la répéter ; nous nous contenterons de citer ces quelques lignes : « Nous faisons également, à Mong-tse, connaissance pour la première fois avec nos compatriotes, les missionnaires de la Société des Missions-Étrangères de Paris, qui devaient être pour nous des aides si cordiaux et souvent si utiles, sinon pour l'objet particulier de notre mission, au moins pour les renseignements généraux et les facilités de la vie de tous les jours. Notre bonne fortune nous mit précisément en rapport, pour nos débuts, avec ce qu'on pourrait appeler un type de missionnaire, le P. Vial, un Dauphinois (de Voiron). C'est lui qui avait accompagné le voyageur anglais Colquhoun pendant la fin de son dernier voyage de Canton en Birmanie en 1882. Il s'est consacré à l'évangélisation des tribus Lolos situées dans les montagnes au nord de Mong-tse, près de la ville de Lou-nan.

« Je dois une mention spéciale au procureur de la Mission du



HONG-KONG. — LES MACHINES A L'IMPRIMERIE DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES

Yun-nan, le R. P. de Gorostarzu, toujours prêt à rendre service et à l'amabilité duquel je dois la communication de plusieurs clichés intéressants.... Le provicaire et curé de la capitale, le P. Édouar Maire, nous a également rendu de grands services avec l'autorisation de son jeune évêque, Mgr Excoffier. A tous nous adressons nos meilleurs souvenirs. »

Et plus loin M. Brenier écrit encore :

« A Yun-nan-fou nous avions trouvé auprès des missionnaires l'empressement le plus obligeant, mais au Kouei-tcheou l'accueil fut encore plus cordial, et nous conserverons longtemps le souvenir de l'hospitalité du Pe-tang où les circonstances devaient nous ramener trois fois.

« Les missionnaires du Kouei-tcheou ne nous ont pas seulement offert la plus cordiale hospitalité : nous leur devons des renseignements fort intéressants sur la géographie, l'ethnographie, et les

produits de la province. Je désire remercier ici spécialement, outre les PP. Michel, Lucas, Gréa, Roux et Laborde, le P. Alphonse Schotter, auquel je dois une mention particulière, et les PP. Bodinier, Mesnel, Poinsot, Dürr, sans oublier le P. Preinat et le P. Chasseur, qui devaient nous accompagner plus tard. En réalité il faudrait les citer tous ; et je les prie de recevoir, en bloc, leur excellent et vénérable évêque en tête, le témoignage de notre reconnaissance et l'assurance du souvenir profond que nous gardons d'eux. »

Citons encore ces deux témoignages, qui donnent sur les Missions d'Extrême-Asie la note générale :

« En résumé, écrit M. Bonvalot, les Missions catholiques font un bien considérable que proclament leurs adversaires eux-mêmes. C'est surtout dans l'intérieur du pays, loin des souvenirs irritants laissés par les dernières guerres, que l'on peut apprécier l'heureuse action qu'elles exercent. Tous les voyageurs qui ont pénétré en Chine leur rendent hautement ce témoignage. Quant à moi, je me suis toujours retrouvé avec le plaisir le plus vif au sein de ces chrétientés qui font à l'étranger un accueil si bienveillant, et au milieu desquelles on respire une atmosphère dégagée des pratiques puériles de la vie chinoise. C'est comme une aurore de civilisation européenne qui commence à éclairer le vieux monde oriental et prélude à son rapprochement avec le nouveau monde de l'Occident. »

« Et qu'on ne vienne pas dire, déclare un autre voyageur, que cette influence bienfaisante demeure stérile pour les intérêts généraux du pays ! Partout où réside le missionnaire, le nom de la France se fait connaître, le prestige s'affirme et s'accroît. En Chine, comme au Japon, c'est par le travail opiniâtre de ces ouvriers de la première heure que s'opère le défrichement moral et social, que s'amorcent les premières relations avec le monde civilisé.

« Grâce à la persévérance de ces efforts de pénétration, le commerce trouve sa voie déblayée, et c'est ainsi que s'établissent petit à petit ces courants d'échanges, ces transactions internationales, aux-

quels la diffusion de notre langue, enseignée dans de nombreuses écoles, apporte chaque jour des facilités nouvelles. »

Et maintenant, pour terminer, faisons un peu de statistique. Aussi bien a-t-elle son utilité, et c'est sans doute pour cette raison que le siècle qui vient de finir la goûte et que le prochain l'aimera davantage.

Se-tchouan occidental. — *Personnel* : évêque, 1 ; missionnaires, 35 ; prêtres indigènes, 41 ; catéchistes, 60 ; communautés religieuses de femmes, 10 ; Vierges chrétiennes (indigènes), 500. — *Population et organisation* : population païenne, 25 000 000 ; hérétiques et schismatiques, 200 ; catholiques, 39 600 ; districts, 51 ; stations, 522 ; églises et chapelles, 68. — *Œuvres d'éducation* : séminaires, 2 ; élèves, 98 ; écoles primaires : de garçons, 152 ; de filles, 30. Élèves : garçons, 1 512 ; filles, 572. Écoles professionnelles et ouvroirs, 1 ; élèves, 20 ; écoles agricoles, 2 ; élèves, 26. — *Œuvres de charité* : orphelinats, 3 ; enfants, 320 ; hôpitaux, 1 ; pharmacies et dispensaires, 40. — *Œuvres de zèle et de prière* : confréries de la Sainte-Vierge, du Sacré-Cœur, de la Bonne-Mort, des Mendiants. — *Travaux et résultats en* 1899 : baptêmes d'adultes, 1 107 ; d'enfants de païens, 26 141 ; d'enfants de chrétiens, 1 377. Confessions : annuelles, 21 325 ; communions, pascales, 14 925 ; extrême-onctions, 840. Mariages, 250.

Se-tchouan oriental. — *Personnel* : évêque, 1 ; missionnaires, 43 ; prêtres indigènes, 33 ; catéchistes, 65 ; communautés religieuses de femmes, 9 ; Vierges chrétiennes (indigènes), 325. — *Population et organisation* : population païenne, 15 000 000 ; hérétiques et schismatiques, 100 ; catholiques, 31 000 ; districts, 50 ; stations, 500 ; églises et chapelles, 60. — *Œuvres d'éducation* : séminaires, 3 ; élèves, 95 ; collèges, 1 ; élèves, 60 ; écoles primaires : de garcons, 82 ; de filles, 67 ; élèves : garçons, 1 141 ; filles, 983 ; écoles professionnelles et ouvroirs, 1 ; élèves, 18. — *Œuvres de charité* : orphelinats, 4 ; enfants, 42 ; hôpitaux, 1 ; pharmacies et dispensaires, 72. — *Œuvres de zèle et de prière* : confréries, de la Sainte-Vierge, du Sacré-Cœur, de la Bonne-

Mort, des Mendiants. — *Travaux et résultats en* 1899 : baptêmes d'adultes, 2026; d'enfants de païens, 21 141; d'enfants de chrétiens, 903. Confirmations, 691. Confessions annuelles, 19 464; de dévotion et autres, 29 012; communions pascales, 12 454; de dévotion, 24 758. Mariages, 242; extrême-onctions, 998.

Se-tchouan méridional. — *Personnel* : évêque, 1; missionnaires, 35; prêtres indigènes, 10; catéchistes, 80; frères de Marie, 3; communautés religieuses de femmes, 8; Vierges chrétiennes (indigènes), 285. — *Population et organisation* : population païenne, 20 000 000; hérétiques et schismatiques, 200; catholiques, 19 200; districts, 35; stations, 285; églises et chapelles, 30. — *Œuvres d'éducation* : séminaires, 2; élèves, 60; écoles primaires de garçons, 30; de filles, 28; élèves : garçons, 600; filles, 500; écoles professionnelles, 1; élèves, 21. — *Œuvres de charité* : orphelinats, 6; enfants, 158; hôpitaux, 1; pharmacies et dispensaires, 73. — *Œuvres de zèle et de prière* : confréries de la Sainte-Vierge, du Sacré-Cœur, de la Bonne-Mort, des Mendiants. — *Travaux et résultats en* 1899 : baptêmes : d'adultes, 1000; d'enfants de païens, 24 000; d'enfants de chrétiens, 700. Confirmations, 327. Confessions : annuelles, 12 000; de dévotion et autres, 32 000. Communions : pascales, 9000; de dévotion,

HONG-KONG — LE SANATORIUM DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES

HONG-KONG. — COUR DU SANATORIUM DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES

38000. Mariages, 125. Saints Viatiques, 350; extrême-onctions, 420.

KOUEI-TCHEOU. — *Personnel* : évêque, 1; missionnaires, 36; prêtres indigènes, 6; catéchistes, 76; communautés religieuses de femmes, 7; Vierges chrétiennes (indigènes), 125. — *Population et organisation* : population païenne, 8000000; hérétiques et schismatiques, 60; catholiques, 16992; districts, 36; stations, 701; églises et chapelles, 69. — *Œuvres d'éducation* : séminaires, 2; élèves, 31; collèges, 1; élèves, 80; écoles primaires de garçons, 100; de filles, 48; élèves : de garçons, 1507; de filles, 845; écoles professionnelles et ouvroirs, 3; élèves, 60. — *Œuvres de charité* : orphelinats, 11; enfants, 738; hôpitaux, 1; pharmacies et dispensaires, 44. — *Œuvres de zèle et de prière* : confréries de la Sainte-Vierge, du Sacré-Cœur, de la Bonne-Mort. — *Travaux et résultats en* 1899 : ordinations (prêtres), 1; baptêmes d'adultes, 537; d'enfants de païens, 4229; d'enfants de chrétiens, 625. Confirmations, 237. Confessions : annuelles, 9302; de dévotion et autres, 21761; communions pascales, 7305; de dévotion, 21032. Mariages, 157. Saints Viatiques, 278; extrême-onctions, 337.

Yun-nan. — *Personnel* : évêques, 2 ; missionnaires, 28 ; prêtres indigènes, 8 ; catéchistes, 26 ; Vierges chrétiennes (indigènes), 30. — *Population et organisation* : population païenne, 11 000 000 ; hérétiques et schismatiques, 25 ; catholiques, 10 108 ; districts, 35 ; stations, 122 ; églises et chapelles, 57. — *Œuvres d'éducation* : séminaires, 1 ; élèves, 29 ; collèges, 1 ; élèves, 18 ; écoles primaires de garçons, 33 ; de filles, 21 ; élèves garçons, 717 ; filles, 557 ; écoles agricoles, 1 ; élèves, 15. — *Œuvres de charité* : orphelinats, 21 ; enfants, 324 ; pharmacies et dispensaires 20. — *Œuvres de zèle et de prière* : confréries de la Sainte-Vierge, du Sacré-Cœur. — *Travaux et résultats en* 1899 : baptêmes d'adultes, 219 ; d'enfants de païens, 5594 ; d'enfants de chrétiens, 358. Confirmations, 117. Confessions annuelles, 5611 ; communions pascales, 3855. Mariages, 69. Saints Viatiques, 121 ; extrême-onctions, 165.

Kouang-tong. — *Personnel* : évêque, 1 ; missionnaires, 55 ; prêtres ou indigènes, 11 ; catéchistes, 201 ; communautés religieuses d'hommes, 2 ; frères de Marie, 5 ; communautés religieuses de femmes, 8 ; Vierges chrétiennes (indigènes) 70. — *Population et organisation* : population païenne, 30 000 000 ; hérétiques et schismatiques, 3200 ; catholiques, 38 552 ; districts, 56 ; stations, 1002 ; églises et chapelles, 303. — *Œuvres d'éducation* : séminaires, 1 ; élèves, 45 ; collèges, 1 ; élèves, 75 ; écoles primaires de garçons, 237 ; de filles, 71 ; élèves : garçons, 2765 ; filles, 810 ; écoles professionnelles ouvroirs, 1 ; élèves, 22. — *Œuvres de charité* : orphelinats, 5 ; enfants, 304 ; pharmacies et dispensaires, 1. — *Œuvres de zèle et de prière* : confréries de la Sainte-Vierge, du Sacré-Cœur. — *Travaux et résultats en* 1899 : baptêmes d'adultes, 2627 ; d'enfants de païens, 12 124 ; d'enfants de chrétiens, 887 ; conversions d'hérétiques, 15. Confirmations, 187. Confessions, 60 877. Communions, 51 400. Mariages, 251. Extrême-onctions, 515.

Kouang-si. — *Personnel* : missionnaires, 13 ; catéchistes, 17. — *Population et organisation* : population païenne, 16 000 000 ; héré-

tiques et schismatiques, 200; catholiques, 1400; districts, 9; stations, 61; églises et chapelles, 19. — *Œuvres d'éducation* : séminaire, 1; élèves, 8; écoles primaires de garçons, 18; de filles, 5; élèves : garçons, 209; filles, 37; école agricole, 1; élèves, 7. — *Œuvres de charité* : orphelinats, 4; enfants, 29; pharmacies et dispensaires, 3. — *Œuvres de zèle et de prière* : confréries de la Sainte-

HONG-KONG. — LE JARDIN DU SANATORIUM DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES

Vierge, du Sacré-Cœur. — *Travaux et résultats en* 1899 : baptêmes d'adultes, 99; d'enfants de païens, 80; d'enfants de chrétiens, 49. Confirmations, 12. Confessions, 565. Communions, 396. Mariages, 12. Saints Viatiques, 4. Extrême-onctions, 19.

Si maintenant nous faisons le total du personnel de la population, des œuvres et des résultats, nous arrivons aux chiffres suivants :

Évêques, missionnaires, prêtres indigènes et catéchistes, 908. Population païenne, 125000000; hérétiques et schismatiques, 3985; catholiques, 162852; districts, 272; stations, 3193; églises et cha-

pelles, 606. — *Œuvres d'éducation* : séminaires, 12; élèves, 366; collèges et pensionnats, 4; élèves, 233. Écoles primaires de garçons et de filles, 922; élèves, 12755; écoles agricoles et professionnelles, 11; élèves, 191. — *Œuvres de charité* : orphelinats, 54; enfants, 1915; hôpitaux, pharmacies et dispensaires, 257. — *Travaux et résultats de* 1899 : baptêmes d'adultes, 7615; baptêmes d'enfants de païens, 93309; baptêmes d'enfants de chrétiens, 4899. Conversions d'hérétiques, 12. Confirmations, 1571. Confessions annuelles, 68257; de dévotions, 143650. Communions pascales, 47935; de dévotion, 126820. Mariages, 1106. Saints-Viatiques, 753. Extrême-onctions, 3294.

Puissent dans un siècle nos successeurs, en terminant un travail analogue au nôtre, voir que la parabole de l'Évangile s'est réalisée et que la semence jetée dans une bonne terre a produit cent pour un. C'est le vœu de tout cœur catholique, ce doit être aussi celui de tout Français heureux des succès de ses compatriotes, ouvriers persévérants dans des régions où ils sont demeurés pendant des siècles les seuls représentants de notre chère patrie.

Ouvrages à consulter. — *Précis des nouvelles de Chine*, brochure, 1822. — *Histoire des relations politiques de la Chine avec les puissances occidentales*, par Pauthier, 1 vol. in-8, Paris, 1837. — *La Campagne de Chine*, traduit de l'anglais par X. Raymond, 1 vol. in-12, Paris, 1841. — *Le Christianisme en Chine, en Tartarie et au Thibet*, par le P. Huc, 4 vol. in-8, Paris, 1857. — *La Chine devant l'Europe*, par le marquis d'Hervey-Saint-Denys, 1 vol. in-12, Paris, 1859. — *La Chine et l'Europe*, par J. Ferrari, 1 vol. in-12, Paris, 1867. — *Le Memorandum chinois*, par un missionnaire de Chine, broch. in-8, Rome, 1872. — *Le Catholicisme en Chine*, par Dabry de Thiersant, brochure in-8, Paris, 1877. — *État de la Mission du Kouang-Tong en* 1881, par Mgr Guillemin, brochure in-8, Rome, 1881. — *La politique religieuse de l'Occident en Chine*, par Jametet, brochure in-8, Paris, 1883. — *L'infanticide en Chine*, par le P. Largent, brochure in-8, Paris, 1885. — *Huit ans au Yun-nan*, par M. Pourias, 1 vol. in-8, Lille, 1888. — *Seize ans en Chine. Lettres du P. Clerc*, par J. Viard, Paris, 1887. — *La Mission lyonnaise en Chine*, par M. Brenier, 1 vol. in-folio, Lyon, 1898.

CHAPITRE VIII

LE THIBET

EXPÉDITIONS DES MISSIONNAIRES PAR LA CHINE ET PAR L'INDE

Situé à l'ouest de la Chine, le Thibet est l'une des contrées les moins connues de la terre. Il occupe en Asie une situation analogue à celle de la Suisse en Europe; il est suspendu au massif himalayen comme les cantons helvétiques au massif alpin. Mais les Himalayas sont bien plus hauts que les Alpes, et l'altitude du Thibet est de beaucoup supérieure à celle de la Suisse. Certaines de ses montagnes atteignent près de 9000 mètres. C'est le pays des neiges éternelles et des plus grands fleuves d'Asie, qui traversent des gorges profondes et fertilisent d'étroites vallées. Conquis par les Mandchoux en 1640 et par les troupes de l'empereur Kang-hi en 1703, il relève du gouvernement chinois, qui toutefois y laisse subsister une autorité indigène, dont il peut disposer à son gré.

Le Thibet vit autrefois quelques prédicateurs de l'Évangile; sans parler des rares ouvriers apostoliques qui y avaient passé au XIVe et au XVe siècle, il avait été, vers le milieu du XVIIIe siècle, confié par la Propagande au zèle des Capucins de la Province italienne chargés de la mission d'Agra. Les disciples du pauvre d'Assise avaient pénétré jusqu'à Lhassa, où ils avaient bâti un couvent avec l'approbation du Talé-lama et du roi temporel. Leur foi et leur courage avaient été couronnés de succès; mais ces succès mêmes

avaient soulevé contre eux l'esprit du mal, et, avant la fin du siècle, ils avaient dû céder devant la force brutale et s'éloigner, ne laissant derrière eux que des tombeaux. Leur couvent était situé dans le quartier de Ha-chia; les indigènes savent encore aujourd'hui qu'il a été bâti par des Religieux européens. A leur départ, ils emmenèrent avec eux leurs néophytes et fondèrent deux villages chrétiens sur les confins du royaume d'Oude et du Népal. Depuis cette époque, les Capucins ne firent plus de tentative pour l'évangélisation du Thibet. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, car le Vicaire apostolique d'Agra, ayant alors sous sa juridiction tout le nord et le nord-ouest de l'Inde, pouvait à peine suffire aux besoins toujours croissants de son immense Mission.

En 1846, deux Lazaristes, MM. Huc et Gabet, firent jusqu'à Lhassa une expédition dont le résultat, au point de vue de l'évangélisation immédiate, n'eut malheureusement aucun succès, mais dont le retentissement fut très grand. Après six semaines de séjour dans la capitale du Thibet, les deux missionnaires furent forcés de partir et ramenés de mandarinat en mandarinat jusqu'à Canton, où les autorités chinoises les remirent entre les mains du consul français, alors fixé à Macao. Ils n'étaient pas encore de retour que Rome avait confié le Thibet à la Société des Missions-Étrangères.

La tâche de commencer l'apostolat dans ce pays fut donnée au P. Renou, missionnaire du Se-tchouan. L'homme était à la hauteur de l'œuvre; des études fortes et variées, une connaissance approfondie de la langue chinoise, écrite et parlée, un caractère prudent et ferme, un courage indomptable, une santé robuste, telles étaient les qualités naturelles qui soutenaient et relevaient un véritable zèle.

Les obstacles que le missionnaire allait rencontrer sur sa route étaient nombreux.

La Chine faisait défense au Thibet de laisser aucun étranger pénétrer sur son territoire; en supposant que les missionnaires fussent assez heureux pour franchir la frontière, ils auraient à lutter

contre un ennemi par certains côtés plus redoutable que l'Empire : les lamas ou Religieux bouddhistes, nombreux, riches et bien organisés, incomparablement plus difficiles à vaincre que les talapoins de Siam et les bonzes d'Annam et de Chine.

Le nombre des lamas ne pourrait être exactement fixé, mais il est très considérable, puisqu'on connaît plusieurs milliers de couvents, dont certains sont habités par des centaines de Religieux. Ils ne sont pas, comme on l'a dit souvent, sous l'autorité unique du grand Lama, Bouddha vivant, résidant à Lhassa. Une étude plus attentive de leur organisation a fait reconnaître que chaque couvent est indépendant, se gouverne d'après ses règlements particuliers, et possède un et quelquefois plusieurs Bouddhas vivants.

Les lamaseries exercent, non en droit, mais en fait, un pouvoir considérable sur l'autorité civile. Si les mandarins chinois ou thibétains s'avisaient d'employer la force, les lamas résisteraient, ils l'ont fait plus d'une fois; et si par hasard ils n'étaient pas les plus forts, il leur resterait une arme invincible, l'argent, qu'ils savent prodiguer avec une habileté qu'égale seule la vénalité de ceux qui le reçoivent. Le Catholicisme devant ruiner leur puissance, ils se sont naturellement montrés fort opposés à sa prédication ; heureuse d'avoir un appui aussi ferme, la Chine les a encouragés dans cette résistance.

MONASTÈRE BOUDDHISTE DANS LA VALLÉE DE ZANSKAR

Le P. Renou traversa sans obstacles la principauté de Ba-thang, la frontière du Thibet proprement dite, et arriva à Tcha-mou-to, à trente jours de marche dans

l'intérieur; reconnu comme Européen, il fut sommé de se présenter devant le mandarin. Le missionnaire habitait la Chine depuis dix ans, il connaissait la force et la faiblesse des juges, leurs qualités et leurs défauts; il se rendit au tribunal et fit preuve d'une fermeté qui lui valut d'abord un accueil poli, quelques jours plus tard une réception bienveillante, mais non la liberté. Le magistrat lui expliqua longuement la dure nécessité qui s'imposait à lui d'en référer à ses supérieurs, les légats de Lhassa, et de se soumettre à leur décision. Le P. Renou n'ignorait pas toutes ces formules de politesse, aussi bien que la volonté du mandarin de l'arrêter; il s'inclina en répondant gravement :

PETITS CHEFS DU LHASSA

« Grand homme, je sais que vous avez bon cœur; accomplissez votre devoir; vous savez que je n'ai fait de mal à personne, j'espère que votre écrit sera convenable.

— Oh! certainement; d'ailleurs, je ne l'enverrai pas sans vous le montrer », répond le mandarin. Et, prenant son pinceau, il écrit les nom, prénoms, patrie du missionnaire, et l'énumération de toutes les vertus qu'un mortel peut posséder.

Ce rapport fut envoyé à Lhassa par les courriers les plus rapides; la réponse se fit attendre près de deux mois. Enfin elle arriva, ordonnant de reconduire l'Européen à Canton, mais avec des honneurs capables de donner une haute idée de la générosité chinoise envers les étrangers. Il n'y avait qu'à obéir.

Cet insuccès ne découragea personne. De concert avec la Propa-

gande, les directeurs du Séminaire des Missions-Étrangères organisèrent deux expéditions simultanées par l'Inde et par la Chine.

Le P. Renou, dont l'ardeur n'avait pas été diminuée par les obstacles, fut nommé Préfet apostolique du Thibet oriental. Il devait tenter la voie par le Yun-nan, pendant que le P. Rabin, Préfet apostolique du Thibet méridional, se fraierait, avec les PP. Krick et Bernard, un passage par le nord des Indes. Ces derniers quittèrent la France le 23 décembre 1849; à Calcutta, ils firent leurs préparatifs et recueillirent les renseignements sur le chemin qu'ils avaient à suivre.

VALLÉE DU HEN-TCHAN. — THACMA

Trois routes pouvaient les conduire au Thibet : la première traversait le Boutan ; la seconde, plus à l'Est, passait par la tribu sauvage des Abors ; et la troisième, par le pays des Michemis. Plusieurs fois, les Anglais avaient essayé de franchir la frontière thibétaine de ce côté : Boyle en 1774, Turner en 1783, Pemberton en 1838, et, après la conquête de la province d'Assam par l'Angleterre, Neuville, Burlton, Bedfort et Wilcox : tous leurs efforts avaient été inutiles.

Au commencement de 1851, les PP. Rabin et Bernard arrivèrent dans le Boutan. Bientôt arrêtés par le chef d'un village, ils comprirent, aux obstacles qu'on leur opposa, qu'un mot d'ordre avait été donné par les autorités supérieures du pays, et ils reprirent la route d'Assam.

De son côté, le P. Krick parvint, à la fin de l'année 1850, chez les Michemis, tribu voisine du Thibet. Quatre ou cinq chefs vinrent le voir, et lui adressèrent ce peu encourageant discours :

« D'autres Sabés ont essayé en vain d'aller au Thibet ; veux-tu faire plus qu'eux? Ils avaient des présents, et tu n'as rien ; ils avaient des soldats, et tu es seul ; ils comptaient plus de 200 serviteurs, et les tiens s'enfuient ; du reste, les Mizons ne te laisseront pas passer ; arriverais-tu au Thibet, on ne t'y laisserait pas entrer. Nous-mêmes nous n'y allons jamais, pas un de nous n'a vu ce Thibet que tu veux atteindre. »

Cette argumentation n'ébranlant pas le missionnaire, les chefs multiplièrent leurs objections ; leur dernier mot fut qu'il serait infailliblement tué.

« Eh bien, répondit le P. Krick, si je meurs, d'autres viendront. » La perspective de la mort avait d'ailleurs sur lui une singulière vertu. « Elle n'a d'autre effet, a-t-il écrit, que de calmer les écarts de nos facultés. » La parole est d'un philosophe, mais écrite sur les bords du Brahmapoutre, au milieu des sauvages ennemis, elle dénote une âme vigoureusement trempée.

Après de nombreux pourparlers, les Michemis consentirent à conduire l'étranger sur les frontières du Thibet. Le P. Krick se remit donc en marche, et, le 5 janvier, arrivé au confluent du Brahmapoutre et de l'Ispach, il vit subitement la vallée s'élargir, les crêtes des montagnes, jusque-là dénudées, se couvrir de pins élancés ; au loin de petits points noirs se détachaient sur le vert sombre de la prairie : « C'est un village thibétain », lui dit-on.

FEMMES DE BATHASOLNDO

C'était le village de Oua-loung. Il fait deux pas de plus, il en découvre un autre : « Thibet !... Thibet ! s'écrie-t-il, à vous, ô mon Dieu, les

prémices de ma joie! Je plantai à la hâte, sur le mur d'un enclos, une croix fabriquée avec deux planches. Je me jetai à genoux, et récitai le *Nunc dimittis...* », et il ajoute, avec l'humilité de l'homme fort, un moment attendri : « Vous me pardonnerez cette émotion, n'est-ce pas? J'ai tant souffert. »

La joie de cette première heure ne devait pas être de longue durée; car le village de Sommeu, où il s'arrêta, reçut du gouverneur de la province la défense de lui donner ou de lui vendre aucune nourriture.

Le missionnaire refusa de partir; la chambre où il logeait servant de marché, « j'attendais avec impatience, dit-il, le moment où tout le monde serait sorti et, une fois seul, je ramassais un à un les grains de riz tombés et perdus; quand j'en avais recueilli une douzaine dans le creux de ma main, j'étais content, je glanais les moindres miettes comme si c'eût été des parcelles d'or. »

FEMME THIBÉTAINE

Il dut cependant finir par s'éloigner.

En 1853, il fit chez les Abors un voyage moins long et moins périlleux, mais sans plus de résultat.

Enfin, l'année suivante, il se mit en route avec un nouvel ouvrier apostolique récemment arrivé d'Europe, le P. Augustin Boury. Cette fois, il ne s'agissait plus de faire une simple exploration, mais un établissement définitif au Thibet. Hélas! quelques mois plus tard, le 1er septembre 1854, tous les deux furent massacrés par les Michemis.

La mort des PP. Krick et Boury portait un coup fatal à l'évangélisation du Thibet par le nord de l'Inde. Si le P. Renou ne réussissait pas du côté de la Chine, qu'allait devenir l'entreprise? Celui-ci

avait, cette fois, pris les précautions de la plus grande prudence. Par elle-même son odyssée est curieuse et intéressante; elle le devient plus encore, quand on songe qu'à lui seul il luttait contre les Chinois et les Thibétains réunis. En 1851, il quitta la province du Kouang-toung, et, traversant la Chine du Sud à l'Ouest, il se rendit, sous l'habit de marchand, à la célèbre lamaserie du Teun-djrou-ling, non loin de la frontière sud-est du Thibet. Il y entra et demanda aux lamas l'autorisation de se reposer, pendant quelques jours, sous leur toit. Il fut reçu sans défiance. Avec sa pacotille de thé, de lunettes, de faïences, d'éventails, son accent de bon Chinois, il eût vraiment été difficile de reconnaître en lui un prêtre catholique français. Dès le lendemain de son arrivée, son domestique étalait les marchandises, les offrant à des prix fabuleux, pour permettre au missionnaire de rester plus longtemps. Le P. Renou causait avec les lamas, surtout avec leur Supérieur, Lo-djrou, Bouddha vivant, homme instruit et estimé.

Il fut servi par une circonstance futile, qui peint bien le côté enfantin du caractère des personnages, même les plus graves, d'Extrême-Orient. Il avait glissé parmi ses marchandises une longue-vue qui faisait l'admiration du Supérieur et excitait sa convoitise. A tout prix, celui-ci voulait l'acheter et le missionnaire refusait de la vendre. Enfin, un jour que les importunités du lama étaient plus vives, le P. Renou feignit de se laisser toucher. « Eh bien, lui dit-il, vous qui êtes savant, si vous voulez m'apprendre le thibétain pendant six mois, je vous fais cadeau de cette lunette. — Très bien, répond l'heureux Bouddha vivant, volontiers j'accepte. » Et immédiatement il donne l'ordre de préparer une cellule, près de la sienne, pour son nouvel écolier.

Les leçons commencèrent. Pour ne pas les oublier et ne pas se trahir, le missionnaire était obligé de les écrire en caractères chinois devant le lama; la nuit venue, et retiré dans sa cellule, il les traduisait en français, puis il récitait son bréviaire, et, de temps en temps,

de très grand matin, célébrait le saint sacrifice, demandant à Dieu le courage et la persévérance. Le maître était aussi zélé pour instruire que l'élève pour apprendre. C'est à Teun-djrou-ling que le P. Renou rassembla les matériaux d'un dictionnaire qui servit à compléter celui du savant hongrois Ksoma de Koros, et fut d'une extrême utilité à tous les missionnaires du Vicariat. Entre-temps, il recueillait une multitude de renseignements sur le Thibet : les routes les plus fréquentées ou les plus difficiles, les marchés et les villages qui bordent la frontière, les lois, les mœurs et les coutumes.

LE KO-CHIN-JN-NYA (8560 m.) AU NORD DE DARJEELING
(Vue prise de la montagne du Tigre. — Au nord, au premier plan, une partie de la ville de Darjeeling.)

Peu à peu cependant, on s'étonna de l'assiduité à l'étude de ce nouvel élève, et de son peu d'attention au commerce. L'imagination populaire se mit en campagne ; elle marche vite, en Chine comme ailleurs ; elle forgea les histoires les plus invraisemblables et les plus contradictoires, qui, naturellement, furent acceptées, répétées et commentées. On en vint jusqu'à dire que le P. Renou devait être un frère de l'Empereur, examinant en secret l'état de la province ; les espions se succédèrent afin d'établir l'identité de ce personnage mystérieux. Il était prudent de partir. Le P. Renou donna à Lo-djrou

la longue-vue tant désirée, et reprit le chemin du Yun-nan, après être resté dix mois dans la lamaserie. Quelques mois plus tard, il repartit pour le Thibet, en se dirigeant vers l'Ouest; à Kong-pou il loua à un riche Thibétain, habitant de ce village, pour une rente annuelle de 16 taëls (130 fr.), la vallée de Bonga, dont il prit possession le 24 septembre 1854.

BONGA ET LES PERSÉCUTIONS

La situation de Bonga mérite d'être signalée, car dans cette petite vallée se jouera, tour à tour gagné et perdu, regagné et reperdu, l'avenir de la Mission du Thibet; il s'y passera des drames d'insigne cruauté, d'odieuse trahison et d'admirable dévouement.

Encaissée entre de hautes montagnes aux cimes éternellement neigeuses, la base couverte de forêts profondes, étendue le long d'une petite rivière qui se jette dans le fleuve Bleu, isolée d'une journée de marche de toute habitation, la vallée de Bonga ne présentait qu'une terre inculte et sauvage, mais elle avait l'avantage de s'appuyer, au Sud-Est, sur le Yun-nan, où les missionnaires conservaient leurs relations avec leurs confrères et par eux avec la France; au Sud, sur le territoire des lamas bienveillants de Tcha-mou-tong, qui servirait au besoin de refuge; au Nord et à l'Ouest, elle avait devant elle le Thibet tout entier, la terre à conquérir.

Le P. Fage rejoignit le P. Renou; d'autres missionnaires vinrent bientôt : les PP. Goutelle, Durand et Alexandre Biet, pendant que les PP. Bernard et Desgodins, reprenant les tentatives des PP. Krick et Boury, essayaient de nouveau de pénétrer au Thibet par l'Inde. Les espérances de tous étaient grandes; elles ne se réalisèrent pas : les PP. Renou et Fage furent en butte à l'hostilité des lamas, qui essayèrent de détruire le petit établissement de Bonga; les PP. Bernard et Desgodins, arrêtés par la révolte des cipayes, qui mit l'Inde à feu et à sang, ne réussirent pas.

Les choses en étaient là, lorsque eut lieu l'expédition anglo-française qui vainquit la Chine et s'empara de Pékin. Les traités conclus par la France en cette circonstance proclamèrent la liberté de la prédication évangélique; les missionnaires du Thibet, jugeant que le pays dont ils étaient chargés était compris dans ce traité, puisqu'il dépendait de l'Empire, résolurent de profiter des droits obtenus. Le

TYPES KACHGARS DE LA FRONTIÈRE DU THIBET

Vicaire apostolique, Mgr Thomine-Desmazures, et deux missionnaires partirent pour Lhassa; ils furent arrêtés en route et obligés de revenir sur leurs pas. L'évêque alla plaider, à Pékin, la cause de la Mission; il ne fut pas écouté. Dès lors les malheurs s'accumulèrent sur le Thibet, et nous avons le regret d'être obligé de faire remonter une partie de la responsabilité de ces désastres au ministre de France à Pékin, M. Berthémy, qui, approuvé par le gouvernement français, refusa des passeports aux missionnaires du Thibet, sous le prétexte

que le traité de 1860 ne s'appliquait pas à ce royaume, pourtant dépendant de la Chine. La cour de Pékin comprit le parti qu'elle pouvait tirer de ce procédé, elle força les ouvriers apostoliques à quitter d'abord Kiang-ka et ensuite Bonga. Le 29 du mois de décembre 1865, les deux missionnaires de cette dernière station furent attaqués par deux ou trois cents brigands armés, conduits par le chef de la lamaserie de Men-kong et par quatre personnages envoyés de Lhassa. Obligés de se retirer, ils voulurent emmener tous leurs néophytes; leurs ennemis s'y opposèrent et firent jeter un Chrétien à l'eau, en déclarant qu'il en serait ainsi chaque jour, jusqu'au départ des prêtres européens. Ceux-ci réclamèrent énergiquement, et, après de longs pourparlers, ils durent donner une somme d'argent pour obtenir le rachat de leurs fidèles; puis ils se retirèrent sur le territoire chinois.

Une expédition semblable fut dirigée sur Kio-na-tong, village dépendant de la province du Yun-nan. Le P. Durand, poursuivi par les ennemis et cherchant à traverser le Yang-tse, sur un pont de cordes, fut blessé d'un coup de fusil, tomba dans le fleuve et s'y noya.

Aucun missionnaire n'habitait plus le territoire du Thibet, aucun n'y pouvait rentrer, et Mgr Chauveau, récemment nommé Vicaire apostolique, s'établit provisoirement sur les frontières, à Ta-tsien-lou.

Par la force des événements, les missionnaires se trouvèrent divisés en trois groupes : l'un à Ta-tsien-lou; un autre dans la partie nord-ouest du Yun-nan, à Tse-kou, où en 1870 on trouvait établies 24 familles; le troisième eut son centre à Bathang, dans la principauté du même nom. Les PP. Goutelle et Fage s'y installèrent en 1866; le P. Fage se fixa à Bongmé en 1868, et le P. Desgodins et le P. Biet louèrent pour 50 ans, à Yer-kalo, une quinzaine de champs abandonnés qu'ils firent défricher.

Aux débuts, ces établissements furent regardés d'un œil fort jaloux par la police chinoise, qui envoya souvent ses satellites exa-

miner en secret les faits et gestes, et surtout les prétentions des étrangers. Les calomniateurs intéressés ne manquèrent pas de la tenir en éveil pendant bien des années; enfin, ne pouvant rien surprendre qui lui permît de légitimer des violences, et voyant que les missionnaires ne répondaient à toutes les tracasseries qu'en multi-

FEMMES TARTARES DU LADAK

pliant les bienfaits autour d'eux, elle finit par fermer les yeux. Parmi les bienfaits qui firent le plus d'impression sur l'esprit public, il faut compter l'*inoculation* de la petite vérole (non pas la vaccination) pratiquée avec le plus grand succès par les PP. A. Biet et Dubernard.

« Non contents de guérir ou de préserver les populations du fléau épidémique, a écrit le prince Henri d'Orléans, ils s'attaquent à certaines maladies mortelles et les chassent de la contrée; c'est ainsi

que, la cognée à la main, ils repoussent dans ses derniers retranchements la fièvre, la dangereuse fièvre des bois. A l'œuvre si utile du déboisement, ils convient les pauvres; ils leur fournissent ainsi du travail, et, la récolte faite, leur font prendre part au bénéfice; après la peine, ils les paient en nature. De cette manière, il se crée peu à peu, sous l'habile direction des Pères, une organisation bienfaisante et civilisatrice rappelant, par beaucoup de traits, celle des couvents au moyen âge. A côté des semences indigènes, des graines d'Europe sont mises en culture, nos légumes viennent à merveille, des conserves ont été faites, déjà on a pu obtenir du vin, du raisin plus sucré qu'au centre du Se-tchouan, trop humide; nos arbres fruitiers prospèrent. »

En voyant ces établissements qui semblaient en présager de plus importants, les lamas jurèrent de chasser les prêtres catholiques. Lorsqu'une famille manifestait, de loin en loin, le désir d'être chrétienne, lorsqu'un enfant se présentait à l'école composée de quatre ou cinq élèves, les lamas soulevaient un conflit; à chaque excursion des missionnaires, ils publiaient de nouvelles calomnies qui paralysaient toutes les bonnes volontés et affermissaient les résistances, escarmouches de tirailleurs qui présageaient et préparaient des combats plus sérieux. Peu à peu les calomnies prennent plus de consistance, les plus absurdes sont les mieux acceptées : c'est à la présence des étrangers qu'il faut attribuer les tremblements de terre, la sécheresse, la dévastation des récoltes par les rats, etc.; si on ne les chasse pas, d'autres malheurs plus terribles sont à craindre. Ces avant-coureurs d'une persécution déterminèrent les missionnaires à porter plainte aux autorités, qui se bornèrent à leur conseiller le départ. Sur ces entrefaites, le mandarin militaire leur signifia brutalement de partir. Dès lors les ennemis commencèrent leur œuvre néfaste. Bathang, Yer-kalo et Bongmé furent détruites au mois d'octobre 1873.

Mgr Chauveau en appela au vice-roi du Se-tchouan et même à

VUE DE TA-TSIEN-LOU

Pékin. Cette fois, notre ministre plénipotentiaire soutint les missionnaires du Thibet et, par actes officiels, les chefs thibétains de Bathang s'engagèrent à rebâtir les maisons de la Mission, dont les unes avaient été brûlées ou renversées, et les autres notablement endommagées; à rendre aux missionnaires les objets volés qui pourraient être retrouvés, et la valeur de ceux qui auraient définitivement disparu; à ne plus inquiéter dorénavant les prédicateurs de l'Évangile dans tout le territoire relevant de la juridiction de Bathang. La paix dura quelques années; elle fut peu féconde en conversions. « Sans doute, écrivait le P. Desgodins, il y en aurait bientôt, si nous consentions à prendre les néophytes sous notre protection de manière à les soustraire aux exactions des lamas et des chefs, mais nous ne croyons pas le moment venu d'aller nous briser contre cet obstacle; il est probable que nous reverrions bientôt les scènes de Bonga et de 1873. »

UNE LAMASERIE

La prudence des prêtres catholiques n'était pas hors de propos, on le vit bien en 1877 et en 1879, lorsque, plusieurs voyageurs européens s'étant approchés des frontières du Thibet, la Mission eut à éprouver des alertes qui, heureusement, n'eurent pas toutes les suites fâcheuses que l'on craignait. Ces voyageurs étaient le colonel russe

Prjevalsky, qui venait, à travers le désert de Gobi, aboutir à la pointe nord-est du Thibet, près du Kou-Kou-Nor; le capitaine Gill et M. Mesny, Anglais, qui, après avoir traversé la Chine de l'Est à l'Ouest arrivèrent à Ta-tsien-lou; enfin le comte hongrois Bela Széchinyi, accompagné de M. de Loczi et de M. Kreitzner, qui, après avoir essayé la route du Nord par le Kou-Kou-Nor, tentaient de suivre la grande route de Chine à Lhassa, par Ta-tsien-lou.

Ces voyageurs possédaient des passeports en règle, des lettres de recommandation, des ordres même du Tsong-li-yamen; ils devaient être traités avec toutes sortes d'égards, recevoir une escorte d'honneur et de protection.

Quand ils arrivèrent aux frontières du Thibet, ils trouvèrent devant eux plusieurs centaines de lamas qui leur barrèrent le passage, et ils durent rebrousser chemin.

Un nouveau malheur frappa la mission du Thibet en 1881 : le P. Brieux fut massacré le 8 septembre par des bandits que les lamas avaient soudoyés.

En 1887, sans que personne eût pu le prévoir, la persécution éclata.

La cause en fut la haine des lamas, qui ont juré la ruine du Catholicisme; l'occasion, l'expédition avortée des Anglais au Thibet. Les lamas de Lhassa se crurent vainqueurs; ils proclamèrent bien haut qu'ils avaient refoulé pour toujours les Anglais à Calcutta; ils envoyèrent des lettres impérieuses aux lamaseries proches des diverses stations chrétiennes, leur ordonnant d'en finir avec les missionnaires et avec la religion catholique. Bientôt les postes de Bathang, de Yer-kalo, de Yaregong, d'Aten-tse furent complètement détruits, et les terrains, sur lesquels ils étaient établis, partagés entre les incendiaires et les pillards.

La persévérance des missionnaires égala la ténacité des lamas. Mgr Biet plaida vigoureusement la cause de sa Mission à Ta-tsien-lou, à Tchen-tou, à Pékin; sept années se passèrent sans trêve ni

repos à instruire des procès pour revendiquer les droits de la Mission et à dévoiler les fourberies des mandarins chinois qui refusaient justice; enfin, en 1894, M. Gérard, ministre plénipotentiaire de France à Pékin, après avoir dénoncé la mauvaise foi des persécuteurs et de leurs complices, les mandarins chinois, donnés pour juges aux missionnaires, signa avec le Tsong-li-yamen un accord dont l'exécution devait être pour la Mission du Thibet une sorte de résurrection.

JEUNE FEMME DU DISTRICT DE KOULDJA

Pendant que ces événements se passaient sur les frontières du Thibet du côté de la Chine, des tentatives de pénétration recommençaient du côté de l'Inde. Parmi les missionnaires du Thibet, il en restait encore un qui les avait essayées en 1855; ses cheveux avaient blanchi, son front s'était ridé, mais ses forces gardaient leur vigueur et son cœur sa vaillance. En 1880, le P. Desgodins partit pour l'Inde, sur l'ordre de Mgr Biet, avec la mission « d'explorer la frontière sud du Thibet, afin de voir s'il était possible de fonder des établissements et des stations chrétiennes, soit dans le Thibet proprement dit, soit sur les territoires voisins compris dans le Vicariat apostolique du Thibet. »

JEUNE FEMME DE LA TRIBU DES NEWARS NEPAL

Il fonda un poste à Phe-dong, à trois étapes de Darjeeling, la belle sation sanitaire du nord de l'Inde. Les premiers convertis furent des Népaliens, mais, à peine baptisés, ils eurent à souffrir de nombreuses vexations de la part de leurs parents et de leurs amis. Afin de les soustraire à cette

situation qui pouvait devenir dangereuse pour leur persévérance, le P. Desgodins obtint du gouvernement de l'Inde la cession d'une grande forêt destinée exclusivement aux Chrétiens, moyennant une rente annuelle payée à l'État par les nouveaux colons. Après la fondation de ce premier poste, deux autres furent établis.

Telles sont les dernières nouvelles que nous ont apportées les courriers du Thibet.

LE PRÉSENT ET L'AVENIR

Après avoir lu ces pages, qui n'ont pu que donner une faible idée de la haine des lamas contre la religion catholique, de la fourberie des Chinois, trop heureux et de s'appuyer sur les lamas et à leur tour de les soutenir, peut-on s'étonner de la situation malheureuse de la Mission?

Que voyons-nous en effet? Des missionnaires, au nombre de 18, placés dans des postes très éloignés composés de rares et pauvres Chrétiens, puisque le chiffre total en est de 1565, Chinois, Thibétains, Lyssous, Mossos, Loutse. Ces postes sont aujourd'hui, comme il y a 30 ans, situés dans des régions frontières, mais non dans le royaume même de Lhassa, où aucun étranger ne peut pénétrer, à plus forte raison où il est impossible à aucun prédicateur de l'Évangile de se fixer. On en compte 10 dans la Mission du Thibet voisine de la Chine; le premier est Ta-tsien-lou, la résidence de l'évêque, les autres sont Chapa, Mo-sy-mien, Bathang, Yer-kalo Aten-tse, Yare-gong, Tse-kou, Siao-oui-sy, et à 35 étapes de Ta-tsien-lou, Baclang, d'où l'on aperçoit la montagne de Bonga, au pied de laquelle s'étend la petite vallée, théâtre des travaux et des souffrances des premiers missionnaires. La Mission du Thibet du côté de l'Inde ne possède encore que 3 districts : Phe-dong, Kalimpong et Maria-Basti.

Malgré leur pauvreté, le petit nombre de leurs Chrétiens, les misères qui les ont assaillis depuis 50 ans, les missionnaires ont créé

quelques œuvres de charité et d'éducation; ils ont 7 pharmacies, 5 orphelinats de filles avec 109 enfants, — leur pauvreté ne leur permet pas d'avoir des orphelinats de garçons, parce que les garçons sont achetés très cher par les lamas, — 8 écoles avec 90 élèves, et, à Tse-kou, une ferme qui est une école d'agriculture en même temps qu'une école professionnelle où l'on enseigne les métiers de cordonnier, menuisier, tanneur, forgeron, etc. Ils ont également un séminaire avec 8 élèves; c'est dans cette maison qu'a été formé le prêtre thibétain qui aujourd'hui s'efforce de faire pénétrer la lumière de l'Evangile parmi ses compatriotes.

TYPE DE MAISONS EN TORCHIS, A TCHOU-MO

Outre ces résultats des travaux apostoliques proprement dits, nous devons mentionner les ouvrages sur la géographie et la linguistique écrits par les missionnaires, principalement les nombreux articles scientifiques publiés par le P. Desgodins dans le *Bulletin de la Société de géographie* et qui lui ont valu en 1890 la grande médaille d'or de la société; le *Dictionnaire thibétain-latin-français* sorti des presses de l'imprimerie de la Société des Missions-Étrangères, à Hong-Kong. Ajoutons enfin que, en 1897, pour témoigner de sa sympathie reconnaissante aux missionnaires du Thibet, le gouverne-

ment français a nommé leur chef, Mgr Biet, chevalier de la Légion d'honneur.

Après avoir jeté un coup d'œil sur le passé du Thibet, examiné le présent, est-il permis de se demander ce que sera l'avenir?

L'opinion de tous les missionnaires est que le pays sera ouvert uniquement par la force, et que la patience doit être leur principale vertu, jusqu'au jour où une nation européenne aura franchi la frontière et forcé, diplomatiquement ou militairement, les portes de Lhassa. Mais ce résultat est-il possible? Quels sont les obstacles à vaincre pour l'obtenir? Si l'on ne veut pas recourir aux armes et qu'on s'en tienne uniquement à la diplomatie, qu'adviendra-t-il? Il faut d'abord lutter contre la Chine qui, par orgueil et par patriotisme, tient à préserver le Thibet du contact des étrangers dont elle redoute l'ambition.

Le second obstacle provient surtout des lamas, qui, se sentant appuyés et patronnés par l'autorité civile chinoise, redoutent la suppression de leurs couvents par un gouvernement européen, et craignent les progrès du Catholicisme, l'ennemi de leur religion sans laquelle ils ne pourraient vivre.

La diplomatie suffira-t-elle pour ouvrir les portes du Thibet? Beaucoup ne le croient pas; et nous avons sur ce point l'opinion du plus ancien et du plus érudit des missionnaires du Thibet, le P. Desgodins. Voici ses paroles: « Les Européens sont consciencieux et ne peuvent agir à la païenne. Certes, ce n'est pas moi qui les blâmerai; mais qu'un gouvernement païen soit à la porte du Thibet, comme les Anglais y sont dans l'Inde, il y a longtemps qu'il ne se contenterait plus de frapper humblement à la porte en priant qu'on veuille bien la lui ouvrir; il l'aurait fait voler en éclats; les raisons et les prétextes n'eussent pas manqué. Ce que le gouvernement chinois a pu faire avec 800 soldats, il y a deux siècles, un gouvernement européen ne pourrait-il le faire pour de bonnes et justes raisons? Manquent-elles? Ce n'est pas à moi de répondre, bien moins encore

de conseiller d'en venir aux extrémités d'une guerre ; mais s'il m'était permis de donner mon opinion comme simple historien, je dirais : Je suis persuadé qu'il faudra en venir à faire parler la voix toute puissante du canon, ou du moins, déclarer hautement qu'on ne reculera pas devant ces moyens, si de Lhassa on s'obstine à fermer le Thibet aux Européens. Alors Thibétains et Chinois obéiront, et ce sera bientôt fait.

LAMA THIBÉTAIN TENANT SON MOULIN A PRIÈRE

« Le moyen d'éviter ce malheur, serait d'abord de bien faire comprendre à Pékin que l'on est décidé à employer ce grand moyen ; puis, immédiatement après, envoyer par l'Inde et directement sur Lhassa une solennelle ambassade en commission, capable déjà de se faire respecter par elle-même, et qui serait en outre appuyée par un corps de troupes réuni à la frontière, prêt à la franchir au premier appel. En agissant *grandement*, *promptement* et avec *énergie*, il n'en faudrait pas davantage, je crois, pour voir la plupart des barrières s'abaisser d'elles-mêmes devant l'influence européenne, sans être obligé de brûler une amorce. »

LAMA THIBÉTAIN TENANT SON CHAPELET

Ouvrages à consulter. — *Relation d'un voyage au Thibet en* 1852, par M. l'abbé Krick, 1 vol. in-16, Paris, 1854. — *Relacion del estado presente de la mission del dilatado reino del gran Tibet*, brochure, Séville, 1755. — *Le Thibet*, par Léon Feer, brochure, 1860. — *Vie de Mgr Chauveau, vicaire apostolique du Thibet*, 1 vol. in-16,

Luçon, 1880. — *Le Thibet d'après la correspondance des missionnaires*, par C. H. Desgodins, 1 vol. in-8, Paris, 1885. Nous ne pouvons noter ici tous les travaux du P. Desgodins; mais voici les principaux : Itinéraire de Bathang à Yer-kalo et description des vallées du Kin-cha-kiang et du Lan-tsan-kiang, Lettre à Francis Garnier, *Bull. de la Soc. de Géog.*, VIe série, t. II, 1871, p. 343; Observations thermométriques et barométriques pour la détermination de la hauteur de Yer-kalo, *Bull. de la Soc. de Géog.*, VIe série, t. III, 1872, p. 683; Observations thermo-barométriques, Lettres à Francis Garnier, 4 et 15 janvier 1872, *Bull. de la Soc. de Géog.*, VIe série, p. 414; Végétation des sommets au nord de Yer-kalo, *Bull. de la Soc. de Géog.*, VIe série, t. VI, 1872, p. 332; Le cours supérieur des fleuves de l'Indo-Chine, *Bull. de la Soc. de Géog.*, VIe série, t. XII, p. 202; Notice sur le Thibet, *Bull. de la Soc. de Géog.*, t. XII, p. 315; Lettre sur l'hydrographie et l'orographie du Thibet, *Bull. de la Soc. de Géog. de Lyon*, t. III, 1880, p. 343.

CORNES DU GRAND OVIS POLII DES PAMIRS

MANDARIN CHINOIS RENDANT LA JUSTICE (FRONTIÈRE DE LA MANDCHOURIE)

CHAPITRE IX

LA MANDCHOURIE

A TRAVERS LA MANDCHOURIE

La Mandchourie est un pays d'aspect très divers offrant à l'œil étonné des déserts, des prairies, des régions champêtres, des forêts touffues, des montagnes qui se dressent à 500 mètres et à 1000 mètres au-dessus des vallées, tantôt isolées, tantôt courant en chaînes continues et se divisant en nombreuses ramifications.

Au Sud, s'ouvre la belle et fertile vallée du Leao, large de 450 kilomètres et longue de 1500. Au Nord, dans le bassin du Soungari, s'étendent de vastes prairies dont les herbes s'élèvent à 2 mètres de hauteur et se mêlent au feuillage des arbrisseaux; c'est à la hache qu'il faut s'y frayer un chemin, à moins qu'on n'y suive les sentiers tracés par les fauves. Sur la plupart des montagnes du Nord, les pentes sont vertes jusqu'à la cime; des forêts emplissent les vallées intermédiaires, et les chênes, les ormes, les saules sont assez

nombreux et rapprochés pour qu'on chemine pendant des heures sous leur épais ombrage. Du haut de quelques sommets, on contemple un océan de verdure roulant au loin ses vagues d'herbes, de vallée en vallée et de montagne en montagne jusqu'à l'extrême horizon.

Jetez sur cette nature le manteau d'un hiver sibérien qui fait descendre le thermomètre à — 35°, et dure du mois d'octobre au mois de mars, l'éclat d'un printemps rapide comme une fleur qui s'entr'ouvre le matin pour se flétrir le soir, la grande lumière et l'accablante chaleur d'un été tropical de + 35° ou de + 40° au mois d'août, et vous aurez de la Mandchourie ce qu'en donne un coup d'œil général, ce qu'en posséderait un voyageur emporté par un train rapide.

La population de la Mandchourie est assez mélangée. Des Mandchoux en font partie, mais en petit nombre, car ils disparaissent chaque jour devant l'élément chinois. Vainqueurs et conquérants de l'Empire du Milieu dans la première partie du XVIIe siècle, par l'audace de leurs chefs et par la valeur de leurs armes, ils se sont laissé vaincre dans leurs mœurs, leurs coutumes, les usages, et leur langue par les vaincus. On peut parcourir le pays depuis les bords de la mer jusqu'au fleuve Amour, avec l'illusion de se croire dans quelque province de Chine ; il est vrai que bientôt, sans doute, on se croira et on sera en Russie. Près des Mandchoux, et disparaissant comme eux, sont les restes des tribus tartares : les Tongouses, les Daoures, les Solons, les Mongols Khalkas, les Ghiliaks, les Orotchones, les Goldes, les Yu-pi-ta-tze. Les Chinois forment la grande masse de la population de la Mandchourie, dont le total s'élève à 25 millions d'habitants, auxquels il faut ajouter quelques milliers de Coréens, et quelques centaines de Russes, les maîtres de l'avenir.

Le Bouddhisme apporté par les Chinois possède le plus grand nombre d'adhérents ; il ne s'éloigne pas beaucoup du Bouddhisme pratiqué dans l'Empire du Milieu, quoique plusieurs y aient remarqué

certains rites lamaïtes. Le Mahométisme est fort répandu. Les Musulmans forment, en certains endroits, le tiers de la population; ils habitent, pour la plupart, des villages ou des quartiers séparés, et constituent de véritables clans qui, tout en étant de race chinoise, ne se mélangent point avec leurs compatriotes. Les tribus tongouses et mandchoues nomades honorent le ciel, les ancêtres, les génies des montagnes et des fleuves; elles redoutent les esprits mauvais. « Chaque famille a pour les honorer deux pagodes, petites huttes en terre ou en bois de forme chinoise, au fond desquelles est l'image d'une idole horrible avec tigre et dragon, encadrée d'inscriptions chinoises bien souvent renversées, car personne ne sait les lire; ensuite, pêle-mêle, des instruments et des ornements en bois, en papier et en fer pour les offrandes. »

FEMMES GOLDES EN COSTUME DE CÉRÉMONIE

Les Tartares rendent à leurs ancêtres un culte presque quotidien; ils ont une espèce d'autel dans la maison; c'est une petite caisse ouverte par devant, et fixée sur le mur occidental au-dessus de la fenêtre; ils y posent des morceaux de bois ou de fer qui représentent les ancêtres, et, s'agenouillant en face, ils brûlent de l'encens et font des libations. Cette vénération pour les défunts commence aussitôt après la mort. Sur le large fourneau qui sert de lit, à la place occupée naguère par celui qui n'est plus, on met une couverture pliée, un oreiller, et, si c'est un homme, on ajoute un chapeau. Chaque matin on lui

offre de la nourriture, on allume sa pipe, et le soir on prépare son lit comme s'il devait y reposer. Après quelques jours ou quelques semaines, selon l'affection et la dévotion des parents, on éconduit solennellement le défunt, et on termine la cérémonie par un festin qui doit avoir lieu sous une tente. Inutile de dire qu'en toutes ces circonstances et en beaucoup d'autres, les sorciers jouent un rôle prépondérant.

LE CATHOLICISME EN MANDCHOURIE JUSQU'EN 1842

Le Catholicisme n'a germé qu'assez tard sur le sol mandchou. Porté au XIVe siècle chez les Mongols, par les intrépides disciples de saint François d'Assise, dont le plus heureux fut Jean de Montecorvino, il compta des prosélytes en Tartarie et en Chine. L'archevêché érigé à Pékin, avec sept sièges suffragants, engloba la Mandchourie. En accompagnant l'Empereur à Moukden, au tombeau de ses ancêtres, ou dans leurs expéditions géographiques, les Jésuites n'oubliaient pas de parler de Dieu aux populations; d'ailleurs, parmi leurs néophytes, à la cour et à la ville, plusieurs avaient leur famille dans le Leao-tong. En 1696, la Mandchourie fit partie du diocèse de Pékin créé par le Souverain Pontife Innocent XII, et placé sous le patronage du Portugal. Une trentaine d'années plus tard, nous voyons les missionnaires portugais de Pékin envoyer au Leao-tong un prêtre chinois dont ils ne disent pas le nom, et puis le silence se fait de nouveau sur les expéditions apostoliques.

La Mandchourie n'était cependant pas oubliée, puisqu'en 1778 les derniers Jésuites de Pékin demandèrent à Rome d'ériger pour leur Mission française un évêché à Moukden; qu'en 1787, Mgr de Gouvea faisait visiter les stations du Leao-tong, qui s'augmentèrent des Chrétiens chinois fugitifs pendant les persécutions de 1796, de 1805 et de 1815. En 1819, un prêtre ou un catéchiste, Tchen, né dans le Leao-tong à Ngan-siu-tai, eut l'honneur de donner sa vie pour

Jésus-Christ, dont il avait courageusement prêché la foi. En 1830, un Lazariste portugais, M. Castro, s'occupa, par lui-même et avec un ou deux prêtres chinois, de la province du Leao-tong, mais nullement de celles de Ghirin et de Tsi-tsi-kar.

On comprend aisément que les Chrétiens de ces contrées, ainsi livrés à eux-mêmes, perdus au milieu des païens, aient trop souvent négligé leurs devoirs religieux.

C'est dans ces circonstances que Grégoire XVI érigea la Mandchourie en Vicariat apostolique (1839) et la confia à Mgr Verrolles, de la Société des Missions-Étrangères, et missionnaire au Se-tchouan depuis neuf ans.

Après un recensement très détaillé, l'évêque trouva dans son Vicariat 3600 Catholiques, dont beaucoup, hélas! avaient singulièrement perdu de leur ferveur.

« Redirai-je ici à vos Éminences, écrira plus tard Mgr Verrolles à la Propagande, en quel état je trouvai cette vigne demi-ruinée, abandonnée depuis longtemps, en proie à tous les vices et à tous les abus? Les fidèles me répétaient dans leur langage naïf cette triste vérité : « Vieux grand bisaïeul! Si vous eussiez différé un an de plus à venir nous visiter, c'en était fait : nous n'étions plus chrétiens. »

Pendant longtemps, l'évêque mena la vie pauvre et rude du missionnaire en campagne, tantôt bien, tantôt mal accueilli, courant les grandes routes à cheval, et faisant de sa monture et de sa voiture cette description pittoresque et vraie : « J'ai un cheval tartare assez vigoureux, de taille basse, jambes charnues, sabot petit, tête grosse et courte, naseaux proéminents, bouche carrée. La selle est une sorte de bât, faite de bois et fort encaissée; les étriers sont énormes, mais en cela consiste, dit-on, toute leur beauté; plus ils sont lourds et massifs, plus on les trouve jolis et élégants. On se tient à cheval les étriers hauts, et presque assis, le bras droit pendant, le dos voûté, et bien enchâssé dans cette selle-bât, sans doute par prudence; aussi

bien le bon ton est-il d'aller toujours au pas : il n'y a que les paours, qui, à mon exemple, s'avisent parfois de trotter ».

Les haltes avaient lieu dans les auberges semblables à celles de Chine, ou dans les demeures des Chrétiens, pauvres maisonnettes hautes de huit à dix pieds, couvertes d'une couche de terre foulée reposant sur un épais treillis de paille de millet, habitées par plusieurs familles. L'évêque avait peine à y trouver un petit coin « que l'on sépare du reste avec quelques nippes, et où il dit la sainte messe, dîne, dort, reçoit les fidèles, et où ses domestiques viennent aussi passer la nuit ».

Des collaborateurs furent envoyés au Vicaire apostolique, le P. de la Brunière, un futur martyr, et le P. Vénault, ancien vicaire dans le diocèse de Poitiers, qu'il avait édifié par l'austérité de sa vie. Aussi dur à lui-même que s'il eût été taillé dans le granit, très doux aux autres, cachant sous des dehors négligés la beauté d'une âme douée d'éminentes vertus, il devait être le plus hardi voyageur des missionnaires de Mandchourie, le plus résistant aux fatigues, et supporter pendant quarante-deux ans un climat sibérien, une nourriture d'anachorète et un travail de pionnier. Près de lui, le P. Berneux, sauvé des prisons de l'Annam par le commandant Favin-Lévêque et qui devait aller mourir en Corée, donna toute sa mesure dans le vaste champ de travail qu'il parcourait sans cesse. D'une activité dévorante, d'une volonté très ferme, que la vertu embellissait de douceur, il réussit à faire sortir les Chrétiens de leur torpeur, à leur communiquer quelque chose de son ardeur apostolique ; dans tout le Leao-tong il sut se faire craindre, respecter et aimer. Le P. de la Brunière s'élança vers l'extrême Nord ; il pénétra dans la ville de San-sing, reçut l'hospitalité des chercheurs de jen-sen, habita pendant tout un hiver dans la hutte d'un Yu-pi-ta-tze, puis il descendit le cours du Saghalien et s'arrêta à Waïte, dans la tribu des Kilimis. Ceux-ci, fort surpris de l'arrivée de l'étranger, firent sur son compte les conjectures les plus étranges. La principale avait pour origine une légende que les sauvages se transmettaient

depuis deux siècles. Le Sibérien Kabarow avait, en 1650, posté à Waïte quelques-uns de ses compagnons ; ceux-ci avaient été surpris pendant leur sommeil par les Kilimis, et massacrés. Plus tard, un des devins de la tribu prédit que, quand l'arbre, témoin du crime, tomberait, les Sibériens reviendraient venger ce meurtre. On s'attendait donc à voir reparaître les étrangers, et l'on soupçonna que le P. de la Brunière était l'un d'eux envoyé en éclaireur. Le faire disparaître sembla le moyen le plus sûr pour éviter l'arrivée des autres, et une douzaine de jeunes gens se jetèrent sur lui et le massacrèrent (7 juillet 1846). On ne connut cette fin prématurée et malheureuse que plusieurs années après, lorsque le P. Vénault, sur l'ordre de son évêque, inquiet de ne plus recevoir de nouvelles du missionnaire, se mit à sa recherche et rencontra ses meurtriers.

TYPES GOLDES

INTERVENTION FRANÇAISE EN CHINE ET CONSÉQUENCES EN MANDCHOURIE

La guerre des Anglais contre la Chine en 1840, les traités qui en furent la suite, en particulier le traité signé en 1844 par le plénipotentiaire français, M. de Lagrenée, n'eurent pas une influence fort grande en Mandchourie; mais celui de Tien-tsin en 1858, et la convention de Pékin en 1860, en eurent davantage. En les apprenant, Mgr Verrolles disait : « Vous connaissez, Messieurs, la glorieuse expédition anglo-française de Pékin et ses précieux résultats. Une ère nouvelle, ère de liberté religieuse, va-t-elle enfin s'ouvrir sur ces pays infortunés? Nous nous réjouissons tous ici dans cette heureuse espérance. Puisse-t-elle devenir une certitude! »

L'évêque n'écrivait pas sur ce ton à tous ses correspondants; vis-à-vis de quelques-uns il était obligé de défendre l'intervention armée de la France. Plusieurs préjugés en effet s'élevaient contre l'aide matérielle apportée aux Missions; les uns, soufflés par l'indifférence religieuse ou l'incroyance; les autres, plus étonnants peut-être, causés par un respect extrême de la légalité, et par la foi en la force de la vérité seule. A ceux-là Mgr Verrolles disait : « Que vont faire nos missionnaires sur ces terres lointaines? disent les incrédules; pourquoi vouloir substituer Jésus-Christ à Confucius et aux idoles? La conclusion naturelle et directe est qu'il ne faut point s'occuper de nous, que nous sommes de braves gens, mais faisant fausse route et en pleine illusion.

« Les Catholiques ont horreur de telles pensées; ils admirent le zèle des ouvriers apostoliques; ils applaudissent au progrès de la foi, mais plusieurs vont trop loin, beaucoup trop. Les plus zélés, les plus fervents, épris de la gloire du martyre, ne veulent point de bras de chair, rien d'humain, ils vous répètent sans cesse : Temps apostoliques, Apôtres, Martyrs, force d'En Haut.... Parlez-leur de vous aider, de vous protéger, de venir faire entendre à

ces tyrans les justes colères de la France... d'exiger en son nom qu'ils cessent de verser le sang des Chrétiens qui sont ses coreligionnaires, le sang des missionnaires qui sont ses enfants.... Pas le moins du monde. Encore une fois rien d'humain, point de bras de chair.... Nous aidons le commerce, à la bonne heure; mais la religion est divine, elle se sauvera seule.

« Enfin, faut-il le dire, on ose ajouter, et j'ai entendu plus d'un de ces fervents Catholiques me dire : « Vous, missionnaires, vous connaissez la loi de défense portée contre vous, vous l'enfreignez; et nous devons, nous, gouvernement français, demander à l'Empereur ou au roi du pays compte de ses actes envers vous.... Ne serait-ce pas aller contre les droits internationaux du monde? N'est-il pas maître chez lui? »

« Je demandai à l'un d'eux, qui ne put soutenir longtemps la discussion : « Dites-moi donc, je vous prie, d'où peut venir et sur quelle base repose votre droit international; le droit des nations, le droit des gens et tout droit quelconque?

« Otez Dieu du monde, où est le droit? Nier le droit strict, légitime, d'importer aux nations infidèles le don, le flambeau de la foi; invoquer le motif de la légalité, c'est faire outrage à l'Évangile qui a dit : « Allez, enseignez toutes les nations, » c'est refuser de lui obéir, c'est nier sa divine origine; et ce système conduit à l'athéisme. Sans doute le plus grand bonheur du missionnaire est de verser son sang en témoignage de la foi qu'il prêche, il va droit au ciel, et passe en un instant des horreurs des cachots, de l'agonie du supplice aux joies inénarrables de l'Éternité; qui pourrait en douter? Mais est-ce là une raison suffisante?

« L'établissement de l'Église de Jésus-Christ au milieu des persécutions, lorsque, pendant 300 ans, le sang des martyrs coulait à grands flots et fécondait si admirablement la terre de l'infidélité, cet établissement est, de l'aveu de tous, le prodige des prodiges, le miracle par excellence. Le bon Dieu a voulu donner

UNE CHINOISE DE TSI-TSI-KAR

UNE MANDCHOUE DE GHIRIN

au monde une preuve éclatante de la divinité du Christianisme. Mais dans l'ordre de la Providence, les grands prodiges ne se répètent pas fréquemment, si même ils se répètent. Aussi, depuis que, par une grâce immense de Dieu, Constantin est venu, à la suite de nombreuses populations chrétiennes, courber son front devant la Croix, l'on ne voit pas qu'aucune nation se soit convertie en masse et d'une manière durable malgré la persécution.

« L'histoire de l'Église démontre, au contraire, depuis quinze siècles, cette vérité, que Dieu a voulu appeler les princes catholiques à la sublime fonction de protéger l'Église, de faire cesser selon leur pouvoir les persécutions, d'aider à la propagation de la Foi.

« Aussi, depuis le concile de Nicée jusqu'au concile de Trente, et les souverains Pontifes, de Saint Sylvestre à Pie IX, l'Église tout entière n'a-t-elle cessé d'invoquer la protection des princes catholiques contre les ennemis de la foi. »

UNE CHINOISE DE MOUKDEN

UNE MANDCHOUE DE KOULDJA

Et pour achever cette démonstration, l'évêque aurait pu citer ces lignes de Lacordaire :

« En Pologne, quand le prêtre récitait l'Évangile à l'autel, le chevalier tirait à moitié son épée et écoutait dans cette posture militaire la douce parole du Christ.

« Voilà les vrais rapports de la cité du monde et de la cité de Dieu. La cité de Dieu, représentée par le prêtre, parle, prie, bénit, et s'offre en sacrifice; la cité du monde, représentée par le chevalier, écoute en silence, unie à tous les actes du prêtre, et tient son épée attentive, non pour imposer la foi mais pour assurer la liberté. »

TRAITÉS AVEC LES RUSSES. — VOYAGES DES MISSIONNAIRES

Si les traités conclus par la France donnaient aux missionnaires une liberté plus grande, ceux que la Russie venait de signer diminuaient leur champ d'action.

Le gouvernement de Saint-Pétersbourg n'avait jamais abandonné l'idée d'annexer les territoires chinois de la vallée du Saghalien; il avait, pour y réussir, tenté la voie des armes et celle de la diplomatie, mais la Chine faisait la sourde oreille, et aux menaces des Russes elle opposait sa flotte de guerre qui croisait sur le fleuve et ses garnisons retranchées dans les forts. Mais, en 1847, le général Mouraview commença sérieusement à faire explorer le pays, à y appeler des commerçants et, peu après, il fonda la ville de Nicolaievsk à l'embouchure du Saghalien. La guerre de Crimée retarda les progrès des Russes, mais ne les fit pas reculer, et, dès que la paix fut conclue, ils organisèrent leur conquête. En 1856, l'empereur Alexandre créa la province maritime de la Sibérie orientale, et Nicolaievsk fut désigné comme la résidence du gouverneur général des bouches du Saghalien; la flottille du Kamtchatka fut transformée en escadre sibérienne du grand Océan; l'amiral Kasakievitch fut nommé premier gouverneur de la province du littoral et commandant des forts. Enfin, le 16 mai 1858, Mouraview signa à Aïgoun, avec le commissaire du Céleste Empire, le fameux traité qui couronna deux siècles d'efforts opiniâtres. Les Chinois, intimidés par l'attitude énergique du général, cédèrent à la Russie la rive gauche de l'Amour jusqu'à la mer; la rive droite du fleuve jusqu'à sa jonction avec l'Ossouri resta à la Chine; le territoire compris entre l'Ossouri et la mer était neutralisé; l'Amour, le Soungari et l'Ossouri ouverts à la navigation. A la jonction de l'Ossouri avec l'Amour devait être élevé aussitôt le port de Kabarowska.

C'était une large revanche de la prise de Sébastopol. La France s'en émut peu, si même elle s'en aperçut, car, à cette époque, les questions coloniales étaient loin de l'intéresser.

Deux ans plus tard, en 1860, le général Ignatief signait à Pékin un nouveau traité qui cédait à la Russie le pays neutralisé précédemment, de la rive droite de l'Ossouri à l'Océan, augmentant ainsi de 660 milles le littoral des possessions moscovites sur le Pacifique.

D'un coup d'œil rapide et sûr, Mgr Verrolles devina l'importance de la conquête : « Irkoustsk, Nertchinsk et toute la région du lac Baïkal seront mises en communication facile avec la mer d'Okhotsk et le Kamtchatka, en été par la navigation sur le Saghalien, un des plus beaux fleuves du monde, et, en hiver, sur la glace par les traîneaux que font glisser rapidement des chiens attelés. » Et, passant aux avantages et aux inconvénients qui en pouvaient résulter pour l'évangélisation, il ajoutait : « Pour le présent, il est évident que ces événements ne peuvent qu'entraver nos Missions et empêcher toute excursion apostolique. Plus tard, si la Russie devenait favorable aux Catholiques, ou du moins cessait ce système de persécution qu'elle fait peser sur eux depuis tant d'années, l'ouverture du Saghalien à la navigation européenne pourrait aider puissamment en ces contrées l'œuvre de Dieu. »

La Russie ne se rapprochait pas du Catholicisme, et lorsqu'en 1861, deux missionnaires, les PP. Vénault et Franclet, se rendirent à Kabarowska, ils durent demander au gouverneur de la Sibérie orientale l'autorisation d'y séjourner. Le P. Franclet partit pour Nicolaievsk afin de l'obtenir; son arrivée dans cette ville excita de nombreux et fantastiques commentaires; les uns le prenaient pour un émissaire de Napoléon III, les autres pour un Polonais; à la fin, on voulut bien reconnaître qu'il n'était qu'un apôtre occupé du soin des âmes; mais le gouverneur, l'amiral Kasakievitch, lui déclara que le gouvernement russe avait pourvu aux besoins des Catholiques par l'envoi de prêtres polonais, et qu'il n'avait qu'à se retirer.

Quelques années plus tard, l'expédition de deux autres missionnaires, les PP. Boyer et Dubail, n'eut pas plus de résultats.

Le principal auteur de leurs échecs successifs était le gouvernement russe, qui refusait aux prêtres catholiques français la permission d'exercer chez lui un ministère de paix; à peine consentait-il à laisser les prêtres polonais administrer les sacrements à leurs compatriotes. Le tsar, comme tous les potentats d'Orient, comme

les empereurs de l'antique Rome, est le chef religieux de son empire, et il oppose une impénétrable barrière au zèle apostolique. Il ne fait point de martyrs, sachant sans doute que la persécution sanglante engendre plus d'adeptes que d'apostats; il double ses douanes, augmente le nombre de ses policiers, jette dans la misère et dans l'exil quiconque veut embrasser la foi romaine.

Sous ce rapport, l'Angleterre protestante est autrement libérale et beaucoup plus civilisatrice; partout où elle devient souveraine incontestée, elle abandonne ses hostilités et ses suspicions des débuts de la conquête, et se montre ordinairement juste et parfois bienveillante envers le missionnaire catholique.

Au moment où nous écrivons ces lignes, nous ne saurions oublier que, depuis ses derniers désastres, la France n'a trouvé en Europe aucune autre nation que la Russie pour lui tendre la main, quoique, à vrai dire, il nous ait toujours semblé que cet acte fut en partie marqué au coin du calcul, habituel à la diplomatie et, d'ailleurs, nécessaire aux nations : nous regrettons, néanmoins, que nos sentiments patriotiques ne puissent se rencontrer avec nos espérances de missionnaire. Cependant ne dirait-on pas, à certains indices, que l'avenir sera moins triste que le présent, et que le tsar, aujourd'hui régnant sur l'immensité de toutes les Russies, comprend que le Catholicisme, parce qu'il reconnaît le Pontife romain comme son chef spirituel, n'enlève aucune force aux autorités légitimes, et jamais ne diminue l'amour de la patrie?

LES ŒUVRES ET LES ÉVÊQUES

Avec les lointains voyages dans l'Extrême-Orient, la caractéristique des travaux de l'apostolat en Mandchourie, à cette époque, est la construction des églises.

La première fut élevée à Yang-kouang; la seconde, dédiée à Notre Dame-des-Neiges, à Tcha-keou, est comparée par l'évêque « à

une émeraude du ciel enchâssée dans les lointaines montagnes de la Mandchourie » ; d'autres temples, à Pa-kia-tze, à Cha-ling, à Lien-chan et à Saio-hei-chan, ne rappellent sans doute que d'assez loin nos cathédrales d'Europe, mais par leurs vastes proportions, la solidité de leur construction, la hauteur des tours qui les décorent ou l'élégance des clochers qui dominent les grandes plaines mandchoues, ils sont incontestablement les plus beaux monuments de

PASSAGE D'UN FLEUVE EN MANDCHOURIE

toute la contrée, et bien supérieurs aux églises élevées dans l'intérieur de la Chine.

« Ces sanctuaires, écrivait un missionnaire, contribueront à relever notre sainte religion aux yeux des païens, et prépareront les cœurs à la grâce de Dieu ; car c'est surtout en cet Extrême-Orient qu'il faut parler au peuple par les sens. Ces gens-ci ne raisonnent pas, ou fort peu : ils vivent d'instinct, suivent ce qui leur plaît dans un étourdissement complet, emportés par ce tourbillon de la vie présente qui absorbe toutes leurs pensées, désirs et affections. »

En 1875, des Religieuses vinrent aider les missionnaires; elles appartenaient à la Congrégation de la Providence de Portieux, fon-

dée au siècle dernier par un prêtre du diocèse de Metz, avant son départ pour le Se-tchouan, M. Moÿe, aujourd'hui déclaré Vénérable. Certaines filiations imposent des devoirs. La Congrégation de la Providence le comprit ; son fondateur avait eu à plein cœur le désir de la conversion des infidèles : elle fut heureuse d'accepter ce qui lui sembla une part de son héritage ; lorsque la Supérieure générale fit appel au dévouement de ses Religieuses, plus de 80 demandèrent avec instance à partir.

Le 29 avril 1878, le vieil évêque, Mgr Verrolles, mourut ; il était le doyen des Vicaires apostoliques d'Extrême-Orient, il avait 73 ans d'âge, 49 ans et 10 mois de sacerdoce et 38 ans d'épiscopat ; il fut déposé dans l'élégante église d'Ing-tse, honneur que Dieu dut aimer à voir rendre au fidèle serviteur qui avait montré tant de dévouement pour élever et embellir ses temples.

En annonçant cette mort aux directeurs du Séminaire des Missions-Étrangères, un des futurs successeurs de Mgr Verrolles, le P. Boyer, écrivait ces lignes qui résument brièvement, avec l'état passé et présent de la Mission, la carrière du prélat : « Il a trouvé la Mandchourie démembrée, dénuée de tout, presque morte ; il l'a laissée pleine de vie et d'avenir, parée de 23 missionnaires, d'un séminaire, de communautés religieuses et d'églises. »

Ses successeurs, Mgr Dubail, Mgr Boyer et Mgr Raguit ne firent que passer à la tête du Vicariat apostolique ; ils y demeurèrent cependant assez longtemps pour composer le directoire de la Mission, établir des prêtres dans de nouveaux districts, voir deux de leurs missionnaires, les PP. Noirjean et Conraux, maltraités par les Chinois qui voulurent les empêcher de se fixer à Hou-lan.

LA GUERRE SINO-JAPONAISE

Mgr Guillon leur succéda en 1889. Il avait 35 ans, une grande activité, beaucoup de savoir-faire et un désir ardent d'étendre le règne du vrai Dieu dans les âmes. Les circonstances l'ont bien servi ; mais, assurément, lui et ses prêtres ont su se servir des circonstances, car, à première vue, toutes n'étaient pas favorables au Catholicisme. Ce fut d'abord la guerre sino-japonaise.

Vers la mi-octobre, les missionnaires apprirent que l'armée japonaise venait de passer le Ya-lou, fleuve qui forme la frontière coréenne, et qu'elle chassait devant elle les troupes du Céleste-Empire, entièrement démoralisées par des défaites successives sur terre et sur mer.

Décrire la panique que les défaites de l'armée chinoise semèrent dans le pays serait chose impossible. Le commerce fut complètement arrêté, et les habitants émigrèrent en masse vers le Nord ; ils furent remplacés dans les villages par des hordes de brigands et de soldats se distinguant à peine les uns des autres, qui mirent tout à feu et à sang et ne laissèrent après eux que la misère et la ruine.

L'évêque avait prescrit des prières, dès le début de la guerre, afin d'attirer sur la Mission la protection de Dieu. Après s'être adressé au Ciel, il eut recours aux hommes : il était de ceux qui savent ne rien négliger. Il recommanda les missionnaires et les Religieuses à la canonnière américaine qui était dans le port d'Ing-tse. Le commandant Emory, excellent Catholique, et ses officiers prouvèrent par leurs actes qu'on pouvait compter sur eux. L'évêque invita ensuite ses prêtres les plus menacés à se retirer à Ing-tse ; aucun ne le fit, ils préférèrent rester au milieu de leurs Chrétiens pour les fortifier par leur exemple et les retenir dans leurs foyers.

Pendant toute la campagne, de nombreuses alertes mirent le trouble en bien des districts. La première eut lieu à Siao-hei-chan.

Ce poste, situé sur la route impériale de Pékin à Moukden, était plus exposé que tout autre aux violences des troupes qui arrivaient du Pe-tche-li.

Le 3 novembre, une compagnie de 500 soldats fit tout à coup irruption dans la cour de la Résidence, devant l'église, criant et vociférant : « A mort! A mort! Tuons, brûlons les diables ! » Les PP. Viaud et Perreau n'échappèrent à la mort qu'en escaladant à la hâte le mur d'enceinte pour se cacher dans les profonds ravins du voisinage. De leur côté, les orphelines purent se soustraire aux brutalités d'une soldatesque indisciplinée. Les soldats emportèrent les objets du culte et les vêtements qui leur tombèrent sous la main. Le même danger se renouvela à plusieurs reprises ; mais les ordres du vice-roi de Moukden, devenant plus fréquents et plus formels, les officiers supprimèrent dans leur ordre de marche l'étape de Siao-hei-chan.

Les stations de Kou-kai-tsai, de Jen-pou, de Fankia-touen, furent également pillées.

Heureusement il n'en fut pas de même partout. L'établissement des Sœurs de la Providence à Tong-kia-touen, même après la déroute des Chinois à Kouang-sai, dont il n'est distant que de quelques kilomètres, n'eut rien à souffrir du passage des armées. Par son imperturbable sang-froid, le P. Letort réussit à contenir les soldats qui furent souvent ses hôtes forcés, et préserva l'établissement du pillage.

Nieou-tchouang eut, pendant de longs mois, à subir toutes les horreurs de la guerre. Après la prise de Hai-tcheng, les Chinois vaincus s'abattirent sur cette malheureuse ville et, sous prétexte d'enlever une bonne proie aux Japonais, la livrèrent à un pillage effréné. Le P. Flandin passa l'hiver au milieu d'eux, il eut beaucoup à souffrir, mais son courage ne se démentit pas ; par son calme et sa prudence, il sut gagner tour à tour la sympathie des Chinois et des Japonais, et préserver sa Résidence et son église.

DIFFICULTÉS AVEC LES PROTESTANTS ANGLAIS

Les Japonais avaient à peine évacué le Leao-tong, que les Protestants anglais, qui l'avaient quitté pendant la guerre, y revinrent. Jusqu'alors, sauf deux ou trois exceptions, leurs ministres n'avaient pas attaqué le Catholicisme : cette fois leur conduite fut toute différente.

En cherchant le motif de ce changement, on a dit et peut-être même prouvé, que c'était la colère causée par l'abandon de leurs adeptes qui retournaient au paganisme ou passaient au Catholicisme. Toujours est-il que la prise d'armes commença par un long article envoyé au *Daily News*, de Chang-hai, et paru dans le numéro du 8 avril. Là, après une apologie de leurs Missions dans la ville de Moukden, les ministres essayaient d'expliquer la conversion au Catholicisme de leurs anciens fidèles, et ne craignaient pas d'attribuer au missionnaire de la capitale les principes les plus incompatibles avec l'honneur et la morale la moins rigide. Ensuite ils adressèrent à l'évêque plusieurs lettres, pour le prier de retirer ses prêtres et ses catéchistes des villes et des villages où eux-mêmes s'étaient établis. Ils demandaient en quelque sorte la division de la Mandchourie en deux parties : l'une réservée aux Catholiques, l'autre aux Protestants. Mgr Guillon n'acceptant pas leurs offres, ils le menacèrent de soulever contre lui « une tempête telle qu'il serait forcé de la regretter, sans avoir le moyen d'y mettre un terme ». Le plus ancien d'entre

CAMPEMENT MONGOL

eux, M. Ross, qui s'était déjà signalé par un pamphlet publié en 1877 et 1878 contre Mgr Verrolles et ses prêtres, adressa un factum, daté du 17 mars, au *Presbyterian Missionary Record*, qui le publia le 1er juillet 1896. Il y mettait en cause les Catholiques, les missionnaires et l'évêque, qui s'étaient laissés aller, disait-il, à des actes indignes, ou plutôt dignes des sauvages de l'Afrique centrale. Tout cela à propos d'un Protestant converti qu'ils regagnèrent au prix de 800 ligatures.

Mais ce n'était là que le prélude d'une campagne plus sérieuse, habilement destiné à préparer l'opinion.

Le principal rôle, cette fois-ci, fut joué par le consul anglais du port de Nieou-tchouang, qui se qualifiait aussi de chargé des intérêts français en Mandchourie. Pour le décider à agir, la calomnie ne suffisant pas, les ministres lui firent entendre que l'évêque catholique à Moukden personnifiait l'influence française au détriment de l'influence anglaise; qu'il y était honoré, considéré, avait des relations directes et intimes avec le gouverneur et ses officiers; qu'en somme, lui, consul de Sa Majesté Britannique et vice-consul de France, devenait inutile aux yeux des autorités chinoises. L'Anglais comprit tout de suite le parti que sa patrie et lui pouvaient tirer de la situation. Accordant une créance complète à ces accusations mensongères, sans prévenir l'évêque, sans nul désir d'entendre d'abord les accusés, il lança des ordres intimant aux autorités chinoises d'avoir à sévir en toute rigueur contre les Catholiques. D'abord il exigeait une proclamation officielle, véritable édit de proscription, contre un prêtre et un catéchiste dont l'influence gênait les ministres. Le but évident de cette pièce était la diffamation et la calomnie, car les accusés en question n'avaient jamais discontinué leur ministère public, et personne n'avait jamais essayé de les arrêter.

Mgr Guillon en appela aussitôt à la justice du gouverneur de Moukden, en le priant de surseoir à l'affichage de cette pièce où nul délit n'était allégué contre les deux prétendus coupables. Le gouver-

neur s'y prêta volontiers. Mais le consul anglais, se qualifiant de consul d'Angleterre et de France, revint à la charge, et, s'appuyant sur les traités, disait-il, il fit entendre que ni évêque, ni prêtre, ne pouvait avoir de rapports avec les autorités chinoises sans passer par son entremise. Il fit ainsi fermer aux missionnaires les portes des mandarinats et des tribunaux.

Ces faits et d'autres encore ne s'étaient pas passés sans que l'évêque eût prévenu le ministre de France à Pékin, M. Gérard. Dans les annales des Missions de Chine, M. Gérard aura une place à part, plus élevée assurément que celles de tous nos diplomates qui s'y sont succédé depuis 40 ans. Il a montré toutes les qualités, rares et très hautes, nécessaires dans ce poste, la finesse, la vigueur, l'esprit de suite, la fécondité des expédients, le sang-froid, la discrétion. Quand il apprit les événements de Mandchourie et la conduite du consul anglais, il pria celui-ci de cesser ses fonctions de vice-consul de France, et envoya à Ing-tse le consul de Tien-tsin, le comte du Chaylard. Ce fut un revirement complet : la liberté fut rendue aux Catholiques, la proclamation infamante retirée et remplacée par une autre, bienveillante et équitable; les portes des prétoires furent ouvertes de nouveau aux missionnaires. En un mot, la situation fut rétablie telle qu'elle était avant les abus d'autorité de l'agent anglais.

MOUVEMENT DE CONVERSIONS

Au milieu de ces événements si divers, un mouvement extraordinaire vers le Catholicisme se dessine dans toute la Mandchourie, mais principalement dans le Nord. Le chiffre de ceux qui demandent à embrasser notre religion s'élève à plus de 40 000.

Dans le district de Siao-hei-chan, 150 nouveaux villages se sont ouverts à l'Évangile, et le missionnaire a, pendant ces deux dernières années, baptisé plus de 1200 adultes; dans celui de An-sin-tai, si

longtemps stationnaire avec ses deux ou trois petits postes, 2100 individus appartenant à 65 villages se sont fait inscrire sur les rôles du catéchuménat ; le missionnaire de Nieou-tchouang, le P. Flandin a des milliers de néophytes dans la ville de Hai-tcheng et dans les cités plus lointaines de Feung-hoang-tcheng et de An-tong-sien, tandis que le P. Villeneuve s'est installé dans quatre gros villages des frontières de la Corée. Hou-lan même, la ville qui avait fermé ses portes aux PP. Noirjean et Conraux, s'est ouverte pour le P. Souvignet, au prix du sang du missionnaire, il faut bien le dire. Bref, il y a, en ce moment, en Mandchourie, une intensité de vie apostolique extraordinaire ; du reste, à ceux qui savent les soins que les missionnaires prennent avant de donner le baptême à des païens, les précautions dont ils entourent leur persévérance future et le temps de probation qu'ils exigent, il suffira de dire qu'en 1897, 1898 et en 1899, 11213 adultes ont été régénérés dans l'eau sainte, pour qu'ils comprennent très exactement l'importance du mouvement actuel, les espérances fondées de l'avenir. Il ne suffit pas, en effet, qu'un homme se déclare désireux du baptême, pour qu'on le lui donne : il faut encore qu'il étudie et apprenne la doctrine catholique, qu'il y conforme sa conduite, en un mot qu'il prenne l'esprit chrétien ; j'ai vu de ces néophytes, pères de famille irréprochables, instruits, bien disposés, qu'on a fait attendre huit mois, dix mois et même une année ; d'aucuns jugeront sans doute que ce temps est bien long, et que dans les premiers siècles de l'Église les apôtres et leurs successeurs étaient moins difficiles. Nous n'y contredirons pas, mais la chose est ainsi et nous la constatons.

En face de cet accroissement du nombre des Chrétiens, le Souverain Pontife a, par un bref du 10 mai 1898, divisé la Mandchourie en deux Vicariats apostoliques, sous le nom de Mandchourie méridionale dont l'évêque demeure à Moukden, et de Mandchourie septentrionale, confié à Mgr Lalouyer, qui a pour résidence épiscopale Ghirin.

Le premier Vicariat, d'après les brefs apostoliques, qui s'en tiennent purement aux limites civiles, n'embrasse plus que la seule province de Moukden. De Port-Arthur, qui est à l'extrême Sud, jusqu'à Ta-pa-kia-tse ou Hoai-teu-hien, la ville la plus au Nord, il y a 150 lieues; et de la Grande Muraille à l'Ouest jusqu'aux confins du district de Tong-hoa-sien, sur les bords du Ya-lou-kiang, on en compte plus de 250. On évalue la population totale à environ 10 millions d'habitants. La population catholique est actuellement de 20050 fidèles divisés en 25 postes ou districts, dont 11 ont été établis ces dernières années.

FAMILLE CHINOISE EN MANDCHOURIE.

Personnel : 1 évêque, 21 missionnaires, 8 prêtres indigènes, 4 théologiens, 45 latinistes, 115 catéchistes, maîtres et maîtresses d'école, 37 baptiseurs et baptiseuses ambulants, 16 Religieuses de la Providence de Portieux, 32 novices indigènes, leurs auxiliaires.

Établissements : 25 postes ou districts, 234 chrétientés, 2 séminaires avec 49 élèves, 1 communauté de Vierges indigènes, avec 15 Sœurs ou novices, 78 écoles de garçons avec 1233 élèves, 69 écoles de filles avec 1595 élèves, 14 orphelinats avec 1180 enfants, 2 ouvroirs, 4 ateliers, 1 ferme, 4 pharmacies; catéchuménats dans chaque district.

Parmi ces établissements, les sœurs de la Providence ont sous leur direction, à Moukden, Ing-Tse, Tong-kia-touen et Cha-ling : 6 orphelinats et 8 écoles comprenant ensemble 771 orphelins ou élèves, 4 ateliers, 1 ferme, 2 ouvroirs, 4 catéchuménats de femmes,

avec 157 catéchumènes, 3 hospices où 123 malades ont été ondoyés à l'article de la mort, 4 pharmacies ou dispensaires, où 6247 malades ont reçu gratuitement des remèdes et dans lesquels les Sœurs ont baptisé 5136 enfants de païens moribonds.

L'administration, pendant l'exercice 1899, a donné 4027 baptêmes d'adultes, 8150 d'enfants de païens *in articulo mortis* et 510 d'enfants de Chrétiens; 10856 confessions annuelles, 6475 communions pascales, 514 confirmations, 198 mariages, 188 extrêmes-onctions.

La Mandchourie septentrionale embrasse un vaste territoire d'environ 300 lieues de long sur 250 de large; sa population totale peut être évaluée à 8 ou 10 millions d'habitants, et les Catholiques, d'après le recensement de 1898, sont au nombre de 7568. Elle compte actuellement 46 chrétientés avec 12 stations principales, dont deux établies tout récemment dans les villes de Ghirin et de Koan-tcheng-tse; 1 collège avec une douzaine de latinistes, et 1 couvent avec 30 Vierges ou novices chinoises; 5 orphelinats où sont entretenus 210 enfants, et 36 écoles de garçons et de filles, fréquentées par 966 élèves. L'administration annuelle, en 1898, a donné 446 baptêmes d'adultes, 362 d'enfants de Chrétiens et 1057 d'enfants de païens *in articulo mortis*; 4866 confessions annuelles et 3545 communions pascales.

Tel est le résumé de soixante ans de travaux dans un pays immense, sous un climat rigoureux, au milieu d'une population grossière, parfois hostile, plus souvent indifférente, préoccupée des choses de la terre et non de celles du ciel, que le Protestantisme n'a pas encore sérieusement entamée, mais que les Russes vont s'annexer, car ils se sont répandus dans les provinces de Tsi-tsi-kar, de Ghirin et de Moukden, ne molestant personne, ne gênant aucune liberté, n'attaquant et ne changeant aucune coutume locale, mais agissant absolument comme s'ils étaient les maîtres; allant, venant, campant où bon leur semble, étudiant le pays, traçant leurs voies de

chemins de fer et commençant à les exécuter. Ils ont été polis pour les missionnaires, mais ne leur ont demandé que peu de services, et quand l'évêque a voulu visiter Port-Arthur, qui relève de sa juridiction spirituelle, ils ne le lui ont pas permis. Le vieil exclusivisme qui avait renvoyé de Nicolaïewsk les missionnaires d'autrefois semble subsister encore.

Dans ces conditions, quel sera l'avenir? Catholiques de Mandchourie, que Dieu vous garde à l'Église romaine!

LES DERNIERS ÉVÉNEMENTS

Ces lignes étaient à peine écrites, que les troubles causés par de nombreuses bandes de Boxers, excités et soutenus par le gouvernement chinois, s'étendaient en Mandchourie.

Le 25 juin, le provicaire de la Mandchourie méridionale, le P. Choulet, exposait la situation en ces termes d'une exactitude absolue : « Nous sommes sur un volcan. On est effrayé de voir avec quelle rapidité le mouvement des Boxers se propage. Il y a un mois, on en parlait à peine, actuellement tous les confrères écrivent que leurs postes en sont infestés, et, partout c'est la même rage contre nous, nos églises et nos Chrétiens. Quand vous recevrez cette lettre, il est probable qu'il ne restera plus que des cendres de notre chère Mission. »

En face de cet avenir qui s'ouvrait si menaçant, des précautions avaient été prises; les Religieuses de la Providence d'Ing-tse avaient renvoyé les Vierges chez leurs parents, et placé les plus grandes orphelines dans de bonnes familles chrétiennes.

A Moukden, où Mgr Guillon venait de rentrer d'une tournée pastorale, la situation était très mauvaise. « Il était convenu que le 26 de la lune, fête du Sacré-Cœur, écrivait le 24 juin Sœur Sainte-Croix Grandury, notre petite cathédrale devait être incendiée, à midi juste, ainsi que les maisons environnantes; aussi quantité de personnes

venaient-elles regarder par-dessus les murs et paraissaient étonnées de nous voir aussi tranquilles qu'à l'ordinaire. Ce matin même, plusieurs femmes des villages voisins vinrent à la messe pour voir si les Sœurs étaient brûlées, ou si elles avaient pris la fuite comme au *Touang-houan* (c'est le quartier protestant). Nous avons rassuré de notre mieux ces femmes qui avaient grand'peur, craignant de voir tomber leur tête, disaient-elles, dès que ces individus leur auraient jeté un sort. Cependant, le dirai-je, nous regrettons d'avoir manqué une si belle occasion d'être grillées toutes vives, là, près de l'autel, comme deux petits cierges, pour nous envoler vite en paradis. »

Ce souhait d'une âme admirable d'héroïsme allait être exaucé!

L'évêque, le P. Emonet, un prêtre indigène le P. Li, les deux Religieuses de la Providence chargées de l'orphelinat de Moukden et plusieurs centaines de Chrétiens se réfugièrent dans la cathédrale. Ils y furent attaqués par les Boxers, aidés des soldats réguliers. Une Religieuse réfugiée au Japon, Sœur Jules Ferry, nous écrit les nouvelles qui lui sont parvenues : « Monseigneur exhorte au martyre ceux qui sont autour de lui ; pendant son exhortation on frappe de grands coups à la porte : l'évêque, pensant que c'était peut-être quelque autorité chinoise, se rend à la porte pour la recevoir; la porte n'est pas plus tôt ouverte qu'il a la tête tranchée; puis ils s'avancent, ces possédés, vers le chœur où se trouvaient le P. Emonet et le P. Li, qui ont également la tête tranchée. Quant à nos deux heureuses sœurs, Sœur Sainte-Croix Grandury et Sœur Albertine Rœcklin, ont-elles eu le même sort? On le pense; on ignore ce qu'elles ont eu à souffrir, ainsi que les 200 Chrétiens qui se trouvaient réunis pour la défense de leur évêque et de leur église, mais, ils n'ont pas été tués avant le feu, ils ont été brûlés vifs. Quand tout a été fini, les Boxers se sont répandus dans la ville, et ont décapité tout ce qu'ils ont pu trouver de Chrétiens. Un témoin oculaire dit que dans la ville on ne rencontrait que des corps sans tête. La femme et la bru du catéchiste ont été crucifiées. »

Tel fut dans ses grandes lignes le désastre de Moukden. Il fut connu en France par une dépêche de notre procureur à Chang-hai, le P. Robert, qui adressa au séminaire ce télégramme :

« *Guillon, Emonet duæque moniales necati Moukden* ». Mgr Guillon, M. Emonet et deux Religieuses ont été assassinés à Moukden.

Peu de temps après, une nouvelle dépêche annonçait la mort des PP. Viaud, Agnius, Bayart, Bourgeois et Le Guével, de la Mission de la Mandchourie méridionale.

GRANDE RUE DE KABAROWSKA

Les trois premiers, chargés des postes de Siao-hei-chan et de Kouang-ning, s'étaient retirés au village de Che-tse-touen, mais ne s'y trouvant pas en sûreté, ils s'enfuirent, avec quatre Chrétiens, dans les hautes herbes de la plaine, où ils restèrent deux jours sans manger. Des brigands les aperçurent et vinrent à eux, leur apportant quelque nourriture, puis, au moment où les fugitifs, que ce bon procédé avait rendus confiants, s'y attendaient le moins, ils les désarmèrent et enlevèrent leurs chevaux. Aussitôt avertie, la garde nationale de Ya-tse-chang arriva, fusilla les trois missionnaires et jeta leurs cadavres dans le fleuve Leao, à Souang-tai-tse. Les quatre Chrétiens qui accompagnaient les missionnaires furent noyés vivants. Le village de Che-tse-toun fut brûlé, les enfants des orphelinats de Kouang-ning et de Siao-hei-chan massacrés ou enlevés, 64 Chrétiens de cette dernière paroisse tués.

Quant aux PP. Bourgeois et Le Guével, voici ce que nous écrit le P. Letort :

« Ils sont certainement morts au bord de la mer, où ils voulaient s'embarquer. Les habitants de Lien-chan s'étaient montrés très bons pour eux et les avaient aidés à sortir de la localité. Un seul individu, appelé Ouang, et parent de Chrétiens, les poursuivit de sa haine féroce, défendit à qui que ce fût de leur fournir une barque sous peine d'être massacré. Les Pères durent gagner la montagne, et c'est là qu'ils ont péri avec une vingtaine de Chrétiens, après une défense héroïque, sous les balles des soldats de Ning-iuen appelés pour les fusiller. Les Vierges ont été tuées, bon nombre d'enfants de l'orphelinat ont été massacrés avec des Chrétiens, d'autres enlevés. Tout a été brûlé. »

Enfin, le 25 août, un nouveau télégramme annonçait que la Mandchourie septentrionale était frappée à son tour. Les PP. François Georjon et Louis Leray étaient massacrés.

Une lettre du 3 août nous a appris la mort du P. Maurice Li, qui a été décapité. C'est le troisième prêtre chinois de la Mandchourie méridionale qui a donné sa vie pour Notre Seigneur Jésus-Christ.

Le 23 septembre, notre procureur de Chang-hai nous envoyait une nouvelle dépêche de mort : *Souvignet a été tué*. Le P. Régis Souvignet était un excellent missionnaire, chargé du district de Hou-lan. Il était allé voir le P. Delpal à Leao-tien-tse ; quand il apprit que ses Chrétiens étaient en danger, il repartit aussitôt, et c'est dans l'exercice de son ministère qu'il a trouvé la mort.

S'attaquer aux vivants ne suffit pas à la haine chinoise. Les bandits, car qu'ils soient Boxers, soldats réguliers ou simples citoyens, on ne peut leur donner un autre nom, les bandits déterrèrent le P. Moulin, mort à Nieou-tchouang le 24 juin, frappèrent le cadavre, lui coupèrent la tête et le brûlèrent. A Tong-kia-touen, où est la ferme Saint-Joseph, ils ouvrirent la fosse de Sœur Hélène, morte depuis 15 ans, et brûlèrent ses ossements.

Pendant ce temps, que devenaient les survivants, missionnaires et Religieuses? Aussitôt que les désordres de Moukden furent connus à Ing-tse, le provicaire, le P. Choulet, alla en faire part aux Sœurs de la Sainte-Enfance. « On reste quelques minutes dans un silence d'agonie, écrit la sœur Jules Ferry, puis le P. Choulet nous dit : « Je « vous embarque à l'instant, dépêchez-vous, car le danger est pres- « sant. » Ce bon Père part pour prendre nos places; mais il n'ose pas aller loin, car il est hué! Il retourne à la procure et envoie son homme d'affaires. Il était onze heures et demie, notre pauvre dîner était sur le feu, nous l'y avons laissé. Nous partons à la douane et nous nous embarquons vers 1 heure de l'après-midi, quoique le vaisseau ne doive partir que le lendemain. Nous étions à peine sorties de chez nous que le pillage commençait, c'était affreux! »

LE BAZAR A KABAROWSKA

A Cha-ling, même départ précipité; les Religieuses sont rapidement conduites à Leao-yang, la gare la plus rapprochée. A Tie-ling, les PP. Lamasse, Vuillemot et les Sœurs Gérardine et Marie se réfugièrent chez les Russes, et, protégés par une colonne de 500 cosaques et accompagnés par 300 Chrétiens, ils prirent la route du Nord. Attaqués en route, particulièrement à Koi-nien, ils se défendirent avec succès et réussirent à gagner Wladivostock. Le Vicaire apostolique de la Mandchourie septentrionale, Mgr Lalouyer, les PP. Cubizolles, Sandrin, Samoy, Gérard, Lecouflet gagnèrent cette dernière ville. D'autres se réfugièrent à Chang-hai; les PP. Villeneuve et Huchet s'enfuirent en Corée.

Enfin, en quelques endroits très rares, les missionnaires organi-

sèrent la résistance. San-tai-tse fut transformé en camp retranché, et les PP. Corbel et Caubrière s'y enfermèrent avec un millier de Chrétiens ou Chrétiennes. Une de leurs lettres (7 juillet 1900) nous a fait connaître leurs admirables sentiments de courage et de piété : « Notre vie, à San-tai-tze, se partage entre les exercices de piété et les exercices militaires. Tout le monde a beaucoup d'entrain, est gai, chante. Chacun a son emploi, et tous, hommes, femmes et enfants, ont leur arme spéciale. Un millier de soldats ne viendra pas facilement à bout de notre résistance. Si le vice-roi ne fournit pas de canons à nos agresseurs, nous avons l'espoir fondé de tout sauver. A la grâce de Dieu! Si nous devons périr, nous mourrons contents. Serions-nous fiers, le P. Caubrière et moi, d'arriver en Paradis avec nos mille Chrétiens!

Le sous-préfet de Leao-yang fit dire aux Chrétiens de San-tai-tse que s'ils lui livraient le P. Corbel et le P. Caubrière et reniaient leur foi, il leur promettait sa protection. Les Chrétiens répondirent qu'ils mourraient plutôt que de trahir leur religion et leurs prêtres.

Enfin les Russes s'avançant de Port-Arthur vers Moukden délivrèrent les missionnaires et les Chrétiens de San-tai-tse.

Telle a été cette furieuse tempête qui a détruit une partie du Vicariat de la Mandchourie septentrionale, et presque entièrement la Mission de Mandchourie, puisque dans cette dernière une seule église, celle d'Ing-tse, reste debout, afin sans doute que l'on y sonne le glas de tant d'œuvres ruinées, de tant de pieux édifices pillés et brûlés, d'évêques, de missionnaires, de prêtres indigènes, de Religieuses et de Chrétiens massacrés.

Ouvrages à consulter. — *Histoire de la Société des Missions-Étrangères*, par A. Launay, 3 vol. in-8, Paris, 1894. — *Mgr Verrolles et la Mission de Mandchourie*, par A. Launay, 1 vol. in-8, Paris, 1895.

SÉOUL
VUE PRISE EN DEHORS
DE LA PORTE DU SUD

CHAPITRE X

LA CORÉE

LES ORIGINES DE L'ÉGLISE DE CORÉE

L'Église de Corée a des origines très particulières, marquées d'un caractère spécial de sagesse humaine guidée par la sagesse divine. Elle n'a pas été créée par le zèle des missionnaires, comme les Églises de l'Annam, de la Chine ou du Japon : des philosophes et des lettrés furent ses premiers fidèles et ses premiers apôtres.

Vers la fin du XVIIIe siècle, un lettré de noble famille, Ni-tek-tso, surnommé Pick-i, ouvrit par hasard un traité de la religion catholique, écrit en chinois. Étonné à la lecture de ces maximes, qu'il trouve bien supérieures à celles qu'il a étudiées jusqu'alors dans les autres philosophies, il est désireux de les connaître plus à fond. Un de ses amis, lettré comme lui, doit cette année même accompagner à Pékin l'ambassade annuelle; il va le trouver, lui raconte la décou-

verte qu'il vient de faire d'une doctrine merveilleuse, et le conjure de se mettre en relations avec les Chrétiens qui habitent la capitale, et de lui rapporter des livres plus complets sur leur religion.

En 1784, le lettré se met en rapport avec l'évêque de Pékin, Mgr Alexandre de Gouvea; il visite les églises, assiste aux cérémonies du culte, étudie la doctrine, et enfin, la veille de son départ, reçoit le baptême avec le nom de Pierre. De retour à Séoul, il raconte à Pick-i toutes les choses nouvelles qu'il a vues, et lui remet des livres en grand nombre, des croix, des images et divers présents que lui ont faits les missionnaires. Puis, peu de temps après, il le baptise et lui donne le nom de Jean-Baptiste. Un autre lettré de leurs amis, Kouen-Il-sin-I, reçoit également le baptême.

Immédiatement, tous les trois commencent à répandre la vérité religieuse, s'adressant de préférence aux hommes éclairés et renommés par leur sagesse, et ils ont le bonheur de les convertir.

Une persécution sanglante, quoique contenue par la modération personnelle du roi, éclate, mais ne décourage personne. Enfin, en 1794, dix ans après le baptême du premier converti, un prêtre chinois, Jacques Tsiou, arrive en Corée, où il trouve plus de 4000 Chrétiens, dont il augmente le nombre et qu'il édifie par sa vie et par son martyre, car il fut décapité le 31 mai 1801. Du milieu de leur détresse, les Chrétiens coréens tournèrent leurs regards vers Rome. Ils écrivirent une lettre au pape Pie VII pour lui exposer leurs malheurs, leurs besoins, leur vif désir d'avoir un évêque et des prêtres pour les fortifier et les conduire. Lorsque le Souverain Pontife entendit le cri d'ardente supplication que lui jetaient, du fond de l'Asie, les fils derniers-nés de l'Église catholique, il était en prison à Fontainebleau; il ne put que pleurer et prier, et l'Église coréenne dut se soutenir sans pasteurs.

En 1827, une nouvelle supplique, écrite deux années auparavant, parvint au pape Léon XII. La Congrégation de la Propagande

s'adressa alors à la Société des Missions-Étrangères, créa le Vicariat apostolique de Corée, et plaça à sa tête Mgr Bruguière.

Né en 1793 à Reissac (département de l'Aude), et depuis 1825 missionnaire à Siam, Mgr Bruguière quitta Bangkok, le 12 septembre 1832, pour se rendre en Chine. Un prêtre des Missions-Étrangères, le P. Maubant, se joignit alors à lui. Il était destiné pour le Setchouan, mais la Mission de Corée le tenta, et son évêque lui permit de suivre ses aspirations. Deux Européens ne pouvant voyager ensemble dans l'intérieur de la Chine, il fut convenu qu'ils suivraient une route différente. Mgr Bruguière devait incliner vers l'Ouest, en traversant le Kiang-nan et le Ho-nan, et, une fois entré dans le Chan-si, remonter directement au Nord. Le P. Maubant prenait la route du côté de l'Est par le Chang-toung et le Tche-li. Il était décidé que tous les deux se retrouveraient soit à Si-vang, en Tartarie, soit sur les frontières de la Corée.

UNE FEMME CORÉENNE

Le P. Maubant partit et arriva le premier, après un voyage pendant lequel il aurait dû être vingt fois arrêté et qu'il fit presque sans incident, agissant sans bruit avec une imperturbable audace, semblant ne pas même voir d'obstacles, lorsque d'autres auraient crié à l'impossible. Le premier Européen depuis plusieurs siècles, il entra en plein jour à Pékin, sans diplôme impérial. La stupeur de l'évêque fut telle qu'il mit le P. Maubant au secret pendant deux mois; il le fit ensuite passer en Tartarie, à Si-vang, où il fut fraternellement reçu par M. Mouly, de la Congrégation de la Mission.

Mgr Bruguière resta beaucoup plus longtemps en route. Lui-même a raconté son voyage d'aventures, de peines, de privations, de fatigues, de contrariétés et d'obstacles de tout genre, aggravés

et multipliés par l'ignorance de la langue et des coutumes chinoises. Enfin, il arriva à Si-vang, le 8 octobre 1834, après deux ans et vingt-six jours de voyage.

Les deux apôtres passèrent une année dans ce village, occupés à préparer leur entrée en Corée. L'affaire ne marcha pas aisément. Sous une impulsion de craintes non justifiées, les Coréens, après avoir tant de fois demandé des missionnaires, écrivaient que leur présence déchaînerait une nouvelle persécution et que le temps n'était pas favorable. Étonné et inquiet de ces dires, n'y accordant qu'une médiocre confiance, et toujours plus désireux d'évangéliser le pays dont il était le premier pasteur, Mgr Bruguière imposa silence aux timidités de ses guides, releva leur courage par son langage plein de foi, et, le 7 octobre 1835, il quitta Si-vang.

Trois semaines plus tard, le courrier qui devait apporter la nouvelle de son entrée en Corée, annonça sa mort. Arrivé à Pie-li-kiou le 20 octobre, il était tombé soudainement malade, et était mort le même jour, une heure après, assisté par un prêtre chinois.

En apprenant cette fin soudaine, le P. Maubant alla rendre les derniers honneurs à son évêque, puis il continua sa route. Il traversa les plaines et les forêts de la Mandchourie, se dirigeant vers le fleuve Ap-nok-kang, qu'il devait franchir près d'I-tchou (Eui-tjyou). La douane de cette ville est très redoutable; en quittant le royaume, les voyageurs y reçoivent un passeport qui indique non seulement leurs noms, surnoms, généalogie, profession, etc., mais encore la cause de leur voyage, et la quantité d'argent qu'ils emportent pour faire le commerce; à leur retour, ils doivent présenter ce passeport, et prouver, par un bordereau de leurs marchandises, que les prix réunis équivalent à la somme primitivement déclarée.

A l'époque du voyage de M. Maubant, les eaux étaient gelées, circonstance favorable qui permettait de traverser le fleuve au détour le plus obscur. Une heure avant d'arriver sur les bords de l'Ap-nok-kang, les voyageurs commencèrent à prendre les plus minutieuses

précautions. Le missionnaire se revêtit d'un habit de toile grossière, d'un capuchon ne lui laissant à découvert que les yeux, le nez et la bouche, enfin d'un grand chapeau en forme de cloche, surmonté d'un voile en éventail pour couvrir le visage; et dans cet accoutrement qui est l'habit de deuil du pays, il s'avança vers I-tchou. A quelques mètres de la porte, lui et ses guides tournèrent brusquement à gauche et enfilèrent un aqueduc construit dans les murs de la ville. Le premier conducteur était déjà passé, lorsqu'un chien de la douane l'aperçut et se mit à aboyer. C'en était assez pour les perdre tous; le P. Maubant recommandait déjà son âme à Dieu : « Allons, se dit-il, c'est fini. Les douaniers vont venir, ils vont nous voir en fraude et nous questionner longuement : ils me reconnaîtront infailliblement pour étranger. » La petite troupe s'arrêta un instant, le chien cessa ses cris, et les douaniers restèrent tranquillement à deviser dans la salle de garde bien chauffée. La seconde douane d'I-tchou fut évitée par le même moyen et avec autant de bonheur. On conduisit le P. Maubant dans une petite maison qui avait l'aspect d'un four de boulanger; on lui offrit une collation de navets crus et de riz salé, et on lui dit de se reposer pendant deux ou trois heures.

UN LETTRÉ CORÉEN DIPLOMÉ

Telle fut l'entrée du premier missionnaire français en Corée, cachée aux regards, par une froide nuit de janvier de l'année 1836,

ressemblant à l'entrée d'un malfaiteur bien plus qu'à celle d'un conquérant; et pourtant, c'était un conquérant, cet humble prêtre qui allait planter la croix de Jésus-Christ sur une terre nouvelle, ouvrir cette contrée à la foi et à la civilisation, appeler sur elle l'attention des hommes d'État, faire tressaillir le monde chrétien du récit de ses travaux et de l'héroïsme de sa mort.

Le pays qu'il venait évangéliser avait environ 12 millions d'habitants appartenant à la race mongole; dans le Nord, ils sont mélangés d'indigènes autochtones et de Tongous, et dans le Sud de Japonais. Les hommes sont en général forts, ils ont de larges épaules et des bras très musclés; mais la poitrine paraît être peu développée. Les femmes coréennes ne brillent pas par la beauté. Elles ont le teint jaunâtre, de petits yeux, le front très proéminent et des pieds très petits mais non déformés comme ceux des Chinoises. D'ailleurs le Coréen n'estime, dit-on, qu'une chose dans le physique de la femme, c'est le développement du système pileux : une abondante chevelure et des sourcils « fins comme un fil ».

A cette époque, le gouvernement était absolu et calqué, comme toute la civilisation coréenne, d'ailleurs, sur le gouvernement chinois.

Depuis lors, il a notablement changé; et il est à peu près ce que veulent les Japonais; car si les décrets qui se succèdent rapidement sur les arts, la science, l'administration et même le costume sont signés par le roi, ils sont inspirés par le représentant du Mikado, auquel la Russie laisse le champ assez libre. Toutefois ils ne sont pas toujours du goût de quelques citoyens, plus avancés que la majorité de leurs compatriotes, et l'on a entendu naguère retentir dans les rues de Séoul le cri de « Vive la République! ».

Alors comme aujourd'hui, les missionnaires s'occupèrent plus de religion que de politique, et si l'on trouve dans les lettres du P. Maubant quelques détails sur le roi, les ministères et les mandarins coréens; si parfois il jette un coup d'œil sur la configuration du

pays, pour nous dire que les côtes sont festonnées d'une multitude de baies, de criques, et escortées de nombreux archipels, où les jonques peuvent trouver un abri en toute saison; que l'intérieur offre une série de collines et de montagnes jetées çà et là, sans ordre, sans vallées étendues, séparées de temps à autre par des torrents rapides; que le sol est assez fertile, car il produit du riz, du froment, du seigle, du millet; s'il nous décrit les richesses minérales, qui sans être très grandes sont assez considérables, mais que l'absence de bonnes voies de communication empêchera longtemps d'être exploitées; il appuie davantage sur la religion pratiquée par le peuple, et donne à ses correspondants des renseignements sur le Bouddhisme, analogue à celui de la Chine, le culte de Confucius et celui des ancêtres. Il décrit les pagodes bâties dans le style chinois, et qui n'ont généralement rien de remarquable, et parle assez souvent des bonzes, fort peu considérés et hardiment quêteurs, mais qu'on ne laisse pas partir les mains vides, dans la crainte d'encourir quelque maléfice.

TYPES D'ENFANTS CORÉENS

PERSÉCUTIONS DE 1839 ET DE 1866

Le P. Maubant était en Corée depuis quelques mois lorsqu'un autre missionnaire, le P. Jacques Chastan, vint le rejoindre. Puis, Rome nomma un évêque, qui fut Mgr Laurent Imbert, missionnaire au Se-tchouan depuis dix ans.

L'entrée successive des deux missionnaires européens, la présence d'un évêque, leurs travaux, leurs visites annuelles à toutes les chrétientés, l'administration régulière des sacrements, relevèrent rapidement le moral des néophytes, consolèrent les bons, raffermirent les chancelants, réconcilièrent les pécheurs, ramenèrent les transfuges, et donnèrent à la propagation de l'Évangile un nouvel et vigoureux essor. De nombreux païens, quelques-uns très influents, embrassèrent la foi, ou apprirent à la connaître. Des jeunes gens et de vertueux Chrétiens furent préparés au sacerdoce, car Mgr Imbert, pénétré du but et des traditions de la Société des Missions-Étrangères, s'occupa avec soin du clergé indigène ; à l'exemple des premiers Vicaires apostoliques, il choisit des sujets d'un âge mûr et leur enseigna la théologie.

La démission du Régent, depuis longtemps fatigué et malade, changea la face des choses. Le régent avait pour la religion catholique une sympathie vraie ; bien des fois, il avait arrêté la persécution prête à éclater ; sa retraite fit passer le pouvoir exécutif aux mains de Ni-Tsi-en-i, ennemi acharné des Chrétiens.

Un faux frère, Kim-le-saing-i, s'offrit à livrer les prêtres européens, si on lui donnait les hommes nécessaires, ce qui fut accepté avec joie, et le malheureux ne réussit que trop dans son projet. Pris le premier, Mgr Imbert crut que la persécution cesserait, ou du moins se calmerait, par l'arrestation de tous les prêtres européens, et il écrivit à ses deux missionnaires un court billet contenant ces seuls mots : « Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis ; si vous n'êtes pas encore partis en barque, venez avec l'envoyé Son-kie-tsong. » C'était le nom d'un capitaine de satellites qui, à la tête de plus de cent hommes, venait saisir les missionnaires. Le P. Maubant reçut le premier cette lettre, la transmit au P. Chastan, et tous les deux obéirent.

Conduits à Séoul et enfermés au Keum-pou, la prison des dignitaires et des criminels d'État, ils subirent de nombreux interroga-

toires et furent condamnés à mort. Leur exécution fut fixée au 21 septembre 1839. Le jour venu, on les conduisit au supplice, en dehors de Séoul, en un lieu nommé Sai-nam-to, non loin du fleuve Han-Kang, qui traverse la capitale. A l'endroit indiqué, on avait planté un pieu au sommet duquel flottait un étendard portant la sentence de mort.

A peine arrivés, les condamnés sont dépouillés de leurs vêtements; les soldats leur attachent les mains devant la poitrine, leur passent sous les bras de longs bâtons, leur enfoncent deux flèches de haut en bas à travers les oreilles et, après leur avoir jeté de l'eau au visage, les saupoudrent d'une poignée de chaux; six hommes saisissent ensuite les bâtons, font faire trois fois aux martyrs le tour de la place, pour les livrer aux dérisions et aux grossières moqueries de la foule. Enfin, on les fait mettre à genoux, et une dizaine de soldats courent autour d'eux le sabre au poing, simulant un combat et leur déchargeant en passant chacun un coup de sabre. Le P. Chastan ayant reçu un premier coup qui lui effleura simplement l'épaule, se leva instinctivement et retomba aussitôt à genoux. Mgr Imbert et le P. Maubant restèrent immobiles jusqu'au coup mortel.

JEUX D'ENFANTS CORÉENS

Un soldat prit les têtes qui roulaient à terre, les posa sur une planche, et les présenta au mandarin. La justice coréenne était satisfaite, et le Catholicisme solidement implanté en Corée. Les Coréens pensaient peut-être le contraire, bien des sages partagent leurs

FEMME ET ENFANTS CORÉENS

idées, et cependant rien n'est plus vrai. A étudier son histoire, la vie de l'Église, qui commença sur le Calvaire pour se continuer, grandir et se fortifier au milieu des persécutions, ne semble-t-elle pas un défi à la sagesse humaine? Et si, des premiers siècles, des origines du Catholicisme, nous passons à des temps plus proches de nous, ne voyons-nous pas les mêmes causes produire les mêmes effets, et les fidèles devenir plus nombreux et plus fervents dans les contrées arrosées du sang des martyrs?

Quelques années après la mort des trois premiers missionnaires de la Corée et l'arrivée en ce pays d'un nouvel évêque et de nouveaux prêtres, l'amiral français Cécile aborda sur les côtes de la presqu'île et adressa au roi une lettre lui reprochant la mort de Mgr Imbert, des PP. Maubant et Chastan, lui faisant craindre la vengeance de la France si la persécution continuait. Cette lettre était écrite en chinois, et en voici la traduction :

« Par l'ordre du ministre de la Marine de France, le contre-amiral Cécile, commandant l'escadre française en Chine, est venu pour s'informer d'un attentat odieux, qui a eu lieu le 14 de la huitième lune de l'année Kei-hai (21 septembre 1839). Trois Français, Imbert, Chastan et Maubant, honorés dans notre pays pour leur science et leurs vertus, ont été, on ne sait pourquoi, mis à mort en Corée. Dans ces contrées de l'Orient, le contre-amiral, ayant pour

devoir de protéger les hommes de sa nation, est venu ici s'informer du crime, qui a mérité à ces trois personnes un sort aussi déplorable. Vous me direz peut-être : « Notre loi interdit l'entrée du royaume à « tout étranger; or, ces trois personnes l'ayant transgressée, ont « subi la peine de leur transgression.

« Et le contre-amiral vous répond :

« Les Chinois, les Mandchoux et les Japonais entrent quelquefois témérairement chez vous. Loin de leur faire du mal, vous leur fournissez les moyens de retourner en paix au sein de leurs familles. Pourquoi n'avez-vous pas traité ces Français, comme vous traitez les Chinois, les Mandchoux et les Japonais ? Nous croyions que la Corée était la terre de la civilisation, et elle méconnaît la clémence du grand Empereur de la France. Si vous voyez des Français s'en aller à des milliers de lieues de leur patrie, ne vous imaginez pas qu'ils cessent pour cela d'être Français et qu'on ne se soucie plus d'eux. Il faut que vous sachiez que les bienfaits de notre Empereur s'étendent sur tous ses sujets, en quelque lieu du monde qu'ils se trouvent. Si, parmi eux, se rencontrent des hommes qui commettent dans un autre royaume des crimes punissables, tels que le meurtre, l'incendie ou autres, et qu'on les en châtie, notre Empereur laisse agir la justice ; mais si, sans sujet et sans cause, on les met tyranniquement à mort, alors, justement indigné, il les venge de leurs iniques oppresseurs.

« Persuadé que, pour le moment, les ministres ne peuvent promptement me répondre sur le motif qui m'a amené dans ces parages, savoir : la mort infligée par les Coréens à trois docteurs de notre nation, je pars. L'année prochaine, des navires français viendront de nouveau chercher la réponse.

« Seulement, je leur répète qu'ayant été clairement avertie de la protection bienveillante que notre Empereur accorde à ses sujets, si par la suite une pareille tyrannie s'exerce de la part des Coréens sur quelques-uns d'entre eux, certainement la Corée ne pourra éviter

d'éprouver de grands désastres, et quand ces désastres viendront fondre sur le roi, sur les ministres et les mandarins, qu'ils se gardent bien de les imputer à d'autres qu'à eux-mêmes : ils seront punis, et cela pour s'être montrés cruels, injustes, inhumains. »

Pour toute réponse, le gouvernement fit mettre à mort un prêtre indigène, André Kim.

L'apparition, en 1847, de deux navires la *Gloire* et la *Victorieuse*, commandés par l'amiral Lapierre, aurait peut-être produit plus d'impression ; mais ces deux navires s'échouèrent, et cet accident enorgueillit les Coréens, comme s'il eût été le fait de leur bravoure. Ils affichèrent le plus profond mépris pour les barbares d'Europe, ils ne parlèrent plus que d'exterminer tous les Chrétiens. Cependant, cette ardeur tomba peu à peu ; la mort du roi, des révolutions de palais tournèrent les esprits d'un autre côté, et les missionnaires purent accomplir en paix l'œuvre de Dieu, sous la conduite de Mgr Berneux, sauvé dix ans auparavant des prisons de l'Annam par le commandant Favin-Lévèque, et dont un missionnaire a tracé le portrait suivant : « A une piété angélique, à un zèle ardent pour le salut des âmes, Mgr Berneux joignait une connaissance profonde de la théologie et une capacité rare pour l'administration. Son activité ne lui laissait aucun repos. Je n'ai jamais pu comprendre comment il suffisait seul à ce qui eût occupé trois ou quatre missionnaires, comment il pouvait entrer dans le plus petit détail de toutes les affaires spirituelles ou temporelles. Il avait le district le plus vaste, une correspondance très étendue avec les missionnaires et les Chrétiens ; il était le consulteur universel, le procureur de la Mission ; il donnait à la prière un temps considérable ; et néanmoins,

UN BÉPAS CORÉEN EN PLEIN AIR

quand un missionnaire allait le voir, il semblait n'avoir rien à faire que de l'écouter, de s'occuper de lui, de le récréer par sa conversation pleine d'esprit et d'amabilité. »

Son coadjuteur, Mgr Daveluy, donnait les derniers soins à la publication de divers ouvrages dont plusieurs étaient très importants pour l'instruction des néophytes. C'est dans cette année surtout qu'entouré de livres, de traducteurs et de copistes, compulsant des manuscrits précieux et consultant la tradition orale, il put recueillir des documents du plus haut intérêt, qui servirent à M. Dallet pour rédiger son *Histoire de l'Église de Corée*, ajouter cent cinquante pages aux annales des premiers martyrs, et rédiger des notes biographiques sur la plupart des confesseurs.

PORTEUR DE MARMITES EN TERRE

Le provicaire, le P. Pourthié, dans les courts instants que lui laissait le soin du séminaire, continuait le grand Dictionnaire commencé par Mgr Daveluy; pendant que le P. Petitnicolas, son collègue au séminaire, s'occupait de la paroisse voisine, et que le P. Féron faisait ses débuts dans le ministère apostolique.

Quatre jeunes missionnaires, Landre, Joanno, Ridel et Calais, débarquèrent en Corée, en 1862.

« Maintenant, s'écriait Mgr Berneux, en annonçant leur arrivée à M. Albrand, Supérieur du séminaire des Missions-Étrangères, que le travail vienne, et les ouvriers ne manqueront pas. » Et quelque temps après il s'écriait : « Nous avons pour l'avenir une espérance

sérieuse de paix, de tranquillité, et, par conséquent, de succès abondants. »

Hélas! combien furent tristes les beaux jours que l'évêque croyait entrevoir.

La Chine venait alors de subir d'humiliantes défaites, les Français et les Anglais avaient battu ses troupes, pénétré dans Pékin et dicté des lois à son Empereur. Quand les missionnaires apprirent ces nouvelles, ils regrettèrent vivement qu'un vaisseau de guerre français ne parût pas dans la rivière de Séoul, car il eût obtenu, pour la France et pour le Catholicisme, toutes les concessions qu'il eût demandées.

En effet, dire la terreur folle et la consternation profonde qui se répandirent de la capitale dans tout le royaume, serait chose impossible. Toutes les affaires furent suspendues, les familles riches ou aisées s'enfuirent dans les montagnes. Les ministres, n'osant eux-mêmes quitter leurs postes, firent partir en toute hâte leurs femmes, leurs enfants et leurs trésors. Des mandarins du haut rang se recommandaient humblement à la protection des néophytes et faisaient des démarches afin de se procurer des livres de religion, des croix ou des médailles pour le jour du danger; quelques-uns même portaient publiquement à leur ceinture ces signes du Christianisme.

Si, à ce moment, un navire français, une simple chaloupe, se fussent présentés, exigeant pour le Catholicisme la même liberté qui venait d'être stipulée en Chine, on se fût empressé de tout accorder, heureux encore d'en être quitte à ce prix. Cette paix aurait été troublée peut-être, comme en Chine ou au Tonkin, par des émeutes populaires, par de sourdes intrigues, par des incendies d'églises ou des assassinats de missionnaires, mais elle aurait donné des années de tranquillité relative, favorisé l'essor des œuvres chrétiennes et la conversion des gentils.

Hélas! les navires qui, de la pointe du Chang-toung, où ils séjournèrent des mois entiers, n'étaient pas à quarante lieues des

côtes de Corée, s'éloignèrent sans y faire même une courte apparition. Quand les Coréens furent certains du départ de la flotte anglo-française, la panique générale se calma peu à peu; le gouvernement, revenu de sa frayeur, songea à faire quelques préparatifs de défense pour le cas où les barbares d'Occident seraient tentés de revenir, et bientôt un changement dans la politique intérieure du pays excita brusquement une révolution. Voici ce qui se passa :

La mort du roi, arrivée en 1864, rendit l'influence au vieux parti des persécuteurs. L'une des quatre veuves couronnées, la reine Tcho, s'empara par surprise du sceau royal et, sous le nom du défunt, transmit le trône, suivant la coutume coréenne, à un prince de son choix. C'était un enfant de douze ans. Pour accomplir ce coup d'audace, elle s'était appuyée sur une faction qui était précisément celle des pires ennemis du Christianisme. Aussi, bien que personnellement elle ne fût pas portée aux mesures de violence, elle dut prendre pour ministres les partisans de la persécution. Ainsi se préparèrent les terribles événements qui devaient accabler de maux l'Église coréenne.

Un incident de la politique étrangère en précipita la réalisation.

Depuis plusieurs années, les Russes faisaient en Tartarie des progrès inquiétants pour l'indépendance de la Corée. D'annexions en annexions, ils s'étaient rapprochés de la frontière septentrionale de ce royaume et touchaient au petit fleuve qui forme la limite de la province de Ham-kieng. En janvier 1866, un navire russe se présenta à Ouen-san, port de commerce sur la mer du Japon; de là, le commandant envoya à la cour de Séoul une lettre impérieuse réclamant la liberté du commerce et le droit pour les marchands russes de s'établir en Corée.

L'émoi fut grand à la cour et dans tout le royaume. Le zèle malencontreux de quelques Chrétiens tourna contre l'Église le mouvement qui agitait le pays. Convaincus que de la démarche des Russes pouvait enfin sortir l'émancipation religieuse de la Corée,

ils écrivirent au Régent, pour lui persuader que l'unique moyen d'éloigner leurs puissants voisins était de contracter une alliance avec la France et l'Angleterre, et que le négociateur-né de cette alliance était l'évêque catholique. Le Régent reçut la lettre sans manifester son sentiment. Partageait-il la manière de voir de ceux qui l'avaient écrite? En tout cas, il s'informa de Mgr Berneux et exprima le désir de lui parler. Celui-ci venait de quitter Séoul pour commencer l'administration en province, et jamais ses travaux apostoliques n'avaient été aussi féconds. L'invitation du Régent lui ayant été transmise, il se hâta d'y déférer. Quatre jours après, le 25 janvier, il était de retour à la capitale. Mais le Régent, informé de son arrivée, négligea de l'appeler, et cette abstention laissa planer un doute sur ses véritables dispositions; en réalité, il gagnait du temps, et voulait s'inspirer des événements.

COSTUME DE DEUIL

Malheureusement, une fois de plus, les menaces des Européens avaient été vaines, et le navire russe s'était éloigné sans autre démonstration que des paroles; le parti de l'intolérance triompha. Le Régent, à supposer que ses sentiments intimes fussent favorables aux Catholiques, n'était pas homme à s'exposer pour les protéger. Les mesures de violence et d'injustice ne répugnaient pas à son caractère. Il céda au courant, et la perte des missionnaires fut résolue.

Le 23 février 1866, à quatre heures du soir, Mgr Berneux fut arrêté. On lui fit subir d'horribles tortures, la bastonnade sur les

jambes et la poncture des bâtons sur tout le corps, principalement sur les côtes. Les os des jambes furent mis à nu et horriblement contusionnés; bientôt le corps ne fut plus qu'une plaie. Le supplice terminé, on enveloppa les jambes avec du papier huilé et quelques morceaux de toile, et on reconduisit le confesseur en prison.

Cette scène se renouvela, à diverses reprises, les jours suivants. Il en fut de même pour les missionnaires arrêtés quelques jours après l'évêque : les PP. de Bretenières, Beaulieu et Dorie; puis tous les quatre furent condamnés à mort et exécutés le 8 mars 1866.

Le jour de l'exécution de Mgr Berneux et de ses compagnons, deux autres prêtres, les PP. Pourthié et Petitnicolas, étaient jetés à leur tour dans les prisons de Séoul; traduits immédiatement devant les juges, ils eurent à subir les mêmes interrogatoires et les mêmes tortures que les premiers confesseurs. Ils furent décapités le 11 mars.

COSTUME ET CHAPEAU DE DEUIL

A cette date, Mgr Daveluy fut pris; peu après, les PP. Huin, Aumaître. La sentence capitale fut portée contre eux.

Mais le roi était alors malade, et une nombreuse troupe de sorciers, réunis au palais, faisaient pour le guérir des cérémonies diaboliques; de plus, il devait bientôt célébrer son mariage. On craignit que le supplice des Européens ne nuisît à l'effet des sortilèges, et que l'effusion du sang humain dans la capitale ne fût d'un fâcheux augure pour les noces royales. Ordre fut donné d'aller

décapiter les condamnés dans la presqu'île de Sourieng, à vingt-cinq lieues au sud de Séoul.

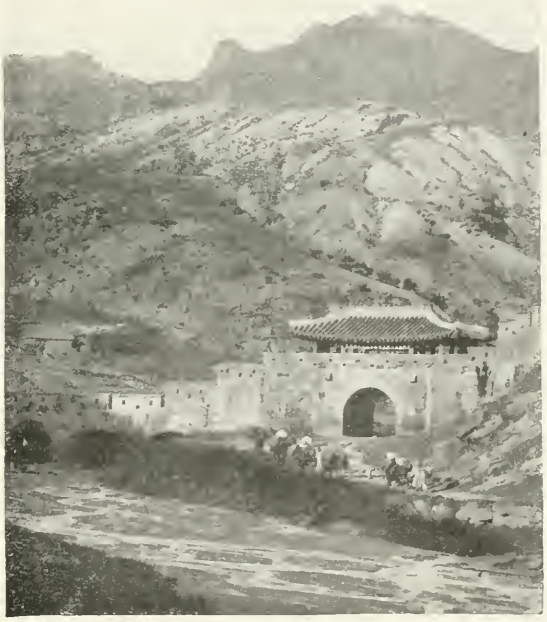
Ils y furent conduits à cheval. Leurs jambes, brisées par la bastonnade, étaient enveloppées de papier huilé retenu par des lambeaux de toile; sur la tête, ils portaient le bonnet jaune, et autour du cou, la corde rouge, signes de leur condamnation. Le jeudi saint, 29 mars, ils étaient arrivés assez près du lieu de l'exécution. Mgr Daveluy entendit les satellites qui, causant entre eux, se promettaient de retarder encore l'immolation des confesseurs pour aller les montrer à la ville voisine. Alors touché d'un vif désir de mourir le jour même de la mort du Sauveur, il les interrompit : « Non, s'écria-t-il, ce que vous dites là est impossible. Vous irez demain droit au lieu de l'exécution, car c'est demain que nous devons mourir. » La parole du condamné fut obéie, et le lendemain, vendredi saint, 30 mars 1866, l'évêque, ses deux prêtres, son catéchiste et son serviteur, donnèrent leur vie pour Jésus-Christ.

On dit que le mandarin qui présidait à l'exécution voulut que les martyrs se prosternassent devant lui. C'est l'usage, en Corée, que les condamnés, comme les gladiateurs antiques, saluent ceux qui les font mourir. Mgr Daveluy répondit noblement qu'il saluerait à la manière française, et il refusa de se mettre à genoux. Une poussée brutale le jeta la face contre terre.

Un autre incident horrible marqua le supplice du saint évêque. L'exécuteur n'avait pas fixé le prix de sa sanglante besogne. Après avoir déchargé sur le condamné un premier coup qui lui entailla profondément la nuque, il s'arrêta et refusa de continuer si on ne lui promettait une forte somme. L'avarice du mandarin résistait à ses prétentions. Il fallut réunir les employés de la préfecture pour décider le cas. La discussion dura longtemps; la victime se débattait à terre dans les convulsions de l'agonie; enfin le marché fut conclu, et deux nouveaux coups de sabre délivrèrent l'âme du témoin de Jesus-Christ.

Trois missionnaires seulement restaient en Corée : Féron, Ridel et Calais. Les deux premiers purent se réunir et se cacher chez une pauvre veuve, mère de six enfants en bas âge.

Le P. Calais courut plus de dangers et fut arrêté deux fois comme suspect; mais il réussit à s'enfuir sans qu'on eût constaté qu'il était Européen; pendant huit jours il coucha dans les bois, vécut de fruits sauvages et de racines, puis il quitta la montagne pour aller, malgré tous les dangers, prêcher dans la petite chrétienté de Soum-ba-kol. Il eut la consolation de baptiser quelques païens, qui ne craignirent pas d'embrasser le Christianisme même en face de la mort, car l'espoir des saintes victimes qui avaient cru sauver les Chrétiens de Corée par leur sacrifice fut cruellement déçu. La persécution prit, en effet, une extension plus grande et un caractère plus rigoureux que les précédentes. L'année 1866 ne vit que massacres, pillages, dévastations. Les Catholiques furent traqués en tous lieux, arrêtés en grand nombre, tantôt soumis aux plus épouvantables tortures et exécutés solennellement, tantôt étranglés clandestinement dans leurs prisons. Puis les bourreaux imaginèrent une espèce de guillotine en bois qui, en laissant retomber une longue poutre sur le cou des condamnés liés ensemble, faisait périr vingt ou vingt-cinq personnes à la fois. Ailleurs on alla jusqu'à enterrer



SÉOUL. — PORTE DU NORD

les prisonniers vivants dans de larges fosses; la terre et les pierres qu'on jetait sur leurs corps leur donnaient en même temps la mort et la sépulture.

Au mois de juin, le P. Féron, devenu par rang d'ancienneté Supérieur de la Mission, pria le P. Ridel de se rendre en Chine, afin de faire connaître les désastres de la Corée et de travailler à y porter remède, en avertissant les autorités françaises. Le missionnaire obéit, bravant les dangers de terre et de mer que lui-même nous a racontés.

« Nous fîmes préparer une barque, écrit-il, ce qui nous coûta des peines extrêmes. Les satellites étaient de tous les côtés, gardaient toutes les routes; les douanes étaient plus vigilantes que jamais, et les soldats de la capitale mettaient les barques en réquisition pour transporter les matériaux destinés à la construction du nouveau palais; tout autant de périls qu'il nous fallait éviter. J'étais caché au fond de mon petit navire, monté par onze Chrétiens résolus, et nos craintes furent grandes pendant trois jours que nous naviguâmes à travers les îles qui bordent la côte; mais Dieu vint à notre aide, et le sang-froid de mon pilote nous tira d'affaire.

« Enfin, nous gagnâmes le large; j'avais apporté une petite boussole, je donnai la route pour filer en pleine mer sur les côtes de Chine. Mes pauvres marins n'avaient jamais perdu la terre de vue; quelle ne fut pas leur frayeur lorsque, le soir, ils ne virent plus autour d'eux que l'immensité des mers? Un vent furieux se déchaîna, nous essuyâmes une violente bourrasque et, pendant plus de deux heures, nous eûmes toutes les peines du monde à maintenir notre embarcation.

« Figurez-vous une petite barque toute en sapin, les clous en bois; pas un seul morceau de fer dans sa construction; des voiles en herbes tressées, des cordes en paille. Mais je l'avais appelé le *Saint-Joseph*, j'avais mis la Sainte Vierge à la barre et sainte Anne en vigie. Le lendemain, point de terre; le troisième jour, nous rencontrâmes

des barques chinoises. Le courage revenait au cœur de mon équipage, mais le calme nous surprit.

« A la nuit, nous eûmes encore un coup de vent qui dut nous pousser fort loin dans la bonne direction; le vent soufflait par soubresauts de droite à gauche; la mer se gonflait et frappait les flancs de la barque; on ne pouvait voir à deux pas dans l'obscurité, et il tombait une pluie torrentielle. J'admirai le courage de mon pilote; il resta toute la nuit au poste, ne voulant pas céder sa place avant que l'orage fût passé, et tenant fidèlement la direction que je lui avais donnée. Enfin le vent cesse, les nuages se dissipent; il ne reste plus que le roulis, et bientôt l'orient en feu nous fait présager une belle journée.

SÉOUL. — PETITE PORTE DE L'OUEST

« Où étions-nous, où avions-nous été jetés par la tempête? Telle était la question que nous nous posions, lorsqu'un matelot fait remarquer un point noir; peu à peu, il grossit; c'est une terre dans la direction que nous avons prise; plus de doute, c'est la Chine. Puis on signale un navire; bientôt, à ses voiles, on reconnaît un navire européen; il vient vers nous. J'ordonne de passer tout à côté, et je fais hisser un petit drapeau tricolore que j'avais eu soin de préparer avant de quitter la Corée. En passant, je lui fais un grand salut. Le capitaine, qui nous regardait avec attention, très étonné de voir flotter le drapeau français sur une si singulière embarcation, qui n'était même pas chinoise, me répond de la manière la plus gracieuse, puis, sur son ordre, on met le drapeau. J'attendais avec

anxiété : c'était le drapeau de la France ; trois fois il s'élève et s'abaisse pour nous saluer. Impossible de vous décrire ce qui se passa dans mon cœur. Pauvre missionnaire, depuis six ans je n'avais pas vu de compatriotes ! et en ce moment, perdu au milieu des mers, sans connaître la route, j'aurais voulu rejoindre ce bâtiment, mais ses voiles, enflées par un vent favorable, l'avaient déjà emporté à une grande distance. »

Enfin, le 7 juillet à midi, le P. Ridel et son équipage jetaient l'ancre dans le port de Tche-fou. Le missionnaire se rendit aussitôt à Tien-tsin demander au contre-amiral Roze, qui commandait la croisière française sur les côtes de Chine, du secours pour l'Église désolée qu'il venait de quitter. L'amiral n'avait aucune instruction à ce sujet, mais il jugea, et avec raison, que les missionnaires catholiques, ses compatriotes, avaient droit d'être protégés, sans qu'on en référât à un bureau ou à un ministère. Au mois de septembre, ayant à son bord le P. Ridel qui lui servait d'interprète, il partit pour la Corée.

Les premières opérations furent bien conduites : on s'attaqua à Kang-hoa, arsenal et boulevard de la Corée. La ville et la citadelle furent enlevées de vive force. De là fut adressée au gouvernement coréen une sommation, qui réclamait des satisfactions pour le meurtre des Français. Exaltés par l'impunité qui avait suivi leurs précédents attentats, les chefs de la nation dédaignèrent de répondre. Quelques jours plus tard, l'amiral envoya un détachement attaquer la pagode de Trieun-tong-sa ; mais les Coréens avaient eu le temps de s'y fortifier, ils recurent vigoureusement le petit détachement français qui fut forcé de se replier. Il était facile encore de réparer cet échec, en entrant avec la flottille dans le fleuve de Séoul et en allant bombarder la capitale. L'amiral craignit d'engager une affaire trop sérieuse sans instructions de son gouvernement, et il appareilla pour la Chine.

A ce moment même, les PP. Féron et Calais essayaient de le

rejoindre, mais, n'ayant pu arriver à temps, ils se firent conduire à Tche-fou par des barques chinoises.

L'APOSTOLAT ET LA POLITIQUE

La Corée n'avait plus de missionnaires; dix années se passèrent sans qu'aucun prêtre pût mettre le pied sur le sol coréen; les frontières étaient gardées avec soin, les côtes étroitement surveillées; les Catholiques, épouvantés par la rigueur de la persécution et la violence des menaces, n'osaient faire aucune démarche pour introduire chez eux des prédicateurs de l'Évangile. Retirés dans une petite station de Mandchourie, à Tcha-keou, plus connu sous le nom de Notre-Dame des Neiges, ceux-ci épiaient une occasion favorable. Elle se présenta en 1876, et les PP. Blanc et Richard pénétrèrent de nouveau à Séoul. Mgr Ridel, évêque depuis 1870, s'y rendit l'année suivante; mais trois mois après, il fut arrêté et jeté en prison où il resta cinq mois. Enfin, sur les instances du ministre de France à Pékin, la Chine intervint et l'évêque fut délivré; mais il dut quitter la Corée. Un prêtre, le P. Deguette, également pris, fut aussi remis en liberté. Il y avait loin de cette conduite à celle du gouvernement coréen en 1839 et en 1866. On put même croire que le Régent avait été assailli de remords, car il fit offrir par les bonzes des sacrifices aux âmes des Chrétiens mis à mort depuis 1866, « afin, dit-on, de consoler ainsi ces pauvres âmes du regret qu'elles ont dû éprouver de quitter la vie ».

Seuls, les lettrés s'agitaient et déclamaient contre les étrangers. Pour leur imposer silence sans doute et leur donner quelque satisfaction, le roi publia un édit outrageant la religion du Maître du ciel, mais, en même temps, il donna au préfet de police l'ordre de laisser les Chrétiens en repos. On ne pouvait attendre beaucoup plus d'un prince païen que deux partis opposés essayaient d'attirer à eux.

Le parti du progrès et de la civilisation finit par l'emporter.

Le 2 avril 1882, l'ambassade coréenne, qui tous les ans porte à Pékin le tribut, revenait à Séoul par la voie de mer et s'embarquait à Tien-tsin sur la canonnière chinoise *Ching-Hai*. L'ambassadeur était accompagné du commodore Schuffeldt, qui devait poser les préliminaires du traité coréen-américain, et de M. Hughes, dont la mission était d'organiser le service des douanes dans plusieurs ports de la Corée. Six semaines plus tard, le traité de commerce entre l'Amérique et la Corée était signé. En 1883, ce fut le tour de l'Angleterre; ensuite l'Allemagne, l'Autriche, la Russie et l'Italie vinrent successivement réclamer les mêmes avantages. Les délégués de ces puissances furent reçus avec les plus grands honneurs par le gouvernement coréen, qui s'empressa d'accueillir favorablement leurs demandes.

Les négociations de la France présentèrent quelques difficultés.

Lorsque le consul français, M. Dillon, fit les premières ouvertures pour obtenir un traité de commerce, les Coréens se récrièrent, disant que la France n'était pas dans les mêmes conditions que les autres gouvernements, puisqu'elle avait fait la guerre à la Corée;

SÉOUL. — PAVILLON DE L'ÉTANG ROYAL DU PALAIS

SÉOUL. — SALLE DU CONSEIL ROYAL

qu'elle devait auparavant donner satisfaction pour la prise de Kang-hoa. Cette raison ne semblant pas suffisante, les plénipotentiaires coréens motivèrent leur refus sur l'intention qu'ils attribuaient à notre pays de vouloir favoriser surtout les missionnaires.

Mais on répondit aux Coréens :

« Vous avez tort de faire exception pour la France; c'est une puissance aussi respectable que les autres. Les Américains, avec qui vous avez traité, ont rejeté toute clause contraire à la religion; aucune puissance ne l'acceptera et encore moins la France. Pourquoi vouloir la lui imposer? »

L'à-propos de ces remarques étouffa immédiatement une discussion qui aurait pu entraver les négociations. M. Dillon revint en Chine avec une dépêche officielle, par laquelle le gouvernement coréen promettait de conclure un traité avec le gouvernement français.

Ce traité fut en effet signé en 1886 et ratifié en 1887.

Après bien des efforts, notre plénipotentiaire, M. Cogordan,

sans obtenir que la présence des missionnaires et leurs prédications fussent explicitement autorisées, réussit à faire insérer une clause que personne n'avait pu arracher à l'obstination jalouse des Coréens.

Dans l'article IV de la Convention, il fut stipulé que les Français résidant en Corée pourraient professer leur religion. On introduisit également dans le traité une disposition permettant à tout sujet français de circuler à l'intérieur du pays, moyennant un passeport, pour y étudier ou y professer la langue écrite ou parlée, les sciences, les lettres ou les arts.

Ces changements dans la politique extérieure de la Corée avaient soulevé bien des colères.

A la tête des mécontents était le beau-père du roi, grand ennemi des Chrétiens. En 1883, il avait révolutionné Séoul, attaqué les Japonais qu'il détestait autant que les Européens, et peut-être craignait moins. Ceux-ci se défendirent bravement, mais ils furent accablés par le nombre. Quand ils comprirent qu'il leur était impossible de vaincre, ils placèrent au milieu d'eux leur chef Hanaboussa et opérèrent en bon ordre leur retraite. Ils arrivèrent ainsi à In-tchyen et s'embarquèrent sur les deux premières jonques qu'ils trouvèrent. Après avoir couru les plus grand périls, cette poignée de braves fut rencontrée par un aviso anglais qui les recueillit à son bord et les ramena dans leur pays.

A la nouvelle de cet attentat, tout le Japon s'émut et réclama une prompte vengeance de l'outrage fait à son ambassadeur et du meurtre de ses enfants. Hanaboussa retourna en Corée et, cette fois, à la tête d'une force imposante. La Chine eut peur que l'occupation japonaise ne mît fin à la fiction de sa suzeraineté et expédia, à son tour, une armée en Corée. Ne se sentant pas assez forts, les Japonais signèrent une convention avec le roi de Corée, qui devait envoyer une ambassade chargée de faire des excuses au Mikado pour le meurtre de ses sujets et de payer une indemnité considérable aux familles des victimes. Pendant les deux années qui suivirent, l'in-

fluence de la Chine sembla toute-puissante à la cour de Corée; un résident chinois fut même installé à Séoul avec une garde de 500 hommes.

De son côté, à la suite de divers incidents, le Japon envoya 200 hommes à Séoul, comme garde permanente de sa légation; la Chine en fit autant, et les deux puissances furent obligées de stipuler,

MAITRE ET ÉLÈVES D'UNE ÉCOLE CORÉENNE

par un traité (en 1885), la quantité de soldats que chacune d'elles se réservait le droit d'avoir en Corée. Mais, deux ans après, les Japonais essayèrent d'augmenter clandestinement leurs effectifs et de les pourvoir de canons; ils ne cédèrent que devant les représentations des puissances étrangères. D'autre part, les Chinois cherchèrent à introduire des troupes en 1893, et cette tentative déchaîna entre les deux grands pays de l'Extrême-Orient une guerre, dont la Corée fut pour ainsi dire l'enjeu. Au mois d'avril 1895, la Chine vaincue fut obligée de signer le traité de Simonosaki, qui reconnaissait

l'indépendance de la Corée ; mais les Japonais mirent la main sur le gouvernement et sur les affaires et, sans l'intervention de la Russie, ils auraient agi en maîtres.

Pendant ces événements, un missionnaire, le P. Jozeau, avait été massacré par les Chinois, le 29 juillet 1894.

Depuis lors, la situation des Catholiques s'est améliorée ; ainsi, d'anciens proscrits ayant été placés par les Japonais à la tête des affaires, leur premier soin fut naturellement de faire effacer leur ancienne condamnation et celle de leurs complices. Pour rendre la mesure acceptable, ils proposèrent au roi de gracier tous les condamnés pour délits politiques ou faits semblables, et de leur restituer leurs anciennes dignités. Or, sur la liste soumise à la sanction royale, les missionnaires eurent la joie de voir figurer les noms de plusieurs Chrétiens condamnés à mort pour cause de religion et exécutés en 1866. Cette grâce posthume et cette réhabilitation étaient d'une importance capitale ; on put enfin considérer comme close l'ère des persécutions officielles, et prévoir l'heure où liberté entière d'embrasser la religion chrétienne serait octroyée.

SÉOUL. — QUARTIER DE LA MISSION

Quelque temps après, le roi, ayant exprimé le désir de voir le Vicaire apostolique, Mgr Mutel, lui fit un accueil très bienveillant et se plut à causer longtemps et familièrement avec lui. La conversation roula spécialement sur les épreuves du temps passé, sur les moyens que les missionnaires employaient pour se tenir cachés. Le prince rappela la persécution de 1866, exprimant le regret le plus sincère des violences commises à cette époque. « Je n'y ai été pour

CATHÉDRALE DE SÉOUL

rien, dit-il, et depuis que j'ai pris en main les rênes du gouvernement, tout cela a cessé. Je vous connais depuis longtemps, je sais que votre unique but est le plus grand bien de la Corée, et c'est pour cela que j'ai tenu à vous voir. Je saurai désormais que vous êtes là, et dans les événements heureux ou tristes de l'avenir, je compterai que vous êtes avec nous. »

Beaucoup de païens honnêtes sont venus près des missionnaires avec l'arrière-pensée peut-être d'y rencontrer quelque appui; par la grâce de Dieu, ils y ont trouvé d'abord le don de la foi, qui a bien vite corrigé ce que leurs dispositions premières pouvaient offrir de défectueux. Dans quelques provinces, où les conversions n'avaient eu lieu jusqu'à présent que dans le voisinage des chrétientés existantes, on a vu des villages éloignés venir au Catholicisme. Aussi le nombre des baptêmes d'adultes s'est-il accru chaque année :

Il était en 1894, de 1740; en 1895, de 1871; en 1896, de 2724; en 1897, de 3498; en 1898, de 3964.

Aujourd'hui le nombre total des Catholiques dépasse 36000, divisés en 28 districts et en 554 stations, sous la direction d'un évêque et de 31 missionnaires.

Parmi ces néophytes, presque toutes les classes de la société sont représentées, même celles qui sont sur les marches du trône, puisque l'on y a vu la mère du roi, femme du plus grand persécuteur que le Catholicisme ait eu en Corée.

Chrétienne, la princesse Marie l'était depuis de longues années. Dès l'époque sinistre où le Régent essayait d'exterminer le nom chrétien, à ses côtés même, elle étudiait le catéchisme et les prières. Elle fut longtemps retenue, et comme enchaînée, par une participation à des actes idolâtriques ou superstitieux, que le malheur des temps et sa situation lui rendaient presque inévitables. Quand elle eut rompu tous ses liens et qu'elle se sentit libre, elle demanda avec instance la grâce de la régénération. Mgr Mutel eut la joie de la baptiser et de lui administrer la confirmation en octobre 1896. Un

peu plus tard, il la revit encore pour entendre sa confesssion et lui donner la sainte communion. Ce devait être sur la terre leur dernière entrevue. Quelques mois plus tard, elle tomba malade pour ne plus se relever. Le secret profond qui planait sur sa conversion ne permit pas qu'on lui portât le secours des derniers sacrements; mais, jusqu'à la fin, elle fut assistée par une de ses femmes de chambre chrétienne, qui se servait, pour l'exhorter, de paroles et de signes de convention dont l'entourage païen ne pouvait percer le mystère. La princesse Marie mourut le 8 janvier 1898.

Avec ce mouvement important vers le Catholicisme, il faut signaler en Corée la construction de la cathédrale, achevée en 1898, et dont la flèche élégante attire le regard du voyageur étonné et heureux de voir ce monument superbe si rapidement élevé, au lendemain des persécutions; — la présence des Religieuses de Saint-Paul de Chartres, qui sont établies au nombre de 10 à Séoul et à Chemoulpo; elles ont ouvert leurs rangs à des jeunes filles coréennes désireuses de se consacrer à Dieu; aujourd'hui elles comptent chez elles 11 professes, et 28 novices ou postulantes; — l'organisation solide du grand et du petit séminaire, d'où sont sortis 6 prêtres indigènes; — l'installation d'un dispensaire dans lequel 2898 malades ont été soignés pendant l'année dernière; — l'établissement de 2 orphelinats avec 417 enfants et de 35 écoles avec 329 élèves.

Tel est l'état catholique de ce pays, où, il y a vingt ans, aucun missionnaire ne pouvait pénétrer sans être emprisonné et expulsé, s'il n'était décapité. Le Vicaire apostolique, Mgr Mutel, n'a-t-il pas été bien inspiré en faisant graver sur son blason épiscopal cette belle devise où l'espoir s'unit à la foi : « *Florete, flores Martyrum.* — Fleurissez, fleurs des Martyrs »?

Ouvrages à consulter. — *Relation de l'établissement du Christianisme dans le royaume de Corée*, par Mgr de Gouvea, brochure in-8, Londres, 1800. — *Histoire de l'Église de Corée*, par Ch. Dallet, 2 vol. in-8, Paris, 1874. — *Les missionnaires français en Corée*, par A. Launay, 1 vol. in-12, Paris, 1895.

APRÈS UN TREMBLEMENT DE TERRE AU JAPON

CHAPITRE XI

LE JAPON

LE PAYS, SES INSTITUTIONS, SA RELIGION

Le Japon fut très populaire en Europe, et particulièrement en France, il y a quelques années, quand on apprit que ce pays, complètement fermé pendant des siècles à la civilisation occidentale, qu'il méprisait et détestait tout à la fois, acceptait avec une sorte d'enthousiasme notre régime de forme démocratique et parlementaire, se jetait à corps perdu dans les armements militaires, et, après avoir envoyé ses jeunes gens les plus intelligents dans nos hautes écoles, ouvrait à son tour des universités et des collèges. Et puis cet engouement que nos journaux nous donnèrent pour le Japon disparut peu à peu, pour faire place à d'autres préoccupations, qui

nous semblaient plus pressantes ou plus proches, et l'attention des Français se détourna de ce pays; mais bien vite elle y fut rappelée par les succès des armées japonaises sur les troupes du Céleste Empire, et plusieurs parmi nous ont le pressentiment que le Japon jouera, sans doute, tôt ou tard, un rôle important vis-à-vis des conquérants de l'Indo-Chine. La prévision nous semble juste, et aucun événement ne devrait désormais éloigner les regards de nos hommes d'État de l'évolution rapide, des aspirations ambitieuses, de la situation politique et économique de ce pays, où l'Occident touche aujourd'hui dans ce qu'il a de plus nouveau à ce que l'Extrême-Orient a de plus ancien. Pays de contrastes, pour nos idées européennes du moins, car sous les formes nouvelles qu'il a revêtues, le Japon a gardé l'âme païenne, avec ses sentiments de morale peu élevée, d'honnêteté sans scrupule, et de civilisation beaucoup plus extérieure que réelle.

Ce sont là des notes générales qu'il importe de préciser en examinant le système gouvernemental, la justice, l'instruction, l'industrie, le commerce, l'armée, la marine, la morale et la religion. Peut-être, dans cette revue rapide, donnerons-nous beaucoup de chiffres : c'est que nous pensons qu'ils sont dans la circonstance présente plus instructifs que les mots.

Le système gouvernemental se compose de quatre éléments : le Mikado, ou, pour parler français, l'Empereur, le Conseil des Ministres, la Chambre des Seigneurs, la Chambre des Députés.

Autrefois le Mikado passait pour avoir une origine divine, et ses sujets se prosternaient devant lui en songeant à leurs dieux; cette opinion, qui ressemble à un culte, commence à faire sourire les Japonais, et, avec la logique, qui d'ailleurs est un des côtés de leur tempérament, ils vont jusqu'à traiter le souverain comme un simple mortel dont on ignore le rang, sans lui donner aucune marque de respect. N'a-t-il pas fallu dernièrement un décret pour leur rappeler que l'on devait se découvrir devant lui? Quant à son

pouvoir effectif, il est constitutionnel, avec une teinte assez forte d'absolutisme, puisque ses ministres sont responsables devant lui et irresponsables devant les Chambres.

Depuis une vingtaine d'années les ministres changent presque aussi souvent que chez nous; seulement on se croirait sous le gouvernement de Louis-Philippe, quand M. Guizot remplaçait M. Thiers, qui remplaçait M. Guizot; Ito, Matsoukata, Inouyé, Okouma, Saïgo, en sont les éléments les plus marquants, et nous les voyons se succéder dans les nombreuses combinaisons successives.

BONZE JAPONAIS

La Chambre des Seigneurs se compose de 12 princes du sang, 40 princes et marquis de l'ancienne et de la nouvelle noblesse, 125 représentants élus pour sept ans par l'assemblée des comtes, vicomtes et barons; 100 membres nommés à vie par l'Empereur; 45 membres élus, à raison d'un par *Ken* (département) parmi les quinze plus imposés dans ce Ken. Elle paraît jouer un rôle très effacé : tout au plus intervient-elle dans de rares occasions pour faire échec à des lois subversives votées par la Chambre des députés.

Cette dernière comprend environ 300 membres, un par 130000 habitants. Elle compte quatre groupes : les progressistes, les libéraux, les nationaux, les nationalistes-unionistes, enfin une vingtaine de députés n'appartenant à aucun groupe, prenant le nom d'indépendants et ne l'étant guère plus que les autres. Les étiquettes politiques, en effet, n'ont aucune signification : tel parti qui, hier, se déclarait profondément conservateur et hostile à toute innovation libérale, sera demain le plus fougueux à réclamer toutes les réformes. Tel

autre, qui dans son programme électoral aura inscrit la conquête de la Mandchourie et de la Corée, dût le Japon déclarer la guerre à la Russie, deviendra, lorsque ses représentants seront au pouvoir, un partisan non moins fougueux de la paix à tout prix.

Je ne voudrais pas compter le journalisme parmi les partis politiques, cependant il n'est pas sans influence sur l'opinion publique et, par suite, sur la Chambre des députés et sur le ministère. Il a pris un développement énorme et très rapide. En 1871 parut la première gazette à Tokio; aujourd'hui plus de 800 feuilles périodiques sont publiées au Japon, étudiant quelquefois des problèmes économiques, sociaux ou religieux, plus souvent faisant de la polémique contre le ministère par des attaques personnelles extrêmement virulentes. Ce nombre considérable de journaux pourrait faire supposer que l'instruction est très répandue. Elle l'est, sans doute, mais moins qu'on ne le pense généralement. Le Japon possède bien une université, des écoles normales supérieures de garcons et de filles, des écoles spéciales techniques, des lycées, des écoles primaires: mais sur 7 200 000 enfants en état de fréquenter l'école, 4 290 000 seulement y étaient inscrits en 1895. Si les enfants illettrés restent chez eux comme leurs pères, cultivant le riz, ou se faisant pêcheurs, les autres entrent facilement dans l'industrie et dans le commerce, qui, depuis 25 ans, ont fait des progrès considérables : en 1883 il y avait dans tout le Japon 24 fabriques et usines actionnées par 1748 chevaux-vapeur; en 1897, il y avait 1850 usines avec 56 000 chevaux; on comptait à la même époque 61 filatures employant 56 814 ouvriers et ouvrières. Certains produits sont manufacturés au Japon à des prix qui semblent défier toute concurrence; les allumettes, par exemple, se vendent actuellement 0 fr. 55 les 144 boîtes.

Pour tous ces travaux les Japonais se servent de nos machines, imitent nos usines, sans perfectionner ni l'outillage, ni les conditions d'ensemble ou de détail motivées par un climat ou un personnel

différent. On dit qu'ils sont contrefacteurs d'instinct et que leur législation sur les brevets tend à favoriser cette qualité innée chez eux. « Les Japonais, écrivait M. d'Estournelles, en 1897, dédaignent maintenant l'article oriental et s'appliquent à produire l'article de Paris : ils nous prennent nos métiers, nos inventions, nos contremaîtres et nos dessins. Un peintre de mes amis, à Paris, a reçu des offres significatives. Deux Japonais sont venus lui commander une série de panneaux décoratifs. « Pourquoi faire? » a-t-il demandé. « Pour les imprimer sur nos tissus », lui répondirent les messagers. »

Les Japonais veulent également être vainqueurs sur le terrain militaire. Ils n'ont jamais été d'une modestie outrée; mais leurs victoires sur la Chine ont exagéré, dans de singulières proportions, leur orgueil ordinaire. On prétend qu'ils rêvent de se mesurer avec une puissance européenne : ils avaient songé à battre l'Espagne et à s'emparer des Philippines; les Américains les ont devancés. Ils attendent une autre occasion et mettent le temps à profit en réorganisant leur armée, qu'ils ont portée de 150 000 sur le pied de paix à 510 000 sur le pied de guerre. Ils font les mêmes efforts pour leur marine, qui compte, selon la statistique de 1896, sans parler de 28 navires torpilleurs, 43 navires de guerre, déplaçant 104 628 tonneaux, ayant

TISSERAND JAPONAIS

une force de 554902 chevaux-vapeur, et armés de 169 canons ordinaires et de 371 à tir rapide; mais le programme comporte 67 navires et 116 torpilleurs. Le programme sera-t-il réalisé? Oui, sans doute, si les Japonais ont assez d'argent; le budget grossit chaque année : il est maintenant à 700 millions de francs; les ressources du pays semblent s'épuiser; il est vrai que des emprunts peuvent se faire en Europe depuis l'adoption de l'étalon d'or.

En tout cas, si l'argent manque au Japon, les hommes ne lui manqueront pas pour augmenter ses régiments et le personnel de ses navires de guerre. La population, en effet, est chaque année, plus considérable : en 1886 elle était de 38 507 177 habitants; en 1896 de 42 708 264, avec un excédent de 437 644 naissances sur les décès; aujourd'hui, avec Formose et les Pescadores, elle dépasse 46 millions.

Tel est, en un très court résumé, l'état politique et matériel de ce pays. On voit que de grands changements s'y sont opérés, et que d'autres s'y préparent. La situation morale ne semble pas avoir suivi la même voie. L'âme japonaise est demeurée à peu près ce qu'elle était autrefois : orgueilleuse et vindicative; les mœurs ne se sont pas améliorées; la famille est entachée de vieux errements; la femme n'est guère qu'un instrument de la propagation de l'espèce, et le père vend aisément aux maisons de débauche sa fille, qui trouve ainsi, sans croire se déshonorer, le moyen de se faire une dot. La haine de l'étranger est demeurée vivace dans le cœur des Japonais, et s'ils ne condamnent plus à mort tout Européen qui met le pied sur le sol de l'Empire, un écrivain anglais, Henry Norman, a pu écrire avec vérité : « Le sentiment qui domine actuellement chez tout homme politique japonais à l'égard de ces Occidentaux dont la civilisation lui paraît enviable, est celui de l'indignation et de la colère. L'ancien cri « Jo-i! (chassons les étrangers!) » est encore de mise. Les Européens sont souvent insultés dans les rues. Un ministre soupçonné pour eux de sym-

pathie (Obouko) est assassiné ; un autre (Okouma) est dynamité pour le même motif. Des sociétés ennemies des étrangers — telle la *Kokousouihozou* (conservation de prérogatives nationales) — se constituent et sont considérées comme une saine réaction contre l'aplatissement national.... »

Les vieilles religions païennes, le Shintoïsme et le Bouddhisme, conservent la grande majorité de leurs adeptes, plus ou moins soumis à leurs prêtres et fréquentant, avec une régularité inconstante, leurs nombreux temples.

MENDIANTS JAPONAIS

Le Bouddhisme fut importé au VIe siècle, de Corée au Japon, comme un présent du souverain coréen, et, grâce à la faveur impériale, 50 ans après son introduction, il comptait déjà beaucoup de temples et de monastères : plusieurs empereurs même abdiquèrent pour devenir moines.

A côté du Bouddhisme se dressait le Shintoïsme, religion originaire du Japon, qui rend un culte aux ancêtres des Mikados et à ces derniers après leur mort. Mais, tandis que le Bouddhisme possédait un corps de doctrine, le Shintoïsme se bornait à quelques cérémonies extérieures. Alors, au lieu de s'en tenir rigoureusement à leur doctrine, et pour se concilier les esprits, les bonzes mirent au rang des dieux bouddhiques les Kami ou dieux du Shin-to. Ils firent même si bien, qu'ils envahirent le Shintoïsme en introduisant leurs divinités et leurs emblèmes dans les temples shintoïstes. Le Boud-

dhisme gagna en puissance à mesure que l'autorité du Mikado disparut, et lorsque, il y a trois siècles, la dynastie des Tokougawa usurpa les fonctions de grand-lieutenant du royaume et voulut anéantir le Christianisme, elle combla de faveurs les bonzes et leur confia les fonctions d'officiers d'état-civil. Pendant la durée du Shogounat, le Shintoïsme ne conserva quelques apparences extérieures d'existence que dans le palais impérial. Mais, lors de la restauration (1868), les choses changèrent de face. Le Bouddhisme reçut l'ordre de rendre au Shintoïsme ce qui lui appartenait, il lui fut interdit de placer les divinités shintoïstes dans ses temples, et ses propres divinités furent expulsées des temples des Kami.

Une statistique de ces deux cultes, datée de 1895, permettra de se rendre compte des forces dont ils disposent.

Pour le Shintoïsme : Chefs administratifs des sectes : 11 ; Kannuschi prêcheurs ou résidant dans les temples : 106076; temples d'état et de rang supérieur : 166 ; grands temples de districts : 56346 ; temples sans aucune distinction : 134242. Total : 190754 temples. Les élèves des séminaires pour les garçons étaient au nombre de 1585, et pour les filles de 354. A la même époque on relevait les chiffres suivants pour le Bouddhisme : Chefs administratifs des sectes : 35 ; Bonzes prêcheurs et autres : 157252 ; Bonzesses : 763 ; temples bouddhistes de toute catégorie : 108324 ; élèves des couvents bouddhistes : 9286, dont 8821 garçons et 465 filles.

Nous arrêtons ici notre étude sur le Japon ; il nous semble que nous en avons dit assez pour rappeler au lecteur les données que sans doute il a lues bien des fois sur l'état actuel de cet empire, et nous entrons dans le résumé des faits qui ont amené le Catholicisme au point où il est aujourd'hui.

SAINT FRANÇOIS-XAVIER. LES PROGRÈS. LES PERSÉCUTIONS

Le 15 août 1549, saint François-Xavier aborda sur une jonque chinoise au port de Kagoshima. Il était accompagné de deux Religieux de la Société de Jésus et de trois Japonais qu'il avait rencontrés sur sa route et qu'il avait convertis.

LA RUE DES THÉÂTRES, A YOKOHAMA

Avec lui commence l'évangélisation catholique au Japon. Elle est merveilleuse. L'apôtre marche de conquête en conquête, accomplissant partout les plus étonnants prodiges. On raconte que, dès les premiers jours, il rend plein de santé à sa mère un enfant mourant, guérit un lépreux, ressuscite une jeune fille; il prêche à Hirado, à Myako la capitale, à Yamagouchi. Ses panégyristes affirment que Dieu donne à son corps des forces surhumaines, qu'il communique à son esprit le don des langues, et lui permet de prêcher les Chinois et les Japonais sans interprète. Il compte bientôt plusieurs milliers de néophytes, et, parmi eux, des seigneurs puissants et des bonzes de grande renommée.

Les navires du Portugal ne tardent pas à porter au Japon de nombreux missionnaires. La Compagnie de Jésus fournit sans se lasser d'intrépides ouvriers à cette terre de prédilection.

Seule d'abord à la cultiver jusqu'en 1593, c'est-à-dire pendant près d'un demi-siècle, elle a la joie de voir les Chrétiens se multiplier de jour en jour, au sein des diverses classes de la féodalité japonaise. Des familles entières reçoivent souvent le baptême dans le même jour, et, sous le souffle de la grâce, les nouveaux convertis deviennent apôtres. Alors commencent à fleurir ces chrétientés de Hirado, de Nagasaki, d'Omoura, et cent autres, qui par la ferveur de leurs néophytes, l'austérité de leurs pénitents, la pureté de leurs vierges, font revivre, dit-on, les jours de la primitive Église. Malgré quelques persécutions locales, malgré les luttes continuelles des seigneurs entre eux, le Christianisme se propage jusque dans les plus nobles maisons. En 1562, le daimyo d'Omoura se fait baptiser avec 30 de ses samouraï. Un peu plus tard, c'est le daimyo d'Amakousa, et celui des îles Goto; c'est un des plus grands hommes de guerre de l'époque, Takayma, et son fils le prince Justo, non moins illustre dans les annales de l'Église du Japon par ses vertus que par ses malheurs. De tels personnages ne pouvaient, au sein d'une société féodale, s'enrôler sous la bannière du Christ sans entraîner à leur suite une foule de leurs subordonnés.

Mais ce qui semble avoir grandement contribué à la rapide diffusion du Christianisme, fut la faveur accordée aux missionnaires par un homme fameux dans l'histoire de ce temps, ennemi déclaré des bonzes et véritable souverain du Japon depuis l'année 1565, Nobounaga. Malheureusement ce prince meurt en 1582, et le premier persécuteur lui succède. Il se nommait Hideyoshi. Pendant les six premières années de son règne, il témoigna de la faveur aux Chrétiens. Mais un jour vint, où, à l'instigation des bonzes, il crut découvrir dans les missionnaires des espions, des instruments de conquête au service de l'Espagne. « Sous prétexte de procurer le salut éternel après cette vie, disait-il, les prédicateurs de la religion chrétienne se concilient l'esprit des peuples et se les attachent afin de pouvoir les soulever à leur gré contre le monarque du Japon.

C'eût été fait de moi, si je n'avais prévu le péril. » Sous l'influence de ces idées, il ne recule plus devant les mesures de violence; il publie un édit de bannissement contre les prêtres européens qui, dans l'espace de vingt jours, doivent tous avoir évacué le territoire japonais. Il ordonne de renverser les églises et d'abattre les croix. Il jure d'abolir dans ses États la religion de Jésus-Christ (1587). Heureusement, ses menaces ne furent pas mises en exécution, sa colère parut même s'apaiser, et, lorsqu'en 1593 quatre Religieux Franciscains lui furent envoyés en ambassade par le gouvernement espagnol des Philippines, jaloux que les Portugais fussent les seuls à commercer avec le Japon, il les reçut assez courtoisement. Néanmoins, il les engagea à regagner leurs foyers, les prévenant qu'il ne tolérait qu'un petit nombre de missionnaires étrangers en ses États, et dans la seule ville de Nagasaki. Mais le chef des Franciscains, le P. Pierre-Baptiste, eut l'habileté de lui demander qu'il fût au moins permis, à lui et à ses compagnons, de visiter les magnificences de la capitale. Le souverain, flatté dans son orgueil, le leur accorda. Ils y firent un long séjour, et finirent par s'y installer. Ils y construisirent une église et, peu de temps après, s'établirent aussi à Osaka et à Nagasaki. Hideyoshi ferma les yeux. Bientôt même il sembla ne plus se souvenir de ses anciens édits. En 1596, lorsque Pierre Martinez, de la Compagnie de Jésus, arrivant en qualité d'évêque, se présenta devant lui et lui remit des lettres du gouverneur des Indes, il reçut un bon accueil, et la permission de se fixer au Japon.

Pendant cette période de dix années (1587-1597), le Christianisme ne cessa de faire des progrès, et 65 000 infidèles embrassèrent la vraie Foi. Dans une seule année, de 1591 à 1592, 12 000 adultes reçurent le baptême. Le nombre des Chrétiens s'élevait alors à 300 000 sous la direction de 134 Religieux.

Les choses en étaient là, lorsque, au mois de juillet 1596, un galion espagnol, le *Saint-Philippe*, allant de Manille à la Nouvelle-Espagne, fut jeté par la tempête sur les côtes de la province de

Tosa, et, suivant la coutume japonaise, confisqué au profit de l'Empereur. Dans l'espoir de sauver sa riche cargaison, le pilote tenta d'intimider le gouvernement de Hideyoshi. Ayant eu un entretien avec un de ses officiers, il lui montra sur une mappemonde les nombreuses contrées soumises au roi d'Espagne, en Afrique, en Asie, et en Amérique, tout cet empire enfin, sur lequel le soleil ne se couchait pas. « Comment, lui dit l'officier surpris, une si vaste monarchie a-t-elle pu s'établir? — Par la religion et par les armes, repartit l'imprudent Castillan. Nos prêtres nous préparent les voies. Ils convertissent les peuples au Christianisme. Ensuite, ce n'est plus qu'un jeu pour nous de les soumettre à notre autorité. »

MENUISIER JAPONAIS

Ce propos fut rapporté sur l'heure à Hideyoshi. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller ses premières défiances et rallumer le feu de sa colère. « Quoi donc? s'écria-t-il, mes États sont remplis de traîtres et le nombre en croît tous les jours! J'avais proscrit les docteurs étrangers, mais par pitié pour la vieillesse et pour les infirmités de quelques-uns d'entre eux, je leur avais permis de rester au Japon; je fermais les yeux sur plusieurs autres, parce que je les croyais tranquilles et incapables de former aucun mauvais dessein! Les perfides ne sont occupés qu'à me susciter des ennemis parmi mes propres sujets, et peut-être jusque dans ma famille! Mais ils apprendront ce que c'est que de se jouer de moi. »

Le 9 décembre 1596, 9 Religieux sont arrêtés à Myako et à

LA MER INTÉRIEURE

Osaka. En même temps, Hideyoshi ordonne de dresser une liste de tous les Japonais qui, dans ces deux villes, sont en relation avec les missionnaires, ou fréquentent leurs églises. Mais bientôt leur nombre s'élève si haut, que le gouverneur effrayé suspend son enquête. L'intention de son maître ne pouvait être de dépeupler l'Empire en livrant tant d'hommes à la mort : 24 seulement sont emprisonnés à Myako : 6 Franciscains espagnols, 3 Jésuites japonais et 15 laïques, leurs catéchistes ou leurs serviteurs. Transférés à Nagasaki au mois de février 1597, ils sont conduits sur une colline qui domine la ville, mis en croix et percés de lances. Ce n'est là cependant qu'un épisode presque sans lendemain. Après la mort de Hideyoshi, qui eut lieu l'année suivante, le calme se rétablit et l'Église du Japon continue sa marche ascendante. En 1599, il y eut 70 000 conversions, et certains historiens affirment, qu'en 1605, on comptait 1 800 000 Catholiques dans tout le royaume. La foi avait pénétré jusque dans le Yeso. Aux Jésuites et aux Franciscains étaient venus se joindre, pour recueillir cette abondante moisson d'âmes, les Religieux de Saint-Dominique et de Saint-Augustin. Le culte était redevenu public, et les cérémonies se faisaient avec solennité.

VENDEUR DE FRUITS

Cependant l'orage se préparait. Il eut pour première cause la haine religieuse des Protestants venus de Hollande et d'Angleterre, haine à laquelle se joignait le désir de supplanter les Portugais et les Espagnols dans leur commerce avec le Japon. Les Hollandais étaient arrivés en 1609; les Anglais les suivirent de près. Les uns

et les autres furent extrêmement habiles à profiter de toutes les circonstances pour entretenir le gouvernement japonais dans la crainte de complots imaginaires entre les missionnaires, représentés comme les agents du roi d'Espagne, et les Chrétiens. Suivant eux, le Japon, environné de pays déjà soumis au Roi Catholique, courait les plus grands dangers. Jusqu'à quel point, Yeyasou, le Régent, redouta-t-il une invasion subite de ses États par les flottes de l'Espagne et du Portugal, il serait difficile de le dire; mais comme il savait plusieurs princes chrétiens partisans du fils de Hideyoshi, parvenu alors à sa majorité, il saisit avidement ce prétexte.

En 1613, il réunit quatorze seigneurs de sa cour, et les mit en demeure de renoncer immédiatement au Christianisme. Sur leur refus, il les fit dépouiller de leurs biens et les envoya en exil.

Presque chacune des années suivantes fut marquée par de nouveaux ordres sanguinaires.

En 1614, le Shogoun ordonna le bannissement de tous les missionnaires et la démolition de toutes les églises; il commanda à tous les Chrétiens japonais l'apostasie sous peine de mort. Jamais ordre de souverain ne fut exécuté avec une si grande rapidité. De tous côtés, en même temps, des officiers furent dépêchés pour faire renverser les églises; les missionnaires furent arrêtés et conduits à Nagasaki pour y être embarqués sur les premiers navires qui sortiraient du port; les familles chrétiennes les plus considérables furent exilées dans le nord du Japon; 73 seigneurs furent envoyés dans le Tsougarou, province jusque-là déserte, qui ne tarda pas à se peupler de bannis.

Le 2 décembre 1622 eut lieu à Nagasaki le supplice d'une héroïque phalange, dont la fin glorieuse est connue dans l'histoire de l'Église sous le nom de *Grand Martyre*. Composée de l'élite de la société japonaise et de 20 Religieux, — 10 Jésuites, 4 Franciscains et 6 Dominicains, — elle avait à sa tête François de Moralez, Pierra d'Avila et Charles Spinola; en tout 52 victimes. 27 étaient con-

damnés à avoir la tête tranchée, les autres à être brûlés vifs. Ceux qui étaient destinés aux flammes assistèrent, suspendus, au supplice des premiers.

En face de tant de maux, les Chrétiens de la province d'Arima, au nombre de 37 000, se soulèvent en 1637. Ils se saisissent d'un jeune seigneur de la maison de leurs anciens princes catholiques, le mettent à leur tête, prennent les armes, et s'emparent de la place forte de Shimabara. Mais ils sont bientôt enveloppés par l'armée du Shogoun, composée de 80 000 hommes. Néanmoins ils la tiennent quelque temps en échec et supportent vaillamment le siège, jusqu'à ce qu'un navire hollandais, ayant amené du renfort à leurs adversaires, ils soient accablés par les feux de l'artillerie. Après une défense désespérée, pressés par la faim et se voyant vaincus, ils sortent en bataille, et, plutôt que de se rendre, se font tuer jusqu'au dernier.

KOBÉ. — LE GRAND BOUDDHA

Enfin, en 1640, un nouveau drame vint clore cette lugubre persécution.

Quatre ambassadeurs portugais de Macao arrivent un jour à Nagasaki, avec une suite de 74 personnes. Sommés tout d'abord de faire acte d'apostasie, ils s'y refusent. Alors, sans égard pour leur caractère, ils sont arrêtés sur-le-champ, eux et leur suite, et mis à mort; 13 matelots seulement sont exceptés et renvoyés à Macao, avec cet avertissement significatif : « Tant que le soleil échauffera la terre, qu'aucun Chrétien ne soit assez hardi pour venir au Japon! Que tous le sachent, quand ce serait le Roi d'Espagne en personne,

ou le Dieu des chrétiens, ou le grand Shaka — Çakya-Mouni, le Bouddha — lui-même, celui qui violera cette défense le payera de sa tête! »

La persécution à outrance, soulevée au Japon contre le Christianisme, eut pour résultat de fermer ce pays pour plus de deux siècles à l'Europe. Non seulement la tête de tout missionnaire étranger, assez audacieux pour pénétrer dans l'Empire, était mise à prix, mais les habitants mêmes ne pouvaient, sans encourir la peine de mort, quitter leur pays ou y rentrer s'ils en étaient sortis. Des croix furent gravées ou peintes sur les embarcadères de tous les ports, afin que nul Chrétien ne pût y passer sans fouler aux pieds ce signe sacré, acte qui aux yeux du gouvernement japonais équivalait à une apostasie.

Seuls, les Hollandais surent se dérober à cette proscription générale, aux conditions les plus humiliantes pour leur patriotisme et pour leur religion. Enfermés comme des prisonniers dans l'étroit îlot de Deshima, qu'un pont reliait à Nagasaki, ils persistèrent à occuper cette position, à cause des avantages que leur commerce en retirait. L'accès de la cité leur était rigoureusement interdit. La porte, sans cesse entourée de gardes nombreux, qui fermait le pont, ne s'ouvrait devant eux qu'à de très rares intervalles. Alors seulement ils pouvaient pénétrer dans la ville, et y opérer quelques transactions commerciales, sous la surveillance et par l'intermédiaire de la police japonaise.

Cet état de servilité n'avait point disparu au milieu de notre siècle. Lorsque, en 1855, les navires de guerre français se présentèrent à l'entrée de la baie de Nagasaki, le directeur du Comptoir de Deshima, invité à venir dîner à bord, fit cette réponse à nos officiers : « Je le voudrais bien, mais on ne veut pas m'y autoriser. »

Malgré tant d'obstacles, plusieurs missionnaires, Jésuites, Dominicains, prêtres séculiers, pénétrèrent au Japon pendant le XVIIe et le XVIIIe siècle; tous furent arrêtés, condamnés à mort et exécutés.

Le plus connu d'entre eux est l'abbé Sidotti, prêtre sicilien, qui arriva en 1709. Il fut enfermé dans une fosse de quatre à cinq pieds de profondeur, en haut de laquelle on pratiqua une petite ouverture pour l'empêcher d'être asphyxié et lui faire parvenir quelques aliments. C'est dans cet horrible cachot qu'il succomba de faim, de froid et de misère.

RÉSURRECTION DE L'ÉGLISE DU JAPON

Un silence de deux siècles régna depuis lors sur cet Empire. Aux précautions minutieuses prises pour éloigner de ces rivages tout Européen suspect de Christianisme, on aurait pu penser que ce silence était celui de la mort. La vie, cependant, n'était point éteinte. Sur les restes d'une Église qui avait produit tant de saints et tant de martyrs, Dieu lui-même veillait, et sa Providence préparait à cette Église rajeunie des destinées nouvelles. Lorsque, en 1832, le Saint-Siège, confiant la Corée à la Société des Missions-Étrangères, l'érigea en Vicariat apostolique, il y joignit les îles Riou-Kiou, dans l'espérance que ces îles, dépendantes et peu éloignées du Japon, seraient la porte par où l'Évangile s'introduirait de nouveau dans ce pays. Ni Mgr Bruguière, ni Mgr Imbert n'abordèrent aux Riou-Kiou, mais ce dernier laissa au procureur des Missions-Étrangères à Macao des pouvoirs qui lui permettaient d'y envoyer un ou plusieurs missionnaires à la première occasion. Cette occasion ne se présenta qu'en 1844.

L'abaissement de la Chine par l'Angleterre, les traités qui en avaient été la suite, la présence dans les mers de Chine d'une nombreuse escadre française, parurent au Procureur, le P. Libois, et à son collaborateur, le P. Forcade, des circonstances exceptionnellement favorables à l'exécution du dessein formé depuis si longtemps, d'autant plus que tous les deux connaissaient intimement plusieurs officiers de notre marine, entre autres le contre-amiral

UNE RUE DE KOBÉ

Cécile. Le P. Forcade se résolut à tenter l'entreprise. Le contre-amiral, retenu sur les côtes de Chine, détacha de sa division la corvette l'*Alcmène*, commandant Fornier-Duplan, afin de conduire à sa destination le missionnaire qui devait se présenter, non en prédicateur de l'Évangile mais en interprète de l'amiral, et exprimer le désir d'étudier à fond la langue japonaise. Le P. Forcade était accompagné d'un catéchiste, ancien confesseur de la foi, resté deux années dans les prisons de Canton et délivré par l'amiral Cécile, Augustin Ko, qui fut élevé plus tard au sacerdoce.

Le vaisseau français aborda aux Riou-Kiou le 28 avril 1844.

La première entrevue entre les autorités de Nafa, capitale de l'île principale, et le commandant Duplan fut extérieurement cordiale; mais, en réalité, on chercha à faire partir les Européens, multipliant contre leur projet les plus bizarres prétextes, spécialement la pauvreté du pays et la frayeur que les habitants éprouvaient à l'aspect des étrangers. La ruse se brisa contre le sang-froid du missionnaire et du commandant. Le P. Forcade resta à Nafa. Avant de s'éloigner, M. Duplan voulut assurer l'avenir autant qu'il le pouvait. Il déclara aux autorités que si malheur arrivait à ce Français, l'amiral en demanderait raison.

Cet ultimatum ne fut pas inutile. A peine la corvette eut-elle doublé la pointe de la baie de Nafa, que le missionnaire fut enlacé dans un réseau vivant de petits mandarins et de satellites, qu'on lui présenta comme une garde d'honneur.

Une chambre lui fut indiquée, dans l'intérieur d'une bonzerie, pour être sa demeure; mais il ne devait pas y rester seul. Outre son catéchiste, des domestiques et des petits mandarins s'y installèrent à ses côtés, le surveillant sans cesse de la façon la plus importune. Ainsi traqué sous le toit que l'on proclamait laissé à son usage par la munificence de l'État, il l'était également lorsqu'il demandait à sortir. « A peine, dit-il, si l'on me permettait un peu d'exercice au milieu du sable ou de la boue, sur le bord de la mer; et encore ne pouvais-je y aller seul: j'étais entouré de mes inévitables mandarins, précédé de satellites armés de bambous pour frapper le pauvre peuple et éloigner les passants, ce qui devait naturellement me rendre assez odieux. »

Quelque temps après, le gouvernement japonais, instruit de ces faits, demanda la tête de l'étranger qui avait, malgré la loi, élu domicile sur ses terres. Mais la crainte du canon français retenait le roi de Riou-Kiou, pendant que de son côté, par un sentiment de confraternité européenne qui l'honore, le résident hollandais de Deshima calmait les colères de Yeddo. C'est à cette double circonstance que le P. Forcade dut la vie sauve. Cependant Rome avait suivi avec intérêt l'expédition du missionnaire. Afin de hâter, s'il était possible, le succès de cette tentative, Grégoire XVI érigea le Japon en Vicariat apostolique (1846) et plaça à sa tête Mgr Forcade, avec le titre d'évêque de Samos.

UN MÉDECIN JAPONAIS

L'escadre française facilita au nouveau prélat l'œuvre qui lui était assignée par le Souverain Pontife : ce fut d'abord l'intervention du commandant Guérin, qui parut dans le port de Nafa en mai 1846; puis, un mois plus tard, celle de l'amiral Cécile, qui finit par obtenir que les missionnaires continueraient d'habiter l'île et la bonzerie de Tu-mai, mais débarrassés de leur garde et simplement soumis au droit commun; que, de plus, on leur procurerait les livres nécessaires à l'étude de la langue.

Après ces pourparlers, l'amiral, désireux d'ouvrir des négociations avec le Japon, se dirigea vers Nagasaki, emmenant à son bord Mgr Forcade et laissant à Nafa un nouveau missionnaire, le P. Leturdu.

Ce n'était pas la première fois que les nations occidentales tentaient d'avoir des relations officielles avec le Japon. Les Russes, les Anglais, les Américains avaient tour à tour essayé de se présenter à Yeddo et à Nagasaki : ils avaient été éconduits. L'entreprise de l'amiral Cécile eut le sort de toutes celles qui l'avaient précédée. Les autorités refusèrent de le laisser descendre à terre et de le recevoir. Il n'y avait donc aucun espoir de ce côté. Mgr Forcade envoya le P. Adnet près du P. Leturdu, et lui-même prit la route de l'Europe afin de traiter avec le gouvernement français de la question de l'ouverture du Japon.

Les entrevues qu'il eut avec nos ministres n'eurent aucun résultat pratique; la France n'avait à ce moment ni le goût, ni les moyens de forcer le Japon à ouvrir ses portes. Les missionnaires demeurèrent donc en sentinelles avancées dans les îles Riou-Kiou, et ce furent là, sans aucun doute, les plus dures années de leur vie : venus pour prêcher, ils ne pouvaient parler à personne; désireux de convertir, ils n'avaient pas même la possibilité d'essayer; autour d'eux, des ennemis déclarés ou de faux amis; devant eux, un avenir qui semblait fermé.

Enfin, après de nouvelles négociations du contre-amiral Guérin,

ils eurent l'autorisation d'acheter une maison à Nafa. C'était un premier pas, et pour ceux qui savent que les choses humaines ont de petits commencements, même quand elles ont le bien pour objet, c'était le présage de progrès plus grands mais qui devaient aussi se réaliser très lentement.

Cependant l'heure d'un changement politique approchait. Les États-Unis réussirent à signer un traité en 1854, l'Angleterre en 1856 : lorsque le baron Gros, notre plénipotentiaire en Chine, eut obtenu la convention de Tientsin, il se rendit au Japon avec un prêtre des Missions-Étrangères pour interprète, et, le 9 octobre 1858, il signa un traité qui ouvrait au commerce français les trois ports de Yokohama, Nagasaki et Hakodaté. La liberté religieuse était accordée aux résidents étrangers par l'article IV conçu en ces termes : « Les sujets français au Japon auront le droit d'exercer librement leur religion, et, à cet effet, ils pourront y élever, dans le terrain destiné à leur résidence, les édifices convenables à leur culte, comme églises, chapelles, cimetières, etc., etc. Le gouvernement japonais a déjà aboli dans l'Empire l'usage des pratiques injurieuses au Christianisme. »

A OSHIMA

Ce n'était pas encore la pleine liberté, puisque le prêtre avait le droit d'exercer son ministère uniquement auprès des étrangers ; mais cette demi-tolérance fut regardée comme un acheminement à un état meilleur.

Les missionnaires s'établirent dans les ports ouverts, et leur

premier soin fut d'élever à Yokohama et à Nagasaki de modestes chapelles pour les Catholiques européens, avec l'espérance d'y voir affluer un jour les Japonais que les lois du royaume en écartaient encore. Leur espérance se réalisa le 17 mars 1865; le P. Petitjean, qui fut le témoin et, pourrait-on dire, le héros de cet événement, a raconté dans des pages émouvantes comment il fut mis sur les traces de cette Église ancienne que les persécuteurs croyaient avoir anéantie : « Un mois à peine s'était écoulé depuis la bénédiction de l'église de Nagasaki. Le 17 mars 1865, vers midi et demi, une quinzaine de personnes se tenaient à la porte de l'église. Poussé sans doute par mon bon ange, je me rends auprès d'elles et leur ouvre la porte. J'avais à peine eu le temps de réciter un *Pater*, que trois femmes de 50 à 60 ans s'agenouillent près de moi et me disent, la main sur la poitrine et à voix basse :

« — Notre cœur à tous qui sommes ici ne diffère point du vôtre.

« — Vraiment! mais d'où êtes-vous donc? »

« Elles me nomment leur village et ajoutent :

« — Chez nous, presque tout le monde nous ressemble. »

« Soyez béni, ô mon Dieu! pour tout le bonheur dont mon âme fut alors inondée. Quelle compensation des cinq années d'un ministère stérile! A peine nos chers Japonais se sont-ils ouverts à moi, qu'ils se laissent aller à une confiance qui contraste étrangement avec les allures de leurs frères païens. Il faut répondre à toutes leurs questions, leur parler de *O Deous sama*, *O Yaso sama*, *santa Maria sama*, noms par lesquels ils désignent Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, la Sainte Vierge. La vue de la statue de Notre-Dame avec l'Enfant Jésus leur rappelle la fête de Noël, qu'ils ont célébrée au onzième mois, m'ont-ils dit. Ils me demandent si nous ne sommes pas au dix-septième jour du temps de tristesse (carême). Saint Joseph ne leur est pas non plus inconnu; ils l'appellent « le père adoptif de Notre-Seigneur » : *O Yaso samano yo fou*. Au milieu des questions qui se croisent, un bruit de pas se fait

UN PARC JAPONAIS

entendre; tous aussitôt de se disperser. Mais dès que les nouveaux arrivants sont reconnus, tous accourent en riant de leur frayeur. « Ce sont des gens de notre village, ils ont le même cœur que nous. » Il fallut pourtant se séparer, afin de ne pas éveiller les soupçons des officiers dont je redoutais la visite.

« Le 15 mai, arrivent les députés d'une île peu éloignée d'ici. Après un court entretien, nous les congédions, ne gardant auprès de nous que le catéchiste et le chef de la pieuse caravane. Le catéchiste, nommé Pierre, nous donne les plus précieux renseignements. Disons d'abord que sa formule de baptême ne diffère pas de la nôtre et qu'il la prononce très distinctement. Il reste encore, affirme-t-il, beaucoup de Chrétiens dans tout le Japon, un peu partout. Il me cite, en particulier, un point où sont groupées plus de 1000 familles chrétiennes. Il nous interroge ensuite sur le grand chef du royaume de Rome, dont il désire savoir le nom.

« Lorsque nous lui disons que l'auguste Vicaire de Jésus-Christ, le Saint Pontife Pie IX, sera bien heureux d'apprendre les consolantes nouvelles que lui et ses compatriotes chrétiens viennent de nous donner, Pierre laisse éclater toute sa joie. Et néanmoins, avant de nous quitter, il veut s'assurer

ÉCOLE JAPONAISE

encore si nous sommes bien les successeurs des anciens missionnaires.

« — N'avez-vous point d'enfants? nous demande-t-il d'un air timide.

« — Vous et tous vos frères chrétiens et païens du Japon, voilà les enfants que le bon Dieu nous a donnés. Pour d'autres enfants, nous ne pouvons pas en avoir; le prêtre doit, comme vos premiers apôtres, garder toute sa vie le célibat.

« A cette réponse, Pierre et son compagnon inclinent leur front jusqu'à terre en s'écriant : « Ils sont vierges. Merci! merci! »

DESSINATEUR JAPONAIS

Le lendemain tout un village chrétien demandait la visite des missionnaires, et deux jours après, 600 autres Catholiques envoyaient à Nagasaki une députation de 20 personnes. Au 8 juin, 25 chrétientés étaient connues des missionnaires, et 7 baptiseurs s'étaient mis en relations directes avec eux.

Ainsi, en l'absence de tout secours extérieur, sans les sacrements, sauf le baptême; par l'action de Dieu d'abord, puis grâce à la fidèle transmission dans les familles des enseignements et des exemples des Chrétiens et des martyrs japonais des XVIe et XVIIe siècles, le feu sacré de la foi véritable, ou du moins une étincelle encore ardente de ce feu, était demeurée dans un pays tyrannisé par le gou-

vernement le plus despotique et le plus hostile à la religion chrétienne! Il n'y avait donc qu'à souffler sur cette étincelle et à en ranimer la flamme.

Quelle était l'importance réelle de la découverte que le P. Petitjean venait de faire? A vrai dire, il l'ignorait. Ces rejetons des confesseurs et des martyrs du XVIIe siècle étaient-ils nombreux? Et qu'avaient-ils au juste conservé de la religion de leurs ancêtres? Sans doute il les avait entendus lui parler de la Sainte Vierge, de Jésus-Christ, de Dieu; il les avait vus réciter des prières et vénérer la croix. Mais depuis longtemps qu'ils étaient sans prêtres, abandonnés à eux-mêmes et en butte à des lois de proscription, bien des superstitions ne s'étaient-elles pas mêlées à leurs croyances, et bien des désordres ne s'étaient-ils pas introduits dans leur vie? Voilà ce qu'il importait de savoir et ce que l'avenir allait bientôt lui apprendre. Les jours suivants, en effet, de nombreux Chrétiens vinrent le visiter, lui donner des renseignements sur leurs frères dans la foi, sur les vestiges des croyances et des pratiques chrétiennes que tous avaient conservées. Le P. Laucaigne et lui purent ainsi s'assurer que le principal des sacrements, le baptême, était presque toujours donné selon les rites de l'Église; que certaines prières : le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, etc., se récitaient régulièrement dans beaucoup de familles.

ENLUMINEUSE JAPONAISE

Presque partout les Chrétiens avaient une organisation identique, dont voici les bases principales : dans la plupart des villages, il existait deux principaux chefs. Le premier, appelé chef de la prière, devait autant que possible savoir lire et écrire. Il présidait aux prières du dimanche, et se rendait auprès des mourants pour leur suggérer des actes de contrition, et leur faire la recommandation de l'âme. Le second administrait le sacrement de baptême. Il devait avoir auprès de lui un élève baptiseur, appelé à lui succéder en cas de mort ou quand il cessait ses fonctions, car il ne pouvait les exercer plus de dix ans. Cet élève, pour devenir lui-même baptiseur en titre, devait régulièrement avoir étudié la formule et le rit du baptême, et assisté le baptiseur pendant cinq ans. Cette coutume était suivie dans la plupart des villages. Parfois, mais tout à fait exceptionnellement, le même homme cumulait l'emploi de chef de la prière et de baptiseur. C'est à cette organisation, ainsi qu'à la tradition orale des principales vérités de la Foi et à quelques livres et images pieusement conservés, que les fils des martyrs durent de se maintenir chrétiens.

En apprenant ces faits qui le touchèrent profondément, le Souverain Pontife, Pie IX, nomma le P. Petitjean Vicaire apostolique du Japon.

LA PERSÉCUTION

L'avenir s'annonçait heureux. Il fallait cependant bien des précautions pour ne pas briser cette apparence de bonheur. Les missionnaires sentaient combien la prudence leur était nécessaire afin de ne pas éveiller les susceptibilités du gouvernement japonais, qui n'avait pas rapporté les lois anciennes contre les Catholiques ; aussi donnèrent-ils à leurs jeunes fidèles tous les conseils que la prudence put leur suggérer : ceux-ci ne devaient venir à l'église que la nuit et par petits groupes, n'y pas demeurer longtemps, ne pas parler de ces visites à leurs compatriotes païens.

Les missionnaires entouraient aussi de mystère leurs travaux et leurs voyages. « Quand à peu près tout le monde était couché et qu'il n'y avait pas grande circulation dans les rues, raconte le P. Laucaigne, je quittais une soutane que je porte habituellement, je prenais un habit japonais que les Chrétiens eux-mêmes m'avaient fabriqué, une perruque qui était aussi un don de l'un d'eux, des souliers de paille, qui, s'il y a de la boue, ne peuvent servir que pour un seul voyage; une ceinture et un mouchoir autour de ma tête complétaient mon costume. Sous ce déguisement, j'arrivais au milieu des Chrétiens, conduit par un ou deux jeunes gens qui portaient une lanterne afin d'éclairer la route, et tout ce qu'il fallait pour dire la messe. Quand j'avais à traverser des quartiers chrétiens, j'étais toujours sûr de rencontrer une foule de fidèles qui sortaient de leurs maisons ou allaient dans les champs sur le bord du chemin par lequel ils savaient que je passerais. Aussitôt que j'arrivais près d'eux, ils s'agenouillaient en faisant le signe de la croix; c'était leur manière de saluer et de demander la bénédiction du Père.

« Les Chrétiens préparaient pour recevoir le Père de petites cachettes dans les endroits les plus reculés de leurs maisons. Quelquefois c'était au fond d'une grange, qui, à l'extérieur avait tout l'air d'une vraie cabane de berger, que je dressais un petit autel pour dire la messe. Je célébrais toujours au milieu de la nuit, tout était fini avant l'aube; ceux qui avaient entendu la messe rentraient aussitôt chez eux; il ne restait avec moi que quelques personnes, autant que je pouvais en confesser dans la journée. Il va sans dire que je me gardais bien de sortir pendant le jour, de peur d'être reconnu par les païens; c'était pendant la nuit seulement que j'allais visiter les malades ou que je changeais de résidence. Je ne restais guère plus d'une semaine de suite dans le même endroit : c'est ainsi que s'est écoulée une grande partie de mon temps durant près de six mois; ce furent les moments les plus heureux de ma vie. »

Bientôt des difficultés s'élevèrent. Au mois d'octobre, un bonze

d'Ourakami avait demandé au gouverneur de Nagasaki l'autorisation de lever un impôt pour réparer une pagode qui menaçait ruine. Appelés à payer cette taxe comme les païens, les Chrétiens avaient résolu de ne point le faire, dût une persécution être la conséquence de leur refus; heureusement pour eux, le gouverneur avait d'autres soucis, il ne s'occupa pas de la demande du bonze.

La seconde difficulté était plus grave, parce qu'elle se représentait chaque jour. Conformément aux coutumes de leur pays, les Catholiques devaient avoir recours au ministère des bonzes pour les funérailles de leurs défunts; c'était là un acte que les missionnaires ne pouvaient tolérer, puisqu'il s'agissait de superstitions, ils conseillèrent donc aux fidèles de notifier le décès au magistrat civil et de se passer des bonzes. Les Chrétiens trouvèrent le moyen dangereux, et jugèrent plus prudent d'enterrer leurs morts sans prévenir personne; mais ces enterrements clandestins furent bien vite connus, et les fidèles appelés devant les magistrats.

TOKIO. — ENTRÉE D'UNE CASERNE

L'affaire s'ébruita, fut portée au gouverneur de Nagasaki, au gouvernement à Yeddo, qui n'hésita plus à renouveler ses anciens errements et à recommencer les persécutions. Du 14 au 25 juillet 1867, les chapelles de la vallée d'Ourakami furent pillées, 64 Chrétiens furent arrêtés et enfermés dans les prisons de Nagasaki.

Les missionnaires étaient dans la stupeur, les Européens dans l'indignation; ni les uns ni les autres ne pouvaient se figurer qu'après avoir signé les traités de 1858, en présence des étrangers admis dans

les ports ouverts et sous l'œil des représentants des nations chrétiennes, on pût revoir les erreurs du passé. Mgr Petitjean s'adressa aux consuls européens en les priant de faire quelques démarches près du gouverneur de Nagasaki; tous le promirent avec la plus grande sympathie. Le consul de France, M. Lèques, alla, dès le lendemain, voir le gouverneur.

« Ce n'est pas au nom des traités que je viens ici, dit-il, c'est en ami et au nom de l'humanité dont vous violez les lois. L'Europe réprouvera ce que vous avez fait; vous redescendrez dans son estime au rang des peuples barbares, et vos relations avec elle en souffriront. Peut-être même les ministres résidant à Yeddo vous obligeront-ils à revenir sur vos pas, ce qui serait humiliant pour vous, et ce que vous pouvez éviter en relâchant de vous-même les prisonniers. »

LA DEVANTURE D'UN THÉATRE, A YOKOHAMA

Deux jours après, le consul de Portugal fit la même démarche. Le général Van Valkenburgh, ministre des États-Unis, arrivé à Nagasaki quelques jours après l'arrestation des Chrétiens, s'associa très énergiquement aux consuls; mais le gouverneur demeura inflexible, se retranchant derrière les ordres venus de Yeddo, et accusant les Chrétiens de ne pas se soumettre aux lois de l'État, car c'est ainsi qu'on qualifiait leur refus d'appeler les bonzes pour les funérailles de leurs parents.

Le ministre de France au Japon, M. Léon Roches, en appela au gouvernement central, et croyant avoir obtenu la promesse que les Catholiques allaient être mis en liberté, ne comprenant pas bien les raisons des Chrétiens de se refuser à des actes superstitieux qu'il qualifiait de simples formalités, il exhorta l'évêque et ses collaborateurs à la patience.

Pendant ce temps, les fidèles continuaient d'être emprisonnés; notre ministre, tout en multipliant ses efforts pour obtenir leur délivrance, faisait abstraction des droits de la vérité et de la liberté religieuse, et reconnaissait au gouvernement japonais le droit de les punir. C'est un état d'esprit qui n'est pas sans précédent chez nos diplomates, et que nous avons retrouvé ailleurs; il vient ou de l'ignorance ou d'un manque de foi chrétienne, mais il est très préjudiciable aux intérêts catholiques, comme nous avons vu, dans l'histoire de la Mission de Mandchourie, Mgr Verrolles le constater.

La lettre que M. Léon Roches adressait à Mgr Petitjean montre bien cette fausse manière d'envisager les choses :

« Le gouvernement de Sa Majesté le Taï-Koun a consenti, sur ma demande, à relâcher les Japonais qui avaient été arrêtés à Nagasaki, pour avoir violé les lois du pays, en professant publiquement une religion non comprise dans les huit sectes autorisées par ces lois. Ces malheureux, par leur fait, auraient encouru la peine capitale, si le gouvernement japonais, mû par un sentiment d'humanité, n'avait éludé la rigueur des lois qui font de leur offense un crime capital, bien que ces lois soient encore en vigueur. Ce qui constate plus positivement la bonne foi du gouvernement du Taï-Koun, c'est qu'il consent à mettre ses sujets en liberté sans imposer la formule de pardon requise en pareille circonstance et qui peut avoir l'apparence d'une abjuration. Toutefois, ce pardon, octroyé sans conditions à des personnes coupables d'après les lois du Japon, est un fait sans précédent. Mais je dois ajouter que, si le Taï-Koun pardonne le passé, il entend que dans l'avenir les Japonais respecteront les lois de l'Em-

pire. J'espère donc, Monseigneur, qu'en ce qui regarde votre Mission catholique, vous éviterez tout acte qui pourrait avoir pour but d'encourager les sujets japonais, qui professent la religion chrétienne, dans la voie de la résistance où ils sont entrés à l'égard des autorités auxquelles ils sont soumis d'après les lois du Japon. Cette résistance, Monseigneur, serait sans aucun doute l'objet d'une répression sévère, que l'état présent des affaires du Japon me mettrait dans l'impossibilité de modérer, et vous, ministre de paix et de mansuétude, vous assumeriez la responsabilité des troubles et des rigueurs qui en seraient le résultat inévitable. »

UNE RELIGIEUSE CATHOLIQUE JAPONAISE

Cette réponse de M. Roches, connue dans le public, étonna quelque peu, même ceux qui n'étaient pas catholiques fervents, et suscita des commentaires plutôt défavorables de la presse : « J'ignore, écrivait à ce propos le *Catholic Telegraph*, quels pouvoirs la France confère à ses représentants ; mais je suis convaincu qu'elle ne les a jamais chargés de s'opposer à l'œuvre des missionnaires, et moins encore de modifier à leur préjudice les termes des traités. Nous, catholiques, nous croyons que les hommes apostoliques ont reçu de Dieu leur mission, et qu'en conséquence ils n'ont point d'ordres à recevoir des hommes, et qu'ils n'ont à rendre aucun compte, même aux plénipotentiaires. Il est étrange de voir le représentant d'une grande nation catholique imposer aux missionnaires, ses compatriotes, des restrictions contraires à la conscience

YOKOHAMA. — CLASSE DE BRODERIE CHEZ LES SŒURS DE CHAUFFAILLES

et non insérées dans les traités. » — D'ailleurs, si M. Roches s'était flatté d'obtenir par cette condescendance la bienveillance du gouvernement japonais pour les Chrétiens, il s'était trompé. Les promesses qu'on lui avait faites ne furent pas tenues, aucun Catholique ne fut mis en liberté, à moins qu'il n'eût apostasié, et d'autres furent arrêtés.

Dans un voyage qu'il fit en France à cette époque, Mgr Petitjean essaya d'intéresser Napoléon III à la cause des Catholiques du Japon ; il reçut de bonnes paroles, l'assurance que nos représentants auraient des ordres précis, mais aussi que la France n'agirait pas sans les autres puissances.

C'est au milieu de ces circonstances qu'éclata la grande révolution du Japon : le Mikado, dont les aïeux depuis plusieurs siècles avaient laissé le pouvoir entre les mains du shogoun, sorte de maire du palais, reprit, après une guerre civile sanglante, le gouvernement effectif de l'Empire.

Aussitôt la paix rétablie, la persécution contre les Chrétiens redoubla d'intensité ; du mois d'octobre 1869 au mois de janvier 1870, 1500 Catholiques furent enlevés d'Ourakami et des îles Goto, et exilés dans les provinces éloignées ; aucun ne fut mis à mort, mais beaucoup eurent à endurer des souffrances inouïes, principalement dans les provinces d'Iwami et de Nagato, à Hagi et à Tsouwano. 28 avaient été envoyés dans cette dernière ville ; à leur arrivée, ils furent enfermés dans une pagode appelée Kodenji. Cette pagode occupait un lieu assez élevé au nord de la préfecture. L'appartement où ils furent réunis était si étroit qu'il pouvait à peine les contenir. C'était l'hiver, le froid était intense ; les prisonniers n'avaient pas de feu. Ils recevaient si peu de nourriture qu'en quelques semaines ils devinrent d'une maigreur extrême.

Non contents de les torturer par la faim, les officiers les citaient fréquemment à leur tribunal, où ils leur faisaient de longs discours pour leur persuader que leur religion était mauvaise et qu'il fallait

l'abandonner. Des prêtres shintoïstes, d'ordinaire présents, s'épuisaient en raisonnements captieux pour induire en erreur ces hommes, la plupart illettrés.

A Hagi, le nombre des déportés fut de 300. Quand arriva l'hiver de 1871, beaucoup d'entre eux avaient déjà succombé aux privations et aux souffrances; les autres, après avoir vendu à leurs gardiens leurs habits et tout ce qu'ils possédaient, n'avaient plus aucun moyen de se prémunir contre le froid et la faim, ils attendaient la mort. Pâles, exténués, ces jeunes gens, ces hommes faits, ces vieillards, ces femmes et ces enfants avaient à peine la force de se soulever : ils restaient des jours entiers étendus sur le sol. A la fin, on leur donna des vêtements, mais on ne cessa de les torturer pour les forcer à apostasier. Entre autres supplices, ils souffrirent celui du *teppozeme*, qui consistait à leur lier ensemble les pouces derrière le dos, après avoir passé l'une de leurs mains par-dessus l'épaule et l'autre par-dessous. Aux deux pouces ainsi réunis, on attachait une grosse pierre ou un autre objet pesant, et on laissait les malheureux des jours entiers dans cette position; peu à peu le corps se renversait et la souffrance devenait intolérable. Tous redoutaient extrêmement ce supplice, et quelques-uns n'eurent pas le courage de le supporter jusqu'au bout. L'hiver, au moment des grands froids, et l'été, quand les ardeurs du soleil étaient le plus brûlantes, ils étaient exposés nus au dehors, et ils demeuraient ainsi des jours entiers sans rece-

YOKOHAMA
L'OUVROIR CHEZ LES DAMES DE SAINT-MAUR

voir de nourriture. Les femmes n'étaient pas exemptes de ces rigueurs. Il y avait aussi une prison spéciale appelée *shi-an-goya*, ou chambre de la réflexion : c'est là que les plus intrépides étaient enfermés. Ce cachot était très étroit, et aucune nourriture n'était donnée à ceux qui s'y trouvaient. Quelques-uns y sont restés jusqu'à 20 et 30 jours consécutifs sans manger autre chose que la nourriture apportée en secret par ceux qui, au prix d'un instant de faiblesse, avaient obtenu de sortir.

Les représentants étrangers, sir Harry Parker, ministre d'Angleterre; M. Outrey, successeur de M. Roches, ministre de France; M. de Long, ministre des États-Unis; M. Van Brandt, de Hollande, renouvelaient inutilement toutes leurs instances. Le 19 janvier 1870, ils eurent une entrevue solennelle avec les ministres japonais.

Aux reproches qui leur furent adressés, ces derniers répondirent que l'introduction d'une religion nouvelle occasionnerait des troubles dans l'État; que d'ailleurs les Chrétiens d'Ourakami ne s'étaient pas bornés à professer leur culte, mais avaient été rebelles aux lois; cependant ils assurèrent que la déportation serait suspendue et que les familles des exilés seraient réunies.

Une autre conférence eut lieu le 9 février, dans laquelle les représentants étrangers se bornèrent à émettre le vœu que les Chrétiens fussent renvoyés dans leur pays; on le leur promit de nouveau, mais près de deux années se passèrent sans que la situation changeât.

Cependant, à certains indices, les esprits réfléchis entrevoyaient des temps meilleurs. Ils se croyaient sûrs que le gouvernement japonais commençait à comprendre son erreur et était prêt à marcher dans une autre voie.

Déjà, en effet, l'opinion générale au Japon était moins défavorable aux étrangers. Depuis que le pouvoir absolu de l'Empereur avait été consacré par la défaite du shogoun et de ses partisans, le gouvernement, ayant à sa tête le prince Sanjo, avait été entraîné à poursuivre la destruction complète du régime féodal; il avait aboli les

anciennes provinces et leur avait substitué la division territoriale et administrative en départements. Il cherchait, au milieu de nombreuses difficultés, à constituer une armée nationale recrutée parmi les jeunes gens de l'Empire, sans distinction de classes. Partout il s'efforçait d'établir l'unité : dans les impôts, les codes, l'instruction, la monnaie. Et c'est en s'appliquant à calquer son organisation sur

LA MAISON DES SŒURS, A TOKIO

celle des nations européennes, qu'il était amené à s'assimiler leurs inventions et leurs usages. Les postes et télégraphes s'établissaient, plusieurs chemins de fer étaient en voie de construction, des compagnies de bateaux à vapeur se fondaient, et peu à peu une vraie passion pour toutes les choses de l'Europe paraissait s'emparer du Japon. Enfin, le gouvernement envoyait en Amérique et en Europe une ambassade dont le but était de préparer la revision des traités qui touchaient à leur terme. Le traité anglais devait expirer le 1er juillet 1872, et le traité français le 15 août de la même année.

Ce voyage allait faire tomber une foule de préjugés chez des hommes intelligents et habiles, mais insuffisamment éclairés sur les choses de l'Occident.

En voyant les ambassadeurs à Paris, l'opinion publique française se souvint des Chrétiens du Japon. A la Chambre des députés, M. Desbassyns de Richemont interpella à ce sujet le gouvernement qui, par la voix de M. de Rémusat, répondit en donnant l'espoir qu'il serait mis un terme à l'odieuse et inhumaine persécution. En Angleterre, en Belgique, en Allemagne, en Italie, une partie de la presse fit écho aux paroles parties de la tribune française. L'écho en vint aux oreilles des ambassadeurs japonais. Dans les rues de Bruxelles, la foule, pressée sur le passage de leurs voitures, alla même jusqu'à réclamer à grands cris la délivrance des Chrétiens. Les représentations qui leur furent faites par les divers cabinets européens devaient suffire, du reste, à leur démontrer que la liberté de conscience était la première des conditions qui s'imposait à un peuple aspirant à prendre rang parmi les nations vraiment civilisées.

A la louange d'Iwakoura, d'Okoubo et des autres membres de l'ambassade, nous devons dire que, rompant avec d'anciens préjugés, ils le comprirent et eurent le courage de réclamer eux-mêmes la mise en liberté de tous les Catholiques prisonniers : le 14 mars 1872, un décret fut signé qui annonçait la suppression des anciens édits portés contre le Christianisme, et la libération des fidèles.

Dès lors, l'Église du Japon entra dans une vie nouvelle. Avant de l'y suivre, constatons par des chiffres quelle était la situation à la fin de cette année 1872 : population chrétienne, 15000 fidèles; districts, 8; chrétientés, plus de 50; églises, 3; oratoires, 27; séminaires, 2 (élèves de ces séminaires, 70); collège, 1 en formation; écoles de garcons, 6 (élèves de ces écoles, 200); écoles de filles, 1 (élèves, 15); orphelinats, 2; orphelins, 36; imprimeries, 2.

Personnel : 2 évêques, 29 missionnaires, 6 Religieuses, 227 catéchistes et 250 baptiseurs.

SITUATION MEILLEURE ET TRAVAUX DES MISSIONNAIRES

La mesure qui venait d'être prise par le gouvernement japonais était bien loin de donner la liberté religieuse. D'abord les missionnaires, en qualité d'étrangers, ne pouvaient s'éloigner des ports sans autorisation spéciale, et jamais ils ne pouvaient se fixer à l'intérieur. C'était donc pour eux l'impossibilité de construire des églises, d'ouvrir des écoles ou des orphelinats, d'installer des hôpitaux; en un mot, l'impossibilité de fonder des paroisses en dehors d'un petit nombre de villes, toutes, excepté Tokio, situées sur la côte.

RÉPÉTITION D'UNE REPRÉSENTATION CHEZ LES DAMES DE SAINT-MAUR

Peu à peu cependant, vers 1877, quelques-uns purent s'engager comme professeurs, et obtinrent ainsi la permission de résider dans les villes où ils enseignaient les langues et les sciences de l'Occident. Un petit collège fut fondé dans la capitale; le P. Marin, qui en avait la direction, enseignait l'anglais; le P. Faurie, le français, et le P. Sutter, l'allemand. Des cours de sciences étaient aussi dans le programme, et c'est dans ce but que Mgr Petitjean demanda au séminaire des Missions-Étrangères qu'on lui envoyât des missionnaires sortant d'écoles spéciales, et préparés à enseigner les sciences physiques et mathématiques.

Les Religieuses du Saint-Enfant-Jésus, plus connues sous le nom des Dames de Saint-Maur, vinrent, en 1873, apporter l'aide efficace

de leur dévouement. Elles établirent un premier centre de leurs œuvres à Yokohama, et, bientôt après, un second à Tokio, sur la Concession européenne.

En 1877, quatre ans après leur arrivée, dix Religieuses de cette congrégation se partagent à Yokohama les travaux de l'école, de l'orphelinat et du dispensaire. Cinq maîtresses et deux postulantes, toutes Japonaises, les assistent dans leurs diverses fonctions, et elles ont à enregistrer 186 baptêmes, dont 144 d'enfants de païens et 42 d'adultes. Une école d'externes, fondée en ville, réunit de nombreux élèves. Leur établissement à Tokio comprend 80 jeunes filles, 20 petits garçons, 17 femmes âgées et infirmes, et une cinquantaine d'enfants, dont une partie encore en nourrice.

Les Religieuses du Saint-Enfant-Jésus de Chauffailles arrivent les secondes, amenées de France par Mgr Petitjean, vers le milieu de 1877. Elles se fixent d'abord à Kobé et recueillent aussitôt un grand nombre d'orphelines à qui elles servent de mères. Deux ans après, elles essaiment à Osaka. Elles n'y ont d'abord qu'une misérable maison, située dans la ville japonaise et pouvant à peine contenir leurs enfants. Elles y sont maintes fois en butte aux attaques nocturnes des païens, qui les volent, les pillent, après avoir empoisonné leurs chiens de garde. Enfin, Mgr Petitjean parvient, non sans peine, à les établir sur la Concession européenne, dans une maison assez spacieuse et entourée de jardins. En 1880, elles fondent un troisième établissement à Nagasaki, où elles installent un orphelinat, des écoles, un ouvroir, un catéchuménat pour les femmes, et un noviciat.

Les Religieuses de Saint-Paul de Chartres s'établirent dans le nord du Japon, à Hakodaté, où elles fondèrent un ouvroir, un orphelinat, une pharmacie, un dispensaire.

Heureuse de ces progrès réalisés et de ceux qu'on espérait, Rome partagea le Japon en deux Vicariats apostoliques. Celui du Nord comprit le Yeso, toutes les îles adjacentes et la partie septentrionale du Nippon jusqu'aux provinces d'Echizen, Mino et Owari

inclusivement ; celui du Sud, la partie méridionale de l'Empire, à partir de ces provinces. Mgr Petitjean opta pour le Vicariat du sud, auquel le grand événement de la découverte des Chrétiens avait attaché non seulement son nom, mais son cœur. Il garda avec lui son auxiliaire, Mgr Laucaigne, et le Vicariat septentrional fut confié à Mgr Osouf, ancien Procureur général des Missions-Étrangères à Hong-Kong, et, au moment où il fut nommé, directeur au séminaire des Missions-Étrangères de Paris. C'était un homme prudent, d'une piété exemplaire, d'une bonté et d'une délicatesse appréciées de tous.

YOKOHAMA. — LA SUPÉRIEURE DES DAMES DE SAINT-MAUR ET SES NÉOPHYTES DE TROIS GÉNÉRATIONS

Le nouvel évêque établit sa résidence à Tokio, dans une maison en bois fort modeste, dont une chambre servait de cathédrale. Il désira posséder une véritable église, et en moins d'une année, grâce au comte Daru, qui avait voulu, par sa générosité, perpétuer le souvenir de son fils mort à Yokohama, secrétaire de la légation de France, l'église était achevée. C'était une construction de style ogival du XIIIe siècle, à trois nefs, et sans transept.

Lorsque l'entrepreneur japonais, ouvrier docile et bon Chrétien, put voir debout devant lui cet édifice d'une architecture si étrange à ses yeux, et qu'il avait construit sur la parole d'autrui, de la base au sommet, sans y rien comprendre, sa joie fut extraordi-

naire. Il ne se lassait point d'admirer le chef-d'œuvre que sa foi aveugle avait produit.

De son côté, Mgr Petitjean commença l'église d'Osaka en 1878. Au-dessus de la première pierre, un catéchumène dressa un reposoir de verdure et composa, pour la circonstance, une inscription en vers dont voici la traduction :

« Le jardin attenant au bercail est jonché de terre et de pierres.

« Sous l'auvent des ouvriers le bois et les bambous sont entassés.

« Le travail du Pasteur affermit les fondements de la maison précieuse (l'église),

« Et la grâce du St-Esprit désillusionne les brebis égarées. »

YOKOHAMA. — LA SORTIE DE LA MESSE.

Au commencement de l'année 1879, les missionnaires catholiques avaient élevé six églises dignes de ce nom dans les six villes les plus importantes ouvertes à leur action : Tokio, Osaka, Yokohama, Nagasaki, Kobé et Hakodaté. Partout ailleurs, ils n'avaient encore que des chapelles provisoires ou de modestes oratoires dans des habitations japonaises.

On comptait alors 20146 Chrétiens dans les deux Vicariats ; cinq ans plus tard, il y en avait 30230. Mais le changement était moins dans cette augmentation relativement rapide que dans l'état des esprits au Japon.

LA CULTURE DU RIZ AU JAPON. — LE REPIQUAGE

VERS LA LIBERTÉ

Si, depuis la fin de la persécution, le gouvernement avait, à plusieurs reprises, et surtout dans la capitale, témoigné de la bienveillance à l'égard des missionnaires et de leurs néophytes, le Bouddhisme et le Shintoïsme n'en étaient pas moins demeurés les seules religions reconnues, patronnées et subventionnées par l'État. Non seulement c'est lui qui nommait les bonzes et les kannushi, à l'instar des simples fonctionnaires, mais il s'était réservé d'approuver leurs doctrines et leurs règles disciplinaires. La reconnaissance officielle des deux religions du pays fournissait à leurs prêtres, spécialement en matière de funérailles, une occasion de molester les Chrétiens. Ces vexations s'accordaient mal avec les intentions libérales du gouvernement japonais.

MARCHANDE DE FRUITS, A YOKOHAMA

Durant les mois de février et de mars 1884, la question de la séparation des sectes religieuses et de l'État occupa une place notable dans la presse, et l'opinion publique se montra favorable à la liberté pour toutes les croyances. Le *Ji ji shimpô*, journal qui jusqu'alors avait été fortement opposé à l'introduction de notre religion, sous prétexte qu'elle serait la cause de troubles dans le pays, publiait, sur la nécessité pour le Japon d'adopter le Christia-

KOBÉ. — LA LEÇON DE MACHINE A COUDRE
CHEZ LES SŒURS DE CHAUFFAILLES

nisme, des articles très longs qu'il suffira d'analyser pour bien montrer où en étaient beaucoup d'esprits :

« C'est un fait indéniable, disait-il, que les pays civilisés de l'Europe et de l'Amérique ne sont pas seulement supérieurs à cause de leurs institutions politiques, mais encore à raison de leur religion, de leurs mœurs et de leurs usages. Ces caractères constituent une sorte de couleur distinctive, et les peuples qui en sont privés sont exposés à être de la part des autres un objet de dérision. C'est pourquoi l'adoption de la religion, des coutumes et des usages de l'Occident est le seul moyen d'en arriver à un degré d'assimilation suffisant pour écarter les barrières à nos relations et nous concilier les sympathies.

« Il existe une loi internationale entre les puissances européennes, loi basée sur le Christianisme, et dont l'efficacité est fondée sur ce fait que toutes les nations intéressées sont chrétiennes. Toute nation non chrétienne en est exclue. C'est pourquoi, si nous voulons maintenir nos relations avec l'Occident sur le pied de ce droit inter-

national, il est nécessaire pour nous d'effacer ce stigmate d'anti-christianisme, et de nous faire admettre dans la grande famille des peuples civilisés par l'adoption de la couleur sociale. Ce que nous disons peut paraître dicté par une vile faiblesse ; il n'en est rien, car il est de règle que les faibles ne peuvent en imposer aux forts. En nous plaçant à ce point de vue, il semble que nous devions adopter une religion, qui, universellement suivie en Europe et en Amérique, exerce une influence aussi considérable sur les affaires de ce monde et sur les relations sociales. Nous prendrions ainsi place dans la Chrétienté et nous partagerions les avantages et les désavantages du monde civilisé. A notre avis, il n'y a pas d'autre moyen de résoudre le côté diplomatique de nos relations avec les puissances étrangères. L'adoption de la religion chrétienne mettra les sentiments des Japonais en harmonie avec ceux des peuples d'Occident. Nous désirons donc vivement, dans l'intérêt de notre gouvernement, lui voir prendre des mesures pour l'introduction du Christianisme comme religion du Japon.

KOBÉ — LA RÉCRÉATION CHEZ LES SŒURS DE CHAUTTAILLES

Comme nous le disions tout à l'heure, l'influence du Christianisme se fait sentir dans toutes les relations des Occidentaux entre eux. C'est lui qui a rétabli l'égalité entre les hommes, qui a aboli l'esclavage, ce à quoi n'avaient jamais songé les plus célèbres philosophes de la Grèce et de Rome. La législation est également imbue des principes du Christianisme. Sans doute notre législation ancienne était empruntée aux doctrines bouddhiques et confucianistes. On peut ne trouver qu'une différence très faible entre leurs dispositions respectives, mais il n'en est pas moins vrai qu'en prohibant le Christianisme, nous restons séparés des peuples européens. D'ailleurs, nous aurions beau lui refuser la liberté, nous n'empêcherions pas sa propagation au Japon. Il serait donc plus sage de lui donner résolument la liberté, pour en rendre légitime la propagation. »

Le gouvernement ne partageait peut-être pas complètement la manière de voir du journal dont nous venons d'analyser plusieurs articles, mais il était résolu à rompre les liens en vertu desquels le Shintoïsme et le Bouddhisme se réclamaient de lui. Il le fit par un décret du 12 août 1884, déclarant que les prêtres shintoïstes et bouddhistes cessaient d'être fonctionnaires de l'État, que les nominations et les destitutions des chefs de temples seraient désormais faites par les autorités de ces deux religions; cependant les règlements concernant les fonctions des chefs des différentes sectes devaient être approuvés par le ministre de l'Intérieur.

Par ce décret, les deux vieilles religions du Japon possédaient leur autonomie; il n'y avait plus de religion d'État; cela n'empêchait pas le Shintoïsme d'être la religion du Souverain, et les cérémonies de ce culte demeuraient obligatoires pour un bon nombre de fonctionnaires; mais on pouvait espérer que la liberté religieuse entière finirait par être proclamée.

Elle le fut, en effet, en 1889, lorsque la monarchie, jusqu'alors absolue, devint constitutionnelle. La nouvelle constitution, dans l'ar-

ticle 28, s'exprimait en ces termes : « Les sujets japonais jouiront de la liberté de croyance religieuse en tout ce qui n'est pas préjudiciable à la paix et au bon ordre, ni contraire à leurs devoirs de sujets. »

Cette déclaration eut à Rome un grand écho. Léon XIII, qui avait déjà créé en 1888 un troisième Vicariat, celui du Japon central, en créa un quatrième, le 17 avril 1891, et quelques semaines plus tard, le 15 juin 1891, il établit la hiérarchie catholique, élevant Tokio au rang d'archevêché avec trois évêchés pour suffragants : Nagasaki, Osaka et Hakodaté.

LES PP. PETTIER ET MUGABURE

L'Église du Japon était fondée. Dans les vingt-cinq ans qui s'étaient écoulés depuis la découverte des anciens Chrétiens, que de choses s'étaient passées !

Sans autre force que leur dévouement, sans autres ressources matérielles que les aumônes de la Propagation de la Foi et la générosité de quelques fidèles, les prêtres des Missions-Étrangères avaient fait retentir la parole de Dieu des îles Rion-Kiou aux Kouriles, instruit de nombreux fidèles ayant conservé le sentiment de la foi plutôt que la pratique du Christianisme, converti des milliers de païens, élevé des églises et des chapelles dans les grandes villes et dans les villages, consacré un clergé indigène, formé des catéchistes, appelé des auxiliaires d'Europe qui avaient établi des écoles, des hôpitaux et autres maisons similaires où la charité aime à se dépen-

ser. Le gouvernement japonais, grâce à son désir de ressembler aux nations civilisées d'Europe, avait joué un large rôle dans cette évolution, puisque, persécuteur jusqu'en 1872, il était en 1891 aussi libéral qu'on pouvait le souhaiter.

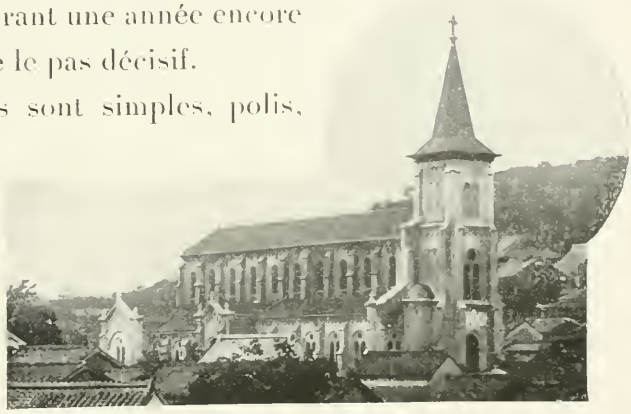
LE CLERGÉ INDIGÈNE. — LES CATÉCHISTES

Depuis lors, les quatre diocèses du Japon, dirigés par un archevêque et trois évêques qu'aident 112 missionnaires français, ont continué de développer leurs œuvres et d'augmenter le nombre des chrétiens.

Parmi les œuvres, la première par l'importance est celle du clergé indigène.

L'histoire ne pourra pas faire aux nouveaux missionnaires du Japon le reproche que Rohrbacher fait aux anciens, de ne pas s'être assez préoccupés de la formation d'un clergé indigène. Cette œuvre est en très bonne voie : 26 prêtres ont déjà été ordonnés. Depuis 1890, par suite d'une entente entre les évêques, un seul séminaire, celui de Nagasaki, réunit les sujets des quatre diocèses, qui, préalablement éprouvés, ont été jugés aptes aux études ecclésiastiques. En réduisant le nombre des établissements et des professeurs, cette mesure permet de réaliser une économie assez considérable, au point de vue des ressources et du personnel enseignant. Elle a, en outre, l'avantage de grouper les séminaristes en plus grand nombre, ce qui stimule leur émulation, rend plus uniforme leur formation cléricale, et contribue à établir entre eux l'union et la bonne harmonie. Les études sont sérieuses. D'ailleurs les élèves y ont du goût ; ils s'y appliquent et réussissent. Dans les classes inférieures, ils apprennent le latin, la langue japonaise et les caractères chinois. A ces études s'ajoutent, dans les classes suivantes, l'histoire et la géographie, la littérature, les sciences et la philosophie. Viennent enfin la théologie dogmatique et morale, et la Sainte Écriture. Le cours entier de ces

études embrasse une période de plus de quinze années. Rarement les aspirants aux ordres sacrés reçoivent le sacerdoce avant l'âge de trente ans. Ils sont, avant le sous-diaconat, soumis à une épreuve. Le règlement exige que, pendant une année, ils quittent le séminaire et soient envoyés dans l'intérieur du pays en qualité de catéchistes, sous la direction des missionnaires. Ceux qui se sentiraient effrayés par les engagements inviolables que tout prêtre doit contracter avant de monter à l'autel, ont de la sorte la facilité de se retirer. Ceux qui persistent dans leur dessein sont éprouvés au séminaire durant une année encore avant d'être admis à faire le pas décisif.



CATHÉDRALE DE NAGASAKI

Les prêtres japonais sont simples, polis, remplis de bonne humeur et d'entrain. A l'autel ils sont pieux et graves. Ils accomplissent les cérémonies avec une grande perfection, et exécutent les chants liturgiques d'une manière fort convenable. Près d'eux sont les catéchistes, auxiliaires d'une formation moins laborieuse, mais très utiles. On le conçoit aisément, un Japonais laïque et d'ordinaire marié, que ne distingue ni son costume, ni aucune de ses habitudes, peut beaucoup plus facilement se mêler à ses concitoyens, entretenir avec eux des relations suivies, et les amener peu à peu à une religion qu'il a embrassée lui-même le premier.

Au Japon, deux systèmes sont en vigueur pour la formation des catéchistes. Le premier consiste à les faire étudier un certain temps dans des écoles spéciales. L'école des catéchistes de Tokio a duré plusieurs années, et celle de Nagasaki est encore florissante. Le second consiste à choisir parmi les fidèles les mieux doués et les plus

fervents d'une chrétienté, un ou plusieurs hommes de bonne volonté. Le missionnaire les instruit lui-même, leur procure des livres, répond à leurs objections ou à celles qu'on leur pose, les fait parler publiquement devant lui, et dirige leur enseignement. Tandis que pour un prêtre indigène, qui, à une connaissance assez approfondie des sciences sacrées doit joindre la pratique des vertus élevées, il faut une vocation très spéciale, très éprouvée, et, partant, de longues études et une longue préparation, un catéchiste qui n'est astreint ni au célibat, ni à un genre de vie particulier, peut en quelques mois, surtout s'il a déjà de l'instruction, être formé de manière à rendre de réels services.

Une chose bien remarquable au Japon, c'est un goût très développé dans le peuple pour la parole publique. Peut-être n'y a-t-il pas de pays au monde où l'on parle davantage, et où l'on écoute sans moins se lasser. Le Japonais est naturellement éloquent, et il n'est pas rare de rencontrer, même chez les hommes d'une instruction médiocre, un vrai talent d'improvisation. Quiconque a quelque chose à dire trouve toujours un auditoire complaisant. Il suffit, pendant le jour de suspendre à sa porte une lanterne en papier sur laquelle sont peints quelques caractères chinois, et, le soir venu, que l'orateur soit homme politique, prédicateur de religion, ou simple conteur d'histoires, il trouve devant lui, accroupis sur les nattes, des gens de tout âge et de toutes conditions, qui, fumant leurs pipes minuscules et s'offrant du thé avec politesse, l'écoutent volontiers jusqu'à une heure avancée de la nuit. Mais l'apostolat du catéchiste ne se borne pas là : il se souvient du proverbe chinois : « Un mot dit au hasard a souvent plus d'effet qu'un discours médité ». Tout le temps qu'il ne donne pas à l'étude, il le consacre aux relations avec les païens, et surtout avec les catéchumènes. Il leur enseigne la sainte doctrine, il les prépare au baptême, il s'intéresse aux enfants, aux malades, aux pauvres. L'action du catéchiste complète donc celle du missionnaire. Il lui prépare les voies, lui concilie les esprits et les cœurs.

Sans lui, l'évangélisation du peuple serait, sinon impossible, du moins fort difficile.

Au sein des chrétientés le catéchiste remplit un rôle différent, mais non moins utile. En l'absence du missionnaire, c'est lui qui groupe les Chrétiens pour la récitation des prières, qui les exhorte à demeurer fidèles, qui instruit les enfants et les dispose à la réception des sacrements.

Les femmes ne sont pas exclues des fonctions de catéchiste, et, tout en restant dans leur sphère, elles s'en acquittent souvent avec non moins de succès que les hommes. Les communautés de Vierges qui existent dans le diocèse de Nagasaki forment de véritables pépinières de catéchistes femmes. Sur un signe de l'évêque, elles se transportent parfois dans les districts les plus éloignés.

LES OEUVRES D'INSTRUCTION ET DE CHARITÉ. — LES CONGRÉGATIONS RELIGIEUSES

Avant que ne se fût accentué le mouvement qui emporte aujourd'hui si passionnément le Japon vers la science, les missionnaires, ne connaissant encore aucun Catholique, avaient groupé autour d'eux des élèves païens, et accepté des chaires de professeurs dans les écoles du gouvernement. Leurs premières fondations n'ont point survécu à la persécution de 1870-1873, mais, après la tempête, de nouveaux efforts ont été tentés dans le même sens. Quoique, à la faveur d'une tolérance si longtemps attendue, leur zèle fût en grande partie absorbé par le soin des chétientés et par l'apostolat auprès des païens, ils s'empressèrent d'ouvrir des écoles primaires partout où leurs ressources le leur permirent.

Ces petites écoles n'ont pas cessé d'aller en se multipliant jusqu'à ce jour. Les titulaires sont des Japonais, choisis par la Mission et subventionnés par elle. Les élèves y suivent exactement le programme des écoles similaires du gouvernement. L'enseignement du

catéchisme y est seul ajouté, en dehors des heures de classe. Les enfants païens sont habituellement admis dans ces écoles comme les enfants chrétiens; et il arrive assez souvent qu'ils demandent, eux et leurs parents, à embrasser le Catholicisme. Dans le Sud, où l'on trouve des chrétientés importantes et groupées, il y a eu d'abord quelque hésitation en face du système nouveau de l'instruction obligatoire. Les longues persécutions de l'ancien régime avaient inspiré aux Chrétiens, pauvres gens pour la plupart, une grande défiance de tout ce qui est officiel, et la fréquentation des païens leur paraissait toujours le premier danger qu'ils devaient faire éviter à leurs enfants. Mais aujourd'hui ces préjugés, sinon ces répugnances, sont tombés et ont fait place à un véritable désir de suivre le courant qui entraîne le pays. Partout où les enfants des Chrétiens ont une école à leur portée, ils la fréquentent aussi bien et mieux que leurs petits camarades païens, et ils se font ordinairement remarquer par leur application et leurs succès. Malheureusement, bon nombre de familles se trouvent isolées dans les montagnes ou perdues au milieu d'innombrables îlots, loin de tout centre populeux, et ne peuvent songer à envoyer leurs enfants à l'école. Ceux-ci grandissent alors sans instruction, comme les païens qui sont dans le même cas, ayant pourtant sur eux l'avantage de recevoir sur place l'enseignement du catéchisme, ce qui suffit déjà à leur donner un petit air de civilisation que les autres n'ont pas.

Afin de pouvoir atteindre les classes les plus élevées de la société, les évêques ont fait appel aux Marianistes, bien connus par leur collège Stanislas, à Paris, pour fonder, dans les principales villes, des collèges où se donne, en même temps qu'une instruction solide, une éducation sérieuse et distinguée. Les premiers Religieux arrivés à Tokio en 1887, sous la direction de M. l'abbé Heinrich, furent recommandés aux autorités japonaises par le ministre de France. L'autorisation obtenue d'ouvrir un établissement dans la capitale, ils louèrent, dès l'année suivante, un local provisoire, et

leur première rentrée se fit avec 60 élèves. Ces élèves, tous externes, appartenaient aux meilleures familles de Tokio et de Yokohama, protestantes aussi bien que catholiques ; il y avait parmi eux quelques Japonais. Ils inaugurèrent en même temps une école du soir pour l'enseignement du français et de l'anglais ; 50 jeunes Japonais suivirent aussitôt ces cours.

En 1890, les Marianistes acquirent un vaste terrain sur le plateau de Koudan, dans un quartier tranquille, à proximité du parc de Shokonsha. C'est là qu'ils établirent définitivement leur collège, connu sous le nom d'École de l'Étoile du matin (*Gyo Sei gakko*). Le nombre des élèves est allé jusqu'ici en augmentant d'année en année. En 1894, leurs classes ont vu passer pendant l'année 142 élèves. A la fin de la période scolaire, le nombre des présents était de 120, dont 85 pensionnaires et 35 externes. Mgr Osouf relevait à ce propos quelques détails de statistique qui montrent de combien d'éléments divers est composé ce personnel. « Des 120 élèves, disait-il, 31 sont catholiques, 15 catéchumènes, 15 protestants, 2 juifs et 57 païens ou sans religion. La variété est plus grande encore du côté des nationalités : il y a 43 Japonais, 23 Anglais, 14 Français, 12 Allemands, 5 Américains, 5 Italiens, 3 Espagnols, 3 Hollandais, 3 Suisses, 3 Chinois, 2 Portugais, 2 Danois, 1 Autrichien et 1 Écossais, soit 14 nationalités représentées dans un collège de 120 élèves. » A la rentrée de 1895, le nombre des élèves était de 160, Européens, Japonais ou métis.

MGR COUSIN, ÉVÊQUE DE NAGASAKI

Les Marianistes ont fondé, vers la fin de 1891, une seconde

maison à Nagasaki, à proximité des vieilles chrétientés, dans le but d'y avoir, non seulement une école, mais un noviciat. Des Religieux japonais leur seront en effet de la plus grande utilité pour l'enseignement de la langue et de la littérature du pays. Cet établissement, fort bien situé sur une colline dominant la rade, porte le nom de *Kai Sei gakko* (École de l'Étoile de la mer). Enfin tout dernièrement ils ont installé à Osaka leur troisième collège : l'Étoile brillante.

Nous avons dit précédemment que les Dames de Saint-Maur, les Religieuses du Saint-Enfant-Jésus de Chauffailles, et celles de Saint-Paul de Chartres avaient été appelées au Japon, dans le but d'ouvrir des écoles. Elles ont établi notamment dans la capitale, à Yokohama, à Morioka des pensionnats pour les jeunes filles d'une condition aisée. Dans ces maisons, les élèves sont appelées à recevoir une double éducation : japonaise et européenne. Pour la première, les programmes du gouvernement sont suivis, et des institutrices du pays leur enseignent ce que des maîtresses d'origine étrangère ne sauraient faire. Celles-ci professent les langues française et anglaise, les arts d'agrément et les travaux des femmes d'Europe.

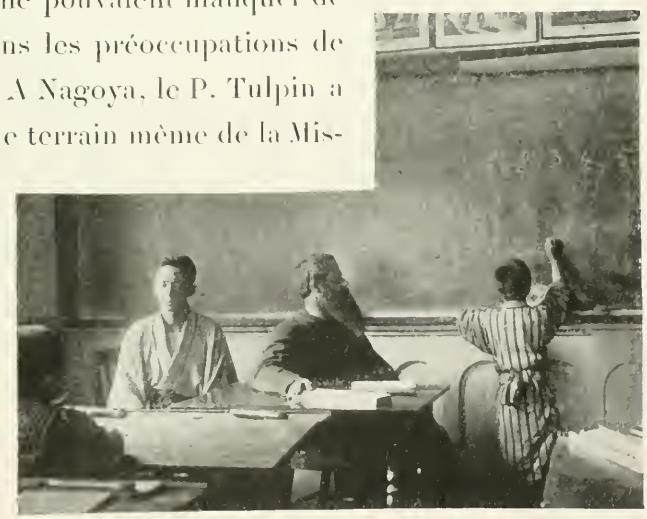
« La charité catholique a aussi ses œuvres, écrit M. Marnas. Parmi les Religieuses, les unes soignent les malades, les visitant à domicile ou les recevant chez elles. Elles ont des pharmacies et des dispensaires où, chaque année, elles donnent des remèdes et des soins à des milliers de personnes, et procurent ou préparent ainsi nombre de conversions. Les autres ont de petits hôpitaux, où elles recueillent des malades sans asile, qui pour la plupart y trouvent le bienfait d'une mort chrétienne. » Mais l'œuvre la plus considérable des congrégations de Religieuses représentées au Japon, est celle des orphelinats. Grâce à l'œuvre de la Sainte-Enfance, elles élèvent, dans 10 établissements, environ 1500 orphelines et s'efforcent de leur apprendre des travaux qui puissent leur préparer un moyen d'existence dans l'avenir.

Il existe également des orphelinats de garçons. Chaque diocèse

a le sien, mais les sujets y sont beaucoup moins nombreux. Une des raisons, et peut-être la principale, c'est que, dans les familles japonaises, les garçons sont toujours préférés aux filles.

L'orphelinat des garcons de Sekigouchi, à Tokio, a plus d'une fois reçu publiquement le titre d'école professionnelle, à cause des divers métiers auxquels sont formés les jeunes gens au sortir de leurs classes élémentaires. Quelques-uns, mieux doués et montrant du goût pour les études, sont envoyés à d'autres écoles et dirigés selon leurs aptitudes vers une carrière libérale. L'organisation de l'orphelinat de Tamat Soukouri, à Osaka, est à peu près la même que celle de Tokio. Dans l'orphelinat de Notre-Dame des Anges, à Hakodaté, et dans celui d'Omoura situé à 25 kilomètres de Nagasaki, les orphelins apprennent l'agriculture.

Dans le diocèse de Nagasaki, les communautés de Vierges indigènes recueillent aussi de nombreuses enfants et les élèvent jusqu'à l'âge où elles peuvent commencer à travailler. Placées alors dans des familles chrétiennes, elles y sont généralement adoptées. Cette manière de procéder, qui n'est pas applicable partout, est celle qui donne les meilleurs résultats. A côté des orphelins, les vieillards infirmes et délaissés ne pouvaient manquer de trouver leur place dans les préoccupations de la charité catholique. A Nagoya, le P. Tulpin a réuni près de lui, sur le terrain même de la Mission, une quarantaine de vieillards qu'il loge, par ménages ou seuls, dans des appartements séparés, leur laissant ainsi leur liberté et la douce illusion de se croire chez eux.



CLASSE DE MATHÉMATIQUES AU COLLÈGE DE NAGASAKI

Enfin, il est des misérables que toutes les sociétés ont repoussés, et qu'à la suite de N.-S. Jésus-Christ l'Église catholique a toujours accueillis avec d'autant plus de compassion qu'ils étaient plus abandonnés. Ce sont les lépreux. Ils sont très nombreux au Japon. Naguère, en parcourant son vaste district, le P. Testevuide s'était souvent attendri à leur vue. Le long des grands chemins, il les avait rencontrés demandant l'aumône ou se rendant en pèlerinage à Minobou, au tombeau de Nichiren, fondateur de la secte de Hokkeshou, qui passe pour avoir manifesté une commisération particulière à l'égard des victimes de cette affreuse maladie. Il savait aussi qu'un certain nombre de ces malheureux demeuraient cachés dans l'intérieur de leurs familles, où tous les expédients étaient mis en œuvre pour dissimuler ce mal, qui, au Japon comme ailleurs, inspire une vive répulsion. Il devait être appelé à le constater de ses yeux.

Une femme atteinte de la lèpre vers l'âge de 30 ans, s'était vue abandonnée de son mari et reléguée dans un misérable réduit ménagé au-dessous de la roue d'un moulin à décortiquer le riz. Comme lit, quelques morceaux de bois bruts, jetés au travers du courant d'eau et recouverts de *tawara* — sacs en paille pour emballer le riz, — comme vêtements quelques haillons, comme nourriture une tasse de riz, voilà quelle part avait été faite à cette malheureuse par sa famille païenne. Pour comble d'infortune, la malade perdit la vue. Le P. Testevuide

NAGASAKI. — LE JARDIN DE LA MISSION

alla la visiter, la consola, l'instruisit des dogmes chrétiens, et finalement la baptisa.

Ce début excita encore son dévouement ; grâce à quelques âmes généreuses de France, il put en 1888, après avoir pressenti les dispositions de l'administration locale, qui se montra favorable, acquérir un terrain d'environ 10 000 mètres. Ce terrain était situé à l'écart de toute habitation, au pied de la célèbre montagne de Fouji-yama, dans les environs de Gotemba, à la jonction des trois provinces de Koshou, Sourouga et Sagami, où les lépreux abondent. Il en réunit d'abord six dans un modeste local. Aidé d'un Chrétien que sa foi avait élevé au-dessus des répugnances de la nature, et qui consentait à s'enfermer avec eux pour leur servir d'infirmier, il put soigner tout à la fois et leur âme et leur corps.

COLLÈGE DES MARIANISTES, A NAGASAKI

En commencant cette œuvre héroïque, il écrivait à son évêque : « Je n'ignore pas, Monseigneur, le danger auquel je m'expose. Peut-être un jour me verrai-je privé de votre société et de celle de mes confrères. Si Dieu, dans ses justes et miséricordieux desseins, permettait que je fusse atteint du mal que je veux guérir dans les autres, je me souviendrais de la promesse de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ne pas laisser sans récompense un verre d'eau donné en son nom, et je me présenterais à son tribunal avec un degré de confiance de plus. Je vous demanderais seulement, comme dernière grâce, la faveur de vivre et de mourir au milieu de ces chers lépreux. » Le P. Testevuide ne fut pas atteint de la lèpre, mais peu de temps

après avoir vu les heureux commencements de son œuvre de prédilection, il succomba à une maladie des plus douloureuses. Il mourut à Hong-Kong, d'un cancer à l'estomac, le 3 août 1891.

Le P. Vigroux fut chargé de le remplacer. Mgr Osouf lui dit simplement : « C'est sur vous, cher P. Vigroux, que je compte pour remplir cette mission. » Il la remplit, en effet. Il a développé l'œuvre commencée, et l'hôpital de Gotemba, qui comptait 30 lépreux à la mort de son fondateur, en abrite aujourd'hui 80. Dans le diocèse de Nagasaki, le P. Corre a également établi une léproserie, dont les Religieuses Franciscaines missionnaires de Marie ont tout dernièrement pris la direction.

L'Église catholique offre toutes les variétés de dévouement et toutes les formes d'existence que l'homme désireux de se consacrer à Dieu peut rêver. Ainsi trouve-t-on chez elle, près des Religieux et des Religieuses se dépensant dans les collèges, les pensionnats, les hôpitaux, d'autres Religieux passant leur vie dans la prière et le travail des mains. On sait ce que les disciples de saint Benoît ont fait dans nos campagnes et ce qu'y font aujourd'hui les successeurs de l'abbé de Rancé. Le P. Lecomte voulut doter le diocèse de Hakodaté d'un monastère de Cisterciens. Ceux-ci répondirent à son appel en 1897. L'année suivante, des Religieuses cisterciennes les suivirent.

A leur sujet, Mgr Berlioz a écrit cette page qu'il nous paraît bon de citer :

« Quand les Trappistes firent leur première apparition en ce pays, plus d'un sceptique demanda s'ils trouveraient des imitateurs parmi les Japonais, si passionnés pour l'indépendance et si peu amis du silence et de la régularité. L'expérience a déjà prouvé que les sceptiques s'étaient trompés. En moins d'un an, sept Japonais ont été admis, cinq parmi les Religieux de chœur et deux parmi les Frères convers. Actuellement, il y a encore trois nouvelles demandes d'admission. A chacune de mes visites au monastère, j'ai trouvé nos novices pleinement satisfaits et presque surpris de se trouver si bien

d'un genre de vie qui, vu du siècle, leur avait semblé très difficile. La plupart d'entre eux ont été amenés à la vie religieuse par la lecture d'une intéressante brochure sur les Trappistes, que le P. Ligneul, de Tokio, a publiée à la fin de l'année dernière. Il se prépare à en publier une autre sur les Cisterciennes qui, elles aussi, verront affluer des sujets, dès qu'elles se seront familiarisées avec le langage et les usages japonais. »

LA PRESSE AU JAPON

Tous les missionnaires prêchent, mais tous n'ont pas le temps d'écrire. Le métier d'écrivain et de journaliste qui, au premier abord, semble peu compatible avec la vocation apostolique, n'a cependant pas effrayé le zèle des prêtres catholiques au Japon. Quelques-uns se sont voués à cette œuvre; ils ont publié en japonais une cinquantaine d'ouvrages traitant surtout de matières religieuses. Depuis 1880, ils ont eu, sous divers noms, une revue, où sont discutées les principales questions de théologie, de philosophie, d'histoire, de sciences, et qui donne, en outre, les nouvelles religieuses de la Catholicité.

Pour bien faire comprendre quelle est au Japon l'importance de la Presse, il nous suffira de reproduire ici la page suivante du P. Ligneul, datée de 1893 :

« Le grand moyen, le principal moyen employé par les sectaires et les ennemis de tout caractère et de toute nuance contre la propagation du Christianisme, c'est la Presse. La Presse, voilà quelle est aujourd'hui ici, autant au moins qu'en Europe, la véritable puissance. Tout le monde lit, et chacun, surtout depuis que la forme du gouvernement est devenue constitutionnelle, a plus que jamais la prétention de se rendre compte et de juger de tout par lui-même.

« L'événement de l'année en ce genre, du côté de nos adversaires, a été l'apparition d'un ouvrage estimé d'abord par plusieurs d'entre nous comme de nulle valeur, mais qui de fait a obtenu dans

l'espace de quelques semaines un succès immense. C'est qu'en effet le livre contient, écrit d'un style entraînant et presque irrésistible, tout ce qu'il y a dans l'esprit et dans le cœur des Japonais anciens et nouveaux contre le Christianisme et les étrangers.

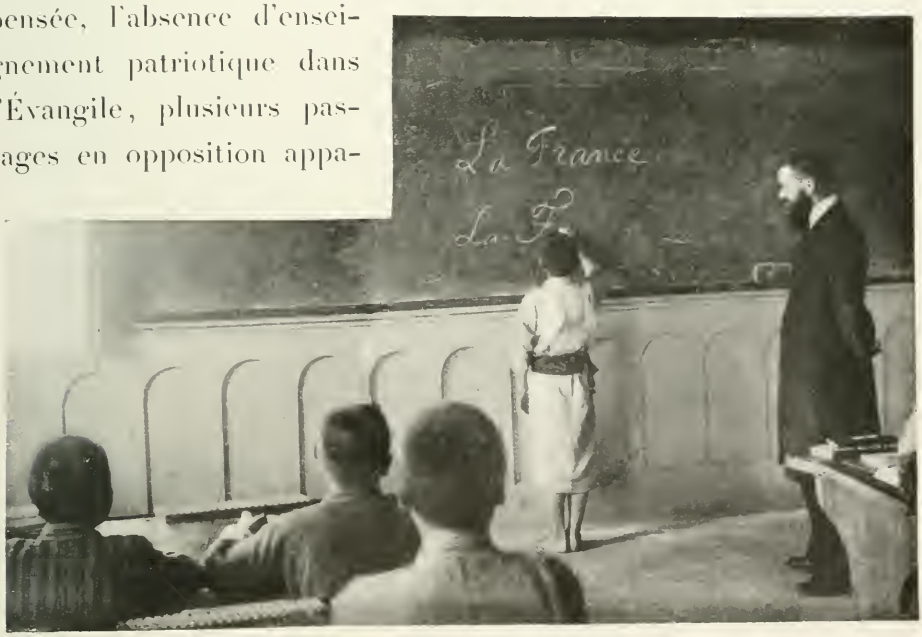
« L'auteur, Inouyé Tetsoujiro, se trouvait, du reste, dans les conditions les plus favorables pour réussir. Élevé en Allemagne, à Berlin, ville connue par son impiété, il en est revenu parlant trois langues européennes, avec le titre de docteur en philosophie. A son retour, nommé professeur à l'université impériale de Tokio, il s'y applique à revêtir le panthéisme bouddhique des formes de la philosophie allemande. Outre la faveur dont il jouit par là auprès du vieux parti national, on peut croire encore qu'il obéit à d'autres influences, car il emprunte trop exactement les accusations et les locutions mêmes de la franc-maconnerie pour n'avoir pas eu quelque accointance avec la secte. Son grand renom de science et sa haute situation lui assuraient d'avance crédit et autorité dans tout le pays. Il était donc l'homme tout désigné pour cette entreprise d'un nouveau genre contre la religion chrétienne.

COLLÈGE DES MARIANISTES, A NAGASAKI

« Son but est de démontrer, ou mieux, de faire croire que le Christianisme est contraire au bien du pays et de la famille au Japon. Pour cela, il établit d'abord que jusqu'ici l'empire du Japon a reposé sur la foi aux dieux fondateurs de la nation et sur le culte religieux des ancêtres. Par conséquent le Christianisme, qui propose au peuple japonais un autre Dieu, enlève ou détruit directement le fondement même de l'Empire.

« La vraie religion du peuple japonais, d'après Inouyé, c'est le

patriotisme, sa morale est toute dans la fidélité au souverain et l'obéissance aux parents; et le but de l'une et de l'autre, c'est le maintien de la dignité nationale et la prospérité de la famille et de la nation. Le Christianisme, proposant à l'homme un autre but, le distrait de l'amour qu'il doit à son pays et à sa famille et donne à ses actions une fin idéale chimérique. Donc, un homme de bon sens et qui aime son pays ne peut être en même temps japonais et chrétien. L'auteur s'efforce d'appuyer cette thèse absurde par tous les sophismes que peuvent lui fournir ses observations et ses lectures. Il allègue en particulier l'état de décadence où il a vu le Catholicisme en Europe, l'abandon et le mépris dont il est l'objet de la part de classes élevées ou instruites, l'incomptabilité de la religion avec les données expérimentales de la science, l'infériorité du clergé au point de vue du mouvement intellectuel, la corruption et l'immoralité en Europe malgré le Christianisme, les obstacles apportés par l'Église au progrès de la civilisation humaine, les rigueurs tyranniques de l'Inquisition le procès de Galilée, les entraves mises par la Foi à la liberté de la pensée, l'absence d'enseignement patriotique dans l'Évangile, plusieurs passages en opposition appa-



CLASSE DE FRANÇAIS AU COLLÈGE DE NAGASAKI

rente avec le respect dû aux parents, et tout le reste qu'on trouve dans les livres impies d'Europe; en tout environ 200 objections ou accusations entassées sans preuves, avec une rapidité et une chaleur de langage incroyables, et chaque tirade se terminant par la même conclusion : « Donc le Christianisme est contraire au bien de la famille et du pays! »

« A cette lecture irritante, l'esprit du lecteur se passionne avec l'auteur et prend ainsi parti avec lui contre le Christianisme : « Voilà l'ennemi, voilà l'ennemi! » C'est là ce qui, avec les dispositions particulières des Japonais, explique le succès extraordinaire de ce livre. Aussi, avant même que la réfutation ait pu en être publiée, deux nouvelles attaques ont déjà été dirigées dans le même sens, et à n'en pas douter, d'autres suivront.

« Dans une pareille situation, il est clair qu'outre les ressources ordinaires du côté de Dieu et des bonnes œuvres, le principal et peut-être l'unique moyen de défense et de propagande qui nous reste, c'est aussi la Presse. Il est clair que l'œuvre capitale, ce serait la composition et la publication de journaux, de brochures, de livres, qui puissent être répandus partout et lus par toutes classes de la Société que la Presse travaille aujourd'hui. »

LES CONVERSIONS. — OBSTACLES ET ESPÉRANCES

En 1898, le nombre total des Chrétiens au Japon était de 53 872. C'est peu si on le compare avec le nombre des Bouddhistes et des Shintoïstes; peu également quand on se reporte à deux cents ans en arrière, à ces succès merveilleux qui signalèrent la première évangélisation. C'est beaucoup, cependant, lorsqu'on étudie les obstacles qui s'accumulent aujourd'hui devant l'action des missionnaires. Nous ne parlerons pas des obstacles uniquement surnaturels ou moraux, paganisme et corruption des mœurs. Nous ne parlerons

pas davantage de l'opposition des bonzes, plus aiguë peut-être au Japon que partout ailleurs, parce qu'ils emploient contre les missionnaires les armes modernes, écoles, brochures, revues, journaux, propagande effrénée à l'intérieur et même à l'extérieur, jusque dans

ÉCOLE PROFESSIONNELLE DE TOKIO. — ÉLÈVES TRAVAILLANT A LA CONSTRUCTION DE L'ÉGLISE

les pays catholiques, pour ruiner plus facilement le crédit des ouvriers apostoliques. En dehors de ces obstacles que le missionnaire rencontre partout, il semble que ce qui entrave le plus son action est l'esprit de corps qui unit entre eux les membres d'une même famille, d'un même village, d'une même corporation ; l'orgueil de race, qui fait considérer par les Japonais comme humiliante l'acceptation d'une religion qu'ils n'auraient pas le droit d'accommoder à

leur façon : le scepticisme, fruit des relations du Japon avec l'Europe et qui menace de tout envahir.

L'esprit de corps est très développé au Japon, résultat sans doute de l'organisation ancienne du pays en divers clans que les réformes modernes ont bien pu supprimer, mais dont l'influence se fait encore sentir. Tous les membres d'une même famille, jusqu'à un très lointain degré de parenté, sont unis entre eux par des liens multiples. Toute détermination importante est prise après entente avec les parents, et à cette condition, les membres de la famille se prêtent, dans le besoin, une assistance morale et matérielle. Vouloir s'affranchir de cette servitude, c'est renier la parenté et devenir un étranger pour lequel on n'aura plus ni égard ni pitié.

Des liens semblables rattachent entre eux les habitants des villages ou des petites villes. Chaque village, en effet, en dehors des autorités régulières, a des chefs qui, sans aucun titre officiel, ont une autorité morale bonne au mauvaise, bien ou mal acquise, mais incontestable et qu'on ne saurait impunément méconnaître. Chaque village a aussi des règlements auxquels tous doivent obéir, des cérémonies superstitieuses auxquelles tous doivent prendre part, sous peine de se voir exposés à mille vexations, et même à être chassés de la localité. Dans les grands centres, dont la population, venue de divers cotés, semble devoir échapper à cette servitude, l'esprit de corps est représenté par des corporations, que forment entre eux les commerçants ou les membres d'une même profession, et qui paralysent trop souvent la liberté des individus.

Dans certaines grandes villes, existent des associations de plus de 4000 chefs de famille, qui se sont engagés, par le serment du sang, à ne jamais devenir Chrétiens, et à user de toute leur influence pour empêcher de le devenir ceux dont, à un titre quelconque, ils ont la charge.

Cet esprit de corps rendra difficiles les conversions, par unité ou par famille, jusqu'au moment où la connaissance de la religion

aura pénétré davantage dans la masse : mais 25 années de prédication n'ont pu suffire, on le comprend sans peine, à désagréger ce bloc païen.

ÉCOLE PROFESSIONNELLE DE TOKIO. — APPRENTIS BOULANGERS

Un autre obstacle que rencontre le zèle des ouvriers apostoliques, est la crainte inspirée au peuple japonais par toute religion venue de l'étranger. Quand les missionnaires reparurent au Japon, après deux siècles d'absence, le gouvernement et le peuple redoutèrent de voir le pays bientôt conquis par un souverain étranger dont les prédicateurs de l'Évangile n'étaient peut-être que les premiers envoyés. Cette crainte qui, nous l'avons dit, avait été la principale cause des anciennes persécutions, explique les entraves mises par les Japonais à l'entrée des étrangers dans leur pays. Actuellement, elle a beaucoup diminué ; toutefois, elle hante encore certains esprits d'une manière plus ou moins vague ; en tout cas, elle est habilement exploitée par les adversaires du Christianisme. La

ÉCOLE PROFESSIONNELLE DE TOKIO. — APPRENTIS TAILLEURS

protection accordée dans tout l'Orient par les nations européennes à leurs missionnaires, et qui parfois a paru n'être qu'un prétexte pour s'emparer de positions longtemps convoitées, fournit une facile occasion d'exciter contre toute religion venue du dehors le patriotisme étroit et peu éclairé de la masse, et crée un courant d'antipathie contre les prédicateurs même de la vraie religion.

Il peut paraître étonnant, au premier abord, d'affirmer que ce peuple, qui a fait de si grands efforts pour imiter les étrangers, ne les aime pas; pourtant, rien n'est plus vrai. Le Japon a accepté la plupart de nos institutions; il a fait appel aux hommes de l'Occident pour organiser toutes ses administrations. C'était une nécessité imposée par les circonstances et à laquelle il s'est résigné, parce qu'il a compris que, pour ne pas devenir la proie d'un peuple étranger, il fallait se mettre sur le pied des nations modernes. Mais, en acceptant cette situation, le Japon prenait des mesures pour éliminer peu à peu cet élément étranger.

Pendant que des fonctionnaires européens, au service du Japon, organisaient le pays qui s'ouvrait, une multitude de jeunes gens étaient envoyés par leur gouvernement dans les diverses écoles d'Europe et d'Amérique, pour s'initier à nos méthodes d'administration, à nos sciences et à nos arts, et se préparer à remplacer un jour ceux qu'ils devaient momentanément subir. Cette élimination, depuis longtemps commencée, est aujourd'hui à peu près complète : déjà la plupart des administrations ont congédié les attachés étrangers qu'elles avaient employés. Le Japon est maintenant persuadé qu'il n'a plus rien à apprendre de nous; il croit avoir pris aux divers pays civilisés ce que chacun avait de meilleur, et il se croit supérieur à tous. Dans un accès de franchise, quelques Japonais disaient récemment ce que tous pensent au fond du cœur : « Nous serons bientôt plus forts que les Européens à tous les points de vue, car nous ne prenons des civilisations avec lesquelles nous sommes en contact que la quintessence. »

YOKOHAMA. — LA LEÇON DE COUTURE CHEZ LES DAMES DE SAINT-MAUR

Le jeune Empire du Soleil Levant a donc la prétention de se passer de nous en toutes choses, même en matière religieuse.

Il ne peut s'empêcher de voir que le Shintoïsme et le Bouddhisme sont d'anciennes croyances minées de toutes parts; l'instruction donnée dans les écoles des divers degrés ne laisse plus rien subsister des dogmes de ces religions, si dogmes elles avaient. Pour remplacer ces vieux cultes, les Japonais rêvent de pratiquer, en matière religieuse, l'éclectisme qui leur a réussi dans les choses matérielles. Il leur est impossible de méconnaître la supériorité de la morale chrétienne : ils feront donc un choix, ils remanieront leur vieux Shintoïsme, ils remanieront le Bouddhisme reçu de leurs voisins de Chine et de Corée, ils élagueront de ces antiques croyances ce que ne peut plus admettre un peuple éclairé : à ces religions rajeunies, modernisées et unifiées, ils joindront quelques-uns des beaux préceptes de la morale évangélique, et ainsi sera fondée la religion qui seule peut satisfaire les aspirations du pays. Ce sera la religion parfaite, parce qu'elle renfermera la quintessence de tout

ce que les autres ont de bon : mais ce sera une religion japonaise, et le Japon ne sera pas tributaire de l'étranger, pas plus en matière religieuse qu'en matière civile.

De tous les obstacles qui entravent la propagation de la religion chrétienne, le plus redoutable est le scepticisme qui, depuis plusieurs années, semble envahir le pays. Le Japon n'a pas seulement pris à l'Europe ses inventions les plus perfectionnées, il lui a emprunté aussi les idées qui ont cours dans les sphères officielles et savantes. La science, qui a produit de si merveilleux résultats, les a éblouis; volontiers ils ont cru ce qu'affirmaient les docteurs de nos universités, dont ils suivaient les leçons : que la science donnerait l'explication de toutes choses. Il y a quelques années, un des personnages le plus en vue de l'Université impériale de Tokio, traduisit la pensée de beaucoup de ses compatriotes, lorsque, empruntant à Schopenhauer une de ses comparaisons, il disait : « Semblables à ces mouches phosphorescentes qui ne luisent que dans l'obscurité de la nuit, la religion ne peut fleurir que dans une époque d'ignorance, ou parmi les peuples sauvages : chez les peuples civilisés, la science a remplacé la religion. »

Ce scepticisme a été introduit et propagé par les Japonais que le gouvernement a envoyés dans les Universités d'Allemagne, d'Angleterre, de France et d'Amérique. Ils ont appris dans ces écoles officielles à ne plus croire qu'aux notions positives de la science. De retour dans leur pays, ils ont propagé ces idées, et, grâce aux positions élevées que la plupart d'entre eux occupent, ils ont peu à peu imprégné de leur scepticisme l'esprit de leurs compatriotes. La presse leur a été d'un grand secours pour répandre leurs idées, ou plus exactement, peut-être, celles qu'ils ont puisées dans les livres d'Occident, car l'acquis d'un écrivain japonais étant trop pauvre pour alimenter les innombrables publications qui inondent le pays, ce sont les publications similaires de la vieille Europe qui fournissent les matériaux que les rédacteurs assaisonnent au goût de leur public.

UN CONVOI DE VOYAGEURS AU JAPON

Les auteurs préférés des penseurs japonais sont J.-J. Rousseau, Auguste Comte et ses disciples, Renan et autres écrivains du même genre. Mais c'est surtout en Allemagne que les chercheurs d'idées vont faire ample provision de données philosophiques. Chose étonnante! ce peuple, si peu philosophe qu'il n'a même pas dans sa langue nationale les mots nécessaires pour exprimer les idées philosophiques, et qu'il doit les emprunter au chinois, ce peuple discute à perte de vue sur les systèmes abstrus de Kant, de Schopenhauer et de Spencer.

Une autre cause qui n'a pas peu contribué à faire naître et à développer ce scepticisme, est la multiplicité des sectes protestantes. Quelques-unes de ces sectes n'ont de chrétien que le nom. Avec leur principe du libre examen, elles sont arrivées à ne plus croire à la divinité de Jésus-Christ, à mettre en doute la spiritualité de l'âme, son existence, l'existence même de Dieu. Toutes assurément ne vont pas jusque-là, et les sectes si avancées sont une rare exception; mais la multiplicité seule des Églises ne peut que persuader aux Japonais qu'il en est du Christianisme comme du Bouddhisme, si divisé que la vérité ne se trouve ni d'un côté ni de l'autre, et qu'il n'y a aucune religion vraie.

Les sectes protestantes sont nombreuses au Japon. Dès que les premiers traités entr'ouvrirent les portes de l'Empire, les prédicants américains et anglais se hâtèrent d'accourir. Aujourd'hui, on compte dans tout le pays 36 sectes différentes, avec un personnel de 652 missionnaires étrangers (hommes et femmes), 302 ministres indigènes ordonnés, 580 prédicants indigènes non ordonnés ou aides prédicants, 299 catéchistes femmes chargées de la propagation et de l'explication de la Bible; total des fidèles : 40 578. Ces chiffres sont tirés de la statistique publiée par le Rév. Loomis, de Yokohama, pour l'année 1897. Il faut ajouter les schismatiques russes, représentés au Japon par un archevêque et par quelques popes venus de Russie, par un clergé indigène avec des catéchistes, et

23,856 fidèles. Toutes ces sectes hérétiques ou schismatiques sont désignées sous le nom de *Yoso Kyo*, religion de Jésus, et, pour la plupart des Japonais, le Catholicisme n'est que l'une d'elles.

D'ailleurs, n'est-il pas assez difficile, avouons-le, même à un esprit non prévenu, de se reconnaître au milieu de ces Églises diverses qui toutes prêchent Jésus-Christ, prétendant toutes avoir la vraie doctrine, et se combattant mutuellement. De cette difficulté de distinguer où est la vérité, les Japonais concluent à l'impossibilité, et ils tombent dans le scepticisme.

UNE SŒUR FRANCISCAINE DE MARIE A BIWASAKI, PRÈS DE KOUMAMOTO

Esprit de corps très développé, orgueil national et antipathie contre une religion venue de l'étranger et qui paraît antijaponaise, scepticisme envahissant, tels sont les trois principaux obstacles à la propagation rapide du Christianisme au Japon.

Il faut y ajouter la fièvre de l'évolution politique, du commerce, de l'industrie, des spéculations qui se développent de jour en jour et absorbent les esprits. Il faut y ajouter encore le manque de ressources pour créer et entretenir les œuvres nécessaires ou utiles à l'évangélisation. Sans doute, les missionnaires de tous les pays gémissent

de ne pouvoir accomplir le bien que leur zèle ambitionne, parce que les ressources ne sont pas en proportion des besoins. Mais il semble que, par suite des transformations particulières survenues si rapidement au Japon, les Missions de ce pays sont dans une situation plus précaire, et des ressources numériquement égales ne suffisent pas à soutenir les mêmes œuvres. Tandis que dans certaines contrées un catéchiste est payé de 10 à 15 francs par mois, ou même moins, les missionnaires du Japon ne peuvent en avoir à moins de 35 ou 50 francs, suivant les provinces. La difficulté est plus grande encore pour recruter le personnel des écoles, parce qu'il est nécessaire d'avoir des maîtres diplômés, qu'il faut payer très cher.

LA MISSION DE SHIDZOUOKA

Et maintenant nous sera-t-il permis de nous demander quel est au point de vue religieux l'avenir de cette contrée? Un événement récent vient encore de rendre la réponse à cette question plus difficile. Les gouvernements d'Europe et d'Amérique, tenant compte au Japon des progrès énormes qu'il a accomplis, ont comblé son désir le plus vif en l'admettant dans le concert des nations civilisées. Par les traités signés en 1894, elles ont renoncé au privilège de l'extra-territorialité. Ces traités ont été mis en vigueur en juillet et août 1899. C'est une ère nouvelle qui commence pour le Japon. Ce pays resté pendant plusieurs siècles si hermétiquement fermé aux étrangers, et qui leur avait à peine entr'ouvert ses portes, en cédant à la force, en mettant toutes sortes d'entraves à leur résidence à l'intérieur, ce pays est désormais complètement ouvert. Le temps des passeports est fini; les étrangers, missionnaires,

commerçants et touristes pourront circuler librement dans l'Empire, s'y fixer, y louer terres et maisons; mais en même temps ils deviennent justiciables des tribunaux japonais; la justice consulaire a pris fin.

Il y a quelques mois à peine que cet état de choses existe, et déjà il semble que le gouvernement cherche, par de nombreux règlements, à multiplier les entraves devant les missionnaires. Une ordonnance du ministre de l'Instruction publique défend d'enseigner la religion et de faire aucune cérémonie religieuse dans les écoles gouvernementales, municipales ou libres, qui suivent les programmes officiels, et toute école libre doit se conformer à ces programmes pour être tolérée. Une ordonnance du ministre de l'Intérieur prescrit à son tour les formalités auxquelles seront astreints les missionnaires dans leurs travaux apostoliques. Pour ériger église, chapelle, salle de prédication ou tout autre local destiné à un usage religieux, il sera nécessaire de demander la permission aux autorités locales, et la demande de permission devra énoncer les raisons qui exigent cette création. Il sera également nécessaire de notifier à ces autorités le nom du titulaire de chaque poste, le mode de sa nomination ou élection, la méthode d'évangélisation par lui employée. Tout changement de titulaire, tout transfert ou abandon de local affecté à un usage religieux, devront être notifiés dans le délai déterminé.

Dans quel esprit seront appliqués ces règlements? Il est difficile de le prévoir; espérons que le gouvernement japonais se montrera assez libéral pour ne pas retirer en pratique, par des formalités vexatoires, la liberté religieuse reconnue à tous par la constitution de 1889, et qu'en établissant de pareils règlements il a cédé à une manie de bureaucrate plutôt qu'à la pensée d'entraver le zèle des missionnaires.

Un des écrivains qui connaissent le mieux le Japon écrivait il y a quelques années à peine, étant encore protestant : « Rendre

tout le Japon chrétien par un édit qui paraîtrait un beau matin, ne semble pas être dans le programme des hommes d'État de l'heure présente. Mais qu'un événement de ce genre se produisît d'ici à vingt ans, ce ne serait pas aussi invraisemblable que bien des choses actuellement existantes dans ce pays d'improbabilités réalisées. »

A côté des nombreux obstacles que nous avons énumérés, il y a aussi des motifs d'espérer pour l'évangélisation un avenir meilleur, encore éloigné peut-être, mais qui donnera aux missionnaires à venir la joie de recueillir la moisson que sèment aujourd'hui les ouvriers de la première heure. Sans parler des motifs surnaturels de cette espérance, des martyrs innombrables que le Japon a fournis au ciel et qui intercèdent là-haut pour leur patrie, si l'on considère seulement le chemin parcouru pendant les 25 dernières années, simplement au point de vue religieux, il semble qu'on puisse attendre pour la foi catholique un magnifique développement.

UNE MAISON JAPONAISE, A OSAKA

En effet, malgré les préjugés séculaires dont le peuple japonais était animé contre le Christianisme, malgré la crainte, la défiance, la haine dont il était prévenu à l'égard des étrangers, les entraves laissées par les premiers traités à la liberté religieuse, il n'y a pas aujourd'hui de condition sociale dans laquelle le Catholicisme ne

compte des partisans. Sans doute, les Japonais reçoivent et s'assimilent plus volontiers et plus vite les sciences et les arts de l'Europe que sa religion; néanmoins, malgré leur scepticisme, ils sentent le besoin d'une religion. Il y a peu d'hommes intelligents et de bonne foi qui ne reconnaissent la beauté du Christianisme et n'avouent sa supériorité.

Beaucoup de Japonais éclairés se préoccupent de la question religieuse, et, dernièrement, un groupe important de professeurs de l'Université s'est constitué à Tokio pour opérer une réforme. Parmi eux se trouvent des hommes qui ont été les plus ardents adversaires de tout Christianisme; et cependant ils n'ont pas reculé devant les emprunts à faire au Christianisme, comme on peut en juger par le résumé suivant de cette religion nouvelle, que les fondateurs offrent à la nation japonaise :

« Il y a un Dieu supérieur unique, ayant pour attributs l'Intelligence, la Force et l'Amour ». Unité et Trinité, ils acceptent le mot.

« L'âme de l'homme est d'origine divine et immortelle. Son corps aussi fut créé par l'énergie divine, mais n'en contient pas assez pour être immortel.

« La loi de la cause et de l'effet règne dans le monde présent et dans le monde futur. Le plus grand criminel peut mériter le pardon et la faveur de Dieu, s'il se repent avec sincérité. Il sera tenu compte à chacun de ses actions, et il en sera récompensé ou puni dans le monde futur. »

Les professeurs de l'Université ne sont pas les seuls à se préoccuper de la question religieuse. Dans les revues, dans les journaux de province comme dans ceux de la capitale, cette question est souvent abordée, chaque écrivain apporte sa solution, et il est vrai de dire que le problème religieux se pose devant les esprits et les préoccupe.

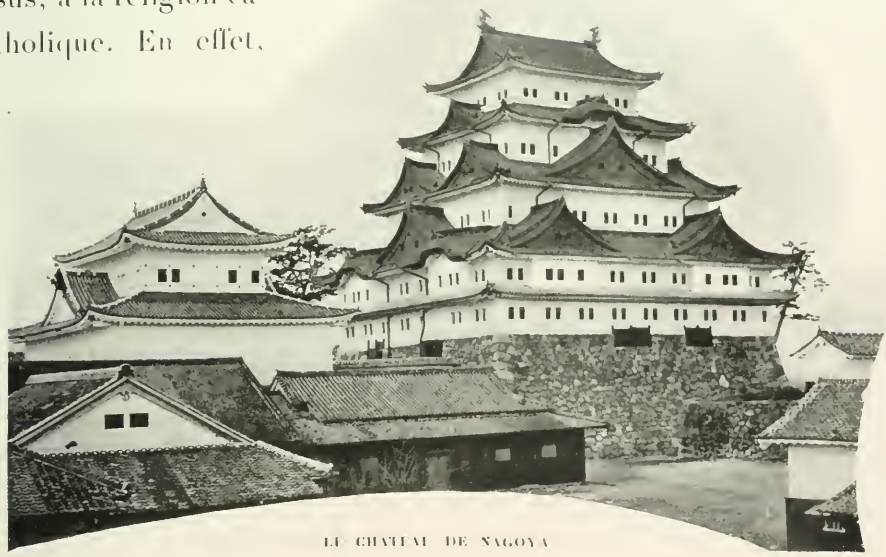
Il est donc permis d'espérer que les Japonais se décideront un jour à faire à l'Europe l'emprunt de cette religion, qui a été et qui est la

TEMPLE JAPONAIS A TOKIO

base de toute vraie civilisation, lorsqu'ils seront convaincus qu'il n'y a pas humiliation, mais gloire, pour un peuple à recevoir la vérité, « et surtout, ajoute un missionnaire, lorsque le clergé indigène sera plus nombreux et que les Japonais recevront la bonne nouvelle de la bouche de leurs compatriotes ».

Aujourd'hui déjà, le ton de la presse change et devient moins hostile; plusieurs de ses organes les plus autorisés ne craignent pas de réclamer, pour la religion chrétienne et ses œuvres, la liberté entière et la suppression des entraves apportées à son expansion. Dans toutes les classes de la société on entend dire que, s'il y a une religion vraie, c'est le Christianisme.

Tout permet donc d'espérer que l'esprit japonais se ressaisira quand sera tombée la fièvre des transformations prodigieuses accomplies dans la courte période d'une trentaine d'années; le Japonais redeviendra ce qu'il était : un peuple religieux; il comprendra la nécessité de donner à sa civilisation une base plus solide que le progrès matériel et la science exposés à la banqueroute, et alors il ne s'adressera ni au schisme russe, ni au Protestantisme, mais à la seule et véritable religion de Jésus, à la religion catholique. En effet,



LE CHATEAU DE NAGOYA

aux yeux de tout esprit clairvoyant, la religion russe est inséparable de la politique des tzars, et un de leurs principaux moyens de gouvernement. Étant donné l'ardent patriotisme du peuple japonais, joint à la crainte que lui inspire naturellement le voisinage de la Russie, il est peu probable que la religion russe devienne jamais la religion du Japon.

Le Protestantisme ne suscite pas les mêmes craintes, mais il est divisé en sectes multiples; à cause de son manque d'unité et de dogmes fixes, il ne peut donner satisfaction aux esprits qui cherchent sérieusement la vérité.

L'ÉPROUVETTE DES SŒURS FRANCISCAINES DE MARIE A NAKAOMAROU (PRÈS DE KOUMAMOTO)

Le Catholicisme n'a rien qui puisse inspirer des craintes comme le schisme russe, qui puisse le faire traiter en ennemi de l'ordre social comme le Protestantisme; il est universel et n'est étranger en aucun pays; il est le défenseur de toute autorité légitime dans la famille et dans l'État, parce qu'il enseigne que toute autorité vient de Dieu; il donne satisfaction aux aspirations des individus et des peuples.

Avant de clore notre étude sur le Japon, donnons la statistique de l'archidiocèse et des trois diocèses.

Tokio. — *Personnel* : Évêque, 1; missionnaires, 35; Prêtres indigènes, 2; Catéchistes, 23; Communauté religieuse d'hommes, 1; Marianistes français, 18; indigènes, 2; Communautés religieuses de femmes, 3; Dames de Saint-Maur : françaises, 29; indigènes, 7;

Sœurs de Saint-Paul de Chartres : françaises, 14; indigènes, 2. — *Population et organisation* : Population païenne, 14095000; Hérétiques et chismatiques, 65512; Catholiques, 9004. Districts, 18; stations, 65; Églises et chapelles, 39. — *Œuvres d'éducation* : Séminaire, 1; élèves, 4; collège, 1; élèves, 138; pensionnats, 3; élèves, 259; écoles primaires : de garçons, 8; de filles, 9; Élèves : garçons, 318; filles, 936; Écoles professionnelles : ouvroirs, 3; élèves, 72. — *Œuvres de charité* : Orphelinats, 4; enfants, 868; hôpitaux, 1; Pharmacies ou dispensaires, 2. — *Œuvres de zèle et de prière* : Œuvres du Denier de Saint-Pierre, de la Ste-Enfance, de la Propagation de la Foi. Confréries : de la Ste-Vierge, du Sacré-Cœur, du Saint-Sacrement, de la Ste-Face, Enfants de Marie. — *Travaux et résultats en* 1898 : Baptêmes : d'adultes, 732; d'enfants de païens, 357; d'enfants de chrétiens, 186; Conversions d'hérétiques, 13; Confirmations, 262; Confessions, 3388; Communions, 2737; Mariages, 56; Sts-Viatiques, 76; Extrême-Onctions, 102.

LÉPROSERIE DES SŒURS FRANCISCAINES DE MARIE A MAKAOMAROU (PRÈS DE KOUMAMOTO)

NAGASAKI. — *Personnel* : Évêque, 1; missionnaires, 30; Prêtres indigènes, 22; Catéchistes, 200; Communauté religieuse d'hommes, 1; Marianistes français, 8; Communautés religieuses de femmes, 3; Sœurs du St-Enfant-Jésus (Chauffailles) françaises, 15; indigènes, 12. — *Population et organisation* : Population païenne, 6 377 080; Hérétiques et schismatiques, 2000; Catholiques, 35645; Districts, 25; Stations, 110; Églises et chapelles, 104. — *Œuvres d'éducation* :

Séminaire, 1; Élèves, 43; Collège, 1; Élèves, 125; Pensionnats, 3; Élèves, 430; Écoles primaires : de garçons, 2; de filles, 3; Élèves : garçons, 157; filles, 270; Écoles professionnelles, ouvroirs, 5; Élèves, 128. — *Œuvres de charité* : Orphelinats, 7; Enfants, 329; Hôpitaux, 2; Pharmacies ou dispensaires, 5. — *Œuvres de zèle et de prière* : Œuvres : du Denier de Saint-Pierre, de la Sainte-Enfance, de la Propagation de la Foi; Confréries : de la Sainte-Vierge, du Sacré-Cœur, du Saint-Sacrement, de la Sainte-Face, Apostolat de la prière. — *Travaux et résultats en* 1898 : Ordination (prêtres) 1; Baptêmes : d'adultes, 426; d'enfants de païens, 317; d'enfants de Chrétiens, 1292; Confirmations, 1322; Confessions, 20629; Communions, 17986; Mariages, 323; Saints Viatiques, 279; Extrême-Onctions, 381.

Osaka. — *Personnel* : Évêque, 1; Missionnaires, 23; Prêtres indigènes, 22; Catéchistes, 41; Communautés religieuses de femmes, 4; Sœurs du Saint-Enfant-Jésus (Chauffailles) françaises, 12; indigènes, 6. — *Population et organisation* : Population païenne, 13500000; Hérétiques et schismatiques, 3500; Catholiques, 4470; Districts, 19; Stations, 34; Églises et chapelles, 29. — *Œuvres d'éducation* : Séminaire, 1; Élèves, 4; Pensionnats, 2; Élèves, 110; Écoles primaires : de garcons, 4; de filles, 4; Élèves : garçons, 170; Filles, 148; Écoles professionnelles, ouvroirs, 2; Élèves, 70. — *Œuvres de charité* : Orphelinats, 5; Élèves, 285; Hôpitaux, 1; Pharmacies ou dispensaires, 3. — *Œuvres de zèle et de prière*, comme au diocèse de Nagasaki. — *Travaux et résultats en* 1898 : Baptêmes : d'adultes, 384; d'enfants de païens, 232; d'enfants de chrétiens, 80; Conversions d'hérétiques, 11; Confirmations, 183; Confessions, 1842; Communions, 1520; Mariages, 34; Saints-Viatiques, 41; Extrême-Onctions, 49.

Hakodaté. — *Personnel* : Évêque, 1; missionnaires, 19; Catéchistes, 8; Communauté religieuse d'hommes, 1; Cisterciens (Trappistes) français, 3, indigènes, 20; Communautés religieuses de

femmes, 5; Sœurs de Saint-Paul de Chartres (françaises), 28; Cisterciennes (françaises) 8. — *Population et organisation* : Population païenne, 7 000 000; Hérétiques et schismatiques, 2000; Catholiques, 4643; Districts, 16; Stations, 42; Églises et chapelles, 18. — *Œuvres d'éducation* : Élèves séminaristes, 7; Pensionnats, 2; Élèves, 180; Écoles primaires : de garcons, 4; de filles, 2; Élèves : garçons, 235; filles, 215; Écoles professionnelles, ouvroirs, 1; Élèves, 25; Écoles agricoles, 1; élèves, 18. — *Œuvres de charité* : Orphelinats, 1; Enfants, 53; Pharmacies ou dispensaires, 4. — *Œuvres de zèle et de prière*, comme au diocèse de Nagasaki. — *Travaux et résultats en* 1898 : Baptêmes : d'adultes, 348; d'enfants de païens, 384; d'enfants de chrétiens, 77; Conversions d'hérétiques, 3; Confirmations, 110; Confessions, 1345; Communions, 1122; Mariages, 24; Saints Viatiques, 25; Extrême-Onctions.

On le voit, quel que soit le travail accompli, il reste beaucoup à faire. Mais que les missionnaires jettent de temps à autre les yeux sur notre Europe évangélisée depuis dix-neuf siècles; qu'ils comptent le nombre des schismatiques, des hérétiques, des mauvais Chrétiens, et ils comprendront qu'au Japon, comme ailleurs, le succès immédiat peut être rêvé, mais rarement, pour ne pas dire jamais atteint. L'Église romaine a les promesses de vie éternelle, mais partout et toujours elle doit combattre, et mieux que le poète elle a le droit de dire : *Labor improbus omnia vincit.*

Ouvrages à consulter. — *Histoire des Martyrs du Japon*, par le P. Trigaut, traduite du latin par le P. Morin, 1 vol. in-4, Paris, 1624. — *Histoire du Christianisme au Japon*, par le P. de Charlevoix, 2 vol. in-16, Paris et Lyon, 1828. — *Histoire des 26 Martyrs japonais*, par Léon Pagès, broch. in-8, Paris, 1862. — *Histoire de la religion chrétienne au Japon*, par Léon Pagès, 2 vol. in-16, Paris, 1869. — *La persécution des chrétiens au Japon et l'ambassade japonaise en Europe*, par Léon Pagès, brochure in-8, Paris, 1873. — *La religion de Jésus ressuscitée au Japon*, par l'abbé Francisque Marnas, 2 vol. in-8, Paris, 1897.

TABLE DES MATIÈRES

			Pages.
Chapitre	I.	La Chine et les Chinois, par Mgr Favier	1
—	II.	L'ancienne Mission, par Mgr Favier	27
—	III.	Les Lazaristes en Chine, par Mgr Favier	65
	IV.	Le Tche-li S.-E., par les RR. PP. Mangin et Villaret	131
	V.	Le Chan-toung oriental, par le R. P. Norbert	151
	VI.	Le Kiang-nan, par le R. P. Colombel	161
	VII.	Les Missions-Étrangères de Paris, par M. A. Launay	233
	VIII.	Le Thibet, par M. A. Launay	331
	IX.	La Mandchourie, par M. A. Launay	356
	X.	La Corée, par M. A. Launay	386
	XI.	Le Japon, par M. A. Launay	417

11789. — PARIS, IMPRIMERIE LAHURE, 9, RUE DE FLEURUS

BV
2210
P6
t. 3

Piolet, Jean Baptiste (ed.)
Les missions catholiques
françaises au XIXe siècle

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY